U d'/of OTTAWA
39003003207247

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Universitas
SCHOLA
BIBLIOTHECARIORUM
Ottaviensis

http://www.archive.org/details/lelivrehistoriqu02cima

ALBERT CIM
Bibliothécaire du Sous-Secrétariat d'État des Postes et des Télégraphes

LE LIVRE

HISTORIQUE
FABRICATION — ACHAT — CLASSEMENT
USAGE ET ENTRETIEN

Ne séparons pas l'amour des
livres de l'amour des Lettres.

II

HISTORIQUE

II

La religion des Lettres. — Premières lectures.
Diverses façons de lire. — Choix des livres.
Bibliomanes et bibliolâtres.
Biblioclastes et bibliophobes.
Les femmes et les livres. — Prêt des livres. — Etc.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Universitas
SCHOLA
BIBLIOTHECARIORUM
Ottaviensis

LE LIVRE

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

ALBERT CIM

Bibliothécaire du Sous-Secrétariat d'État des Postes et des Télégraphes

LE LIVRE

HISTORIQUE

FABRICATION — ACHAT — CLASSEMENT

USAGE ET ENTRETIEN

Ne séparons pas l'amour des
livres de l'amour des Lettres

II

HISTORIQUE

II

La religion des Lettres. — Premières lectures.
Diverses façons de lire. — Choix des livres.
Bibliomanes et bibliolâtres.
Biblioclastes et bibliophobes.
Les femmes et les livres. — Prêt des livres. — Etc.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

TABLE DES MATIÈRES

HISTORIQUE

III

VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

I. La religion des Lettres. — Le grand diocèse. 1

II. Premières lectures. 21

III. Diverses façons de lire. — L'art de parcourir. — Extraits, notes et résumés de lectures. — Annotations manuscrites sur les livres . . 52

IV. Dénombrement des livres. — Beaucoup de livres ou peu? — Choix des livres. — Lire beaucoup ou beaucoup relire? — Relectures. 86

V. Livres de luxe et bouquins. 144

VI. Livres anciens et livres nouveaux 161

VII. Thérapeutique bibliographique. 170

VIII. Le calendrier des livres 177

IX. Les romans 186

X. Les journaux. 195

XI. Bibliomanes et bibliolâtres. 21

XII. Biblioclastes et bibliophobes. — Les femmes et les livres 265

XIII. Du prêt des livres 312

INDEX ALPHABÉTIQUE 355

LE LIVRE

TOME II

HISTORIQUE

III

VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

I

LA RELIGION DES LETTRES
LE GRAND DIOCÈSE

Dans un discours qu'il prononça au Sénat, le 19 mai 1868, lors de la discussion sur la liberté de l'enseignement, Sainte-Beuve (1804-1869), s'adressant aux prélats sénateurs, défenseurs de « la foi de leurs diocésains », leur rappela qu'il y avait un autre diocèse que le leur, et un diocèse d'une bien autre étendue et d'une bien autre importance, celui de la pensée libre :

« Il est aussi un grand diocèse, Messieurs, celui-là sans circonscription fixe, qui s'étend par toute la France, par tout le monde, qui a ses ramifications et ses enclaves jusque dans les diocèses de messeigneurs les prélats ; qui gagne et s'augmente sans

cesse, insensiblement et peu à peu, plutôt encore que par violence et avec éclat ; qui comprend dans sa largeur et sa latitude des esprits émancipés à divers degrés, mais tous d'accord sur ce point qu'il est besoin avant tout d'être affranchi d'une autorité absolue et d'une soumission aveugle ; un diocèse immense (ou, si vous aimez mieux, une province indéterminée, illimitée), qui compte par milliers des déistes, des spiritualistes et disciples de la religion dite naturelle, des panthéistes, des positivistes, des réalistes, des sceptiques et chercheurs de toute sorte, des adeptes du sens commun et des sectateurs de la science pure : ce diocèse (ce lieu que vous nommerez comme vous le voulez), il est partout...[1]. »

Développant cette thèse, M. Albert Collignon (1839-....)[2] a publié plusieurs ouvrages (*la Vie lit-*

1. Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, t. III, pp. 281-282.

2. Voir la lettre adressée par Sainte-Beuve à M. Albert Collignon le 14 juillet 1867 (*Correspondance*, t. II, pp. 187-188) : « ... Qu'on en gémisse ou non, la foi s'en est allée ; la science, quoi qu'on dise, la ruine ; il n'y a plus, pour les esprits vigoureux et sensés, nourris de l'histoire, armés de la critique, studieux des sciences naturelles, il n'y a plus moyen de croire aux vieilles histoires et aux vieilles Bibles. Dans cette crise, il n'y a qu'une chose à faire pour ne point languir et croupir en décadence : passer vite et marcher ferme vers un ordre d'idées raisonnables, probables, enchaînées, qui donne des convictions à défaut de croyances, et qui, tout en laissant aux restes de croyances environnantes toute liberté et sécurité, prépare chez tous les esprits neufs et robustes un point d'appui pour l'avenir. Il se crée

téraire[1], *la Religion des Lettres*[2], *Notes et Réflexions d'un lecteur*[3]) en faveur du « grand diocèse », et de « cette antique religion des Lettres, la seule qui, depuis Homère jusqu'à Épicure et Lucrèce, depuis Cicéron jusqu'à Gœthe, Littré et Sainte-Beuve, ait continuellement civilisé les hommes sans jamais leur nuire, la seule qui n'ait jamais fait naître parmi eux aucune guerre, aucune persécution..., et qui n'ait jamais eu, — avec Hypatie et Socrate, avec Giordano Bruno, Jean Huss, Étienne Dolet, — que des martyrs[4] ».

« La religion des Lettres, dit encore M. Albert Collignon[5], a pour culte la lecture des livres. Ce sont les livres qui nous éclairent et qui nous donnent

lentement une morale et une justice à base nouvelle, non moins solide que par le passé, plus solide même, parce qu'il n'y entrera rien des craintes puériles de l'enfance. Cessons donc le plus tôt possible, hommes et femmes, d'être des enfants : ce sera difficile à bien des femmes, direz-vous. — A bien des hommes aussi. Mais, dans l'état de société où nous sommes, le salut et la virilité d'une nation sont là et pas ailleurs. On aura à opter entre le byzantinisme et le vrai progrès. »

1. Paris, Fischbacher, 1896, 2e édit.

2. Paris, Fischbacher, 1896.

3. Paris, Fischbacher, 1896.

4. *La Vie littéraire*, pp. 216 et 45. Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. Superstition; t. I, p. 642 (Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1867) : « Je vous défie de me montrer un seul philosophe, depuis Zoroastre jusqu'à Locke, qui ait jamais excité une sédition, etc.... La superstition met le monde entier en flammes: la philosophie les éteint. »

5. *Op. cit.*, p. 250.

les meilleurs plaisirs. En nous rendant sages, ils nous rendent heureux ; ils nous moralisent et nous perfectionnent, ils nous consolent des hommes et nous enseignent à les supporter, à les aimer, à ne jamais leur nuire et à leur faire du bien. »

« Le progrès remplace aujourd'hui dans les esprits l'attente décevante du royaume de Dieu. Ce royaume de Dieu, dans la saine religion des Lettres, c'est la civilisation, qui résulte du dévouement de tous, savants, philosophes, écrivains, poètes, romanciers, journalistes et moralistes, au bien moral, à l'art et à la vérité[1]. »

« La religion des Lettres... n'est pas une nouveauté. Elle existe depuis longtemps pour tous les lettrés qui connaissent les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et qui aiment à les lire[2]. »

« La religion des Lettres, voilà le lien divin qui relie les esprits et les cœurs. Par qui donc sommes-nous unis à toute la série de nos ancêtres, sinon par ces mêmes livres qui nous font pratiquer le culte pieux de nos grands morts, par les ivres qui nous font connaître et aimer nos contemporains, par les livres qui servent et serviront toujours à l'échange des sentiments, des connaissances et des idées parmi les hommes[3] ?

1. *La Vie littéraire*, p. 214.
2. *Op. cit.*, p. 228.
3. *Op. cit.*, p. 303.

Ailleurs[1], M. Albert Collignon cite cette instante recommandation de Prévost-Paradol (1829-1870) : « Restons fidèle au culte des Lettres; vivons le plus possible dans la fréquentation des écrivains immor-

1. Dans *la Religion des Lettres*, p. 105. Voir encore la profession de foi de M. Camille Saint-Saëns (1835-....), dans son petit volume *Problèmes et Mystères* (Paris, Flammarion, 1894), dont voici un extrait des conclusions : (En fait d'idéal et d' « au-delà ») « Est-ce que vous n'avez pas la science? Est-ce que vous n'avez pas l'art? En fait de mystère, qu'y a-t-il de plus profond que la Nature? En fait d'idéal, qu'y a-t-il de plus élevé que l'Art?... Mais enfin, si loin que soit ce jour, il viendra, celui de la fin de notre espèce! Le soleil s'éteindra; peut-être avant ce temps la terre aura-t-elle résorbé ses mers, son atmosphère, et sera-t-elle devenue impropre à la vie : après avoir progressé dans des proportions que nous ne pouvons imaginer, l'humanité régressera, dégénérera, disparaîtra. « Et il ne resterait « rien de nous, qui avons pensé, de nous, qui avons aimé, « qui avons souffert! Ce n'est pas possible. Nous sentons « en nous quelque chose qui ne peut périr! » Soyez tranquilles, personne ne vous prouvera le contraire. Mais ce que nous sentons en nous pourrait très bien n'être que l'instinct de la conservation, transfiguré par notre imagination, qui en a fait bien d'autres, transformant, par exemple, les brouillards et les feux follets en fées, fantômes et revenants, auxquels on a cru pendant des siècles.... Mais alors où est le But? Le but? Il n'y en a pas. Rien, dans la nature, ne tend à un but, ou plutôt chaque but est à son tour un point de départ.... On s'est toujours cassé le nez en cherchant les causes finales; cela tient peut-être tout simplement à ceci, qu'il n'y a pas de causes finales. En tout cas, s'il y en a, il en va exactement pour nous comme s'il n'y en avait point. Si nous sommes emprisonnés dans le temps comme dans l'espace, tâchons de nous accommoder de notre prison; quoi qu'on en dise, elle est assez vaste pour nous. Pénétrons-nous de cette vérité, que l'humanité est un corps dont nous sommes une molécule, et que le vœu de la na-

tels qui ont exprimé avec le plus de bonheur les meilleures pensées de l'humanité ; plus nous les connaîtrons, plus nous aimerons la justice et l'honneur, plus nous serons éloignés de ce qui pourrait émousser notre sens moral et affaiblir la dignité de notre âme. »

ture est que nous vivions pour les autres, qui sont nous-mêmes. Profitons de l'héritage de nos aînés; travaillons pour que ceux qui nous suivront soient plus heureux que nous, s'il est possible, et nous soient reconnaissants de l'existence que nous leur aurons préparée. Nous verrons alors que la vie est bonne, et, le moment venu, nous nous endormirons avec le calme et la satisfaction de l'ouvrier qui a fini sa tâche et bien employé sa journée. Les joies que la nature nous donne, qu'elle ne refuse même pas complètement aux plus déshérités d'entre nous, celles que procure la découverte des vérités nouvelles, les jouissances esthétiques de l'art, le spectacle des douleurs soulagées et les efforts pour les supprimer dans la mesure du possible, tout cela peut suffire au bonheur de la vie. Il est à craindre que tout le reste ne soit que folie et chimère. Des hommes sérieux et éclairés, de grands savants, croient pourtant à ces « chimères » et à ces « folies ». Cela ne prouve rien; la logique ne gouverne pas toujours les hommes, fussent-ils éminents, et les contradictions les plus surprenantes vivent à l'aise dans le milieu élastique de la conscience. Kepler, le grand Kepler, un des fondateurs de la science moderne, l'auteur des lois immortelles qui portent son nom, croyait à l'astrologie : il écrivait sérieusement que la conjonction de Jupiter et de Saturne, dans le signe du Lion, pouvait provoquer des insurrections. Une des forces les plus mystérieuses de la nature, l'atavisme, est la source de ces illogismes et la cause que certaines idées préconçues résistent à tous les assauts de la raison. Humiliée par la foi, déifiée par la libre-pensée, la raison reste ce qu'elle est : le gouvernail du navire, rien de plus. Cela suffit pour qu'il soit impossible de s'en passer. » (Camille Saint-Saëns, *op. cit.*, pp. 74 et 81-89.)

* * *

Bien d'autres extraits mériteraient de prendre place ici, dans ce chapitre de « la Religion des Lettres ».

D'abord cette règle de conduite du savant et vertueux Abauzit (1679-1767)[1] : « Être plutôt que paraître, savoir plutôt qu'enseigner, préférer une vie égale et tranquille avec l'estime des siens à une réputation lointaine, renoncer aux chimères, aux grands desseins, pour cultiver cette sorte de mérite qui a sa récompense en soi-même et se suffit.... »

Puis cette profession de foi de Voltaire (1694-1778)[2] : « Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort. Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir Dieu, les anges, les esprits, et de savoir précisément pourquoi Dieu a formé le monde, quand on ne sait pas pourquoi on remue son bras à sa volonté. Le doute

1. *Ap.* Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XV, p. 158.

2. *Correspondance*, lettre à Frédéric-Guillaume, 28 novembre 1770, t. VIII, p. 805. (Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1870.)

n'est pas un état bien agréable, mais l'assurance est un état ridicule[1]. »

De Mirabeau (1749-1791) : « Mais enfin que penses-tu ? me dira peut-être Sophie. Y a-t-il un

1. Voltaire renouvelle fréquemment cette constatation de l'irrémédiable et foncière ignorance humaine : « ... Comment donc sommes-nous assez hardis pour affirmer ce que c'est que l'âme? Nous savons certainement que nous existons, que nous sentons, que nous pensons. Voulons-nous faire un pas au delà, nous tombons dans un abîme de ténèbres : et, dans cet abîme, nous avons encore la folle témérité de disputer si cette âme, dont nous n'avons pas la moindre idée, est faite avant nous ou avec nous, si elle est périssable ou immortelle. » Etc. (*Dictionnaire philosophique*, art. Ame : t. I, pp. 76-77.) « ... Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit et de bon sens disait un jour d'un grave docteur : « Il faut que cet homme-là soit « un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui « demande. » (*Op. cit.*, art. Annales ; t. I, p. 108.) « ...Vous me demandez comment le penser et le vouloir se forment en vous. Je vous réponds que je n'en sais rien. Je ne sais pas plus comment on fait des idées, que je ne sais comment le monde a été fait. Il ne nous est donné que de chercher à tâtons ce qui se passe dans notre incompréhensible machine. » (*Op. cit.*, art. Franc Arbitre ; t. I, p. 407.) « Les gens de lettres qui ont rendu le plus de services... sont les lettrés isolés, les vrais savants renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni dit les choses à moitié dans les académies ; et ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espèce est tellement faite, que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau. » (*Op. cit.*, art. Lettres, Gens de lettres : t. I, p. 507.) « Après les assertions des anciens philosophes,... que nous reste-t-il? un chaos de doutes et de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philosophe à système qui n'ait avoué à la fin de sa vie qu'il avait perdu son temps. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien

Dieu? n'y en a-t-il pas? Se mêle-t-il des affaires de ce monde? ne s'en mêle-t-il pas? Ici, je te répondrai naïvement ce que je t'ai répondu et ce que je te répondrai bien souvent : *Je n'en sais rien*; ce sont quatre grands mots, crois-moi[1]. Je n'en sais rien, et peu m'importe, parce que je suis assuré qu'il m'est impossible d'en savoir plus que j'en sais, et que ma bonne foi, mes sentiments, mes intentions, ne sauraient déplaire à l'être infiniment juste, s'il en est un. Je ne sais ni s'il existe, ni comment il existe; mais je sais que le bien moral, utile et même nécessaire à l'homme, indispensable à l'organisation et au maintien de la société, est obligatoire pour tout être raisonnable.... Je sais que, s'il est un Dieu, l'homme juste et bon lui sera agréable. Je sais que, s'il n'en est pas, l'homme juste et bon sera souvent le plus heureux et le moins agité, et qu'alors même qu'il sera persécuté et malheureux, le témoignage de sa

plus utiles aux hommes que les inventeurs des syllogismes : celui qui imagina la navette l'emporte furieusement sur celui qui imagina les idées innées. » (*Op. cit.*, art. Philosophie; t. I, p. 577.)

1. « ... Si je comprends bien, vous non plus vous ne croyez pas à un au-delà?... — Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas d'opinion là-dessus. C'est comme si vous me demandiez s'il y a des truffes au pied de cet arbre : il est possible qu'il y en ait, il est possible qu'il n'y en ait pas. La seule différence est que nous pourrions creuser pour nous en assurer, tandis que nous aurions beau creuser ce problème.... » (Léon Barracand [1844-....], *l'Adoration*, p. 172; Paris, Lemerre, 1895.)

conscience adoucira ses maux, que des remords envenimeraient, comme ils empoisonnent sans doute la prétendue félicité des méchants [1]. » Etc. « On dit communément que, si la divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon est un insensé. Mais pourquoi, si le bon est le plus paisible, le moins agité, le mieux garanti [2]? »

1. MIRABEAU, *Lettres d'amour*, pp. 293-294. (Paris, Garnier, 1874.)

2. ID., *Lettres de cachet*, chap. II, p. 34. (Hambourg, sans nom d'édit., 1782.) Ailleurs (*Lettres d'amour*, pp. 291-292), Mirabeau dit encore : « ...Tu vas en juger par ma profession de foi, que tu m'as déjà demandée deux fois et que que je n'ai jamais eu le temps de te faire, parce que toutes ces discussions, immenses à faire, difficiles à résumer, n'apprennent, après tout, qu'un gros rien, si l'on veut être de bonne foi. Un ancien philosophe, interrogé par un roi sur l'essence de la divinité, demanda du temps pour y répondre. Le délai expiré, il en demanda un autre. Enfin, pressé de s'expliquer, Simonide dit à Hiéron : « Plus j'examine cette matière et plus je la trouve au-dessus de mon intelligence ». Je crois que Simonide a bien dit. — Veux-tu de grands et de beaux mots ? Racine te dira, en parlant de Dieu :

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

Et voilà un admirable vers, mais une mauvaise définition. Veux-tu quelque chose de plus grand et de moins vague? Lis cette inscription que Plutarque dit avoir été gravée sur le temple de Saïs : « Je suis tout ce qui a été, qui est, et ce qui sera; et nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile... ». En effet, on ne peut faire un aveu plus sublime d'une invincible ignorance. Je t'entends bien d'ici, toi qui marches pas à pas, et ne crois point sur parole. Il faudrait, dis-tu sans doute, prouver qu'il y a un Dieu, avant d'expliquer ce que c'est que Dieu. Peut-être l'un n'est-il guère plus facile que l'autre : car te démontrer l'existence de Dieu, en faisant attention à la nature de l'être infiniment parfait et à

De GOETHE (1749-1832)[1] : « S'occuper des idées sur l'immortalité [de l'âme], cela convient... aux femmes qui n'ont rien à faire. Mais un homme d'un esprit solide, qui pense à être déjà ici-bas quelque chose de sérieux, et qui, par conséquent, a chaque jour à travailler, à lutter, à agir, cet homme laisse tranquille le monde futur, et s'occupe à être actif et utile dans celui-ci. »

Et cette autre belle profession de foi du critique Charles LABITTE (1816-1845)[2] : « Il y a un mot de Bossuet ou de Fénelon[3] qui dit : « L'homme s'agite

ses attributs, c'est-à-dire par une démonstration directe, par des raisonnements tirés de la nature même du sujet, c'est supposer l'idée de l'infini, qui est inconcevable : c'est mettre en fait ce qui est en question, et ces sortes de preuves sont tout au moins insuffisantes. — Démontrer l'existence de Dieu par celle du monde et de l'univers, c'est-à-dire indirectement, c'est une tâche bien difficile ; car les lois simples qui dérivent de la forme imprimée à la matière nécessitent bien un premier mouvement ; mais ce premier mouvement sera-t-il Dieu ? Il faut convenir que cette première cause est très inconnue, très obscure, et, par conséquent, de nulle application, de nulle utilité dans les choses humaines. » Etc.... « Dieu, qui ne se mêle de rien ostensiblement ; Dieu, qui — selon l'expression de Jacob BOEHME (1575-1624), — est LE SILENCE ÉTERNEL » (George SAND, *la Comtesse de Rudolstadt*, chap. XIX, t. I, p. 286 ; Paris, Michel Lévy, 1867). Dieu ne se manifeste à nous que par le culte que nous lui rendons.

1. *Conversations recueillies par Eckermann*, trad. Délerot, t. I, pp. 103-104.

2. *Ap.* SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. III, p. 388.

3. Le mot est de Fénelon et non de Bossuet. « L'homme s'agite, *mais* Dieu le mène. » (FÉNELON, Sermon pour la fête de l'Épiphanie, (*Œuvres choisies*, t. IV, p. 23 ; Paris, Hachette, 1862.)

« et Dieu le mène ». Tout le secret de la vie est là : il faut s'étourdir par l'action. De jour en jour, d'ailleurs, j'ai moins la peur d'être détrompé, et ma philosophie se fait toute seule. Je me suis aperçu que le bonheur, comme il faut l'entendre, n'est autre chose, quand on n'en est plus aux idylles, que le parti pris de s'attendre à tout et de croire tout possible. La vie n'est qu'une auberge où il faut toujours avoir sa malle prête. Cette théorie, qui est triste au fond, n'altère en rien ma bonne humeur. Elle me donne le droit de ne plus croire qu'à très peu de choses, de me fier aux idées plutôt qu'aux hommes, de rire des sots, de mépriser les fripons de toute nuance, de me réfugier plus que jamais dans l'idéale sphère du vrai, du beau, du bien, et d'avoir à cœur encore les bonnes, les vieilles, les excellentes amitiés de quelques fidèles. La beauté dans l'art, la moralité en politique, l'idéalisme en philosophie, l'affection au foyer,... il n'y a rien après. Je ne donnerais pas une panse d'*a* de tout le reste. »

Le philosophe Théodore Jouffroy (1796-1842), l'auteur de cette étude analytique si fouillée, si profonde, intitulée : *Comment les dogmes finissent*[1], a écrit une page très émouvante et demeurée célèbre sous le nom de « la Nuit de Jouffroy », que le spiritualiste Edme Caro déclare avec raison « égale

1. Dans les *Mélanges philosophiques*, pp. 1-19. (Paris, Hachette, 1860.)

aux plus belles pages qu'aient produites en ce genre les lettres françaises depuis Pascal[1] ». En voici le début :

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue, où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma pensée, qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles.

« En vain je m'attachais à ces croyances dernières, comme un naufragé aux débris de son navire : en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré[2] : l'inflexible courant de ma pensée était plus fort : parents, famille,

1. *Ap.* LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*, art. Doute, le Doute et ses victimes..., t. VI, p. 1165, col. 3.

2. Cf. abbé GALIANI, lettre du 21 septembre 1776 à Mme d'Épinay (*Lettres*, t. II, p. 245 ; Paris, Charpentier, 1881) : « L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit

souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère, à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien debout.

« Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et, derrière moi, s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire...[1]. »

de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; » etc.

1. Th. Jouffroy, De l'organisation des sciences philosophiques. *Nouveaux Mélanges philosophiques*, pp. 83-84. (Paris, Hachette, 1882.) On ne lira pas non plus sans intérêt les extraits suivants du même psychologue, relatifs à l'émancipation de la pensée : « Y a-t-il quelque chose de plus ridicule que d'en vouloir aux philosophes du xviii^e siècle d'avoir pensé ce qu'ils ont pensé? C'est comme si l'on se fâchait contre la toupie qui tourne sur le fouet de l'enfant : ce n'est pas la toupie qui est coupable, c'est l'enfant. Quand le peuple en France a su lire, pouvait-il ne pas lire? pouvait-il lire sans comprendre, et comprendre sans croire ou douter? Croire certaines choses, douter de certaines autres, n'est-ce point avoir une opinion? Et a-t-on jamais vu qu'une opinion, ridicule ou sublime, bonne ou mauvaise, manquât de représentants?... » Etc. (Id., De la Sorbonne et des philosophes. *Mélanges philosophiques*, p. 51.) Et plus loin (p. 52) : « Est-ce à dire que rien n'est absolument vrai ni absolument faux, que les opinions sont comme les modes, belles quand on les prend, laides quand on les quitte? Nous

Comme Proudhon (1809-1865)[1], Jouffroy se trouva ainsi amené et astreint à cette constatation : « Je ne *crois* plus, je *sais* ou j'*ignore*. » aveu qui semble être le formulaire ou symbole de leur siècle et encore plus du nôtre.

L'historien des *Origines du Christianisme*, Ernest Renan (1825-1892), est, sans conteste, un des penseurs et des maîtres qui ont le mieux pratiqué la religion des lettres, le mieux célébré ce culte de la justice, de la raison et de la vérité. Voici quelques-unes de ses déclarations : «... Je veux, dis-je, qu'on mette sur ma tombe : *veritatem dilexi*. Oui, j'ai aimé la vérité ; je l'ai cherchée ; je l'ai suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux durs sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les liens les plus chers pour lui obéir. Je suis sûr d'avoir bien fait. Je m'explique. Nul n'est certain de posséder le mot de l'énigme de l'univers, et l'infini qui nous enserre échappe à tous les cadres, à toutes les formules que nous voudrions lui imposer. Mais il y a une chose qu'on peut affirmer, c'est la sincérité du cœur, c'est

sommes loin de le penser. Nous estimons qu'il est absolument vrai que deux et deux font quatre, et absolument faux que deux et deux font cinq ; mais nous pensons aussi que jamais siècle n'a cru ni ne croira que deux et deux font cinq ; nous pensons que jamais le faux ne peut devenir l'opinion d'une époque.... Ce n'est point de la vérité à l'erreur et de l'erreur à la vérité que voyage l'esprit humain, mais d'une vérité à une autre, ou, pour mieux dire, d'une face de la vérité à une autre face... »

1. *Ap.* Sainte-Beuve, *P.-J. Proudhon*, p. 125.

le dévouement au vrai et le sentiment des sacrifices qu'on a faits pour lui. Ce témoignage, je le porterai haut et ferme sur ma tête au jugement dernier[1]. »

« Plût à Dieu, s'écrie ailleurs Renan[2], que j'eusse fait comprendre à quelques belles âmes qu'il y a dans le culte pur des facultés humaines et des objets divins qu'elles atteignent une religion tout aussi suave, tout aussi riche en délices, que les cultes les plus vénérables! J'ai goûté dans mon enfance et dans ma première jeunesse les plus pures joies du croyant, et, je le dis du fond de mon âme, ces joies n'étaient rien, comparées à celles que j'ai senties dans la pure contemplation du beau et la recherche passionnée du vrai. Je souhaite à tous mes frères restés dans l'orthodoxie une paix comparable à celle où je vis depuis que ma lutte a pris fin et que la tempête apaisée m'a laissé au milieu de ce grand océan pacifique, mer sans vagues et sans rivages, où l'on n'a d'autre étoile que la raison, ni d'autre boussole que son cœur. »

Et la péroraison de la *Prière sur l'Acropole* : «... Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes; les rêves de tous les sages renferment une part de

1. Discours prononcé à Tréguier le 2 août 1884 : *Discours et Conférences*, p. 216.

2. *L'Avenir de la science*, p. 318.

vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts[1]. »

«... La vie n'a de prix que par le dévouement à la vérité et au bien[2]. »

Et enfin cette solennelle attestation et ces actions de grâces : « ... C'est Renan sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même, comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute. Je renie les blasphèmes que les défaillances de la dernière heure pourraient me faire prononcer contre l'Éternel. L'existence qui m'a été donnée sans que je l'eusse demandée a été pour moi un bienfait. Si elle m'était offerte, je l'accepterais de nouveau avec reconnaissance.... A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité[3]. »

Quant à cette « faillite » qu'on reproche parfois

1. Ernest RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 72.
2. ID., *op. cit.*, p. 136.
3. ID., *op. cit.*, pp. 377-378.

singulièrement à la science, — comme si la science avait pris envers nous des engagements et pouvait « faire faillite ». — voici la réponse formulée à ce sujet par l'érudit et judicieux Gaston PARIS (1839-1903)[1] :

« ... Cette science pourtant, dont Pasteur fut le prêtre et le prophète, cette science à qui l'on doit tant de merveilles, on l'accuse de n'avoir pas tenu

1. Dans son discours de réception à l'Académie française, le 28 janvier 1897. Citons encore ces extraits de deux articles de M. H. Harduin, rédacteur au journal *le Matin*, qui se rapportent à notre sujet : « J'ai eu à me défendre, l'autre jour, contre les reproches à moi adressés par une dame bien pensante. « Passe pour la politique, m'a dit la dame, mais « vous ne respectez pas souvent des croyances qui sont « cependant respectables. — Madame, ai-je répondu avec « une douceur qui n'excluait pas la fermeté, il n'y a pas de « croyances respectables. — Vous dites? fit la dame stu-« péfaite. — Je dis qu'il n'y a pas de croyances respec-« tables : il n'y a que des croyances.... Lorsque saint « Pierre et saint Paul vinrent à Rome, ils se trouvèrent en « présence de croyances considérées alors, elles aussi, « comme infiniment dignes de respect par ceux qui les « professaient. Les Romains y étaient depuis longtemps « attachés, de même que vous l'êtes aux vôtres, et Néron « remplit son devoir en les défendant énergiquement contre « la propagande des nouveaux venus. Ce n'était pas, en effet, « pour autre chose que pour conserver l'ordre de choses « existant qu'il était empereur : tous les empereurs et tous « les monarques étant, à ce point de vue, logés à la même « enseigne. Si lesdits Pierre et Paul avaient été retenus par « la considération qu'il existe des croyances dites respec-« tables, vous ne seriez pas chrétienne, ni moi chrétien. » (*Le Matin*, 14 juillet 1902.) Et cette comparaison des religions et de la science : « Ce qui constitue la supériorité de la science sur les religions, c'est que, pour elle, le dogme, le

des promesses dont les unes ont été faites par des représentants qu'elle désavoue, dont les autres ne pourront se réaliser qu'avec le temps. On lui reproche surtout de ne pas être en état de fournir à l'humanité la direction morale dont elle a besoin. La science pourrait répondre qu'elle n'étend pas si loin son empire, et que d'autres forces, qu'elle ne nie pas, sont appelées à faire dans l'ordre du sentiment et de l'action ce qu'elle fait dans l'ordre de la connaissance. Mais elle peut, et à bon droit, comme

dogme intangible n'existe pas. Elle admet le fait nouveau; les religions ne l'admettent pas. Ce fait inconnu, elle est toujours prête à l'examiner, à le discuter; les religions le condamnent, parce qu'il dérange ce qui est établi. Exemple : un homme se lève, Galilée, et dit : « La terre tourne, elle « tourne autour du soleil ». Aussitôt, les chefs religieux se dressent devant lui : « La terre ne tourne pas, car si elle « tournait, elle ne serait plus le centre du monde, ce qui a « toujours été enseigné, ce que nous savons par révéla- « tion, ce qui, conséquemment, est vrai. » Et Galilée est condamné. Mais voici qu'un savant présente un corps nouveau, le radium. Toutes les notions enseignées, admises sur les propriétés de la matière paraissent devoir être bouleversées. Immédiatement, la science s'émeut. Un fait nouveau? Voyons le fait nouveau. Il va peut-être démolir de fond en comble le dogme scientifique. Tant mieux! S'il fait succéder la vérité à l'erreur, la science brûlera ce qu'elle avait adoré, elle adorera ce qu'elle brûlait. Et voilà pourquoi ce n'est pas la science qui fait faillite, mais les religions, les unes après les autres, disparaissant en bloc pour ne plus revenir, alors que la science renaît perpétuellement de ses cendres. (*Le Matin*, 28 décembre 1905.
« Saint Augustin riait de ceux qui croyaient aux antipodes : aujourd'hui, on rit de saint Augustin, qui n'y croyait pas. » (P.-J. Martin, *l'Esprit de tout le monde*, p. 256.)

l'affirmait Pasteur, prétendre à sa large part dans cette direction morale elle-même. S'il n'est malheureusement pas certain qu'en montrant dans l'instinct social la vraie base de la morale, elle assure à cet instinct la prédominance sur les instincts égoïstes, il est certain qu'en rapprochant les hommes, en sapant les barrières qui les séparent encore, elle rend plus facile et montre plus prochaine la civilisation du monde entier ; en augmentant le bien-être et la sécurité, en atténuant l'âpreté de la lutte pour l'existence, elle ne contribue pas seulement au bonheur des hommes : par cela même qu'elle tend à rendre plus légère la servitude des besoins matériels, elle tend à donner plus de douceur aux cœurs, plus d'essor aux âmes, plus de dignité aux consciences. En déracinant, partout où elle s'implante, les préjugés, causes de tant de haines, et les superstitions, sources de tant de crimes, elle défriche le champ où pourra germer et fleurir la semence que trop d'épines étouffent, que trop de rocailles stérilisent.... Toutefois, disons-le bien haut, ce n'est pas là qu'est son grand bienfait moral : il est dans la disposition d'esprit qu'elle prescrit à ses adeptes : il est dans son objet même, la recherche de la vérité. Tout ce qui se dit et se fait contre elle se dit et se fait, qu'on le sache ou non, contre la recherche de la vérité. »

II

PREMIÈRES LECTURES

On connaît la force, la vitalité, la persistante influence des impressions reçues durant l'enfance et au seuil de la jeunesse. Au point de vue qui nous occupe, au point de vue des livres et de la lecture, l'existence entière peut se ressentir de ces premières fréquentations intellectuelles et de ces premières manifestations du goût[1]. Aussi nous a-t-il paru intéressant de relever quelques-uns de ces témoignages.

1. Cf. t. I, p. 244, ce que dit Lamartine de la prédilection de Bossuet pour Horace : « ... Peut-être aussi cette inexplicable prédilection pour le moins divin de tous les poètes tenait-elle à ce que la poésie avait apparu à Bossuet enfant pour la première fois dans les pages de ce poète. Cette ravissante apparition s'était prolongée et changée en reconnaissance dans son âme.... » (LAMARTINE, *Lectures pour tous*, Vie de Bossuet, pp. 420-421 ; Paris, Hachette, 1860.) Notons aussi, pour mémoire, un article fantaisiste de Jules Vallès, — influence exercée sur les jeunes esprits par *Robinson Crusoé*, les contes de fées, les histoires d'aventures, par Walter Scott, lord Byron, Alfred de Musset, Murger, Balzac, etc., — intitulé *les Victimes du livre*, dans le volume *les Réfractaires*, pp. 159-184. (Paris, Charpentier, 1881.)

Tout d'abord, comment lit-on à treize, quatorze ou quinze ans, voire à dix-huit, vingt ou vingt-cinq? Comment, à ces âges, apprécie-t-on un livre, et quel fruit peut-on, d'ordinaire, retirer de ses lectures?

« Quand on est jeune, a très justement écrit le bibliographe Alfred DE MARTONNE (1820-....)[1], on n'a nul souci de la forme du livre; qu'il soit beau ou laid, bien ou mal relié, peu importe. On se moque des éditions rares, des textes curieux, des livres de prix. On ne s'occupe que de l'idée et surtout du sentiment. On n'a cure que de ce qui plaît au cœur, et touche et émeut. Foin de l'esprit et des belles dorures! Il n'y a pas de bibliophile de vingt ans. Quand on est jeune, on ne sait pas relire un livre. A peine sait-on le lire. On le dévore, et, pour bien juger un livre, il faut le relire et à différentes époques de sa vie. Il y a, comme cela, des livres qui sont un thermomètre de l'esprit ou plutôt du cœur. »

« Il n'y a pas de bibliophile de vingt ans » : voilà, en effet, une vérité quasi absolue, une sorte d'axiome. A vingt ans, le sentiment prime le raisonnement, prime tout. On a hâte de tout voir, de tout connaître, de tout lire, de tout feuilleter plutôt : ceux-là sont rares qui, à cet âge heureux, relisent sans y être contraints, soit par un besoin du cœur,

1. *Ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 252.

soit par manque de livres nouveaux, de livres non encore lus ou parcourus [1].

Nous verrons du reste plus loin, en parlant des livres anciens et des livres nouveaux [2], que les jeunes lecteurs n'aiment guère remonter au delà de leur époque et se plaisent surtout avec leurs contemporains.

L'évêque d'Avranches HUET (1630-1721), « l'homme qui a peut-être le plus lu [3] », éprouva, dès sa petite enfance, cette ardente passion qu'il manifesta toute sa vie pour les livres et pour la lecture. « L'amour de l'étude prévint en lui, écrit son biographe, l'abbé d'Olivet [4], ne disons pas tout à fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence, mais au moins l'usage de la parole. « A peine, dit-il [5], avais-je « quitté la mamelle, que je portais envie à ceux que « je voyais lire. »

Voici quelques-uns des curieux détails que l'évêque Huet nous donne, dans ses *Mémoires*, sur ses premières lectures et son irrésistible penchant pour les livres et les Lettres :

1. Rappelons ici le mot du critique d'art Ernest CHESNEAU (*la Chimère*, p. 9) : « On ne commence à savoir lire qu'après la sortie du collège », déjà cité dans notre tome I, page 190, notes, où se trouve aussi une anecdote de Tallemant des Réaux, relative à notre sujet.

2. Chap. VI, p. 162.

3. Cf. *supra*, t. I, p. 150.

4. *Éloge historique de Huet*, en tête des *Mémoires de Daniel Huet*, trad. Charles Nisard, p. III. (Paris, Hachette, 1853.)

5. Cf. *infra*, p. 26.

« ... Devenu plus grand, quoique encore très enfant, je fus mis aux Jésuites du collège de Mont-Royal, à Caen. J'y étudiai cinq ans les Belles-Lettres et trois ans la philosophie. Mais si, peut-être charmés de mon goût pour les Belles-Lettres, les Pères ne m'eussent vivement poussé, encouragé, soutenu, tout ce qu'il pouvait y avoir de bon en moi eût été détruit par les mauvais exemples que j'avais à la maison. Car, comme ma passion pour les Lettres excitait l'envie de mes cousins, ils ne négligeaient rien de ce qu'ils croyaient pouvoir troubler mes études. Ils me volaient mes livres, déchiraient mes cahiers, les trempaient dans l'eau ou les frottaient de suif afin qu'il me fût impossible d'y écrire. Ils fermaient les portes de notre chambre, de peur que, tandis qu'ils joueraient, je ne m'y cachasse avec un livre, ainsi qu'ils m'avaient surpris plusieurs fois à la campagne, pendant les vacances d'automne. Regardant comme un crime de toucher seulement à un livre, ils exigeaient qu'on passât les journées entières à jouer, à chasser, ou à se promener. Pour moi, porté vers des plaisirs d'un autre genre, je m'esquivais au lever du soleil, et comme ils dormaient encore : puis, m'enfonçant dans les bois, je m'arrêtais à l'endroit le plus sombre et le plus commode pour lire et étudier, à l'abri de leurs regards. De leur côté, après m'avoir longtemps cherché, traqué, cerné, ils m'expulsaient de mon gîte, soit en

me jetant des pierres ou des mottes de terre mouillée, soit en me lançant de l'eau avec un tube à travers les branches. Mais autant leur envie et leur méchanceté opposaient d'obstacles à mes efforts, autant ces mêmes efforts se développaient, se soutenaient par le désir infini d'apprendre, que la nature m'avait inspiré. Tel est même l'empire que cette passion a exercé sur moi dès ma naissance, que, si prêt d'ailleurs à céder à d'autres la gloire dans les Lettres, je ne le cède à personne en amour constant, incroyable pour elles ; j'ai le droit, je pense, et je le déclare franchement, de revendiquer ce genre de mérite : il est un des principaux bienfaits que Dieu m'a si libéralement répartis ; c'est grâce à mon assiduité à l'étude, à mes nobles soucis, que je n'ai point eu de peine à me préserver des excès de l'adolescence et des vices de la jeunesse, quoique j'y aie été depuis trop souvent entraîné par les courants d'une nature impétueuse et par la fougue d'un caractère rebelle et singulièrement éveillé.

« De ce goût imperturbable pour les Lettres et de l'étude continuelle des choses qui en sont l'objet, je conclus que, parmi une foule d'autres avantages que j'y ai acquis, je dois faire état principalement de celui-ci, à savoir : que je n'ai jamais senti ce dégoût de la vie ni cet ennui des hommes et des choses, dont, en général, on a coutume de se

plaindre plus que de raison, et que la plus grande de toutes mes pertes ayant toujours été le temps, j'ai toujours aussi tâché de la réparer à force de diligence et d'opiniâtreté dans le travail[1]. Je me souviens que, ayant à peine quitté la mamelle, et ne sachant pas même encore mes lettres, s'il m'arrivait d'entendre quelqu'un lire un conte, je portais une envie extrême à cette personne-là, me figurant mille plaisirs, du moment que je pourrais de moi-même, et sans l'aide d'autrui, lire et m'amuser comme elle. Plus tard, ayant su le faire, mais

1. Voici ce que nous dit encore HUET (*op. cit.*, p. 175) sur les moyens qu'il employait pour consacrer le plus de temps possible à la lecture : « .... J'espérais néanmoins parer à ces inconvénients, à force de diligence et d'économie de temps ; aussi pris-je la résolution de ne pas laisser perdre une minute, pas même celles qui sont perdues pour tout le monde, comme le temps qu'on passe en voyage, au lit, avant de s'endormir et lorsqu'on vient de s'éveiller, en s'habillant et en se déshabillant. Des enfants me servaient alors de lecteurs, et, parmi mes domestiques, je ne souffrais pas qu'un seul fût illettré. Souvent encore, une fois ma leçon donnée au Dauphin, j'accourais à Paris le soir et même la nuit close ; puis, après avoir employé une grande partie de la nuit à feuilleter les livres de ma bibliothèque, à faire des recherches et des extraits, je revenais à mon poste. Ce travail dura dix ans. Cependant il me fallait conformer ma vie à la vie agitée de la cour, changer de résidence à chaque instant, courir les routes et n'être jamais dans la même place. Que le lecteur, s'il est ami des Lettres et de l'étude, se figure combien il est facile pour l'esprit, au milieu de ces allées et venues continuelles et de ces agitations du jour et de la nuit, de s'appliquer aux méditations qui sont le fruit de la tranquillité ! »

n'ayant point encore appris à écrire, si je voyais quelqu'un ouvrir et lire une lettre, je pensais combien il me serait agréable de communiquer et de causer de même avec un camarade[1]. »

Et plus loin[2] :

« Mon but principal était d'acheter des livres.... J'accourus donc bien vite à Paris et plus vite encore chez les libraires. Mais l'argent que j'avais destiné à m'approvisionner dans leurs boutiques fut bientôt épuisé.... Tout l'argent que j'avais pu ramasser, en le dérobant à mes autres plaisirs, les libraires de la rue Saint-Jacques me l'enlevaient jusqu'au dernier sou. D'où il advint que, durant toute cette époque de ma jeunesse, mon escarcelle, presque toujours vide, ne logeait que des araignées. Au contraire, ma bibliothèque était si bien remplie, qu'elle n'avait pas son égale dans tout le pays, ni pour le choix, ni pour le nombre des livres. Ce choix consistait dans les écrivains de l'antiquité, qu'avant tout j'avais voulu posséder. D'ailleurs, je n'attachais pas la moindre importance à la reliure, qu'elle fût en parchemin ou en maroquin; je laissais ce luxe aux publicains et aux banquiers. Plus tard, quand je pus me rendre la justice de n'avoir point amassé tant de livres par une vaine ostentation, mais uniquement pour en faire usage, je me souciai peu de

1. Huet, *op. cit.*, pp. 9-10.
2. *Op. cit.*, p. 57.

les entretenir propres. Si je trouvais, en les lisant, quelque chose qui valût la peine d'être noté, soit pour la correction du texte, soit pour l'éclaircissement des passages, je le notais à la marge. Une pensée toutefois m'obsédait : ce travail de tant d'années, me disais-je, cette masse de volumes rassemblés à si grands frais pour le plaisir ou l'aliment de mon esprit, seront dispersés un jour [1], ou retourneront dans les boutiques des libraires, ou tomberont dans les mains des sots. Cette idée m'épouvantait, et, pour empêcher qu'elle

1. Les mésaventures arrivées à la bibliothèque de Jacques de Thou avaient fortement donné à réfléchir à Huet. Voici ce qu'il écrit à ce propos (*op. cit.*, pp. 254-255) : « J'étais en bons termes avec de Thou depuis quelques années. Il vint chez moi, l'air triste et se plaignant fort de la difficulté des temps. Bref, il me demanda si je croyais pouvoir persuader au roi d'acheter sa bibliothèque pour le Dauphin. « Elle « n'est pas, me dit-il, absolument indigne de cette haute des« tination, soit à cause du choix des livres, soit à cause de « leur nombre et de leur beauté. » Je lui promis que la proposition en serait faite au roi et à Colbert. Ce qui eut lieu, mais sans succès. Le roi répondit qu'il avait une bibliothèque assez considérable, dont le Dauphin pouvait faire usage. De Thou, frustré de son espoir, chercha d'autres acheteurs; mais il les trouva froids ou marchandeurs, et sa bibliothèque resta invendue jusqu'à sa mort. Alors (je le dis à la honte de la littérature) elle fut offerte par les héritiers à si bas prix, que les ouvrages qui la composaient et dont la reliure seule, ainsi que de Thou me l'avait affirmé, avait coûté cent mille livres, ne furent pas même vendus le tiers de cette somme. J'en achetai quelques-uns qui font aujourd'hui l'ornement principal de ma bibliothèque. Je n'en déplore pas moins la dispersion d'un si magnifique

ne se réalisât, je pris une mesure dont il sera parlé dans la suite[1]. »

trésor littéraire et l'insuffisance des précautions qu'avait prises Jacques de Thou pour la conserver. J'appris par là quel serait, à coup sûr, le sort de ma bibliothèque, si je ne me mettais aussitôt en mesure de le prévenir (1691). Cette pensée étant l'objet de ma préoccupation constante, il me parut que le meilleur moyen de la conserver à toujours dans son intégrité était de la donner à quelque solide établissement religieux où les Lettres fussent particulièrement cultivées, d'abord afin d'en pouvoir jouir ma vie durant, ensuite afin qu'après ma mort elle ne soit ni divisée ni confondue avec d'autres, ni échangée en partie, ni transportée ailleurs que là où elle était, sous prétexte d'en rendre l'accès plus facile à ceux qui lisent et qui étudient, ou pour tout autre motif. S'il en était autrement, la donation serait nulle, et mes héritiers ou leurs descendants rentreraient dans leurs droits. Et, pour perpétuer la mémoire de ces conditions, je les fis graver en lettres capitales sur une tablette de marbre, qui, placée dans un endroit élevé et bien apparent de la bibliothèque, attirait immédiatement les regards. Elles furent acceptées par les Jésuites de la maison professe de Paris, à qui je la donnai, et par le révérend père général. L'acte en fut passé devant notaire. »

1. Cette mesure, comme on vient de le voir dans la note précédente, et comme il a été dit dans notre tome I, page 155, consista à léguer cette vaste bibliothèque aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, où demeurait et où est mort Huet, et où se trouvait la maison professe de cet ordre. Huet, qui tenait avant tout à ce que ses livres ne fussent pas dispersés, avait introduit dans son testament une clause portant que, dans le cas où la Société de Jésus « cesserait d'exister en France, ses héritiers à lui pourraient réclamer cette partie de la succession ». Après la suppression des Jésuites (1762-1764), « le legs fut déclaré nul juridiquement, et la bibliothèque fit retour aux héritiers du prélat par un arrêt du Conseil de juillet 1765. Elle a passé depuis en masse dans la Bibliothèque du Roi ». (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. II, p. 168, n. 1.)

Ne quittons pas l'évêque Huet sans rappeler l'influence qu'eurent, sur son caractère et sa santé, sa vie studieuse et sédentaire, son absorbante et exclusive passion pour les livres et la lecture[1].

« ... Puisque j'ai commencé de donner l'histoire de mes études, j'ajouterai ceci, que je suis plein de reconnaissance pour la grâce singulière que j'ai reçue de Dieu, ayant été formé par lui de telle sorte, que, non seulement pendant que j'étais jeune et vigoureux, mais encore depuis que je suis affaibli par l'âge, je n'ai jamais senti la moindre fatigue de mes lectures continuelles, de mon existence sédentaire, et du prolongement de mes veilles. Jamais je ne succombai à l'ennui; jamais la pâleur de l'oisiveté ne flétrit mon visage; je quittais mes livres toujours frais et dispos, même après six ou sept heures de contention d'esprit. Souvent même alors j'étais gai et chantais à moi et aux Muses, contrairement à la plupart qui quittent le travail tristes et épuisés. Il me paraît donc que la race des médecins ne fait pas preuve d'un grand jugement, lorsqu'elle pose en principe général que les forces du corps s'affaiblissent dans l'inaction, se nourrissent et se fortifient par le mouvement. Combien ai-je connu d'hommes de lettres qui arrivèrent avec une santé ferme jusqu'à la dernière vieillesse! Je voyais sou-

1. Cf. *supra*, t. I, pp. 150-151, ce que dit à ce sujet l'abbé d'Olivet.

vent, étant jeune, le docte Jacques Sirmond, alors presque centenaire, mais dont le corps était sain, quoiqu'il ne lui donnât point d'exercice. Je le trouvais, pour ainsi dire, couché parmi ses livres, rarement sorti, et ne prenant de relâche (si l'on peut employer ce mot dans le cas dont il s'agit) que ce qu'en exigeaient ses entretiens avec ses amis sur des matières sérieuses et de littérature. Combien ai-je vu de vieillards décrépits, mais en bonne santé, suivre le barreau, ou passer leurs jours dans la pieuse, uniforme et constante tranquillité du cloître ! Combien d'artisans dont la vie est recluse ! Au contraire, que de laboureurs, de chasseurs, de voyageurs, d'hommes de cheval, de maîtres d'armes, de maîtres de danse et autres, dont les professions exigent du mouvement, qui, fatigués, usés avant le temps par un exercice continuel, livrent à la vieillesse un corps infirme et impotent [1] ! »

Au début de ses *Confessions* [2], Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) évoque en ces termes les ineffaçables souvenirs de ses premières lectures, faites à Genève, en compagnie de son père : « Je ne sais comment j'appris à lire : je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la

1. Huet, *op. cit.*, pp. 25-26.
2. Partie I, livre I. (Tome V, pp. 315-316. Paris, Hachette, 1864. 8 vol. in-16.)

conscience de moi-même. Ma mère avait laissé des romans ; nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants : mais bientôt l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait, tout honteux : « Allons nous coucher ; je suis plus enfant que toi ».... Plutarque surtout devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans ; » etc.

Dès son bas âge, Mme Roland (1754-1793) témoigna le goût le plus vif pour la lecture. Ainsi que son maître Rousseau, elle ne sait non plus comment elle apprit à lire :

« Vive sans être bruyante, et naturellement recueillie, je ne demandais qu'à m'occuper, écrit-elle dans ses *Mémoires*[1], et saisissais avec promptitude les idées qui m'étaient présentées. Cette disposition fut mise tellement à profit que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire ; j'ai ouï dire que c'était chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'était, pour ainsi dire, terminée à cette époque, parce que, dès lors, il n'avait plus été besoin

1. Tome III, pp. 11-12, et 23-29. (Paris, Bibliothèque nationale, 1869.)

que de ne pas me laisser manquer de livres. Quels que fussent ceux qu'on me donnait ou dont je pouvais m'emparer, ils m'absorbaient tout entière, et l'on ne pouvait plus me distraire que par des bouquets. La vue d'une fleur caresse mon imagination et flatte mes sens à un point inexprimable; elle réveille avec volupté le sentiment de l'existence. Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par la tyrannie la plus révoltante, j'oublie l'injustice des hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs[1]....

« Avec les livres élémentaires dont on avait soin de me fournir, j'épuisai bientôt ceux de la petite bibliothèque de la maison. Je dévorais tout, et je recommençais les mêmes lorsque j'en manquais de nouveaux. Je me souviens de deux in-folio de *Vies des Saints*, d'une *Bible* de même format en vieux langage, d'une ancienne traduction des *Guerres civiles* d'Appien, d'un *Théâtre de la Turquie* en mauvais style, que j'ai relus bien des fois. Je trouvai ainsi *le Roman comique* de Scarron et quelques recueils de prétendus bons mots, que je ne relus pas deux

1. Cf. *supra*, t. I, pp. 12 et 141, le portrait de « l'homme heureux », tracé par Cicéron : *Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil* : « Pour peu que nous ayons un jardin à côté de notre bibliothèque, — c'est-à-dire des fleurs et des livres, — il ne manquera rien à notre bonheur. »

fois ; les *Mémoires* du brave de Pontis, qui m'amusaient, et ceux de Mlle de Montpensier, dont j'aimais assez la fierté, et quelques autres vieilleries, dont je vois encore la forme, le contenu et les taches. La rage d'apprendre me possédait tellement, qu'ayant déterré un *Traité de l'Art héraldique*, je me mis à l'étudier ; il y avait des planches coloriées qui me divertissaient, et j'aimais à savoir comme on appelait toutes ces petites figures : bientôt j'étonnai mon père de ma science en lui faisant des observations sur un cachet composé contre les règles de l'art ; je devins son oracle en cette matière, et je ne le trompais point. Un petit *Traité des Contrats* me tomba sous la main ; je tentai aussi de l'apprendre, car je ne lisais rien que je n'eusse l'ambition de le retenir ; mais il m'ennuya, je ne conduisis pas le volume au quatrième chapitre.

« *La Bible* m'attachait, et je revenais souvent à elle. Dans nos vieilles traductions, elle s'exprime aussi crûment que les médecins ; j'ai été frappée de certaines tournures naïves qui ne me sont jamais sorties de l'esprit. Cela me mettait sur la voie d'instructions que l'on ne donne guère aux petites filles ; mais elles se présentaient sous un jour qui n'avait rien de séduisant, et j'avais trop à penser pour m'arrêter à une chose toute matérielle qui ne me semblait pas aimable. Seulement je me prenais à rire quand ma grand'maman me parlait de petits

enfants trouvés sous des feuilles de choux, et je disais que mon *Ave Maria* m'apprenait qu'ils sortaient d'ailleurs, sans m'inquiéter comment ils y étaient venus.

« J'avais découvert, en furetant par la maison, une source de lectures que je ménageai assez longtemps. Mon père tenait ce qu'on appelait son *atelier* tout près du lieu que j'habitais durant le jour ; c'était une pièce agréable, qu'on nommerait un salon et que ma modeste mère appelait la salle, proprement meublée, ornée de glaces et de quelques tableaux, dans laquelle je recevais mes leçons. Son enfoncement, d'un côté de la cheminée, avait permis de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre ; là, était un lit si resserré dans l'espace que j'y montais toujours par le pied, une chaise, une petite table et quelques tablettes ; c'était mon asile. Au côté opposé, une grande chambre, dans laquelle mon père avait fait placer son *établi*, beaucoup d'objets de sculpture et ceux de son art, formait son atelier. Je m'y glissais le soir ou bien aux heures de la journée où il n'y avait personne ; j'y avais remarqué une cachette où l'un des jeunes gens mettait des livres. J'en prenais un à mesure ; j'allais le dévorer dans mon petit cabinet, ayant grand soin de le remettre aux heures convenables, sans en rien dire à personne. C'était, en général, de bons ouvrages. Je m'aperçus un jour

que ma mère avait fait la même découverte que moi; je reconnus dans ses mains un volume qui avait passé dans les miennes : alors je ne me gênai plus, et, sans mentir, mais sans parler du passé, j'eus l'air d'avoir suivi sa trace. Le jeune homme qu'on appelait Coursou, auquel il joignit le *de* par la suite en se fourrant à Versailles instituteur des pages, ne ressemblait point à ses camarades; il avait de la politesse, un tact décent, et cherchait de l'instruction. Il n'avait jamais rien dit non plus de la disparition momentanée de quelques volumes; il semblait qu'il y eût entre nous trois une convention tacite.

« Je lus ainsi beaucoup de voyages que j'aimais passionnément, entre autres ceux de Renard, qui furent les premiers ; quelques théâtres des auteurs du second ordre, et le *Plutarque* de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchaient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de La Bédoyère, que j'ai présente, quoique je ne l'aie pas relue depuis cet âge. Mais Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convînt. Je n'oublierai jamais le carême de 1765 (j'avais alors neuf ans), où je l'emportais à l'église en guise de Semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir [1].

1. Nous avons vu, dans notre tome I, l'affection particu-

« *Télémaque* et *la Jérusalem délivrée* vinrent un peu troubler ces traces majestueuses. Le tendre Fénelon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisais haut, à la demande de ma mère : ce que je n'aimais pas ; cela me sortait du recueillement qui faisait mes délices, et m'obligeait à ne pas aller si vite ; mais j'aurais plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de l'île de Calypso, et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevait, je sentais un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étais Eucharis pour Télémaque, et Herminie pour Tancrède ; cependant, toute transformée en elles, je ne songeais pas encore à être moi-même quelque chose pour personne ; je ne faisais point de retour sur moi, je ne cherchais rien autour de moi ;

lière et l'enthousiasme témoignés en faveur de Plutarque par Henri IV, par Montaigne, Vauvenargues, Alfieri, etc. Donnons encore ici quelques topiques appréciations du grand historien et moraliste de l'antiquité. « Plutarque, c'est vraiment l'*Encyclopédie* des anciens. » (GRIMM, *ap.* SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VII, p. 314.) « Plutarque, le Walter Scott de l'antiquité. » (MICHELET, *Bible de l'Humanité*, p. 186.) « Plutarque est le plus curieux des répertoires. C'est une de ces ruches de réserve où presque tout le miel de l'antiquité a été déposé. Ce qui a paru de plus grand dans l'esprit humain s'y montre à nos yeux, et ce que les hommes ont fait de meilleur nous y sert d'exemple. La sagesse antique est là tout entière. Plutarque a été le bréviaire de toutes les grandes âmes du XVI^e siècle, le siècle qui en a le plus compté. » (BARDOUX, *le Magasin pittoresque*, février 1887, p. 42.)

j'étais elles et je ne voyais que les objets qui existaient pour elles: c'était un rêve sans réveil....

« Ces ouvrages dont je viens de parler firent place à d'autres, et les impressions s'adoucirent; quelques écrits de Voltaire me servirent de distraction. Un jour que je lisais *Candide*, ma mère s'étant levée d'une table où elle jouait au piquet, la dame qui faisait sa partie m'appela du coin de la chambre où j'étais et me pria de lui montrer le livre que je tenais. Elle s'adresse à ma mère qui rentrait dans l'appartement, et lui témoigne son étonnement de la lecture que je faisais; ma mère, sans lui répondre, me dit purement et simplement de reporter le livre où je l'avais pris. Je regardai de bien mauvais œil cette petite dame, à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis oncques je n'ai jamais souri à Mme Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à son allure fort singulière, et me laissa lire ce que je trouvais, sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'était. Au reste, jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous ma main; aujourd'hui même je ne sais que les noms de deux ou trois, et le goût que j'ai acquis ne m'a point exposée à la moindre tentation de me les procurer.

« Mon père se plaisait à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puisque je les préférais à tout; mais, comme il se piquait de seconder

mes goûts sérieux, il me faisait des choix fort plaisants, quant aux convenances; par exemple, il me donna le traité de Fénelon sur l'éducation des filles, et l'ouvrage de Locke sur celle des enfants; de manière qu'on donnait à l'élève ce qui est destiné à diriger les instituteurs. Je crois pourtant que cela réussissait très bien, et que le hasard m'a servi mieux peut-être que n'auraient fait les combinaisons ordinaires. »

Le poète des *Mois*, Jean-Antoine Roucher (1745-1794), dit, de son côté, en s'adressant à son père[1] : « Je n'oublierai jamais ces jours de mon enfance, où, me menant avec vous dans des promenades solitaires, vous m'entreteniez du génie précoce de Pascal et du Tasse, et me faisiez lire la vie de ces deux grands hommes. Grâces à vous, mon cœur palpitait déjà au nom de la gloire. Je n'oublierai jamais qu'à ces premières lectures, vous fîtes bientôt succéder celles de *Télémaque* et de *la Jérusalem délivrée*. Quel charme je trouvais à ces deux ouvrages! »

Benjamin Franklin (1706-1790), dans ses *Mémoires*, nous parle ainsi de ses premiers livres : « Dès mon enfance j'étais passionné pour la lecture, et j'employais à acheter des livres tout l'argent qui me venait dans les mains. J'étais très amateur de voyages. Ma première acquisition fut les *Œuvres* de

1. *Les Mois*, poème en douze chants. Dédicace, t. I, sans pagination. (Paris, Quillian, 1779.)

Bunyan en petits volumes séparés. Je les revendis ensuite pour être à même d'acheter les *Collections historiques* de Burton. C'étaient de petits livres de colporteurs, à fort bon marché, formant en tout quarante volumes. La petite bibliothèque de mon père était presque toute composée d'ouvrages de polémique religieuse. Je les lus presque tous. J'ai souvent regretté que, à une époque où j'étais dévoré d'une telle soif de m'instruire, il ne me fût pas tombé sous la main des livres mieux appropriés à mes goûts, puisqu'il était décidé que je ne serais pas théologien. Parmi ces livres étaient les *Vies* de Plutarque : je les lus avec avidité.... Cette passion *livresque* détermina enfin mon père à faire de moi un imprimeur[1].... »

Sur Stendhal (Henri Beyle, 1783-1842), M. Albert Collignon nous conte les détails suivants[2] : « Son père, qui allait souvent seul à la campagne, avait sa bibliothèque dans son domaine de Claix, à deux lieues de Grenoble. Cette bibliothèque était toujours fermée. Mais Henri ayant découvert le lieu où il mettait la clef, l'ouvrit quelquefois, et trouva moyen de s'emparer de *la Nouvelle Héloïse* et de *Grandisson* : il lisait ces deux romans, les yeux pleins de larmes,

1. Benjamin Franklin. *Autobiographie*, trad. Éd. Laboulaye, pp. 9-10. (Paris, Hachette, 1887.)

2. *L'Art et la Vie de Stendhal*, pp. 55-56. (Paris, Germer-Baillière, 1868.)

dans un galetas, où il se livrait en toute sécurité à ce plaisir délicieux.

« Dès l'âge de dix ans, il avait en germe cette passion de lecture qui devint plus tard si ardente. Tous ses biographes s'accordent à lui reconnaître ce précoce et secret penchant pour les livres. Il les aimait d'autant plus qu'il fallait les lire en cachette et qu'il avait bien de la peine à les découvrir. Dès qu'il put sortir seul, un de ses premiers actes d'indépendance fut d'en acquérir pour lui-même, en toute propriété. Un louis d'or de vingt-quatre livres, lentement amassées, était toute sa fortune d'enfant. Il l'échangea contre les œuvres complètes de Florian, et il faut lire dans les souvenirs de son jeune camarade, M. R. Colomb, le récit des sensations délicieuses que leur firent éprouver la lecture d'*Estelle*, *Galatée*, *Gonzalve*, *Numa*! etc. »

Dans ses *Confidences*[1], LAMARTINE (1790-1869) parle en termes aussi émus qu'émouvants de ses premières lectures : « ... Mon père tient un livre dans la main. Il lit à haute voix. J'entends encore d'ici le son mâle, plein, nerveux et cependant flexible de cette voix qui roule en larges et sonores périodes, quelquefois interrompues par les coups du vent contre les fenêtres. Ma mère, la tête un peu penchée, écoute en rêvant. Moi, le visage tourné vers mon père et le bras ap-

1. Livre III, IV, pp. 52-55; livre IV, VII, p. 75; livre VI, V pp. 112-115. (Paris, Michel Lévy, 1855.)

puyé sur un de ses genoux, je bois chaque parole, je devance chaque récit, je dévore le livre dont les pages se déroulent trop lentement au gré de mon impatiente imagination. Or quel est ce livre, ce premier livre dont la lecture, entendue ainsi à l'entrée de la vie, m'apprend réellement ce que c'est qu'un livre, et m'ouvre, pour ainsi dire, le monde de l'émotion, de l'amour et de la rêverie?

« Ce livre, c'était *la Jérusalem délivrée*, *la Jérusalem délivrée* traduite par Lebrun.... Ainsi le Tasse, lu par mon père, écouté par ma mère avec des larmes dans les yeux, c'est le premier poète qui ait touché les fibres de mon imagination et de mon cœur. Aussi fait-il partie pour moi de la famille universelle et immortelle que chacun de nous se choisit dans tous les pays et dans tous les siècles, pour s'en faire la parenté de son âme et la société de ses pensées[1].

« J'ai gardé précieusement les deux volumes; je les ai sauvés de toutes les vicissitudes que les changements de résidence, les morts, les successions, les partages apportent dans les bibliothèques de famille. De temps en temps, à Milly, dans la même chambre,

1. C'est ce que Sénèque a dit, dans son traité *De la Brièveté de la Vie*, XV (cf. *supra*, t. I, p. 15) : « Nul n'a eu le privilège de se choisir ses aïeux, dit-on tous les jours: c'est le sort qui les donne. On se trompe : l'homme peut désigner à qui il devra sa naissance. Il y a des familles de nobles génies : à laquelle veux-tu appartenir? Choisis, et non seulement son nom, mais ses richesses seront les tiennes. »

quand j'y reviens seul, je les rouvre pieusement ; je relis quelques-unes de ces mêmes strophes à demi-voix, en essayant de me feindre à moi-même la voix de mon père, et en m'imaginant que ma mère est là encore avec mes sœurs, qui écoute et qui ferme les yeux. Je retrouve la même émotion dans les vers du Tasse, les mêmes bruits du vent dans les arbres, les mêmes pétillements des ceps dans le foyer ; mais la voix de mon père n'y est plus, mais ma mère a laissé le canapé vide, mais les deux berceaux se sont changés en deux tombeaux qui verdissent sur des collines étrangères ! Et tout cela finit toujours pour moi par quelques larmes dont je mouille le livre en le refermant....

« Le goût de la lecture m'avait pris de bonne heure. On avait peine à me trouver assez de livres appropriés à mon âge pour alimenter ma curiosité. Ces livres d'enfants ne me suffisaient déjà plus ; je regardais avec envie les volumes rangés sur quelques planches dans un petit cabinet du salon. Mais ma mère modérait chez moi cette impatience de connaître ; elle ne me livrait que peu à peu les livres, et avec intelligence. *La Bible* abrégée et épurée, les *Fables* de La Fontaine, qui me paraissaient à la fois puériles, fausses et cruelles, et que je ne pus jamais apprendre par cœur[1], les ouvrages de Mme de Genlis,

1. Sur la sévérité de Lamartine à l'égard de La Fontaine, cf. *supra*, t. I, pp. 244-246.

ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, qui me ravissaient dès ce temps-là, *la Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques tragédies de Voltaire, surtout *Mérope*, lue par mon père à la veillée : c'est là que je puisais, comme la plante dans le sol, les premiers sucs nourriciers de ma jeune intelligence....

« ... Outre ces livres instructifs vers la lecture desquels mon père dirigeait sans affectation ma curiosité, j'en avais d'autres que je lisais seul. Je n'avais pas tardé à découvrir l'existence des cabinets de lecture à Mâcon où on louait des livres aux habitants des campagnes voisines. Ces livres, que j'allais chercher le dimanche, étaient devenus pour moi la source inépuisable de solitaires délectations. J'avais entendu les titres de ces ouvrages retentir au collège, dans les entretiens des jeunes gens plus avancés en âge et en instruction que moi. Je me faisais un véritable Éden imaginaire de ce monde des idées, des poèmes et des romans qui nous étaient interdits par la juste sévérité de nos études.

« Le moment où cet Éden me fut ouvert, où j'entrai pour la première fois dans une bibliothèque circulante, où je pus à mon gré étendre la main sur tous ces fruits mûrs, verts ou corrompus de l'arbre de science, me donna le vertige. Je me crus introduit dans le trésor de l'esprit humain....

« ... Je dévorais toutes les poésies et tous les

romans dans lesquels l'amour s'élève à la hauteur d'un sentiment, au pathétique de la passion, à l'idéal d'un culte éthéré. Mme de Staël, Mme Cottin, Mme Flahaut, Richardson, l'abbé Prévost, les romans allemands d'Auguste Lafontaine, ce Gessner prosaïque de la bourgeoisie, fournirent, pendant des mois entiers, de délicieuses scènes toutes faites au drame intérieur de mon imagination de seize ans.... Je vivais de ces mille vies qui passaient, qui brillaient et qui s'évanouissaient successivement devant moi, en tournant les innombrables pages de ces volumes plus enivrants que les feuilles de pavots....

« Mais ce qui me passionnait par-dessus tout, c'étaient les poètes, ces poètes qu'on nous avait, avec raison, interdits pendant nos mâles études, comme des enchantements dangereux qui dégoûtent du réel en versant à pleins flots la coupe des illusions sur les lèvres des enfants.

« Parmi ces poètes, ceux que je feuilletais de préférence n'étaient pas alors les anciens, dont nous avions, trop jeunes, arrosé les pages classiques de nos sueurs et de nos larmes d'écolier. Il s'en exhalait, quand je rouvrais leurs pages, je ne sais quelle odeur de prison, d'ennui et de contrainte, qui me les faisait refermer, comme le captif délivré qui n'aime pas à revoir ses chaînes : mais c'étaient ceux qui ne s'inscrivent pas dans le catalogue des livres d'étude, les poètes modernes, italiens, anglais, allemands,

français, dont la chair et le sang sont notre sang et notre chair à nous-mêmes, qui sentent, qui pensent, qui aiment, qui chantent, comme nous pensons, comme nous chantons, comme nous aimons, nous hommes des nouveaux jours : le Tasse, Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Chateaubriand, qui chantait alors comme eux, Ossian surtout.... »

Nous avons vu[1] que Henri HEINE (1797-1856), aimait *Don Quichotte* « jusqu'aux larmes ». C'était le premier livre qu'il avait lu après avoir appris à prononcer assez couramment ses lettres, dès l'éveil de son intelligence. « Je me souviens très exactement, écrit-il[2], du jour où je quittai la maison à la dérobée et m'enfuis au jardin de la cour pour lire *Don Quichotte* sans être dérangé. C'était un beau jour du mois de mai : le rossignol chantait doucement les louanges du printemps, qui l'écoutait tranquille et souriant aux premiers feux du matin.... Je m'assis sur un banc de pierre couvert de mousse, dans l'*allée des Soupirs*, et je réjouis mon petit cœur des grandes aventures du hardi chevalier.... Et je n'oublierai jamais le jour où je lus le tragique duel dans lequel mon chevalier devait tomber si tristement. C'était par une sombre journée; de vilains nuages couraient dans le ciel gris, les feuilles jaunies

1. Tome I, page 281.

2. *Reisebilder*, *ap.* Louis DUCROS, *Henri Heine et son temps*, p. 45. (Paris, Didot, 1886.) Cf. aussi *le Magasin pittoresque*, février 1887, p. 65.

tombaient des arbres, les rossignols ne chantaient plus depuis longtemps, — et mon cœur se brisa lorsque je lus comment le noble chevalier gisait à terre, tout étourdi et meurtri, et comment, sans relever sa visière, et comme s'il parlait du fond de la tombe, il dit au vainqueur, d'une voix faible et épuisée : « Dulcinée est la plus belle dame du monde, « et moi le plus malheureux chevalier de la terre ; « mais il est contraire à l'honneur que, par faiblesse, « je consente à nier cette vérité : frappe donc avec « ta lance, chevalier ! »

Et le vainqueur, ce fier et superbe paladin dont l'écu porte l'éblouissante image de l'astre de Diane, ce chevalier de la Blanche-Lune qui fait mordre la poussière à Rossinante et à son noble et héroïque maître, n'est, en réalité, qu'un petit bachelier de village[1].... « Je ne connaissais pas encore l'ironie que Dieu a mise dans le monde, » ajoute Heine, qui s'est bien rattrapé depuis et amplement dédommagé de cette ignorance première.

Silvio Pellico (1789-1854), le prisonnier du Spielberg, évoque ainsi, dans un de ses poèmes[2], le souvenir de ses jeunes années et de ses premières lectures :

1. Cervantès, *Don Quichotte*, seconde partie, chap. LXIV et LXV, trad. Louis Viardot, t. II, pp. 450 et suiv.

2. Silvio Pellico, *Poésies*, Appendice à « Mes Prisons » : *Œuvres de Silvio Pellico*, trad. Antoine de Latour, pp. 503-504. (Paris, Charpentier, 1864.)

« Où est ma jeunesse? que sont devenues les heureuses années de l'amour sur les bords du Rhône? où est le temps où je revenais aux doux pénates de la famille, et ma fenêtre ouverte au souffle tempéré du vent des Alpes? où sont ces glorieux poètes qui, à Milan, me couronnaient du laurier des Muses? où est la gloire, où sont les applaudissements qui accueillaient mon nom sur la scène? et maintenant où sont mes dix années dans les fers?

« De retour dans ma patrie, après avoir été enseveli vivant dans une nuit si profonde, je me replongeai dans la douceur de ces tendres affections, que le malheur n'avait pu interrompre: je payai d'abord le tribut de mes prières et de mes larmes aux êtres si chers que le trépas m'avait ravis, puis je retournai aux œuvres immortelles qui jadis avaient été le charme et l'amour de mes veilles.

« Et souvent ma main tremblante se pose sur ces livres poudreux, et je crois, en les ouvrant, renaître aux jours studieux de ma jeunesse, et alors mes larmes coulent. Je retrouve les marques laissées par moi dans ces livres, à la page où je m'arrêtai sur une pensée profonde, à celle où j'ajoutai aux sublimes idées d'un auteur préféré le commentaire de l'erreur ou celui de la vérité.

« Maintenant c'est avec d'autres impressions que je vous regarde, ô livres autrefois tant aimés! Je suis encore un poète, mais je ne saurais plus me pros-

terner en idolâtre même devant un Homère; si je soupire encore en feuilletant les poèmes des maîtres, ce n'est plus la magie de leurs grandes pensées qui m'enchante. Plus d'un livre m'est cher, et cependant en lui c'est lui rarement que je cherche : je me cherche moi-même. »

Dans ses *Lettres d'un Voyageur*[1], George SAND (1804-1876) a, elle aussi, consacré une très poétique page au souvenir de ses lectures d'enfance : « Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme.... Oh! quel est celui d'entre nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement? Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait,

1. Pages 205-206. (Paris, Michel Lévy, 1865.)

les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante, la côte est rude : vous êtes couvert de sueur, mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera, le soir, la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin*, ou *Robinson Crusoé* ! Oh ! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu ; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps ! ô ma Vallée noire ! ô Corinne ! ô Bernardin de Saint-Pierre ! ô *l'Iliade* ! ô Millevoye ! ô Atala ! ô les saules de la rivière ! ô ma jeunesse

écoulée! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise! »

Citons encore ces éloquentes et évocatrices réminiscences de Charles DELON (1839-1900), dans son *Histoire d'un livre*[1] : « O mes promenades errantes, mes libres lectures à travers bois! O mes chers livres, mes amis et mes compagnons! Le bon plaisir, si vous saviez, les douces heures! Ce sont là mes meilleurs souvenirs de ce temps (de mon enfance). Et comme je me les rappelle! Il me semble que je vois encore l'étroit sentier le long des blés, les chemins creux remplis d'ombre fraîche; l'arbre au pied duquel j'étais quand je lus telle phrase qui me frappa, me fit comprendre tant de choses que je n'avais jamais comprises; la pierre moussue où j'étais assis quand je lisais cette page qui m'enchanta tellement que je la relus cinq fois de suite, et que je la sais encore tout entière par cœur aujourd'hui.... »

1. Page 16. (Paris, Hachette, 1898; 6e édit.)

III

DIVERSES FAÇONS DE LIRE
L'ART DE PARCOURIR
EXTRAITS, NOTES ET RÉSUMÉS DE LECTURES
ANNOTATIONS MANUSCRITES SUR LES LIVRES

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la lecture à haute voix : cet art, que le médecin romain CELSE (Ier siècle av. J.-C.) classait parmi les exercices salutaires à la santé[1], et qui est d'une incontestable importance pour notre sujet même, pour la compréhension et le « savourement » des livres, est tout spécial, et les règles qu'il comporte relèvent d'un autre genre d'études[2]. Nous nous bornerons à rappeler que les sons de la voix aident puissamment à graver les pensées dans la mémoire, et que « rien ne nous éclaire plus que l'étude à haute voix, sur les défaillances du style.... sur la fausseté des sentiments exprimés[3] ». Notons aussi que « la parole est un encou-

1. Cf. LITTRÉ. *Médecine et Médecins*, p. 159.

2. Sur ces règles et ces principes, on peut notamment consulter les deux agréables petits volumes d'Ernest LEGOUVÉ. *l'Art de la lecture* et *la Lecture en action*. Paris Hetzel, s. d.)

3. Ernest LEGOUVÉ, *la Lecture en action*, p. 126.

ragement[1] », et que, selon la remarque de Doudan, « elle donne aux pensées, outre la précision, l'auto-

1. Comme preuve de « l'encouragement » donné par la parole, citons l'exemple du poète et philosophe anglais Pope (1688-1744), qui « ne composait jamais rien d'intéressant sans être obligé de déclamer longtemps à haute voix, et de s'agiter en tous sens pour exciter sa verve ». (Xavier de Maistre, *Expédition nocturne autour de ma chambre*, chap. VII, p. 118; Paris, Bernardin Béchet, 1864.) Et Xavier de Maistre ajoute : « J'essayai à l'instant de l'imiter (Pope). Je pris les poésies d'Ossian et je les récitai tout haut, en me promenant à grands pas pour me monter à l'enthousiasme. Je vis, en effet, que cette méthode exaltait insensiblement mon imagination, et me donnait un sentiment secret de capacité poétique, dont j'aurais certainement profité pour composer... », etc. « Relire, chaque matin, même au besoin se réciter à haute voix certaines pages favorites d'auteurs classiques.... Chaque matin, pendant une ou deux demi-heures, il faut commercer avec les modèles, afin de se tenir l'oreille et la main constamment habituées au son pur et au pur tour de la langue française » : tel est le conseil donné « à un journaliste » par J.-J. Weiss (*l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 30 septembre 1897, col. 422 et 423). Comme exemple de « mise en train » de certains écrivains, citons encore : le poète du Bartas (1544-1590), qui, « pour faire sa fameuse description du cheval, galopait et gambadait des heures entières dans sa chambre, contrefaisant ainsi son objet » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II, p. 494); l'ornithologiste Guéneau de Montbéliard (1720-1785), qui avait « l'habitude singulière de commencer presque toutes ses journées par un madrigal ou par une chanson », habitude qu'il conserva jusqu'à ses derniers instants (Notice sur Guéneau de Montbéliard, *Morceaux choisis de Buffon... et de Guéneau de Montbéliard*, p. 304; Paris, Dezobry, 1848). Et n'est-ce pas ce pince-sans-rire de Stendhal (1783-1842) qui recommandait d'avoir soin, chaque matin, avant de prendre la plume et pour se mettre en goût de bon style, de lire quelques articles du Code? — M. Gustave Mouravit (Napoléon bibliophile, *Revue biblio-iconographique*, février 1904,

rité. Ceux qui font un travail pénible, les bûcherons et les boulangers, s'excitent eux-mêmes par la voix[1]. »

Quant à « se faire lire », le même maître ès livres et ès lettres ne recommande pas ce mode de lecture, qu'il préfère laisser aux malades et aux aveugles : « Rien, observe-t-il[2], ne ressemble moins à lire que se faire lire ; on dirait un air dont l'accompagnement ne va pas ; chacun a sa manière d'accompagner intérieurement ce qu'il lit. »

Atteint de maux d'yeux, et se trouvant dans la nécessité de recourir à des lecteurs, alors qu'il était en garnison à Reims, en 1739, VAUVENARGUES (1715-1747) écrit[3] : « J'ai pris deux hommes pour me faire la lecture, un le matin, et un autre le soir. Ils défigurent ce qu'ils lisent ; je leur donnai, l'autre jour, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, dont l'éloquence est divine, et ils coupaient, par le milieu, les plus belles périodes ; je faisais du mauvais sang (*sic*), mais il me fallait prendre patience ; cela vaut encore mieux que rien[4]. »

p. 69) nous apprend que Napoléon « aimait à lire à haute voix », surtout des tragédies, celles notamment dont il savait de grandes tirades par cœur, *Cinna*, *le Cid*, *la Mort de César*.

1. DOUDAN, *ap.* Albert COLLIGNON, *Notes et réflexions d'un lecteur*, p. 16.

2. DOUDAN, *Lettres*, t. IV, p. 204.

3. Lettre au marquis de Mirabeau, 29 août 1739 : VAUVENARGUES, *Œuvres posthumes et œuvres inédites*, Correspondance, p. 148. (Paris, Furne, 1857.)

4. Cf. une citation, que nous donnons plus loin (p. 147), empruntée à M. Gustave MOURAVIT (*le Livre et la Petite Bi-*

Sainte-Beuve, grand lettré et fervent liseur, lui aussi, ne dédaignait cependant pas de recourir, pour ses lectures, à ses secrétaires : « J'ai reçu *la Cocarde blanche*, écrivait-il en juin 1868 à Louis Ulbach[1]. Je la lirai ou me la ferai lire selon mon habitude.... Cette manière de lire est un peu lente, mais elle est aussi agréable que sûre. »

Dans maints couvents et collèges, il était — et il est sans doute encore — d'usage de charger un des

bliothèque d'amateur, p. 162), et dont le début concerne le point en question ici, la lecture à haute voix : « Qu'un lecteur malhabile entreprenne de vous lire une belle œuvre : si ses hésitations, ses intonations fausses, la rudesse de son organe, la gaucherie de son interprétation, brisent constamment vos efforts pour être attentif, et émoussent en vous, si l'on peut dire, le sentiment de la lecture, le plaisir que vous vous étiez promis ne deviendra-t-il pas un supplice ? et quel profit rapporterez-vous de ce labeur ? »

1. *Correspondance*, t. II, p. 321. Dans l'appendice du tome IV des *Nouveaux Lundis*, p. 457 (« Mes Secrétaires »), Sainte-Beuve explique les motifs qui l'ont contraint à recourir à d'autres yeux que les siens : « ... Dans la modeste condition où je vis, c'était déjà un grand luxe que d'en avoir un (secrétaire), et je n'y ai été amené d'assez bonne heure que par une faiblesse de vue et comme une tendresse d'organes qui se lassait aisément et m'obligeait à user d'autrui. Il y a plus de vingt-cinq ans déjà que, considérant que les soirées sont longues, que la plus grande difficulté pour l'homme qui vit seul est de savoir passer ses soirées, je me suis dit qu'il n'y avait pas de manière plus douce et plus sûre pour cela que l'habitude et la compagnie d'un bon livre. Mais comme mes yeux se refusaient à toute lecture de longue haleine, surtout à ces dernières heures de la journée, j'ai dû songer à me procurer de bons lecteurs, et j'en ai trouvé.... »

assistants de faire, durant les repas et à tour de rôle, une lecture à haute voix. Nous avons vu[1] que Charlemagne aimait à se faire lire, pendant son dîner, le livre de saint Augustin, *la Cité de Dieu*, et que saint Louis, au contraire, préférait à la lecture à table ou en sortant de table « une bonne causerie »[2]. Voltaire, lui, ne partageait pas cette préférence : « Je me fais lire... les *Sermons* de Massillon à mes repas[3].... J'aime à me faire lire à table; les anciens en usaient ainsi, et je suis très ancien, » écrit-il à d'Argental[4].

Sur les lectures faites à haute voix et en public, le cardinal MAURY (1746-1817)[5] donne ces sages conseils : « Tous les juges du bon goût ont observé que, dans les lectures ordinaires de société, il faut, pour en soutenir l'attrait, choisir plutôt des ouvrages intéressants que des livres d'instruction. La vérité satisfait en tout genre l'esprit d'un lecteur isolé. Mais, dès qu'on est réuni, on veut être ému; et l'on sent le besoin d'un intérêt progressif quand on en-

1. *Supra*, t. I, p. 228.
2. *Supra*, t. I, p. 91.
3. Lettre à d'Argental, 23 mai 1769 : VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 722. (Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1870.)
4. Lettre du 7 juillet 1769; t. VIII, p. 729. (Première lettre : deux lettres de Voltaire au comte d'Argental portent cette même date.)
5. *Essai sur l'éloquence de la chaire*, XXXV, pp. 162-163. (Paris, Didot, 1877.)

tend lire, pour concentrer et fixer son attention, qui n'est jamais et ne peut être qu'une préférence spontanée qu'on accorde aux idées d'autrui sur les siennes propres. Des écrits, d'ailleurs excellents, mais froids et surtout abstraits, cessent de plaire, quand ils subissent la redoutable épreuve d'une lecture à haute voix dans un cercle. Un auteur paradoxal, systématique, et même, selon le langage de Montaigne, *un peu processif* pour la conversation, y réussit mieux que tant de beaux traités inanimés, qui ne lui fournissent aucun aliment. »

Doudan, pour revenir encore à lui, avait pris l'habitude de commencer les romans par la fin : « Je vais droit au dénouement, disait-il, puis je reviens sur mes pas. Je n'aime pas lire ces livres à surprises le dos tourné, comme un condamné qu'on mène sur une charrette à l'échafaud[1]. »

Quant aux recueils de maximes et de pensées, il est à la fois plus agréable et plus profitable de les lire, non d'une seule traite, mais par fragments, à petites doses, de même qu'on n'avale pas d'un seul coup toute une boîte de pastilles, mais qu'on les croque et savoure une à une[2]. « La seule manière de lire un livre de pensées sans s'ennuyer, écrit à ce

1. Doudan, *Lettres*. t. I, p. xxxiii.

2. Cette très judicieuse et jolie comparaison est de Jules Levallois (*l'Année d'un ermite*, p. 55) : « ... Ses *Pensées* (de Joubert) me font l'effet d'exquises pastilles; j'en croque deux ou trois quand j'ai lu trop de romans modernes ».

propos le prince DE LIGNE (1735-1814)[1], c'est de l'ouvrir à tout hasard, et, après avoir trouvé ainsi souvent ce qui intéresse, le fermer au bout d'une ou de deux pages, et de méditer. Si on lit tout de suite, on croit, comme après avoir passé en revue un portefeuille d'estampes, qu'on n'en a vu qu'une. »

*
* *

Faut-il lire vite ou lentement? d'affilée et assidûment, ou peu à peu, à petites doses? Cela dépend évidemment et du lecteur — de ses qualités visuelles[2], de sa puissance d'attention, du loisir dont il dispose, etc., — et de ce qu'il lit, du genre et de l'importance ou de l'attrait du livre qu'il tient en main. Un ouvrage de philosophie ne se lit pas comme un roman. Un livre est ennuyeux, il ne nous plaît pas, on se contente de le parcourir; en le parcourant, « on trouve quelquefois telle page qui vous fait revenir avec plaisir sur les commencements; mais ne parcourt pas qui veut; les personnes méthodiques

1. *Ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 247.

2. Nous parlerons plus tard des rapports de la vue avec les caractères typographiques et avec la lecture. Disons seulement ici que, le meilleur moyen de reposer les yeux étant de regarder au loin, il est bon, lorsqu'on se sent la vue fatiguée, d'interrompre peu ou prou sa lecture et de promener les regards au dehors, dans la rue, la campagne ou le ciel.

ont de la peine à s'y faire. Il est vrai qu'on peut apprendre à parcourir méthodiquement[1] ».

Pour tous ceux qui vivent dans les livres, dans les imprimés et les manuscrits, et y opèrent de fréquentes recherches, « l'art de parcourir » est indispensable.

Le savant bibliothécaire florentin MAGLIABECCHI (1633-1714) « avait une manière particulière de lire ou plutôt de dévorer les livres; quand un ouvrage nouveau lui tombait sous la main, il examinait le titre, puis la dernière page, parcourait les préfaces, dédicaces, tables[2], jetait un coup d'œil sur chacune

1. DOUDAN, *loc. cit.*, t. III, p. 345. Cf. *supra*, t. I, p. 193.

2. A propos des préfaces et des tables des matières, et de leur importance au point de vue de la connaissance du contenu des livres, voici quelques considérations, où la fantaisie et le badinage s'entremêlent au sérieux et à la vérité, empruntées à Théophile GAUTIER (*les Jeunes-France*, préface, pp. I et suiv.; Paris, Charpentier, 1880) : — « Je ne sais si vous avez la fatuité de ne pas lire les préfaces, mais j'aime à supposer le contraire, pour l'honneur de votre esprit et de votre jugement... Moi, pour mon compte, et je prétends vous convertir à mon système, je ne lis que les préfaces et les tables, les dictionnaires et les catalogues. C'est une précieuse économie de temps et de fatigue : tout est là, les mots et les idées. La préface, c'est le germe; la table, c'est le fruit : je saute, comme inutiles, tous les feuillets intermédiaires. Qu'y verrais-je? des phrases et des formes; que m'importe!... Il en est des livres comme des femmes : les uns ont des préfaces, les autres n'en ont pas; les unes se rendent tout de suite, les autres font une longue résistance; mais tout finit toujours de même... par la fin. Cela est triste et banal; cependant que diriez-vous d'une femme qui irait se jeter tout d'abord à votre tête?... La pré-

des divisions principales, et avait alors assez vu pour être en état de rendre compte non seulement de ce

face, c'est la pudeur du livre, c'est sa rougeur, ce sont les demi-aveux, les soupirs étouffés, les coquettes agaceries, c'est tout le charme.... O lecteurs du siècle! ardélions inoccupés qui vivez en courant et prenez à peine le temps de mourir, plaignez-vous donc des préfaces qui contiennent un volume en quelques pages, et qui vous épargnent la peine de parcourir une longue enfilade de chapitres pour arriver à l'idée de l'auteur. La préface de l'auteur, c'est le post-scriptum d'une lettre de femme, sa pensée la plus chère : vous pouvez ne pas lire le reste.... Je vous le proteste ici, afin que vous le sachiez, je hais de tout mon cœur ce qui ressemble, de près ou de loin, à un livre : je ne conçois pas à quoi cela sert. Les gros Plutarque in-folio, témoin celui de Chrysale, ont une utilité évidente : ils servent à mettre en presse, à défaut de rabats, puisqu'on n'en porte plus, les gravures chiffonnées et qui ont pris un mauvais pli; on peut encore les employer à exhausser les petits enfants qui ne sont pas de taille à manger à table. Quant à nos in-octavo, je veux que le diable m'emporte si l'on peut en tirer parti et si je conçois pourquoi on les fait. Il a pourtant été un temps où je ne pensais pas ainsi. Je vénérais le livre comme un dieu; je croyais implicitement à tout ce qui était imprimé; je croyais à tout, aux épitaphes des cimetières, aux éloges des gazettes, à la vertu des femmes. O temps d'innocence et de candeur! Je m'amusais comme une portière à lire *les Mystères d'Udolphe*, *le Château des Pyrénées*, ou tout autre roman d'Anne Radcliffe; j'avais du plaisir à avoir peur, et je pensais, avec Gray, que le paradis, c'était un roman devant un bon feu *.... Le seul plaisir qu'un livre me procure encore, c'est le frisson du couteau d'ivoire dans ses pages non coupées; c'est une virginité comme une autre.

* Théophile Gautier pousse ici la fantaisie jusqu'à dénaturer le mot de Gray (et son nom aussi : il écrit Grey), qui estimait que « rester nonchalamment étendu sur un sofa et lire des romans nouveaux donnait une assez bonne idée des joies du paradis ». (Walter Scott, *Notice sur Le Sage*, *ap.* Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome dernier (sans numéro), Table, p. 28.) Cf. *infra*, chap. IX, les Romans, p. 192.

que le livre contenait, mais encore des sources où l'auteur avait puisé[1] ».

« Les vieux routiers de l'art de lire, remarque M. Paul STAPFER (1840-....)[2], savent seuls tourner les feuillets d'un livre quelconque avec une frémissante impatience, parcourir du regard le champ entier d'une page, ne point muser ni sommeiller ni se perdre dans le fatras, aller droit à la perle, et, d'un coup d'œil sûr, fondre sur la petite proie brillante qui se cache en un coin. »

On citait, il y a une vingtaine d'années, un de ces « vieux routiers », un ministre[3], qui avait le talent, en feuilletant les journaux et en y promenant son regard, de toujours rencontrer tout ce qui pouvait l'intéresser, de ne rien laisser échapper qui le touchât, et de ne pas s'arrêter à autre chose, de ne pas perdre un brin de temps.

S'il est des écrivains qui se formalisent de cette rapide et irrévérencieuse façon de prendre connaissance de leurs œuvres, on en trouve aussi qui se montrent plus raisonnables et comprennent mieux les choses. Agrippa d'AUBIGNÉ (1551-1630), par

et cela est toujours agréable à prendre. Le bruit des feuilles tombant l'une sur l'autre invite immanquablement au sommeil, et le sommeil est, après la mort, la meilleure chose de la vie. »

1. MICHAUD. *Biographie universelle*, art. Magliabecchi.
2. *Ap.* FERTIAULT. *les Amoureux du livre*, p. 292.
3. M. Jules D.......

exemple, au début de son *Histoire universelle*[1], constate, sans s'émouvoir, que certains de ses lecteurs, peu charmés de tel ou tel passage de son récit, « s'en dégoûtent et donnent du pouce au feuillet ».

Il en est, d'ailleurs, qui lisent uniquement comme lisait Guez de Balzac (1597-1654)[2], « pour trouver de belles sentences et de belles expressions à recueillir et à enchâsser ».

C'était la méthode de Delille (1738-1813), qui se gênait si peu pour plagier et piller ses confrères, poètes ou prosateurs, anciens ou modernes. Il disait quelquefois, après une lecture : « Allons, il n'y a rien là de bon à prendre ». La prose surtout était pour lui de bonne prise. Un jour qu'il venait de réciter à Parseval-Grandmaison des vers dont l'idée était empruntée à Bernardin de Saint-Pierre, ce que Parseval avait remarqué et objecté : « N'importe, s'écria Delille, ce qui a été dit en prose n'a pas été dit[3] ».

Montaigne souvent lisait de cette même façon, dans l'intention, plus ou moins avouée, de faire main basse sur quelque sage maxime ou piquante remarque de Plutarque ou de Sénèque : « Je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans

1. Préface de la première édition, Appendice des *Mémoires*, p. 256. (Paris, Librairie des bibliophiles, 1889.)
2. Cf. *supra*, t. I, pp. 129-130.
3. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II, p. 100.

ordre et sans desseing, à pièces descousues[1] ». « Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'aultruy, il (un enfant, le fils de la comtesse de Gurson, — et c'est surtout ce qu'a fait Montaigne lui-même) les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement[2].... »

Étienne Pasquier de même : « Tout ainsi que l'abeille sautelle d'une fleur à autre, pour prendre sa petite pâture dont elle forme son miel, aussi lis-je ores l'un, ores un autre auteur, comme l'envie m'en prend[3] ».

C'est le mot de Lucrèce :

> Floriferis ut apes in saltibus omnia libant (*ou* limant),
> Omnia nos itidem depascimur aurea dicta[4].

1. *Essais*, livre III, chap. III; t. III, p. 566. (Paris, Charpentier, 1862.)
2. Montaigne, *op. cit.*, livre I, chap. XXV; t. I, p. 205.
3. Cf. *supra*, t. I, pp. 121-122.
4. « De même que l'abeille recueille tout nectar dans les prés en fleur, nous aspirons tout le suc de tes paroles d'or. » (*De la nature des choses*, III, vers 11-12; p. 145; Paris, Lefèvre, 1845.) La même comparaison reparaît bien souvent chez les anciens comme chez les modernes : cf. Horace (*Odes*, IV, 2, trad. Panckoucke, p. 114; Paris, Garnier, 1866) : « Ego, apis Matinæ », etc. : « Pour moi, semblable à l'abeille du mont Matinus, qui va butiner laborieusement sur le thym odoriférant, j'erre dans les bois et près des ruisseaux qui arrosent Tibur; et là, faible poète, je forge péni-

Ce que le grammairien philosophe Dumarsais (1676-1756) paraphrasait ainsi : « Répandez-vous.

blement mes vers »; et Sénèque (*Lettres à Lucilius*, 84, trad. Baillard. p. 245: Paris, Hachette, 1860) : « Imitons, comme on dit, les abeilles, qui voltigent çà et là, picorant les fleurs propres à faire le miel, qui ensuite disposent et répartissent tout le butin par rayons.... »: et Plutarque (*Comment il faut lire les poètes*, trad. Amyot, t. VIII, p. 100; Paris, Bastien, 1784) : « Or tout ainsi comme ès pasturages l'abeille cherche pour sa nourriture la fleur, » etc. (cf. *supra*, t. I, p. 157, note). Gilles Ménage écrit (*Ménagiana*, *ap.* Fertiault *les Amoureux du livre*, p. 255) : « Entre tous les livres que l'on lit, il y en a beaucoup où l'on ne trouve presque rien de bon. En cela il faut imiter les abeilles: elles voltigent sur toutes les fleurs, mais elles ne tirent pas de toutes de quoi faire du miel : « Apes in omnibus quærunt, non ex « omnibus carpunt ». Et La Fontaine (Discours à Mme de la Sablière : *Œuvres*, t. IX, p. 186; Paris, Hachette, 1892, Collection des Grands Écrivains) :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet.

Boileau (Discours au roi : *Œuvres complètes*, t. I, p. 55; Paris, Hachette, 1867) :

Comme on voit au printemps la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel.

J.-B. Rousseau (*Odes*, III, I, à M. le comte du Luc : *Œuvres lyriques*, p. 160; Paris, Dezobry, 1852) :

Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

André Chénier (*Élégies*, IV : *Poésies*, p. 79; Paris, Charpentier, 1861) :

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,
Je vais changer en miel les délices du thym.

Et ces considérations d'Édouard Charton (1807-1890) (*le*

comme des abeilles, dans le monde passé et dans le monde présent; vous reviendrez ensuite dans votre ruche composer votre miel[1]. »

VOLTAIRE butinait de même : « Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier, écrit-il à la marquise du Deffand[2], et, quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit : c'est par là que les mauvais livres sont quelquefois très utiles. »

L'archevêque de Reims LANDRIOT (1816-1874) a éloquemment et fort bien développé cette même pensée, cette comparaison du lecteur au chercheur et au glaneur : « Lire vient d'un mot latin, ou plutôt pri-

Tableau de Cébès, notes, pp. 170-171; Paris, Hachette, 1882) : « ...Ce pourrait être la devise des abeilles. S'il n'est pas inutile de chercher parmi les animaux, nos « frères inférieurs », comme les appelle Michelet, des exemples à suivre, je n'en connais aucun qui soit plus digne de notre attention que celui de l'abeille. L'œuvre de sa vie est excellente et d'une parfaite unité. Jamais le laborieux insecte ailé ne s'attarde sur les plantes d'où il n'a rien à tirer de bon; il les fuit. Quelquefois, dans un intérêt d'observation scientifique, on a essayé de le tromper en plaçant sur son passage, dans les parterres, des fleurs artificielles semblables à celles qu'elle cherche; non! les abeilles ont plané au-dessus une seconde à peine : leur merveilleux instinct leur a fait découvrir aussitôt la supercherie. Il n'y avait rien là pour leur servir à faire leur miel, et elles n'avaient pas de temps à perdre. »

Etc., etc.

1. *Ap.* VOLTAIRE, *le Philosophe par M. Dumarsais*. VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 740; Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1868.)

2. Lettre du 1er novembre 1773 : *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 926.

mitivement d'un mot grec, qui signifie « recueillir, ramasser, faire la collecte ». Un jardinier se promène dans son verger, il recueille les fruits mûrs, et les réunit dans ses greniers; le botaniste fait une course à travers la campagne, il ramasse les fleurs qu'il rencontre, les dispose d'abord sans ordre dans une boîte qui saura les conserver fraîches et intactes; de retour à la maison, il les classe et les met en ordre, et leur donne à chacune une place définitive. Ainsi, le lecteur sérieux se promène dans le jardin des idées humaines; il voit, il ramasse, il collige, il met d'abord comme en un seul faisceau ces fleurs intellectuelles dans son esprit, puis il les coordonne, il les dispose, et maintient chacune au rang qu'il (qui?) lui convient[1]. »

Mais, d'une façon générale, on ne lit bien et avec fruit que ce qu'on lit lentement, avec suite et méthode. Il en est de la lecture comme de la nourriture : pour bien digérer et s'assimiler aliments, boissons et lectures, il faut les absorber, non gloutonnement, mais par degrés et à petits coups[2].

Il est bon de varier ses lectures, et néanmoins de ne pas lire au hasard et sans ordre : « Une lecture uniforme profite, une lecture diversifiée réjouit. *Lectio certa prodest, varia delectat.* Je lis souvent

1. *Ap.* Jean Darche, *Essai sur la lecture*, pp. 49-50.
2. Cf. Albert Collignon, *Notes et Réflexions d'un lecteur*, p. 10.

Hippocrate, Galien, Fernel, Riolan et d'autres illustres patrons de ma profession, écrit le médecin Gui Patin[1] : voilà ma lecture uniforme, voilà mon profit. Je lis de temps en temps Horace, Sénèque, Ovide, Juvénal, Tacite, Pline et autres auteurs, qui mêlent *utile dulci* : voilà ma lecture diversifiée, voilà ma récréation ; elle n'est pas sans utilité. »

« Vous ne savez pas lire, disait un jour l'helléniste Boissonade (1774-1857) à Mme de Tracy[2]. *Vous lisez comme si vous mangiez des cerises.* Une fois la lecture faite, vous ne pensez plus à ce que vous avez lu, et il ne vous en reste rien. Il ne faut pas lire toutes sortes de choses au hasard ; il faut mettre de l'ordre dans ses lectures, y réfléchir et s'en rendre compte. »

« Savoir lire, quelle science ! s'écrie le chroniqueur Edmond Texier (1816-1887)[3]. C'est interroger un écrivain, c'est lui demander l'enseignement des choses que l'on ignore, c'est discuter avec lui sur tel point et le réfuter sur tel autre. On l'aborde avec respect, mais sans parti pris ; on entre en conversation intime avec lui, on se laisse aller, puis on résiste, et si l'on se sent entraîné, tout va bien. Le

1. *Ap.* Albert Collignon, *la Religion des Lettres*, p. 156.
2. *Ap.* Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII, pp. 195-196.
3. *Les choses du temps présent*, Petites Satires, p. 261. (Paris Hetzel, s. d. [1862].) Sur la rareté des gens « qui savent lire », cf. *supra*, t. I, pp. 189-190, l'opinion de Gœthe, de Voltaire, de Sainte-Beuve, etc.

lecteur intelligent est comme cette fière déesse qui n'accordait son amour qu'à l'homme robuste qui l'avait terrassée. Mais il ne sait pas lire ni même épeler, celui qui, prenant un livre, tourne page sur page et ne s'arrête essoufflé qu'au dernier feuillet; il se gorge de mots, l'idée lui échappe. Toute lecture est un voyage d'agrément, un voyage à petites journées, où l'on prend son temps et ses aises. Voici un point de vue, contemplons-le; voici un joli bois, reposons-nous. »

*
* *

« Tout livre qui passe sous nos yeux doit nous instruire, nous avancer d'un degré, nous enrichir de quelque chose, si médiocre que soit ce livre, si inconnu qu'il soit. Ne lisez jamais un livre sans prendre des notes, et, s'il est sérieux, résumez-le par écrit....

« Prenez avec vous-même la résolution de ne jamais laisser sortir de vos mains, sans profit, c'est-à-dire sans *résultat écrit*, aucun livre lu, parcouru, ou du moins sur lequel vos yeux se seront arrêtés quelque temps. C'est peut-être un moyen excellent et pratique de tirer parti des moments perdus, qui malheureusement sont les plus nombreux, même dans une vie intelligente. C'est aussi un moyen de porter immédiatement son attention sur les idées vraiment substantielles et fécondes, qui, rares autant

qu'utiles, se peuvent trouver dans des lectures sans ordre et décousues. Au bout de quelques minutes, tout livre dont on ne pourra rien tirer qui vous fasse penser sera rejeté comme vide et inutile, et voilà encore un autre avantage de l'habitude que je conseille de prendre[1]. »

Prendre des notes, la mémoire humaine est si courte, si fugitive, qu'il n'y a pas d'autre moyen à employer pour qui veut garder trace de ses lectures.

Pline l'Ancien, comme nous l'apprend son neveu, « faisait toujours des remarques et des extraits de ses lectures, et n'a jamais rien lu sans extraire[2] ».

« Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire, et à son défault, si extrême, nous avoue Montaigne[3], qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme récents et à moi incognus, que j'avais lu soigneusement quelques années auparavant, et barbouillé de mes notes, j'ai pris en coustume, depuis quelque temps, d'adjouter, au bout de chaque livre (je dis de ceulx desquels je ne me veulx servir qu'une fois), le temps auquel j'ai achevé de le lire, et le jugement que j'en ai retiré en gros, » etc.

« On n'apprend jamais rien quand on ne fait que

1. Albert Collignon, *la Religion des Lettres*, pp. 194-197.
2. « Nihil enim legit, quod non excerperet » (Pline le Jeune, *Epistolæ*, III, 5; t. I, p. 190; Paris, veuve Barbou, 1808.)
3. *Essais*, livre II, chap. x; t. II, p. 226. (Paris, Charpentier, 1862.)

lire ; il faut extraire et tourner, pour ainsi dire, en sa propre substance, les choses que l'on veut conserver, en se pénétrant de leur essence. » C'est Mme Roland, alors Manon Phlipon, qui donne ce conseil[1], et elle avait soin tout d'abord de prêcher d'exemple : elle prenait beaucoup de notes et faisait de longs extraits de ses nombreuses lectures.

Une importante et très juste remarque a été formulée par le chancelier Daguesseau (1668-1751), relativement au profit à tirer de ces annotations et extraits : « La grande utilité, et le fruit solide de ces sortes de travaux, n'est que pour celui *qui les fait soi-même*, qui se nourrit par là à loisir de toutes les vérités qu'il recueille, et qui les convertit dans sa propre substance[2]. »

Ces notes de lectures, les uns les inscrivent sur des cahiers ou des registres ; d'autres, sur des feuilles

1. *Ap.* Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, p. 197.

2. Daguesseau, Instructions sur les études propres à former un magistrat, I, *Œuvres choisies*, p. 218. (Paris, Didot, 1871 ; in-18.) A propos de cette « pâture spirituelle que nous recevons par la lecture », Joseph de Maistre (*les Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 69 ; Lyon, Pélagaud, 1870) constate que, dans cette opération, « chaque esprit s'approprie ce qui convient plus particulièrement à ce qu'on pourrait appeler son tempérament intellectuel, et laisse échapper le reste. De là vient que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres ; ce qui arrive surtout à l'autre sexe comparé au nôtre, car les femmes ne lisent point comme nous. » Cf. aussi *supra*, t. I, pp. 156-158, des citations de Gabriel Naudé, de Sénèque, de Plutarque, etc., relatives à cette même « pâture spirituelle ».

séparées, sur des fiches. Cette dernière méthode est de beaucoup la meilleure ; elle permet de classer ces documents par catégories et laisse toute liberté de rangement. On était jadis d'un avis contraire, et il n'y a pas très longtemps, il n'y a guère qu'un demi-siècle, que l'emploi des fiches est unanimement préféré à celui des registres. Dans son *Katechismus*, publié en 1856, le bibliographe allemand Petzholdt (1812-1891) proscrit les catalogues sur fiches[1], aujourd'hui universellement employés, à l'exclusion des autres. Parmi les adversaires des fiches, on compte aussi le chancelier Daguesseau, qui, dans les conseils adressés à son fils sur la « manière de faire des extraits » de ses lectures[2], objecte qu'avec des fiches, « il faut avoir toujours devant soi une multitude de feuilles ou de cartes détachées ; et le cabinet d'un homme de lettres devient bientôt ou l'antre de la sibylle, dont les feuilles *turbata volant rapidis ludibria ventis*, ou la boutique confuse et dérangée d'un cartier ». Selon lui, la méthode « la plus courte et la plus simple est d'écrire tout de suite (sur un cahier ou recueil) les choses qui nous paraîtront mériter d'être extraites, et de marquer à côté de chaque extrait, sur une grande marge, la matière à laquelle il doit être rapporté ».

1. Cf. Graesel. *Manuel de Bibliothéconomie*, p. 254, trad. Jules Laude. (Paris, Welter, 1897.)
2. *Op. cit.*, p. 289.

Machiavel (1469-1530), évoquant ce mot de Dante : « Il n'y a point de science, si l'on ne retient ce qu'on a entendu », nous apprend que, dans ses conversations avec les anciens, c'est-à-dire ses lectures des Latins et des Grecs, il note tout ce qui lui paraît « de quelque importance[1] ».

Sur le pasteur David Ancillon (1617-1692), et ses façons de lire et de mettre à profit ses lectures, nous trouvons dans Bayle[2] les détails suivants : « Ancillon lisait toutes sortes de livres, même les anciens et les nouveaux romans. Il n'y en avait aucun, dont il ne crût qu'on pouvait faire quelque profit ; il disait souvent ces paroles, qu'on attribue à Virgile : *Aurum ex stercore Ennii colligo*.... Mais il ne s'attachait proprement qu'aux ouvrages importants, qu'aux choses sérieuses. Il mettait une immense différence entre la lecture des livres qu'il ne voyait, comme lui-même le disait, que pour ne rien ignorer, et la lecture de ceux qui étaient utiles à sa profession. Il ne lisait les uns qu'une seule fois, et en courant, *perfunctorie*, et, comme dit le proverbe latin : *sicut canis ad Nilum bibens et fugiens*: mais il lisait les autres avec soin et avec application. Il les lisait plusieurs fois : la première,

1. Lettre à Francesco Vettori : *Œuvres littéraires*, p. 456. (Paris, Charpentier, s. d.)

2. *Dictionnaire historique et critique*, art. Ancillon, t. II, pp. 72-75. (Paris, Desoer, 1820.)

disait-il, ne servait qu'à lui donner une idée générale du sujet, et la seconde lui en faisait remarquer les beautés.... Il barrait les livres en les lisant, et mettait à la marge des renvois à d'autres auteurs, qui avaient traité les mêmes matières, ou qui avaient dit des choses qui se rapportaient à celles qu'il lisait.... Il changeait quelquefois de lecture, et ce changement lui tenait lieu de repos. »

La comtesse d'Albany (1752-1824)) aimait à se rendre compte, « la plume à la main, de la plupart de ses lectures[1] ».

« Il faut faire des notes et des extraits, quand on veut lire avec fruit, » écrit Mirabeau (1749-1791) à Sophie[2].

« Le seul moyen de tirer un bon parti de mes lectures serait d'en faire des extraits raisonnés, » note, dans son journal, l'historien Michelet (1798-1874)[3].

Et Joseph de Maistre (1754-1821)[4] :

« ...Vous voyez d'ici ces volumes immenses couchés sur mon bureau. C'est là que, depuis plus de trente ans, j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 425.
2. *Lettres d'amour de Mirabeau*, p. 164. (Paris, Garnier, 1874.)
3. *Mon Journal*, 1820-1823, p. 200. (Paris, Marpon et Flammarion, 1888.)
4. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 141. (Lyon, Pélagaud, 1870.)

à de simples indications; d'autres fois je transcris mot à mot des morceaux essentiels; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'appeler *plaisirs*. Je vois des pages datées de Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés. » Etc.

« La lecture ne fut jamais pour Mme Swetchine (1782-1857) un simple délassement, écrit le comte de Falloux (1811-1886)[1] : un livre ne sortait de ses mains qu'annoté, commenté, copié quelquefois presque dans son entier. La première date de ces énormes extraits remonte à 1801, c'est-à-dire à sa dix-neuvième année, seconde année de son mariage. Ces recueils ne sont point des albums de luxe, ce sont des cahiers de papier commun, couverts d'une

1. *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, t. I, pp. 56-57. (Paris, Perrin, 1900.)

écriture fine et serrée, reliés postérieurement, ce qu'attestent des lignes engagées dans le dos de la reliure, ou des mots emportés par la rognure des marges. Ces volumes s'élèvent au nombre de trente-cinq; en outre, d'autres ont été perdus. Les plus petits sont in-8; treize sont in-4.

« Ce que ces livres représentaient pour Mme Swetchine d'intérêt ou d'émotion, nous le retrouvons, par un rapprochement digne d'être noté, décrit par le comte de Maistre, errant alors en Suisse, en Italie, en Sardaigne, et qui ne devait connaître Mme Swetchine qu'à la dernière étape de sa longue expatriation. « Vous voyez d'ici ces volumes immenses cou-« chés sur mon bureau, dit le comte de Maistre, « dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. C'est là que, « depuis plus de trente ans, j'écris, » etc. [Voir la citation ci-dessus, pages 73-74.]

« Pour Mme Swetchine, comme pour M. de Maistre, ces volumineux extraits de lectures, c'étaient les étapes successives qu'avait traversées son intelligence. »

En passionné liseur et fouilleur de livres, Gabriel Peignot (1767-1849) ne manquait pas non plus de noter tout ce qui l'intéressait, tout ce qui le frappait : dans une liste de ses œuvres inédites, publiée en 1830, figure « *le Myriobiblon français*, résumé de lecture, la plume à la main, pendant quarante-trois ans, et pouvant former dès lors douze à quinze

volumes in-8[1] », ouvrage qui devait paraître avec cette épigraphe tout à fait de circonstance : *Alius alio plus invenire potest, nemo omnia* [2].

« Lire, écrire, observer, penser, comparer, réfléchir, voilà ma vie, nous dit M. Albert Collignon (1859-....)[3]. Je suis avant tout un lecteur, un curieux, un témoin attentif de mon temps. Philosophe, j'aime à comprendre la raison des choses; j'aime à dire ma manière de voir et à formuler mes jugements. En lisant, j'ai mes préférences : mais, depuis Homère jusqu'à M. Verlaine, depuis Cicéron et César jusqu'à Frédéric II et à Napoléon, depuis Aristote jusqu'à M. Zola, j'ai voulu tout connaître; j'ai tout lu la plume à la main, en notant mes remarques, mes réflexions et mes extraits. Mes cahiers, si nombreux, sont le résumé de ma vie : ils forment aujourd'hui toute une encyclopédie littéraire, morale, politique, le *Dictionnaire critique* d'un homme de lettres. »

C'est qu'en effet la vie d'un véritable homme de

1. Quérard, *la France littéraire*, art. Peignot, t. VII, p. 10. Un autre fervent érudit, le célèbre bibliophile et collectionneur François Marucelli (1625-1713), laissa, à sa mort, un index général, en 112 volumes in-folio, de toutes les matières traitées dans les ouvrages qu'il avait lus. « Ce vaste répertoire, conservé en manuscrit à Florence, pourrait être d'une grande utilité aux savants, dont il faciliterait les recherches. » (Michaud, *Biographie universelle*.)

2. J. Simonnet, *Essai sur la vie et les ouvrages de Gabriel Peignot*, pp. 177 et s.

3. *La Vie littéraire*, p. 6.

lettres ne se compose pas seulement des livres qu'il écrit et met au jour, mais de ceux qu'il lit : elle est dans ses lectures, c'est-à-dire dans son instruction, dans sa culture intellectuelle et morale, aussi bien que dans ses propres ouvrages[1].

« Il ne suffit pas de lire beaucoup, même avec ordre et sélection, remarque, de son côté, le baron Tanneguy DE WOGAN (1850-...)[2], il faut encore tirer le meilleur profit de ses lectures, c'est-à-dire retenir le plus possible. La mémoire, si excellente qu'elle soit, ne peut conserver qu'une relativement faible portion de ce qu'on lui confie. Suppléez-y donc en prenant des notes, beaucoup de notes, chaque fois qu'un fait, une idée, une remarque vous frapperont, surtout quand le livre qui vous occupera ne présentera pour vos recherches ultérieures aucun point de repère, tel qu'un index alphabétique, par exemple, — et c'est malheureusement la majorité des cas, soit par négligence de l'auteur, soit que le genre du volume, poésie, roman, pièce de théâtre, etc., ne se prête pas au contenu de ce précieux auxiliaire. »

En plusieurs endroits de son *Manuel des gens de lettres*, le même écrivain insiste très vivement sur l'utilité, « l'absolue nécessité », des index à la fin des livres, et c'est avec une conviction non moins profonde, c'est avec le plus chaleureux empressement

1. Cf. DOUDAN, *Lettres*, t. I, p. 77.
2. *Manuel des gens de lettres*, p. 375.

que nous souscrivons aux considérations suivantes :

« ...L'index analytique est absolument nécessaire aux ouvrages d'histoire et de science. Un index dont le besoin est urgent est celui de ce monument national qu'on appelle une Histoire de France. C'est ainsi que les grandes *Histoires de France* de Michelet et de Henri Martin sont dépourvues d'index[1], ce qui est vraiment une lacune impardonnable pour les éditeurs de ces grands ouvrages.

« Un savant allemand a été jusqu'à écrire : « Faire un ouvrage érudit, surtout un ouvrage philologique ou linguistique, sans un index très sûr « pour trouver immédiatement un renseignement « cherché, est un véritable assassinat littéraire. On « se tue à fouiller dans les énormes volumes de « Pott, un des plus grands investigateurs des « langues indo-européennes[2]. Beaucoup pensent « qu'il en a rendu compte à Dieu![3] »

Un moyen, plus efficace que cette supposition comminatoire extraterrestre, de contraindre les

1. M. Tanneguy de Wogan commet ici une erreur flagrante : tout un volume de l'*Histoire de France* de Henri Martin, le tome XVII (Paris, Furne, 1865), est rempli par un index alphabétique et analytique qui ne comprend pas moins de 606 pages.

2. Aussi ne peut-on considérer que comme une hâblerie ou une plaisanterie ce mot de Jacques Cujas : *Qui libris sine repertorio nescit uti nescit uti* : « Qui ne sait se servir de livres sans répertoire ne sait s'en servir » (*Ap.* Fertiault, *les Amoureux du livre*, p. 196.)

3. Baron Tanneguy de Wogan *op. cit.*, p. 294.

auteurs à joindre des tables alphabétiques à leurs ouvrages, serait, comme voulait le demander au Parlement, en 1850, le chancelier d'Angleterre lord Campbell, de *priver de ses droits de propriété littéraire tout écrivain qui publierait un livre sans index.* C'est M. A. de Boislisle (1835-....) qui nous conte ce fait, dans son Avertissement aux *Mémoires de Saint-Simon*[1], après avoir proclamé, lui aussi, qu'un index alphabétique est « l'accessoire obligé de toute bonne, complète et commode édition ».

∴

Nombre de liseurs et de travailleurs ne se contentent pas de prendre des notes à la suite de leurs lectures, ils inscrivent ces notes sur les marges mêmes du volume, ils soulignent même des mots, des lignes entières du texte : « ces soulignures sont des taches qui font du tort à la vente de l'ouvrage, constate en gémissant le libraire Sylvestre Boulard (1750-1819?)[2]. Ces notes ne sont que des taches désagréables pour la plus grande partie des acquéreurs. »

Mais il est des bibliophiles qui ne considèrent pas leurs livres uniquement comme des objets de spécu-

1. Tome I, page LXXI. (Paris, Hachette, 1879; Collection des Grands Écrivains de la France.)

2. *Traité élémentaire de bibliographie*, p. 77. (Paris, Boulard, an XIII.)

lation : il en est qui tiennent à s'en servir, qui tiennent *à les lire*, les ont achetés pour cela, et sans aucune arrière-pensée de revente et de trafic. Pour ceux-là, — et c'est à ces lecteurs que notre ouvrage s'adresse de préférence, — les livres sont mieux que des articles de parade et de luxe ; ce sont des instruments de travail, que nous avons certes le devoir de soigner et de ménager, mais que nous avons aussi le droit de rectifier et de compléter ; ou plutôt ce sont des collaborateurs, des compagnons, des amis, que nous nous plaisons à consulter[1], mais dont nous ne sommes pas tenus d'adopter sans réplique tous les avis, avec lesquels nous avons licence de douter et d'objecter, que nous contrôlons, reprenons et amendons au besoin.

Le lecteur, qui veut mettre à profit, savourer et conserver le fruit de ses lectures, doit forcément marquer de quelque signe les passages qui le frappent le plus, inscrire dans la marge, de côté, en tête ou en pied, au crayon, — le crayon suffit, la plume prendrait trop de temps, et le papier peut boire, d'ailleurs, — telle remarque, telle critique, qui vous vient à l'esprit, ou telle comparaison que cet endroit

1. Eh ! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant... ;
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant ?

(A. de Musset, Namouna, II. 7 : *Premières Poésies*, p. 335 ; Paris Charpentier. 1861 ; in-18.)

vous suggère. Il n'est pas question ici, bien entendu, de ces annotations ou exclamations dont certains commentateurs surchargeaient jadis les bas de pages des ouvrages classiques : « Beau ! » « Superbe ! » « Admirable ! » « Sublime ! » « Comme cela est vrai ! » « Comme cela est peint ! » etc., de ce qu'on pourrait appeler « les notes bêtes » ; ce ne sont que « les notes utiles » que nous approuvons et conseillons, les rectifications d'abord, puis les rapprochements et analogies de forme ou de fond, les objections, etc. De cette façon et dans ce sens, c'est un charme que d'annoter ses livres, et, pour le connaître et l'apprécier, ce charme, ainsi que nous en avertit l'érudit bibliographe Gustave Brunet (1807-1896)[1], « il faut l'avoir goûté ».

Je sais qu'il y a des livres si beaux, si splendidement édités, qu'on n'ose appuyer le crayon sur leurs pages et altérer la blancheur de leurs marges ; ceux-ci, regardez-les, contemplez-les, admirez-les ; mais ayez quelque autre édition de ces ouvrages, une édition moins luxueuse et plus abordable, avec qui vous puissiez converser et discuter. Ou bien, et pour tout concilier, inscrivez vos notes, non dans les marges, mais sur une fiche simple ou double, avec renvois aux pages, et placez ensuite cette fiche en tête ou en queue du volume. Il en est aussi qui font interfolier leurs livres, c'est-à-dire intercaler une

1. *Fantaisies bibliographiques*, p. 264. (Paris, Gay, 1864.)

page blanche entre chaque feuillet, et écrivent leurs remarques sur cette page[1]. Mais nombre de travailleurs et de liseurs préféreront toujours se servir des marges pour leurs annotations manuscrites.

Il n'est guère de véritable ami des livres et des lettres qui ne l'ait commise, cette profanation, qui n'ait perpétré ce prétendu crime d'annotation, et ne se soit livré à cette muette mais délectable et très profitable causerie. Le Tasse a annoté plus de cinquante de ses volumes. Alde et Paul Manuce, Scaliger, la reine Christine de Suède, avaient la même « manie »[2]; Montaigne aussi[3]; La Fontaine pareillement[4]. « La signature de Jacques-Auguste de Thou se lit sur quelques-uns des beaux volumes qui

1. C'est ce que faisait Fontanes : « ... Fontanes avait souvent passé sa journée à relire quelque beau passage de Lucrèce et de Virgile; à noter sur les pages blanches intercalées dans chacun de ses volumes favoris quelques réflexions plutôt morales que philologiques, quelques essais de traduction fidèle, » écrit SAINTE-BEUVE (*Portraits littéraires*, t. II, pp. 291-292). — Sainte-Beuve, qui ne se privait pas, lui non plus, d'annoter ses livres, habitude qu'avait aussi son père (cf. Jules TROUBAT, *Essais critiques*, p. 262; et ID., *Sainte-Beuve*. Conférence faite le 11 décembre 1904 : *Chronique des livres*, décembre 1904, p. 5 du tirage à part).

2. Cf. Ludovic LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, pp. 346-347, où figurent encore d'autres noms d'annotateurs de livres.

3. Cf. *supra*, p. 69.

4. « J'ai tenu, dit l'abbé d'Olivet, des exemplaires (de Plutarque et de Platon, qui avaient appartenu à La Fontaine) « ... ils sont notés de sa main à chaque page; » et la plupart de ses notes étaient des maximes de morale et de politique, qu'il a semées dans ses fables. » (PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I, pp. 141-142.)

composaient sa fameuse bibliothèque.... Racine a tracé le sien (son nom) avec des notes grecques, latines ou françaises sur les marges des principaux poètes dramatiques de l'antiquité.... Le docte Étienne Baluze [originaire de Tulle] (*Stephanus Baluzius Tutelensis*) a souscrit de ces trois mots, d'une belle et ferme écriture, chaque volume de sa nombreuse bibliothèque. Le savant Samuel Bochart jetait ses premières pensées et faisait, pour ainsi dire, son premier travail sur les ouvrages mêmes qu'il avait à consulter.... [De] La Monnoye n'écrivait le sien (son nom) que sous la forme d'un anagramme; on reconnaît ses livres à cette devise : *A Delio nomen*, et aux notes curieuses que sa plume leur confiait en traits presque microscopiques, mais élégants et bien formés[1]. » Etc. Nous avons vu qu'Ancillon « barrait » ses livres en les lisant, « et mettait à la marge des renvois à d'autres auteurs[2] ».

Le célèbre évêque Huet figure aussi parmi les annotateurs de livres[3]. Et Voltaire : « Ma coutume

1. Charles NODIER, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, pp. 49-51. « La Monnoye, ce spirituel philologue, qui savait unir à un goût des plus prononcés pour la littérature enjouée une érudition des plus solides, figure au premier rang des annotateurs de livres; près de cent vingt ouvrages divers, qu'il avait ornés de sa jolie écriture, figurent au catalogue des livres de Gluc de Saint-Port (Paris, Prault, 1749). » (Gustave BRUNET, *Fantaisies bibliographiques*, pp. 267-268.)

2. Cf. *supra*, pp. 72-73.

3. Cf. *supra*, p. 28 : « Si je trouvais, en les lisant (mes

est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux[1] » : et Napoléon[2], et le poète Lebrun-Pindare, et Mirabeau, Morellet, Naigeon, Alfieri, Dulaure, Letronne, l'astronome Lalande, l'abbé Mercier de Saint-Léger, l'abbé Rive, le moraliste Joubert[3], Paul-Louis Courier, les érudits Boissonade et Éloi Johanneau, le bibliophile belge Van Hulthem[4], Charles Nodier[5], Jacques-Charles Bru-

livres), quelque chose qui valût la peine d'être noté, soit pour la correction du texte, soit pour l'éclaircissement des passages, je le notais à la marge. » (HUET, *Mémoires*, trad. Charles NISARD, p. 37.)

1. VOLTAIRE, lettre à Mme de Saint-Julien, 15 décembre 1766 : *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 535.

2. A Sainte-Hélène, Napoléon lut en un an soixante-douze volumes. Non seulement il dictait des notes, mais surtout il écrivait abondamment sur les marges. « Ce goût, ce besoin peut-être, de l'annotation, remontait loin dans les habitudes de l'empereur : sa correspondance, durant son séjour à Auxonne, de juin 1790 à avril 1791, nous permet de le surprendre annotant tous les livres, dès lors fort nombreux, qu'il parvenait à se procurer. » (MOURAVIT, Napoleon bibliophile, *Revue biblio-iconographique*, mars 1904, p. 117.)

3. Cf. *supra*, t. I, pp. 182-183. « Il (Joubert) lisait tout, et la plupart des volumes de sa bibliothèque portent encore les vestiges du passage de sa pensée : ce sont de petits signes dont j'ai vainement étudié le sens, une croix, un triangle, une fleur, un thyrse, une main, un soleil, vrais hiéroglyphes que lui seul savait comprendre et dont il a emporté la clef. » Paul DE RAYNAL, *la Vie et les Travaux de M. J. Joubert*, en tête des *Pensées de Joubert*, t. I, p. XLV ; Paris, Didier, 1862.)

4. Cf. LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*, art. Hulthem (Van).

5. Nodier avait, paraît-il, une arrière-pensée en annotant ses livres, celle d'en trafiquer et de leur donner une plus value : « Nodier trouva fort bon de faire, pour son propre

net[1], etc., etc.. sans compter ce « Jamet le jeune, qui, au dire de Nodier précisément[2], doit sa célébrité parmi les bibliophiles aux notes dont il aimait à couvrir les gardes, les frontispices et les marges de ses livres ». Quant au marquis de Paulmy, c'était exclusivement sur les feuillets de garde qu'il inscrivait ses annotations, notamment l'analyse critique qu'il avait coutume de faire de chacun des ouvrages entrant dans sa bibliothèque, et, « tout grand seigneur qu'il était, ses notices n'en sont pas plus bêtes ; elles doublent même la valeur vénale de l'exemplaire, au lieu de la diminuer[3] ».

Voilà pour calmer les craintes de maître Sylvestre Boulard.

compte, une petite spéculation sur les livres annotés par lui. » (Mouravit, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 156, n.) Lamennais se contentait d'apposer sa signature sur ses livres pour en augmenter le prix : « M. de Lamennais... a trouvé moyen, dans une occasion, de se moquer un peu de l'innocente fantaisie de ceux qui, comme moi, mettent du prix même à la simple signature d'un homme célèbre. Ayant eu connaissance, lors de la première vente de sa bibliothèque, en 1836, de cette petite manie des amateurs, il écrivit, d'une écriture bien évidemment récente, bien flamboyante, sur tous ses livres : *F. de Lamennais*, afin qu'ils se vendissent un peu mieux et un peu plus cher. » (Tenant de Latour, *Mémoires d'un bibliophile*, p. 185.)

1. Voir sur ces noms et sur les « annotations manuscrites sur les livres », Gustave Brunet, *op. cit.*, pp. 251-268 ; et Charles Nodier, *op. cit.*, pp. 46-56, où figurent encore d'autres noms d'annotateurs.

2. *Ap.* Gustave Brunet, *op. cit.*, p. 251.

3. Jules Richard, *l'Art de former une bibliothèque*, p. 31.

IV

DENOMBREMENT DES LIVRES
BEAUCOUP DE LIVRES OU PEU?
CHOIX DES LIVRES
LIRE BEAUCOUP OU BEAUCOUP RELIRE?
RELECTURES

Nous avons vu[1] que Sénèque et Pline le Jeune sont d'avis que « la multitude des livres dissipe l'esprit », et que « beaucoup relire vaut mieux que lire beaucoup de choses » : *Multum legendum esse, non multa.*

C'est aussi l'opinion de *l'Ecclésiaste*[2] : « Il n'y a

1. Tome I, pages 17 et 19.

2. Chap. XII, verset 12. Voici, comme simple curiosité, quelques « dénombrements des livres existants ». Le premier, publié en 1825, est dû à l'ingénieux et érudit Gabriel Peignot (*Manuel du bibliophile*, t. I, pp. 2-4, note). « Le curieux.... qui s'était occupé à chercher ce que nous appelions la pierre philosophale, c'est à dire le nombre approximatif des livres qui ont été mis sous presse depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à 1817, a revu ses calculs et les a continués jusqu'à 1822.... Voici l'exposé sommaire de son travail, qui nous paraît plus curieux qu'utile. Il a d'abord puisé dans Maittaire, Panzer et les autres auteurs qui ont travaillé sur les éditions du XV[e] siècle, et y a trouvé un aperçu de 42000 ouvrages imprimés de 1436, ou plutôt 1450 (date plus probable de l'invention de l'imprimerie), à 1536. Voilà

point de fin à multiplier les livres. » Et nul n'ignore qu'au temps présent, si justement surnommé « l'âge

pour le premier siècle. Passant ensuite au dernier siècle (de 1736 à 1822), qui doit lui servir de base pour les calculs des deux siècles intermédiaires, et se servant des renseignements que lui ont fournis, sur le nombre de tous les ouvrages publiés dans ce dernier siècle, les journaux littéraires, les grands catalogues de librairie, ceux des foires d'Allemagne, l'excellente *Bibliographie de la France*, etc., etc., il a calculé par approximation que, depuis quatre-vingt-six ans, c'est-à-dire depuis 1736, on a pu imprimer en totalité environ 1 839 960 ouvrages : voilà pour le dernier siècle. Restent les deux siècles intermédiaires qui vont de 1536 à 1736. Ici les données étaient plus incertaines ; aussi notre calculateur a établi des proportions progressives de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans, qui ont eu pour premières bases les produits du premier et du dernier siècle, et pour secondes bases les événements civils, politiques et religieux qui ont pu, de temps en temps, donner plus d'activité à la presse, comme nous l'éprouvons en France depuis plusieurs années : de sorte qu'il a trouvé, pour le second siecle, 575 000 ouvrages ; et, pour le troisième, 1 225 000. Ainsi les quatre siècles typographiques donnent le résultat suivant :

1er siècle, de 1436 [1450] à 1536 . . .	42 000	ouvrages
2e siècle, de 1536 à 1636.	575 000	—
3e siècle, de 1636 à 1736.	1 225 000	—
4e siècle, de 1736 à 1822 (incomplet).	1 839 960	—
Total.	3 681 960	ouvrages.

« Voilà donc, pour les quatre siècles, un total de 3 681 960 ouvrages imprimés dans les différentes parties du monde. Notre amateur suppose que chaque ouvrage, terme moyen, peut être évalué à trois volumes, ce qui nous paraît un peu trop fort ; et il porte le tirage aussi, terme moyen, à 300 exemplaires pour chacun. Il en résulterait qu'il serait sorti de toutes les presses du monde jusqu'à ce jour environ 3 313 764 000 volumes ; mais, selon lui, les deux tiers au moins de cette masse énorme ont été détruits, soit par

du papier », dans ce siècle où sévit, comme une maladie nouvelle, « la stampomanie », la manie d'im-

un usage journalier, soit par des accidents, soit par l'impitoyable couteau de l'épicier ou de la beurrière, qui, semblable au glaive d'Hérode, s'abat chaque jour sur tant d'innocents. Il ne nous reste donc plus, pour nos menus plaisirs, dans toutes les bibliothèques publiques et particulières du monde, que 1 104 588 000' volumes. Notre calculateur ajoute que si tous ces volumes, auxquels il donne, terme moyen, un pouce d'épaisseur, étaient rangés les uns à côté des autres, comme dans un rayon de bibliothèque, ils formeraient une ligne de 15 341 500 toises [valeur de la toise : 1 mètre 949], ou de 7670 lieues de poste. Nous ne présentons ces résultats, — ajoute Peignot, — que pour ce qu'ils valent, les considérant plutôt comme un jeu d'esprit que comme un calcul sérieux, puisqu'ils sont appuyés sur des bases extrêmement vagues, et que la vérification en est impossible. Ils nous paraissent un peu exagérés. Cependant, lorsque l'on considère qu'il a été imprimé plus de 36 000 000 d'exemplaires d'un seul ouvrage, *la Bible*, et plus de 6 000 000 d'un autre ouvrage, l'*Imitation de Jésus-Christ* : que la seule Société biblique britannique, de 1804 à 1820, a distribué à ses frais 2 617 268 Bibles ou Nouveaux Testaments ; que la Société biblique russe en a fait imprimer en seize langues différentes, jusqu'en 1817 seulement, plus de 196 000 exemplaires ; que la Société biblique protestante de Paris en a aussi publié une grande quantité, il faut convenir que le nombre des livres en tous genres est d'une telle immensité, qu'il devient incalculable. On en sera encore plus convaincu quand on saura qu'il existe plus de 80 000 ouvrages sur la seule histoire de France : le catalogue publié en 1768, 5 volumes in-folio, en renferme déjà près de 49 000, et il y en manque plus de 2000. »

Le savant Daunou (1761-1840) a effectué un calcul, calcul partiel, qui ne comprend que les livres publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en l'an 1500. « Il résulte d'un travail très intéressant de M. Daunou, inséré dans le *Bulletin du bibliophile* de 1842, page 596, dit Ambroise Firmin-Didot (*Essai sur la typographie*, col. 715), sur le nombre et la

primer et de s'exhiber, ils croissent et se multiplient de plus en plus.

nature des ouvrages publiés dans le XVe siècle, qu'on peut évaluer le nombre des éditions à 13 000, qui, à raison de 300 exemplaires par édition, donneraient environ 4 000 000 de volumes [3 900 000] répandus en Europe en 1501, sur lesquels Daunou estime que les ouvrages de scolastique et de religion forment au moins les six septièmes, et les ouvrages de littérature ancienne et moderne et de sciences diverses un septième. » — Un autre calcul, appliqué à la même période de temps, au XVe siècle, et dû au bibliographe PETIT-RADEL (1756-1836), fournit un total sensiblement plus élevé et certainement exagéré : 5 153 000 volumes. (Cf. Paul LACROIX, Édouard FOURNIER et Ferdinand SERÉ, *Histoire de l'imprimerie*, p. 100.)

De son côté, Charles NODIER (1780-1844) a fait les remarques suivantes (*Mélanges de littérature et de critique*, *ap.* FERTIAULT, *op. cit.*, p. 350) : « On a calculé ou supposé par approximation que le nombre des livres que l'imprimerie a produits depuis son invention s'élèverait à 3 277 764 000 volumes [ou plutôt 3 313 764 000; cf. *supra*, p. 87], en admettant que chaque ouvrage a été tiré à 300 exemplaires.... D'après cette hypothèse, [en supposant que tous les exemplaires existent : tout à l'heure, dans le calcul de Peignot, nous n'en avions que le tiers, — deux tiers étaient supposés détruits] et en donnant à chaque volume un pouce d'épaisseur seulement, il faudrait, pour les ranger côte à côte sur la même ligne, un espace de 18 207 lieues, qui fait un peu plus du double de la circonférence de la terre.... Mais comme on n'a ordinairement qu'un exemplaire d'un livre, ce qui réduit cette appréciation à la 300e partie, il est probable qu'on pourrait ranger tous les livres qui ont été publiés pendant ces quatre derniers siècles sur un rayon de 61 lieues de longueur; ou, ce qui serait plus facile, plus commode et plus élégant, dans une galerie de six lieues, garnie de cinq tablettes de chaque côté.... »

Un autre « dénombrement » a été effectué plus récemment par un bibliographe américain anonyme. Voici ces calculs, empruntés au *Mémorial de la librairie française*.

A quelque prétentieux et sot personnage qui se vantait un jour devant lui d'avoir beaucoup lu et de

19 février 1905, page 101 : « Un Américain... détaille comme suit les volumes existant dans les États-Unis : 420 000 000 dans les familles; 150 000 000 chez les savants, écrivains, inventeurs; 60 000 000 chez les éditeurs et libraires; 50 000 000 dans les bibliothèques publiques; 12 000 000 dans les bibliothèques des lycées et collèges; 8 000 000 chez les étudiants.

« Pour les autres pays, le Yankee calcule d'après les mêmes proportions, et il obtient : 1 800 000 000 pour l'Europe occidentale; 460 000 000 pour l'Europe orientale; 240 000 000 pour le reste du monde. Ce qui forme un total de 3 200 000 000 de volumes répartis sur toute la surface du globe terrestre.

« Mais, tandis que le statisticien opiniâtre amasse ses données et additionne ses chiffres, d'autres livres paraissent. Par an, l'Allemagne publie 25 000 livres nouveaux [ou 23 000 seulement]; la France, 15 000; l'Italie, 10 000; [les États-Unis, 8500 : *Mémorial de la librairie française*, 18 mai 1905, p. 270]; l'Angleterre, 7000. Il faut joindre à cela la production annuelle des autres pays, et l'on a un total de 75 000 livres nouveaux par an dans le monde entier. Si l'on suppose que chacun de ces ouvrages est tiré en moyenne à 1000 exemplaires, la provision mondiale de volumes s'accroît donc annuellement de 75 000 000 d'unités. »

Quant à la richesse des grandes bibliothèques publiques des divers pays, au nombre de volumes qu'elles renferment, voici les chiffres que je puise principalement, pour la France, dans le *Dictionnaire géographique et administratif de la France* publié sous la direction de M. Paul Joanne, et, pour les autres pays, dans le précieux annuaire *Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt*, 1903-1904.

France. Paris : Bibliothèque Nationale, la plus riche de toutes les collections existantes, et celle qui contient le plus de livres rares : environ 3 000 000 de volumes (3 500 000, dit le *Nouveau Larousse illustré*); les rayons sur lesquels ces livres sont rangés « formeraient, mis bout à bout, une longueur de 60 kilomètres » ; près de 500 000 cartes géographiques, et plus de 100 000 manuscrits (*Minerva*). (Sur les origines de la Bibliothèque Nationale, voir notre tome I,

savoir beaucoup de choses, le philosophe grec ARISTIPPE de Cyrène (390 av. J.-C.-...), disciple de So-

pages 105-108, et l'Index alphabétique.) Bibliothèque de l'Arsenal : 250 000 vol., 8000 mss (*Minerva* dit : 454 000 vol., 9654 mss). Bibliothèque Mazarine : 250 000 vol. (*Minerva* : 300 000 vol.); 4500 mss (chiffre officiel). Bibliothèque Sainte-Geneviève : 200 000 vol., 4000 mss. Bibliothèque de la Sorbonne ou de l'Université : 125 000 vol. et quelques manuscrits. — Besançon : 150 000 vol. (*Minerva* : 100 000 vol., 2200 mss). — Bordeaux : 170 000 (200 000) vol., 1500 mss (cf. JOANNE, *op. cit.*, t. I, pp. 504 et 508). — Douai : 80 000 vol. — Grenoble : 400 000 vol., 1200 mss (*Minerva* : 172 000 vol., 2090 mss). — Lille : 75 000 vol., 800 mss (*Minerva* : 100 000 vol., 1452 mss, et Bibliothèque de l'Université : 194 000 vol.; le *Guide Joanne*, le Nord (1902), page 228, donne aussi, pour la Bibliothèque municipale de Lille, 100 000 vol. et 900 mss). — Lyon : 150 000 vol., 2400 mss (*Minerva* : 250 000 vol.). — Marseille : 90 000 vol., 1550 mss (*Minerva* : 112 000 vol., 1689 mss). — Montpellier : 150 000 vol. — Nancy : 88 000 vol., 1200 mss (*Minerva* : 118 596 vol., 1471 mss); Bibliothèque de l'Université : 57 000 vol. (*Minerva* : 141 270 vol.). — Rouen : 155 000 vol., 5800 mss. — Toulouse : 100 000 vol. (*Minerva* : 200 000 vol., 1000 mss). — Troyes : 80 000 vol., 2700 mss (*Minerva* : 125 000 vol., 6000 mss). — Versailles : 150 000 vol.

Allemagne. Berlin : 1 228 000 vol., 35 000 mss. — Augsbourg : 200 000 vol., 2000 mss. — Bamberg : plus de 300 000 vol., 4500 mss. — Bonn. Bibliothèque de l'Université : 301 500 vol., 1452 mss. — Breslau : 312 000 vol., 3700 mss. — Cassel. Bibliothèque nationale (Landesbibliothek) : 191 500 vol., 700 mss; Bibliothèque municipale (der Stadt) : 124 000 vol., 5711 mss. — Cologne : 180 000 vol. — Dresde : 468 000 vol., 6000 mss. — Francfort-sur-Mein : 298 000 vol. — Gœttingue. Bibliothèque de l'Université : 518 000 vol., 6569 mss. — Gotha : plus de 180 000 vol., environ 7000 mss. — Halle. Bibliothèque de l'Université : 216 000 vol., 958 mss. — Hambourg : 541 000 vol., 7000 mss. — Heidelberg. Bibliothèque de l'Université dite *la Palatine*, fondée en 1390 : 400 000 vol., 4000 mss et 3000 papyrus. (Sur la Bibliothèque Palatine, voir *infra*, chap. XII, p. 274.) — Iéna. Bibliothèque de l'Université :

crate et fondateur de la secte épicurienne dite cyrénaïque, répliquait par cette très judicieuse compa-

plus de 200 000 vol., 900 mss. — Kœnigsberg, Bibliothèque de l'Université : 262 000 vol., 1500 mss. — Mayence : 200 000 vol., 1100 mss. — Munich : 1 000 000 de vol., 40 000 mss. — Strasbourg : 114 500 vol., 785 mss : Bibliothèque de l'Université : 845 000 vol. — Stuttgart : 500 000 vol., 5000 mss. — Tubingen, Bibliothèque de l'Université : 420 000 vol., 5800 mss.

Angleterre. Londres, British Museum : 2 000 000 de vol. (*Mémorial de la librairie française*, 10 février 1905, page 101). — Oxford, la célèbre *Bodléienne* (de Thomas Bodley, son fondateur, mort en 1612) : 500 000 vol., 30 000 mss.

Autriche. Vienne : 900 000 vol., 24 000 mss. — Budapesth, Bibliothèque de l'Université : 242 000 vol., 2048 mss. — Cracovie, Bibliothèque de l'Université : 366 000 vol., 6215 mss. — Lemberg (Léopol ou Lwów), Bibliothèque de l'Université : 177 000 vol.; Institut national Ossolinski : 115 000 vol., 4505 mss. — Prague, Bibliothèque de l'Université : 307 000 vol., 3312 mss.

Belgique. Bruxelles : 500 000 vol., 27 000 mss.

Danemark. Copenhague : 600 000 vol., 20 000 mss.

Espagne. Madrid : 600 000 vol., 30 000 mss. — Escurial : environ 30 000 vol., 4627 mss.

Hollande. La Haye : 115 000 vol. — Leyde, Bibliothèque de l'Université : 190 000 vol., 6400 mss.

Italie. Rome, Bibliothèque Angélique (fondée par l'érudit Angelo Rocca vers 1614) : environ 80 000 vol., 2326 mss; Bibliothèque Barberini (*la Barberiniana*) : 60 000 vol., 10 000 mss; Bibliothèque Casanatense (du nom du cardinal napolitain Casanate), dite aussi Bibliothèque de la Minerve : 114 856 vol., 5451 mss; Bibliothèque de l'Université, dite aussi Bibliothèque Alexandrine ou de *la Sapienza* : 110 000 vol., 312 mss; Bibliothèque Vaticane : 24 000 mss (dont 5000 grecs, 16 000 latins et 3000 orientaux); Bibliothèque nationale centrale Victor-Emmanuel : 350 000 vol., 6200 mss. — Ferrare : 91 000 vol., environ 2000 mss. — Florence, Bibliothèque royale nationale (*la Magliabecchiana*, du savant Magliabecchi, mort en 1714, dont nous parlerons plus loin) : 496 000 vol., 18 751 mss; Bibliothèque Mediceo-Laurenziana (*la Lauren-*

raison, bien souvent reprise depuis et maintes fois citée et commentée : « Ce ne sont pas ceux qui

tienne, fondée en 1444 par Cosme de Médicis : « fondée en l'église de Saint-Laurent par le pape Clément VII » [Jules de Médicis, ...-1534], dit DIDEROT (*Encyclopédie*, art. Bibliothèque : *Œuvres complètes*, t. XIII, p. 457) : elle passa longtemps pour la plus riche bibliothèque de l'Europe) : 10801 vol., 9676 mss ; Bibliothèque *Marucelliana* (fondée par l'abbé Marucelli, mort en 1713) : 150 000 vol., 1500 mss ; Bibliothèque *Riccardiana* (fondée en 1600 par la famille Riccardi) : 55 500 vol., 3905 mss. — Milan, Bibliothèque nationale (*la Brera*) : 251 000 vol., 1684 mss ; Bibliothèque Ambrosienne (de saint Ambroise, fondée vers 1608, par le cardinal Borromée) : 200 000 vol., 8500 mss. — Naples, Bibliothèque nationale dite *Borbonica* (fondée en 1734, et ouverte au public en 1804, par Ferdinand IV de Bourbon) : 380 000 vol., 7874 mss. Il existe à *la Borbonica* « une salle spéciale pour les aveugles, très nombreux à Naples, et à qui l'on fait la lecture moyennant une légère rétribution ». (LAROUSSE, *op. cit.* art. Bibliothèque, t. II, p. 697, col. 4.) — Padoue, Bibliothèque de l'Université : 148 000 vol., 2526 mss. — Palerme, Bibliothèque nationale : 160 000 vol., 1552 mss ; Bibliothèque communale : 216 000 vol., 3263 mss. — Turin, Bibliothèque nationale (précédemment Bibliothèque de l'Université) : 300 000 vol., 4146 mss (antérieurement à l'incendie du 26 janvier 1904). — Venise, Bibliothèque Saint-Marc (*la Marciana*, commencée par Pétrarque, mais réellement fondée par le cardinal Bessarion, en 1468) : 405 000 vol., 12 000 mss.

Portugal. Lisbonne : 400 000 vol., 15 000 mss.

Russie. Saint-Pétersbourg : 1 500 000 vol., 33 347 mss. — Moscou, Bibliothèque de l'Université : 282 000 vol. — Varsovie, Bibliothèque de l'Université : 526 000 vol., 1584 mss.

Suède et Norvège. Christiania, Bibliothèque de l'Université : 405 000 vol. — Stockholm, Bibliothèque royale : 315 000 vol., 10 455 mss. — Upsal, Bibliothèque de l'Université : 315 654 vol.

Suisse. Bâle : 250 000 vol., 1500 mss. — Genève : 150 000 vol., 1500 mss. — Zurich : 170 000 vol., 4500 mss.

Amérique du Nord. États-Unis. Boston : 850 000 vol. — Chicago, Bibliothèque publique : 300 000 vol. ; Bibliothèque de

mangent le plus qui sont les plus gras et les plus sains, mais ceux qui digèrent le mieux[1] ».

l'Université : 367 000 vol. — New-York, Bibliothèque de l'Université : 362 000 vol. — Philadelphie, Bibliothèque de l'Université : 224 000 vol. — Washington, Bibliothèque du Congrès : 1 195 535 vol., 103 115 mss (1 800 000 mss. dit le *Bulletin mensuel de l'Association amicale des Commis libraires français*, septembre 1905, p. 169).

Amérique du Sud. Buenos-Ayres : 97 000 vol. — Montevideo : 40 000 vol., 1580 mss. — Rio-de-Janeiro : 266 000 vol. — Santiago de Chili : 112 000 vol., 7000 mss.

Certains bibliographes et théologiens d'autrefois, comme le Père Kircher (Athanase Kircher, célèbre jésuite allemand : 1602-1680), ont cru qu'il existait en Éthiopie, au monastère de la Sainte-Croix, une bibliothèque *merveilleuse* contenant *dix millions cent mille volumes*, tous sur parchemin. Voici ce qu'écrivent à ce sujet Le Gallois, dans son *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, pp. 141-142 (Paris, Estienne Michallet, 1680); Diderot, dans l'*Encyclopédie*, art. Bibliothèque (Diderot, *Œuvres complètes*, t. XIII, pp. 451-452 ; Paris, Garnier, 1876) ; d'autres encore : « Tout cela n'est rien en comparaison de la bibliothèque qu'on dit être dans le monastère de la Sainte-Croix, sur le mont Amara, en Éthiopie. L'histoire rapporte qu'Antoine Brieus et Laurent de Crémone furent envoyés dans ce pays par Grégoire XIII pour voir cette fameuse bibliothèque, qui est divisée en trois parties, et contient en tout *dix millions cent mille volumes*, tous écrits sur de beau parchemin, et gardés dans des étuis de soie. On ajoute que cette bibliothèque doit son origine à la reine de Saba, qui, lorsqu'elle visita Salomon, reçut de lui un grand nombre de livres, particulièrement ceux d'Énoch sur les éléments et sur d'autres sujets philosophiques, avec ceux de Noé sur des sujets de mathématiques et sur le rit sacré ; et ceux qu'Abraham composa dans la vallée de Mambré.... On y trouve aussi les livres de Job, ceux d'Esdras, des sibylles, des prophètes, etc. Nous rapportons ces opinions, moins pour les adopter que pour montrer que de très habiles gens y ont donné leur créance, tels que le Père Kircher, jésuite. »

1. Cf. Diogène Laërce, *Vie d'Aristippe*, trad. Lefèvre, *ap.*

Et ces conseils de MARC-AURÈLE (121-180), qui s'adressent si bien à tous les amis des livres et de la lecture : « Cesse d'errer çà et là, car tu n'auras pas le temps de relire tes mémoires, ni les hauts faits des anciens Romains et des Grecs, ni les recueils que tu avais mis à part pour ta vieillesse.... Il faut moins t'occuper l'esprit des choses qui te manquent que de celles que tu as actuellement ; choisir même, parmi les choses que tu as, celles qui sont les plus propres à te rendre heureux ; te rappeler leur beauté, et combien tu aurais lieu de les regretter, si tu ne les avais pas[1]. »

PLUTARQUE, *Œuvres*, trad. Amyot. Supplément, t. II (XXI), p. 6. (Paris, Bastien, 1784).

Ce n'est pas assez de tout lire,
Il faut digérer ce qu'on lit,

a dit BOUFFLERS (1737-1815), dans sa fable *le Rat bibliothécaire* (*Œuvres choisies*, p. 129 ; Paris, Bibliothèque nationale, 1875). « A l'égard des bons livres, écrit le Père Joseph-Romain JOLY (1715-1805) (*ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 234), il faut en user comme des bons repas, où l'on doit manger sobrement, si l'on a envie que les aliments profitent. Scaliger nous apprend que François Junius et Théodore Marsile sont parvenus tous deux au même but, qui est l'ignorance : le premier en lisant tous les livres, et l'autre en ne lisant rien. » Et le chancelier François BACON (1561-1626), (*ap.* FERTIAULT, *op. cit.*, p. 176) : « Il y a des livres dont il faut seulement goûter, d'autres qu'il faut dévorer, d'autres enfin, mais en petit nombre, qu'il faut, pour ainsi dire, mâcher et digérer. » Sur les livres comparés aux aliments, cf. notre tome I, page 136, note 5.

1. MARC-AURÈLE, *Pensées*, trad. M. de Joly, chap. XXVII et XXXI, pp. 327 et 353, dans le volume *Moralistes anciens*. Paris, Lefèvre, 1840 ; in-8.)

« Que votre lecture soit modérée, dit, de son côté, saint Jérome (331-420)[1] : ce n'est pas la lassitude, mais la prudence, qui doit vous la faire interrompre. Une lecture trop prolongée est répréhensible ; car ce qui est bon de soi-même cesse de l'être et devient sujet au blâme, si on le porte au delà des bornes. »

Pétrarque constate[2] qu' « il est des gens qui croient connaître tout ce qui est écrit dans les livres qu'ils ont chez eux, et quand la conversation tombe sur un sujet : « Ce livre, disent-ils, est dans ma « bibliothèque ». Pensant que cela suffit, comme si le livre était en même temps dans leur tête, ils haussent les sourcils et se taisent.... Si l'abondance des livres faisait des savants ou des gens de bien, les plus riches seraient les plus savants de tous et les meilleurs, tandis que nous voyons souvent le contraire[3].... De même, dit encore Pétrarque, que la multitude des combattants a empêché plusieurs généraux de vaincre, la multitude des livres a empêché beaucoup de gens d'apprendre, et l'abondance, comme cela arrive, a produit la disette.... La multi-

1. *Ap.* Fertiault, *op. cit.*, p. 234.

2. *De l'abondance des livres*, trad. Develay, pp. 21 et suiv. Cf. *supra*, t. I, p. 100.

3. Cf. Lucien, *Contre un ignorant bibliomane*, § 4 (trad. Talbot : t. II, p. 275) : « Si la possession des livres suffisait pour rendre savant celui qui les a, elle serait d'un prix inestimable : et si le savoir se vendait au marché, il serait à vous seuls qui êtes riches, et vous nous écraseriez, nous les pauvres. Et puis, qui pourrait le disputer en érudition aux

plicité des chemins trompe souvent le voyageur. Celui qui marchait sûrement sur une seule route hésite entre deux chemins, et son embarras redouble dans un carrefour de trois ou quatre chemins. De même souvent celui qui aurait lu avec fruit un seul livre en a ouvert et feuilleté plusieurs inutilement. »

Il y a des passionnés des livres et de l'étude qui, littéralement, se gavent et se soûlent de lectures, s'en abrutissent. C'est à leur sujet et contre leur intempérance que Montaigne, entre autres devises et sentences, avait fait inscrire celle-ci sur une des solives de sa « librairie » : *Ne plus sapias quam necesse est, ne obstupescas*; « ce que nous nous permettons de traduire un peu librement : N'ayez pas trop de livres, de peur de vous *abêtir*, » ajoute M. Gustave Mouravit[1].

« Dieu merci, s'écrie Gui Patin[2], je suis à l'épreuve

marchands, aux bouquinistes, qui en possèdent et en vendent en si grand nombre? Cependant... », etc. Cf. aussi Ausone, *Épigrammes*, XLIV, A Philomusus le grammairien (p. 21, Collection Nisard, Paris, Didot, 1887) :

> Emptis quod libris tibi bibliotheca referta est,
> Doctum, etc.

« Parce que ta bibliothèque est bien garnie de livres achetés, tu te crois un savant et un grammairien, Philomusus! A ce compte, fais-moi provision de cordes, d'archets, d'instruments, et, tout cela payé, demain te voilà musicien. »

1. *Le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 41.

2. *Ap.* Peignot, *Manuel du bibliophile*, t. I, p. 122. Nous

de la tentation de ces messieurs les acheteurs publics des sottises d'autrui ; je ne veux que de bons ouvrages, c'est pour cela que j'ai une bibliothèque peu garnie. »

SAINT-ÉVREMOND nous apprend[1] qu' « un choix délicat » le réduit à peu de livres, où il cherche « beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit » ; que ce sont les livres latins qui lui fournissent le plus d'agréments, et qu'il ne se lasse pas de les relire. « La vie est trop courte, dit-il encore[2], pour lire toute sorte de livres et charger sa mémoire d'une infinité de choses, aux dépens de son jugement. »

« Quelques-uns, par une intempérance de savoir, et par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance (*sic*), les embrassent toutes et n'en possèdent aucune, remarque LA BRUYÈRE[3] ; ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et être faibles et superficiels dans diverses sciences, que d'être sûrs et profonds dans une seule. Ils trou-

avons vu ci-dessus, tome I, page 131, que cette bibliothèque « peu garnie » se composait de dix mille volumes. Gui Patin l'estimait, en 1661, « plus de quarante mille francs », ce qui en représenterait aujourd'hui plus de deux cent mille. (Cf. GUI PATIN, lettre du 3 juin 1661 : *Lettres choisies*, t. II, p. 274 ; la Haye, Van Bulderen, 1715.)

1. De la lecture et du choix des livres : *Œuvres choisies*, p. 403. (Paris, Garnier, s. d.)

2. Portrait de Saint-Évremond fait par lui-même : *op. cit.*, p. 436. Voir, pour plus de détails sur Saint-Évremond, notre tome I, page 145.

3. *Les Caractères*, De la mode, p. 349. (Paris, Dezobry, 1849.)

vent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse ; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse. »

Rollin (1661-1741) a repris ce même thème[1] : « Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, et les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer et parcourir rapidement. »

Et Vauvenargues[2] : « Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connaissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières, » etc.

Plus rationnel et meilleur nous semble le conseil de lord Brougham (1779-1868)[3] : « Il est bien d'étudier quelque sujet à fond, et un peu de chaque sujet ».

« J'oubliais à vous dire, — écrit Racine à son fils[4], — que j'appréhende que vous ne soyez un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne sert qu'à dissiper et à faire voltiger de connaissances en

1. *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*, livre III, chap. III : t. II, p. 78. (Paris, Vve Estienne, 1748.)

2. De l'amour des sciences et des lettres : *Œuvres choisies*, p. 199. (Paris, Didot, 1858 ; in-18.)

3. *Ap.* John Lubbock, *le Bonheur de vivre*, t. I, p. 64. (Paris, Alcan, 1891.)

4. Lettre du 24 juillet 1698 : *Œuvres complètes*, t. I, p. 398. (Paris, Hachette, 1864.)

connaissances, souvent assez inutiles, vous prendriez même l'habitude de vous laisser tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me souviens toujours d'un passage des *Offices* de Cicéron, que M. Nicole me citait souvent pour me détourner de la fantaisie d'acheter des livres : *Non esse emacem, vectigal est* : « C'est un grand revenu que de n'aimer point à ache- « ter ». Mais le mot d'*emacem* est très beau, et a un grand sens. »

Voltaire est revenu souvent sur cette question de la multiplicité des livres, et sur les réflexions que suggèrent cette abondance et cette immensité.

« Une grande bibliothèque a cela de bon, dit-il[1], qu'elle effraye celui qui la regarde. Deux cent mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer : mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : On ne lit point tous ces livres-là, et on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue et ignorée dans l'Océan : un génie eut pitié d'elle; il la fit avaler par une huître; elle devint la plus belle perle de l'Orient, et fut le principal ornement du trône du grand mogol....

« Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

« Il est vrai que, dans cette immense collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf

1. *Dictionnaire philosophique*, art. Bibliothèque, tome I, pages 189-190. (Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1867.)

mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite ; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage, pour quiconque veut s'instruire, de trouver sous sa main, dans le palais des rois, le volume et la page qu'il cherche, sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique et plus utile.

« La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre et la rareté des volumes que par la facilité et la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savants. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

« Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué[1] que Paris

1. Voltaire lui-même, qui, dans ses *Conseils à un journaliste* (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 615), écrivait : « Un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la Bibliothèque du Roi, que de ce qu'il y a sept cent mille hommes dans Paris. » Et ailleurs : « ... Le fait est que la multitude de livres inlisibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choses à apprendre.... La vue d'une bibliothèque me fait tomber en syncope. » (Voltaire, *Critique historique*, Lettres Chinoises, XII : *Œuvres complètes*, t. V, p. 568.) Cf. encore ce qu'écrit l'abbé Sabatier de Castres (1742-1817) : « La

contient environ sept cent mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, et qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi, il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres que de celle des citoyens. »

C'est ce qui faisait dire au bibliographe Bollioud-Mermet (1709-1793)[1] : « Il en est des livres comme des amis. Les bons sont rares, mais quand même ils seraient tous excellents, penserait-on qu'il fût expédient d'en avoir beaucoup, et possible de les tous cultiver? On ne s'attacherait intimement à aucun, » etc. Après avoir conseillé de relire souvent les meilleurs livres, les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, le même écrivain, que Jules Richard appelle sans raison « un des hommes les plus ennuyeux du XVIII^e siècle[2] », continue par ces considérations pleines d'à-propos et

multitude des livres est le seul moyen d'en éviter la perte ou l'entière destruction. C'est cette multiplicité qui les a préservés des injures des temps, de la rage des tyrans, du fanatisme des persécuteurs, des ravages des barbares, et qui en a fait passer, au moins une partie, jusqu'à nous, à travers les longs intervalles de l'ignorance et de l'obscurité.... La multitude prodigieuse des livres est parvenue à un tel degré que, non seulement il est impossible de les lire tous, mais même d'en savoir le nombre et d'en connaître les titres. « On ne pourrait pas lire tous les livres, dit un au- « teur du dernier siècle, quand même on aurait la confor- « mation que Mahomet donne aux habitants de son paradis, « où chaque homme aura 70 000 têtes, chaque tête 70 000 « bouches, et chaque bouche 70 000 langues, qui parleront « toutes 70 000 langages différents. » (*Ap.* Fertiault, *op. cit.*, p. 283.)

1. *Essai sur la lecture*, pp. 73-74. (Lyon, Duplain, 1765.)

2. Jules Richard, *l'Art de former une bibliothèque*, p. 107.

de justesse : « Ce qui a échappé à une première lecture se découvre dans une seconde. D'ailleurs, *le caractère distinctif des meilleurs ouvrages est une sorte de fécondité lumineuse* qui semble s'y reproduire sans cesse, et qui offre aux esprits contemplatifs et pénétrants des principes inépuisables, des idées toujours nouvelles. On ne se lasse jamais de ce qui est beau, parce qu'il a toujours droit de plaire. Ainsi, une lecture exquise et instructive ne saurait être trop répétée. On ne sent jamais mieux son prix que lorsqu'on y revient souvent[1]. »

Et ailleurs[2] :

« L'homme ne peut pas tout apprendre ni tout approfondir. Son intelligence n'est pas universelle ; ses talents sont bornés dans leur nombre comme dans leur étendue. Il ne devient savant qu'à force de temps et de travail ; et encore sa vie est trop courte pour qu'il puisse arriver à quelque perfection dans une seule science. Il faut donc qu'il opte entre plusieurs talents : ou plutôt qu'il s'attache à celui qui se manifeste en lui par l'indication rarement trompeuse de la nature, et, par conséquent, qu'il se détermine à un plan de lectures conforme à son goût particulier, au caractère de son génie, à ses facultés, à son état, et au genre de connaissances qu'il peut acquérir. »

1. Bollioud-Mermet, *op. cit.*, p. 98.
2. Id., *op. cit.*, pp. 62-63.

« Il faut, dit le vicomte DE BONALD (1754-1840)[1], parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire : mais, quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent. L'immense quantité de livres fait qu'on ne lit plus : et, dans la société des morts comme dans celle des vivants, les liaisons trop étendues ne laissent plus aux amitiés le temps de se former. »

* * *

Jérôme CARDAN (1501-1576) estimait que toute bibliothèque devrait tenir en trois volumes : l'un traitant de la vie des saints, l'autre contenant de gracieux vers propres à récréer l'esprit, et le troisième enseignant « la vie civile », c'est-à-dire les droits et devoirs du citoyen[2]. Mais, déjà de son vivant ou peu après, Joseph SCALIGER (1540-1609) déclarait que, « pour une parfaite bibliothèque, il faudrait avoir six grandes chambres[3] ».

LA MOTHE-LE VAYER (1588-1672), dans sa lettre à un « Révérend Père », *Du moyen de dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement*[4], est

1. *Pensées sur divers sujets*, p. 343. (Paris, Adrien Le Clère. 1817.)

2. *Ap.* MOURAVIT, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 137.

3. *Ap.* FERTIAULT, *les Légendes du livre*, p. 20.

4. LA MOTHE-LE VAYER, *Œuvres*, t. X. Petits traités en

d'avis « qu'un honneste homme, dans une grande ville et pleine de gens savants, comme celle-ci (Paris), ayant recours, en certaines occurrences et nécessités studieuses, aux librairies de ses amis, et beaucoup de bibliothèques dont l'entrée est toujours assez libre, peut, avec fort peu de dépense, et par l'achapt d'environ une centaine de volumes, se dresser une étude (bibliothèque) assez fournie pour faire toute sorte de lecture ».

FORMEY (1711-1797) croit, lui, dans ses *Conseils pour former une bibliothèque*[1], qu' « avec cinq à six cents volumes, on a de quoi suffire à la lecture de toute la vie ».

On voit que les opinions diffèrent, et offrent même de notables variantes.

Gabriel PEIGNOT pense qu' « avec trois à quatre cents volumes, on pourrait se composer la collection la plus précieuse qu'un amateur puisse posséder[2] ».

Sans citer de chiffres ni préciser, M. Gustave MOURAVIT fait ce sage aveu que « le premier et diffi-

forme de lettres, écrites à diverses personnes studieuses, pp. 106-117 (Paris, Guignard, 1684). C'est de La Mothe-Le Vayer que Bayle a dit (*Dictionnaire*, t. X, p. 505; Paris, Desoer, 1820) : « Nous n'avons point d'auteur français qui approche plus de Plutarque que celui-ci ».

1. *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie*, pp. IX et 7. (Berlin, Haude et Spener, 1756.)

2. *Manuel du bibliophile*, t. I, p. 11.

cile problème que doit résoudre un vrai bibliophile est celui-ci : se faire une excellente bibliothèque avec le moins de livres possible[1] ».

Mais quel est, quel peut être le nombre de ces livres, et peut-on le déterminer?

De temps à autre quelque journal ou une revue s'amuse à demander à ses lecteurs quels sont, rangés par ordre de préférence, leurs vingt ou trente auteurs ou ouvrages favoris. Immanquablement, dans les réponses, « snobisme » ou conviction, *la Bible* arrive en tête[2]; puis défilent, plus ou moins pêle-mêle, Homère[3], Virgile, Horace, Cicéron, Dante,

1. *Op. cit.*, p. 312.

2. Le génial naturaliste et physiologiste et maître écrivain Alphonse Toussenel (1803-1885) était loin de partager cette admiration, sincère ou de commande, pour *la Bible*. Voici ce qu'il nous dit, tout franchement et crûment : « *La Bible*, que je n'aime pas, parce que c'est le livre où tous les peuples de proie, le Juif, l'Anglais, le Hollandais et les autres ont appris à lire; *la Bible*, qui contient tant de calomnies contre le Créateur; *la Bible* a eu, par hasard, une idée ingénieuse à propos de la fouine : elle a prohibé la chair de cet animal, qui se prohibait bien toute seule, sous prétexte qu'il avait la mauvaise habitude de faire ses petits par la bouche.... » (*L'Esprit des bêtes*, p. 488; Paris, Dentu, 1862.)

3. « ... Après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. Candide, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illustrissime (Pococurante) sur son bon goût. « Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur philosophe de l'Allemagne. — Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococurante; on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif,

Shakespeare, Cervantès, Montaigne, l'*Imitation de Jésus-Christ*, Rabelais, Molière. La Fontaine, Bossuet, Voltaire, Jean-Jacques, Hugo, Balzac, etc.

cette Hélène qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce; cette Troie qu'on assiège et qu'on ne prend point; tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savants s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture : tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce. — Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile? dit Candide. — Je conviens, dit Pococurante, que le second, le quatrième et le sixième livre de son *Énéide* sont excellents; mais, pour son pieux Énée, et le fort Cloanthe, et l'ami Achates, et le petit Ascanius... et l'imbécile roi Latinus, et la bourgeoise Amata, et l'insipide Lavinia, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le Tasse et les contes à dormir debout de l'Arioste.... Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. » (Voltaire, *Candide*, chap. xxv.) Et Georges Avenel, annotateur de Voltaire, ajoute, en tête de ce chapitre xxv, qu' « on peut considérer les jugements que Pococurante va porter sur la peinture, la musique et la littérature, comme étant l'opinion de Voltaire lui-même sur les mêmes sujets, en 1759. » (Voltaire, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 205; Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1869.) Dans son *Essai sur la poésie épique*, composé en 1726-1733, Voltaire se montre bien moins sévère pour Homère comme pour Virgile :

« Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homère en faveur de ses beautés sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les *Pensées* de M. Pascal qu'il n'y a point de beauté poétique, et que, faute d'elle, on a inventé de grands mots comme *fatal laurier*, *bel astre*, et que c'est cela qu'on appelle beauté poétique. Que prouve un tel passage, sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger

Comme exemples, nous indiquerons les « enquêtes » ouvertes à ce sujet par *l'Intermédiaire des cher-*

des poètes. il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître.... Qu'on ne croie point encore connaître les poètes par les traductions : ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Mme Dacier n'a point lu Homère : c'est dans le grec seul qu'on peut voir le style du poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlée les hommes. Enfin, on verra Homère lui-même, qu'on trouvera, comme ses héros, tout plein de défauts, mais sublime....

« Cet ouvrage, [*l'Énéide* de Virgile], que l'auteur avait condamné aux flammes, est encore, avec ses défauts, le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité.... Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre *l'Énéide* : les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ses défauts : je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième et le sixième livre, qui sont effectivement la plus belle partie de *l'Énéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Énée aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon ; la terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie ; de cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'Énée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue ne saurait nous intéresser après les amours de Didon : la guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas

cheurs et curieux en 1887-1889, par la *Revue politique et littéraire* (*Revue Bleue*) en 1895, et la série d'articles intitulés *Du choix de vingt livres*, publiés par l'ancien ministre de l'Instruction publique, Agénor Bardoux (1830-1897), dans *le Magasin pittoresque* de février et mars 1887[1].

« Je voudrais, dit Bardoux au début de ses articles, composer une petite bibliothèque, la bibliothèque de ceux ou de celles qui, ayant dépassé la jeunesse et ayant reçu une instruction suffisante, désirent posséder ce qu'il y a de plus élevé et de plus original à la fois dans tous les trésors de l'esprit humain, dans toutes les littératures.

« Vingt livres, à la rigueur, suffiraient.

« ... Et d'abord, sur le rayon de notre petite bibliothèque, nous placerions *la Bible*, *l'Ancien* et *le Nouveau Testament*. »

Viendraient ensuite : Homère, Sophocle et Plutarque, Virgile et Tacite, Dante, Shakespeare (choix), Daniel de Foë (*Robinson Crusoé*), Byron (choix), Cervantès (*Don Quichotte*), Gœthe (*Faust*), Franklin (choix), Corneille, Racine, Pascal, La Fon-

croire que les six derniers chants de *l'Énéide* soient sans beautés ; il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez Virgile : ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable.... (Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, chap. II et III : *Œuvres complètes*, t. III, pp. 62 et 65 ; Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1868.)

1. Pages 41, 62 et 78.

taine, Molière, Voltaire (choix de lettres), et « un large extrait des poésies de Lamartine et de Victor Hugo » pour le vingtième volume.

« J'ai cependant un regret en finissant, ajoute très joliment l'auteur[1]. Nous avons tous dans un coin de notre esprit un vingt et unième volume. Ce livre-là, je ne le désignerai pas. C'est la part que je laisse à la fantaisie, au goût particulier, et aussi à la mélancolie et au besoin de consultation. Pour quelques-uns d'entre vous ce vingt et unième volume sera un souvenir. »

L'enquête ouverte par *l'Intermédiaire* provoqua la curieuse et très suggestive lettre suivante de M. Jules Lemaître (1853-....)[2] :

« *L'Intermédiaire des chercheurs* m'a posé la question suivante :

« Quels sont les vingt volumes que vous choisiriez
« si vous étiez obligé de passer le reste de votre vie
« avec une bibliothèque réduite à ce nombre de
« volumes? »

« Voici la liste que j'ai dressée après quelques hésitations :

1. *La Bible.*
2. Homère.

1. *Loc. cit.*, p. 79.
2. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 25 juin 1889, col. 362 et 363; et *Revue Bleue*, 3 juin 1893, p. 678, où le texte de cette lettre est plus complet.

3. Eschyle.
4. Virgile.
5. Tacite.
6. L'*Imitation de Jésus-Christ*.
7. Un volume de Shakespeare.
8. *Don Quichotte*.
9. Rabelais.
10. Montaigne.
11. Un volume de Molière.
12. Un volume de Racine.
13. Les *Pensées* de Pascal.
14. L'*Éthique* de Spinoza.
15. Les *Contes* de Voltaire.
16. Un volume de poésie de Lamartine.
17. Un volume de poésie de Victor Hugo.
18. Le théâtre d'Alfred de Musset.
19. Un volume de Michelet.
20. Un volume de Renan.

« Mais je n'ai pas envoyé cette liste, car je me suis aperçu qu'elle n'était pas sincère. Sans m'en rendre compte, je l'avais dressée, non pour moi seul, mais pour le public, et j'y exprimais des préférences « convenables », plutôt que d'intimes prédilections.

« Or, il ne s'agit pas ici de choisir les vingt plus beaux livres qui aient été écrits, mais ceux avec qui il me plairait le plus de « passer le reste de ma vie ».

« Voyons, de bonne foi, est-ce que j'éprouve si

souvent que cela le besoin de lire *la Bible*, Homère, Eschyle, etc. ?

« J'ai bonne envie de rayer mes dix premiers numéros. J'y substituerai les livres que je lis vraiment et d'où me vient presque toute ma substance intellectuelle et morale. Je mettrai là du Sainte-Beuve et du Taine, *Adolphe*, le *Dominique* de Fromentin, les *Pensées* de Marc-Aurèle, un peu de Kant, un peu de Schopenhauer, puis un volume de Sully Prudhomme, les poésies de Henri Heine, peut-être *les Fleurs du mal*, un roman de Balzac, *Madame Bovary* et *l'Éducation sentimentale*, un roman de Zola, un roman de Daudet, le *Crime d'amour* de Bourget, quelques contes de Maupassant, *Aziyadé* ou bien *le Mariage de Loti*, quelques comédies de Marivaux et de Meilhac.

« Mais je m'arrête : cela fait déjà beaucoup plus de vingt volumes. Ma foi, tant pis ! Je raye toute ma première liste, et je n'y laisse guère que Racine et Renan.

« Et n'allez pas vous récrier, ni me prendre pour un esprit dépourvu de sérieux. J'ai l'air de ne garder que les contemporains ; mais, en réalité, je garde les anciens aussi, puisque nos meilleurs livres, les plus savoureux et les plus rares, sont forcément ceux qui contiennent et résument (en y ajoutant encore) toute la culture humaine, toute la somme de sensations, de sentiments et de pensées accumulés dans les

livres depuis Homère, et puisque ceux d'à présent sortent de ceux d'autrefois, et en sont la suprême floraison.

« Mais je suis bien bon de me donner tant de mal pour vingt volumes que je préfère aujourd'hui ; les préférerai-je dans vingt ans? D'ailleurs, j'en préfère bien plus de vingt! Ah! que ce monsieur me gêne avec sa question! »

Le brillant chroniqueur Henry Fouquier (1838 1901) vint aussi prendre part au débat; mais, au lieu de vingt *volumes*, il fit choix, lui, de vingt *ouvrages*, ce qui lui permit de se composer une bibliothèque de poids et d'importance. En tête de ses préférés, il plaça le Dictionnaire de Larousse et celui de Littré, puis les *Dialogues philosophiques* de Renan : « Ils résument les concepts divers de la vie, et ouvrent le champ à un *au-delà* très séduisant et très amusant. — Avec ces trois livres, je philosophe. »

Venaient ensuite : « Une histoire universelle moderne, celle de Cantù, si vous voulez; — l'*Histoire* de Michelet, qui est le plus beau poème que je connaisse; — et la *Géographie universelle* de Reclus. — Avec ces trois livres, je réfléchis sur l'histoire de l'humanité. »

Puis : le *Cosmos* de Humboldt; Darwin; « la dernière physiologie générale; un traité de physique et de chimie; l'histoire des mathématiques de Libri » ;

puis : Auguste Comte ; Virgile, « pour lire du beau latin » : Machiavel ; Montaigne ; Molière ; les lettres et les romans de Voltaire ; *les Trois Mousquetaires*, « pour quand on est malade » : *les Châtiments*, « pour se faire une musique de mots » ; et « le dernier roman de X..., pour s'endormir[1] ».

Si, au lieu de vingt ou trente volumes ou auteurs, on demandait d'en désigner une centaine, ce qui donnerait évidemment plus de latitude et faciliterait le choix, on continuerait de se heurter — comme M. Jules Lemaître nous le laissait entrevoir, il y a un instant, — aux difficultés inhérentes au problème même et à l'humaine nature, et l on n'atteindrait pas davantage le but rêvé, on n'obtiendrait pas encore le catalogue uniforme, immuable et parfait, l'absolu, en bibliographie comme en toute autre chose, n'étant pas de ce monde. Nous en trouvons la preuve dans les divers « Plans de bibliothèques privées », de « Bibliothèques choisies », çà et là publiés.

La Mothe-Le Vayer, dans sa lettre citée plus haut[2], où il estime qu'une centaine d'ouvrages lui

1. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 25 juin 1889, col. 394.

2. Pages 104-105 : *Du moyen de dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement*. On trouvera une brève analyse de cette lettre dans le volume de Gabriel Peignot, *Traité du choix des livres*, Préliminaire, pp. xii-xiv, notes. (Paris, Renouard ; et Dijon, Lagier, 1817.) Voir aussi de Gabriel Peignot, sur le « choix des livres » et la composition des bibliothèques, le volume intitulé *Répertoire bibliographique*

paraissent suffisants pour composer la bibliothèque d' « un honnête homme », mentionne, parmi les auteurs de ces ouvrages, Telesius, Patrice, « le grand chancelier anglais Verulamius[1]..., nos intimes amis Baranzanus et Gassendus » (Baranzane et Gassendi), etc., qu'il nous recommande dans la section de la philosophie; Végèce, dans l'art de la guerre; Marc Varron et Columelle, pour l'agriculture; etc.; tous aujourd'hui bien distancés et bien oubliés. Car, aux variations de goût et aux changements de mœurs, viennent encore s'ajouter les progrès des sciences, découvertes, inventions nouvelles, etc., qui démodent et annihilent une innombrable quantité de livres.

De même LE GALLOIS (XVII^e siècle), qui, à la fin de son *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*[2], donne la liste « des auteurs qu'il faut qu'un bibliothécaire achète[3] » : lorsqu'on parcourt cette longue énumération, à part quelques noms saillants, quelques noms immortels, on ne peut s'empêcher, en voyant tous les autres : Crispinus, Scapula, Martinius, Telesius, Giraldus, Commenius, Commeli-

universel contenant la notice raisonnée des bibliographies spéciales publiées jusqu'à ce jour, et d'un grand nombre d'autres ouvrages de bibliographie, relatifs à l'histoire littéraire et à toutes les parties de la bibliographie. (Paris, Renouard, 1812.)

1. Le chancelier François Bacon, qui avait reçu le titre de lord Verulam ou Verulamius, d'une colonie romaine bretonne : cf. FREUND, *Grand Dictionnaire de la langue latine.*

2. Pages 182-210. (Paris, Estienne Michallet, 1680.)

3. *Op. cit.*, p. 209.

nus, etc., etc., de s'exclamer, comme certain personnage des *Plaideurs* :

> Si j'en connais pas un, je veux être étranglé!

De même encore Formey, que nous citions tout à l'heure. Il a énuméré dans son petit volume[1], jadis très goûté, les titres des ouvrages de tout genre qui lui paraissent le mieux convenir pour la formation d'*une bibliothèque peu nombreuse mais choisie*, « qui sont dans une possession déclarée des suffrages du public »[2], et quantité de ces ouvrages, excellents sans doute et très répandus il y a deux siècles, sont présentement tellement démodés et oubliés que la plupart n'existent plus en librairie. Où trouver, de nos jours, et quel considérable intérêt surtout y aurait-il à se procurer : l'*Histoire du Danube*, de Marsigli; l'*Histoire des grands chemins*, de Bergier; les *Jugements sur les ouvrages des savants*, de Baillet; les *Lettres* de M. Cuper; l'*Histoire du ciel*, de Pluche; l'*Existence de Dieu*, de Nieuwentyt; la *Philosophie*, de Terrasson; les *Réflexions sur la poésie française*, de Du Cerceau; les *Pièces fugitives* de Lainez; le *Théâtre* de Mlle Bernard, de Le Grand, de Hauteroche, de Nadal, etc., etc.! Sont-ce là des

1. *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie* (Berlin, Haude et Spener, 1756), particulièrement pages 103-120.
2. *Op. cit.*, p. 9.

livres « en possession des suffrages du public », et appelés à prendre place aujourd'hui dans « une bibliothèque peu nombreuse mais choisie »? Et n'oublions pas, encore une fois, que l'opuscule de Formey a jadis joui d'une grande et légitime réputation : « Bon livre qui indique les bons livres », dit une note manuscrite tracée sur la garde de mon exemplaire.

Dans l'ouvrage du naturaliste et physicien Deleuze (1753-1835), *Eudoxe, Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie*[1], nous trouvons un autre de ces Plans de bibliothèque. « Les livres que vous devez choisir pour votre lecture habituelle, nous dit l'auteur, ce sont les classiques de toutes les nations. Je vous recommande de les réduire à un petit nombre. » Et, parmi ces classiques de toutes les nations, il nous cite bien Homère, Virgile. Dante, Milton, voire Klopstock, Wieland, Addison et Robertson, mais il oublie Shakespeare et Cervantès, il oublie Rabelais, Montaigne, Montesquieu et Voltaire. Il est vrai qu'il faudrait d'abord s'entendre sur le sens exact de ce mot « classique ».

On trouvera également dans le *Traité élémentaire de bibliographie* de Sylvestre Boulard (1750-1809?)[2],

1. Paris, 1810, 2 vol. in-8. Cf. Peignot, *Manuel du bibliophile*, t. I, pp. 405-406.

2. Chap. III, pp. 17-55. (Paris, Boulard, an XIII [1804] : in-8.)

un « Aperçu des principaux ouvrages qui doivent former la base d'une bonne bibliothèque ».

Un catalogue du même genre accompagne l'opuscule de N.-L.-M. Desessarts (1744-1810), *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse*[1].

Nous signalerons encore le *Plan d'une bibliothèque universelle... suivi du Catalogue des chefs-d'œuvre de toutes les langues et des ouvrages originaux de tous les peuples*, qu'Aimé Martin (1781-1844) a inséré à la fin du volume servant d'introduction au *Panthéon littéraire*[2]. Ce « catalogue », très développé, est certainement, avec le « choix » de Gabriel Peignot, ce qu'on a publié de plus judicieux et de plus pratique à ce sujet. Mais l'un aussi bien que l'autre, aussi bien que tous ceux qu'on peut rencontrer et proposer, ont besoin d'une « mise au point » préalable : car « les livres ont leur temps », « il se trouve une mode pour les livres, de même que pour les éventails, les gants, les rubans et autres merceries ». C'est Charles Sorel (1597[?]-1674) qui disait cela, il y a plus de deux cents ans, au début de son petit traité *De la connaissance des bons livres*[3], et la remarque est toujours vraie, toujours bonne à rappeler.

1. Pages 89-105 : en tête du *Nouveau Dictionnaire bibliographique portatif* du même auteur. (Paris, Desessarts, 1804; in-8.)

2. Pages 457-535. (Paris, Desrez, 1837 ; in-8.)

3. Pages 24 et 12. (Amsterdam, Boom, 1672.) Voir aussi,

Voici, à titre d'exemple, à titre aussi parfois de preuve de ces variations de goût et changements de modes, et avec son préambule, et les réserves et réflexions que nous avons cru devoir y joindre en notes, la liste des ouvrages recommandés par Gabriel Peignot[1] :

«... Je vais, avec toute la défiance possible de mes faibles lumières, indiquer ceux (les ouvrages) que j'ai toujours regardés, pris indistinctement chez les anciens et chez les modernes, comme les plus substantiels, comme les meilleurs, les uns au point de vue moral, les autres au point de vue du goût. Je ne parle ici que de livres dont la lecture convienne à tout le monde, de quelque profession que l'on soit. Je sais qu'il en est un grand nombre de fort bons qui ne se trouvent pas dans cette liste, peut-être trop restreinte selon les uns, et trop étendue selon les autres ; mais il me semble que ceux que je cite méritent la préférence : du moins je hasarde cette opinion d'après l'estime dont ils jouissent chez les peuples où la saine littérature est le plus en honneur, et d'après les jugements qu'en ont portés les plus grands rhéteurs et les hommes de goût. Au reste, chacun peut augmenter ou diminuer cette liste à son gré.

sur le « choix des livres », les pages 49 et suivantes de cet ouvrage de Charles Sorel.

1. *Traité du choix des livres*, pp. 202-205. (Paris, Renouard, 1817 ; in-8.)

RELIGION ET MORALE

La Bible, ou du moins *l'Évangile.*

L'*Imitation de Jésus-Christ.*

Pascal, *Pensées* et *Lettres Provinciales.*

Massillon, *Petit Carême.*

Cicéron, *Traité des devoirs.*

Sénèque et Plutarque, choix de leurs œuvres morales.

Montaigne, *Essais.*

Théophraste et La Bruyère, *les Caractères.*

La Rochefoucauld, *Maximes.*

PHILOSOPHIE POLITIQUE ET MORALE HISTOIRE NATURELLE, ETC.

Xénophon, *Cyropédie.*

Fénelon, *Télémaque.*

Mably, *Entretiens de Phocion*[1].

Pline l'Ancien, choix de ses œuvres[2].

Buffon, choix de ses œuvres.

1. Mably est à présent bien oublié et dépassé.

2. Dans sa lettre *Du moyen de dresser une bibliothèque...* (*Œuvres*, t. X, p. 116), La Mothe-Le Vayer dit que Pline l'Ancien est, à lui seul, « une bibliothèque entière » ; et Le Gallois, dans son *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe* (p. 2), confirme cet éloge par ce distique :

Quid juvat innumeris repleri scrinia libris ?
Unus præ cunctis Plinius esse potest.

LITTÉRATURE

1° Rhéteurs :

QUINTILIEN, *Institution oratoire.*

LA HARPE, *Cours de littérature*[1].

2° Orateurs.

DÉMOSTHÈNE et ESCHINE, Harangues.

CICÉRON, Oraisons.

PLINE LE JEUNE, *Panégyrique de Trajan.*

BOSSUET, *Oraisons funèbres.*

FLÉCHIER, *Oraisons funèbres.*

BOURDALOUE, MASSILLON, etc.

POÉTIQUE

HORACE et BOILEAU.

POÈTES ÉPIQUES

HOMÈRE, *l'Iliade* et *l'Odyssée.*

VIRGILE, *l'Énéide.*

LE TASSE, *la Jérusalem délivrée.*

MILTON, *le Paradis perdu.*

VOLTAIRE, *la Henriade*[2].

1. Nous ne manquerions pas aujourd'hui d'ajouter ici au moins un nom, celui de SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi, Nouveaux Lundis, Portraits littéraires*, etc.

2. L'ARIOSTE mériterait certainement de prendre place

POÈTES DRAMATIQUES

Sophocle, tragédies.

Aristophane, comédies.

Sénèque, tragédies.

Térence, comédies.

Corneille, Racine, Voltaire et Crébillon[1] tragédies.

Molière et Regnard, comédies.

POÈTES LYRIQUES, BUCOLIQUES, DIDACTIQUES, etc.

Anacréon et Pindare, *Odes*.

Théocrite, Bion et Moschus, *Idylles*.

Catulle, Tibulle et Properce, choix de leurs poésies.

Virgile, *Églogues* et *Géorgiques*.

Horace, *Odes*, *Épitres*, *Satires*.

Ovide, *les Metamorphoses*.

Ésope, Phèdre. La Fontaine et Florian. *Fables*.

Martial, choix d'épigrammes.

Juvénal et Perse, *Satires*.

Clotilde de Surville, poésies.

Malherbe, *Odes*.

dans cette section, au moins autant que le Tasse et surtout que Voltaire.

1. Crébillon pourrait être supprimé sans inconvénient.

Boileau, œuvres.

J.-B. Rousseau, choix de ses poésies.

Mme Des Houlières, *Idylles* et quelques poésies.

Voltaire, choix de ses poésies.

Gresset, œuvres choisies.

Delille, œuvres choisies.

Thompson, *les Saisons*[1].

ÉPISTOLAIRES

Cicéron, Pline le Jeune, Mme de Sévigné, lettres.

Voltaire, lettres choisies.

ROMANS

Cervantès, *Don Quichotte*.

Foë, *Robinson Crusoé*.

Lesage, *Gil Blas*.

Fielding, *Tom Jones*.

Richardson, *Clarisse Harlowe*.

HISTOIRE

Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*.

Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*.

Hérodote, Thucydide et Xénophon, leurs histoires.

1. On pourrait encore supprimer sans crainte, dans cette bibliothèque « de choix », Clotilde de Surville, Mme Des Houlières, Gresset, Delille, Thompson (plus généralement Thomson), et même J.-B. Rousseau, tous aujourd'hui bien déchus de leur ancienne gloire.

Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre.*

Tite-Live, son histoire romaine.

César, *Commentaires.*

Salluste, *Catilina* et *Jugurtha.*

Tacite, ses *Histoires*[1].

Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains.*

Vertot, *Révolutions romaines. Révolutions de Portugal* et *Révolutions de Suède*[2].

Saint-Réal, *Conjuration de Venise.*

Voltaire, *Histoire de Charles XII*[3].

BIOGRAPHIE

Plutarque, *Vies des hommes illustres.* »

Sur cette question du « choix des livres », on peut encore consulter avec fruit le *Catéchisme positiviste*

1. Et ses *Annales* aussi sans doute.

2. Comme Mably. Vertot et Saint-Réal sont présentement bien abandonnés et pourraient être supprimés de cette liste.

3. Nous ajouterions volontiers ici deux autres ouvrages de Voltaire, l'*Essai sur les mœurs* et le *Siècle de Louis XIV*, — sans parler du *Dictionnaire philosophique*, qui aurait immanquablement pris place dans une des sections précédentes. Mais que d'autres historiens mériteraient de figurer aujourd'hui sur cette liste! Le cardinal de Retz, Saint-Simon, etc.; et Augustin Thierry, Michelet, Taine, etc. Nous ne manquerions pas non plus d'ajouter aux *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu, *l'Esprit des lois* et les *Lettres persanes*. Il est à remarquer, en outre, que nulle mention n'est faite ici ni de Dante, ni de Shakespeare, ni de Rabelais, ni de Jean-Jacques Rous-

d'Auguste Comte (1798-1857)[1], où se trouve une liste de 150 volumes ou ouvrages destinés à composer la « Bibliothèque positiviste au XIX^e siècle » : — les « Catalogues des bibliothèques de Napoléon I^er » (bibliothèques de voyage, de la Malmaison, des Tuileries, etc.), publiés par M. Gustave Mouravit, dans son étude sur « Napoléon bibliophile »[2] : — le « Catalogue de livres (au nombre de 45), choisis par la Société Franklin pour les bibliothèques populaires »[3] ; — et les plans de bibliothèques insérés

seau, ni de Diderot, tous reconnus aujourd'hui pour des écrivains de premier ordre, mais qui, du temps de Peignot, n'avaient pas obtenu la renommée qu'ils ont acquise depuis.

1. Pages 37-40. (Paris, sans nom d'éditeur. En vente, 10, rue Monsieur-le-Prince, 1890 ; 3e édit.)

2. *Revue biblio-iconographique*, mai 1903 à 1905. Voir notamment le numéro de décembre 1903, pp. 589-591, où se trouve une lettre relative au projet de l'empereur (projet qui ne fut jamais exécuté) de faire imprimer une bibliothèque d'un millier de volumes pour son usage particulier. « Les volumes — imprimés sans marges, pour ne pas perdre de place, — seraient de cinq à six cents pages, reliés à dos brisé et détaché, et avec la couverture la plus mince possible. Cette bibliothèque serait composée d'à peu près : 40 volumes de Religion ; 40 des Épiques (Homère, Lucain, le Tasse, *Télémaque la Henriade*, etc.) ; 40 de Théâtre : 60 de Poésie ; 100 de Romans ; 60 d'Histoire. Le surplus, pour arriver à 1000, serait rempli par des Mémoires historiques de tous les temps. » Etc.

3. Dans *le Magasin pittoresque*, 1871, p. 139. Ce « Catalogue » est suivi de « Conseils aux fondateurs de bibliothèques populaires ». Sur ces bibliothèques et sur « une bibliothèque de pauvres gens », voir les considérations émises par Lamartine, dans la préface de *Geneviève, histoire d'une servante*, pp. 25 et s. (Paris, Librairie nouvelle, 1855) : « ... Ainsi,

dans les *Notes et Réflexions d'un lecteur*, de M. Albert Collignon[1]; dans *Fra i libri*, de MM. Guicciardi et F. de Sarlo[2]; dans *le Bonheur de vivre*, de sir John Lubbock[3]; etc.

Cette « liste de cent bons livres », donnée par sir John Lubbock dans ce dernier ouvrage, et formée par un auditoire d'ouvriers anglais, est, bien entendu et inévitablement, composée surtout de livres anglais. Les noms de Corneille, de Racine, La Fontaine, Montesquieu, Diderot, J.-J. Rousseau, etc., sont omis; mais on y voit resplendir ceux de Bunyan, de Keble, White, Smiles, etc. Comme l'avoue, du reste, spontanément l'auteur[4] : « Si je m'étais adressé à un auditoire français, ma liste aurait été très différente ».

de tout ce qui compose une bibliothèque complète pour un homme du monde ou pour une académie, à peine pourrait-on extraire cinq ou six volumes français à l'usage et à l'intelligence des familles illettrées, à la ville ou à la campagne... » (p. 30). « Il n'y a que les gens de loisir qui peuvent lire des livres en beaucoup de volumes.... » (p. 45). (Pour le peuple, il faut des ouvrages de peu d'étendue : nous voilà loin des romans-feuilletons!) Etc.

1. Page 16. (Paris, Fischbacher, 1896; in-18.)

2. Voir la *Revue bleue*, 11 février 1893, p. 163.

3. Tome I, pages 84-88. (Paris, Alcan, 1891; in-18.) — Voir aussi, comme « choix de livres », tout le chapitre que nous avons consacré, dans notre tome I, aux *Prédilections particulières et Auteurs préférés*, spécialement les articles relatifs à Grotius, à Gui Patin, à Daguesseau, Montesquieu, Gresset, etc.

4. Préface, p. II. — De même, dans l'enquête ouverte par MM. Guicciardi et F. de Sarlo et reproduite dans *Fra i*

Oui, autant de lecteurs, autant de choix différents, autant de bibliothèques distinctes, puisque, outre les changements dus au temps, « à la mode », chacun de nous a ses goûts propres, ses aptitudes spéciales, et que l'éducation, la profession, la nationalité, l'âge, le tempérament, l'état de fortune, etc., quantité d'éléments variant à l'infini, viennent influencer et déterminer ce choix.

* * *

Voici cependant, sur cette question du « choix des livres », quelques sages préceptes, qu'on fera bien de méditer et d'appliquer.

D'abord ces considérations de l'écrivain suisse Léonard Meister (1741-1811)[1] :

« La meilleure règle à suivre dans le choix de ses lectures est celle qu'il convient de s'imposer de bonne heure dans le choix de ses liaisons. Il faut toujours tâcher de vivre avec des êtres qui nous soient supérieurs à quelques égards, qui ne soient pas du moins trop au-dessous de nous-mêmes, et puissent nous donner l'espérance de nous rendre meilleurs ou plus aimables, et, s'il est possible, l'un

libri, c'est Dante qui arrive en tête, absolument comme dans l'enquête ouverte par la *Revue bleue* c'est Victor Hugo et Molière qui tiennent la corde. (Cf. *Revue bleue*, 11 février, 3 juin et 24 juin 1893, pp. 165, 677 et 801.)

1. *Ap.* Fertiault, *les Amoureux du livre*, pp. 252-253.

et l'autre. Il faut choisir d'abord les livres qui nous servent d'instituteurs, de guides et de maîtres; ce n'est qu'après avoir bien profité de ceux-là que nous pourrons nous attacher à d'autres comme à des amis, à des amis de tous les jours et de tous les instants, parce qu'il n'y a que ceux-là dont l'amitié nous rende vraiment heureux. »

Puis cette très remarquable lettre de Thomas Carlyle (1795-1881) « à un jeune homme sur le choix de ses lectures », lettre célèbre en Angleterre, dit Édouard Charton, qui l'a publiée dans les notes de son *Tableau de Cébès*[1], et que, vu son importance, je reproduis ici *in extenso* :

« Ce serait pour moi une véritable satisfaction de pouvoir seconder, par mes conseils, les généreux efforts que vous faites en vue de votre amélioration personnelle; malheureusement une longue expérience m'a convaincu que les conseils ont, en général, peu d'utilité, et en voici la principale raison : c'est qu'il est très rare, pour ne pas dire impossible, que les conseils soient bien donnés, aucun homme ne pouvant connaître assez parfaitement l'état d'esprit d'un autre pour se mettre à sa place; en sorte que c'est presque toujours à un personnage imaginaire que s'adresse le conseiller le plus sensé et le mieux intentionné.

1. Édouard Charton, *le Tableau de Cébès*. Souvenirs de mon arrivée à Paris, pp. 150-154. (Paris, Hachette, 1882 : in-12.)

« C'est pourquoi, au sujet des livres que vous devez lire, — vous que je connais si peu — je trouve à peine possible de vous dire rien de précis. Ce que je vous conseille toutefois et en toute assurance, c'est de rester fidèlement attaché à l'habitude de lire.

« Tout bon livre, tout livre plus sage que vous, vous apprendra quelque chose, et même beaucoup de choses, plus ou moins indirectement, si votre esprit est ouvert à l'instruction.

« Je considère comme juste et d'une application générale cet avis de Johnson : « Lisez le livre qu'un « désir et une curiosité honnêtes vous portent à lire ».

« Ce désir et cette curiosité sont, en effet, l'indice qu'il y a très probablement en vous ce qu'il faut pour que vous puissiez tirer un bon profit du livre.

« On a dit aussi : « Nos désirs sont les pressen-« timents de nos aptitudes ». C'est encore là une bonne parole, et, dans le sens où elle doit être comprise, un puissant encouragement pour tous les hommes sincères : elle n'est pas applicable seulement à nos désirs et aux efforts que nous devons faire pour nous instruire par la lecture, elle l'est à toutes les directions de notre esprit.

« Parmi toutes les choses les plus dignes de votre attention, attachez-vous avec une vive espérance à ce qui vous paraît le meilleur, le plus beau et le plus admirable. En suivant cette règle, après

maintes expériences (honnêtes, viriles, bien entendu, et non point puériles, légères, inconsistantes), vous reconnaîtrez peu à peu ce qu'il y a pour vous, en réalité, de plus digne de votre admiration, ce qui est moralement et intellectuellement votre élément, votre vrai terrain, en somme, ce qui peut vous être le plus profitable.

« Oui, je le répète avec conviction, tout désir sincère et honnête est un avertissement de la nature, et il faut en tenir grand compte. Mais, prenez garde! Il faut distinguer, avec la plus sérieuse attention, les vrais désirs des faux désirs.

« Les médecins nous permettent les aliments qui excitent en nous un appétit véritable : ils nous prescrivent, au contraire, de nous abstenir de ceux vers lesquels nous ne sommes attirés que par un faux appétit. Ce sont là de très bons conseils. Les lecteurs faibles, légers, qui courent de livres frivoles en livres frivoles, non seulement ne tirent rien de bon d'aucun d'eux, mais, au contraire, se font du mal avec tous; on peut parfaitement les comparer à ces personnes déraisonnables et ennemies de leur propre santé, qui se plaisent à se laisser tromper par leur goût irréfléchi pour les épiceries et les sucreries, quand leur appétit réel exigerait une alimentation nutritive et solide.

« Sous la réserve de ce commentaire, je vous recommande le conseil de Johnson.

« Et maintenant, je vous donnerai un autre avis.

« Tous les livres ne sont, à vrai dire, que l'histoire des hommes qui ont vécu, l'histoire de leurs pensées, de leurs actions : c'est à cet enseignement qu'aboutissent, en définitive, les lectures, de quelque nature qu'elles soient. En ce sens, on peut recommander les livres d'histoire proprement dits comme la base de l'étude de tous les autres livres, comme le préliminaire de tout ce que nous avons à espérer d'y trouver d'utile. Que le jeune lecteur commence donc par l'histoire du passé, et, en particulier, par l'histoire de son pays. Qu'il se livre avec application à ce genre d'études, et il en verra sortir, comme les branches d'un tronc d'arbre, un nombre infini de connaissances. Il se sera ainsi placé tout d'abord sur une haute et large chaussée, d'où il découvrira de vastes espaces, et, de là, il lui sera plus facile de choisir le lieu où il lui conviendra le mieux de se fixer.

« Ne vous laissez pas décourager, si, en cherchant à vous instruire, vous tombez dans quelque méprise, si vous reconnaissez que vous avez suivi quelque fausse direction : cela arrive à tous les hommes, dans leurs études comme en beaucoup d'autres choses. C'est avoir déjà profité que s'être aperçu qu'on a commis une erreur.

« Quiconque s'applique sincèrement, virilement, à bien faire, ne tarde pas à se sentir capable de faire mieux.

« Ce n'est au fond qu'à cette condition d'efforts incessants que les hommes peuvent se cultiver et s'améliorer. Matériellement, notre marche est d'abord un trébuchement, une tendance à tomber, et en même temps un effort pour nous relever, pour nous maintenir droits, jusqu'à ce que nous arrivions à savoir poser nos pieds solidement sur la bonne route. C'est là l'emblème de toutes nos entreprises dans la vie.

« Pour conclure, je vous rappellerai que ce n'est point à l'aide des livres seuls, ou même principalement grâce à eux, qu'on devient de tout point un homme. Étudiez-vous à vous acquitter fidèlement, dans quelque situation que vous vous trouviez, des devoirs qui vous sont directement ou indirectement imposés. Un poste vous est assigné : tenez-vous-y fidèlement, résolument, comme un vrai soldat. Dévorez en silence les chagrins qui ne manqueront pas de vous y assaillir. Nous sommes tous exposés à de pénibles épreuves dans les diverses conditions de notre existence; mais soyons toujours fermement disposés à ne pas abandonner notre tâche. On se perfectionne beaucoup plus sûrement encore par l'action, le travail, que par la lecture. Je vois s'élever une race d'hommes disposés à concilier, à réunir ces deux moyens infaillibles du progrès : accomplir sagement, vaillamment, ce qui est leur devoir dans leur état présent, et en même temps se préparer, par

l'instruction, à des œuvres plus importantes, quand elles viendront à leur portée.

« Recevez mes souhaits, mes encouragements, et croyez que je suis sincèrement tout à vous.

« Thomas CARLYLE. »

⁂

S'il y a doute, opposition et contradiction sur le nombre et sur l'espèce de livres à posséder, il est une sorte d'ouvrages qui échappe à cette règle et dont on ne saurait trop souhaiter l'abondance. Si, pour reprendre la comparaison de Voltaire, on n'a et l'on ne peut avoir qu'un petit cercle d'amis, on ne risque rien de posséder beaucoup de relations; si, d'accord avec Gœthe et avec Lacordaire[1], — « on ne devrait lire que ce qu'on admire », « il ne faut lire que les chefs-d'œuvre », — nous n'avons pas de temps à consacrer aux écrits de second ordre, et nous devons nous borner à nos maîtres préférés, il est non moins sage et avantageux d'être amplement pourvu d'ouvrages à consulter, de livres de recherches, de *référence* : dictionnaires, manuels, annuaires, répertoires, etc. Ici, seuls, l'emplacement

1. Cf. *supra*, t. I, p. 190. Et AUSONE :

Perlege quodcumque est memorabile.

« Étudie (lis jusqu'au bout) tout ce qui est digne de mémoire. » (*Idylles*, IV, trad. Nisard, p. 105; Paris, Didot, 1887.)

et la fortune dont vous disposez doivent limiter vos exigences.

C'est à propos de cette sorte de livres que La Mothe-Le Vayer écrivait, dans la lettre déjà plusieurs fois citée par nous[1] : « Quant à ces derniers [aux dictionnaires], je tiens, avec des personnes de grande littérature, qu'on n'en saurait trop avoir, et c'est une chose évidente, qu'il les faut posséder en pleine propriété, parce qu'ils sont d'un journalier et perpétuel usage, soit que vous soyez attaché à la lecture et intelligence de quelque auteur, soit que vous vaquiez à la méditation ou composition de quelque ouvrage ».

Notons encore cependant, à propos des dictionnaires, cette très juste remarque, extraite du prospectus de l'*Encyclopédie*[2] : « Ces sortes de collections... ne tiendront jamais lieu de livres à ceux qui chercheront à s'instruire ; les dictionnaires, par leur forme même, ne sont propres qu'à être consultés, et se refusent à toute lecture suivie ».

* * *

Nombre de lecteurs pourtant, à commencer par Voltaire lui même, ne se contentent pas de « quelques amis » et se répandent volontiers.

1. Lettre XIII, *Du moyen de dresser une bibliothèque....* (*Œuvres*, t. X, p. 109.)

2. *Ap.* d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, pp. 125-126. (Paris. Dubuisson. Bibliothèque nationale. 1864.)

« Jamais amant volage n'a plus souvent changé de maîtresse que moi de livres », disait Bayle (1647-1706)[1].

Emerson (1803-1882), « avec cette intrépidité d'assertion qui le caractérise, affirme quelque part que les hommes de génie doivent être de grands liseurs Je ne sais pas trop si, l'histoire en main, on pourrait prouver que cela est exact. Leibnitz, Voltaire, Gœthe, avaient énormément lu ; Descartes et Rousseau[2] étaient, au contraire, de petits liseurs, peu au courant de la tradition.... De nombreuses lectures, si elles sont judicieusement dirigées, faites avec discernement, avec un sérieux désir de s'orienter dans le monde intellectuel, n'oppriment point l'esprit, ne l'alourdissent point, comme on se plaît à le répé-

1. *Ap.* Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I, p. 369.

2. Jean-Jacques Rousseau, écrit David Hume, « a très peu lu durant le cours de sa vie, et il a maintenant renoncé tout à fait à la lecture. Il a très peu vu, et n'a aucune sorte de curiosité pour voir et observer. Il a, à proprement parler, réfléchi et étudié fort peu, et n'a, en vérité, qu'un fonds peu étendu de connaissances. Il a seulement *senti* durant toute sa vie ; et, à cet égard, sa sensibilité est montée à un degré qui passe tout ce que j'ai vu jusqu'ici ; mais elle lui donne un sentiment plus aigu de peine que de plaisir. Il est comme un homme qui serait nu, non seulement nu de ses vêtements, mais nu et dépouillé de sa peau, et qui, ainsi au vif, aurait à lutter avec l'intempérie des éléments qui troublent perpétuellement ce bas monde. » « Certes, ajoute Sainte-Beuve, après avoir cité cette lettre de David Hume (*Causeries du lundi*, t. II, pp. 79-80), il est impossible de mieux représenter l'état moral et physiologique de Rousseau. » Cf. *infra*, chap. XII, p. 306.

ter sans y avoir suffisamment réfléchi. La vérité est qu'elles le dégagent, l'étendent, le mettent à même de vivre de la vie la plus variée, la plus intense, la plus riche [1]. »

M. Albert COLLIGNON, qui a particulièrement étudié cette question, y revient souvent, et il est d'avis, lui aussi, *presque toujours*, qu'il faut lire beaucoup.

« Nous devons lire beaucoup, — dans tous les sens du mot *beaucoup*. Je ne suis point partisan du précepte ancien, *multum non multa* [2], et c'est aussi en plus d'un sens que je redoute *l'homme d'un seul livre* [3].

« Le charme de la vaste lecture, et qui en varie presque à l'infini le plaisir, est de chercher le vrai,

1. Jules LEVALLOIS, *l'Année d'un ermite*, Comment on reste libre, p. 18.

2. Cependant, dans le même ouvrage, *la Religion des Lettres*, page 111, M. Albert Collignon estime qu' « il faut lire beaucoup, *peu de livres, toujours les mêmes*, [c'est-à-dire précisément *multum non multa*] les meilleurs dans le genre de son talent et de son travail, se pénétrer de leur substance, comme on se nourrit d'aliments sains et solides pour former son tempérament ». Et page 94 : « Trop de lecture rend l'esprit paresseux et désaccoutume d'écrire. Un livre ne doit être, pour un homme de lettres, qu'un point de départ, la branche... d'où l'imagination ailée prend son vol. » etc. — Cf. le mot (déjà cité : tome I, page 195, note 2) du Père GRATRY : « La lecture, cette paresse déguisée.... » (*L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 7 novembre 1899, col. 778.)

3. *Timeo hominem unius libri*, sentence attribuée à saint Thomas d'Aquin : cf. Jean DARCHE, *Essai sur la lecture*, pp. 157-158.

le bon et le bien dit, partout, même au milieu de l'alliage médiocre qui l'entoure, comme on découvre un diamant dans la terre ou des paillettes d'or dans des sables et des minerais sans valeur. On a le plaisir de la chasse et de la trouvaille. Après les rares chefs-d'œuvre, si vite épuisés, bien des livres aimables, quoique secondaires, méritent encore notre attention. Quelques lignes d'un inconnu suffisent à témoigner dans quelle estime nous devons l'avoir.... Le goût affiné et fortifié à la fois dans le commerce habituel des écrivains supérieurs, discerne ensuite et sait choisir avec tact, avec promptitude, avec délicatesse, ce qui mérite l'attention dans les écrivains secondaires. « Il sied, disait Sainte-Beuve, à tout « estomac viril et à tout esprit émancipé de lire tout « et de s'adresser à des auteurs de tout bord et de « toute opinion. » Expliquant à son tour comment il faut lire, Joubert a dit : « Quand je ramasse des « coquillages et que j'y trouve des perles, j'extrais « les perles et je jette les coquillages [1]. »

« Il faut à l'homme de lettres une lecture immense : mais, pour être profitable, elle doit être raisonnée. Comme la culture de la terre varie suivant la nature du sol, la lecture, suivant les auteurs, doit aussi différer : tantôt profonde et insistante, tantôt légère et variée. Ainsi relire, creuser, fouiller, médi-

1 Albert Collignon, *la Religion des Lettres*, pp. 92-93.

ter les œuvres des génies profonds, parcourir rapidement les œuvres des génies superficiels, telle me semble la bonne méthode pour unir l'étendue à la solidité.

« La lecture, fécondée par la réflexion, alimente l'esprit et l'étend. Je ne sais qui l'a appelée « le fu-« mier de l'intelligence[1] ».

Relire, relire et méditer les chefs-d'œuvre qui s'adaptent le mieux à nos goûts et à nos besoins, et parcourir les livres de valeur moindre ou d'intérêt secondaire pour nous, tel est donc le meilleur programme. A mesure, d'ailleurs, qu'on avance dans la vie, on devient plus difficile dans le choix de ses lectures, et, en même temps que le goût s'affine, les yeux s'affaiblissent et ne nous prêtent plus le même secours : double raison pour moins se prodiguer, se montrer plus avare de son attention et de son temps.

« Il me semble surtout que, sur le soir de la vie, a dit, dans une de ses meilleures pages, l'archevêque de Reims Landriot (1816-1874)[2], il doit y avoir un bonheur tout spécial à s'asseoir à son foyer, et à relire quelques-uns de ces bons auteurs qui nous ont autrefois charmé[3]; puis à redescendre le cours de

1. Albert Collignon, *op. cit.*, p. 193.

2. *Ap.* Jean Darche, *op. cit.*, pp. 329-330.

3. « Étudier de mieux en mieux les choses qu'on sait, voir et revoir les gens qu'on aime, délices de la maturité. » (Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. IV, p. 351.) Cf. aussi *supra*, t. I, p. 200.

nos lectures et des circonstances qui les ont accompagnées.... Que de souvenirs vous trouverez ainsi le long de ce chemin recommencé par la pensée! que de douces émotions vous feront éprouver ces vieilles pages que vous avez lues si souvent! Vous y retrouverez à chaque ligne le parfum de tant de souvenirs, et peut-être aussi quelques tristes impressions, que le temps aura à peine calmées. Pour moi, c'est là un des plaisirs purs que je me promets dans ma vieillesse, si le Ciel doit prolonger ma vie : rouvrir quelque vieux livre poudreux, y surprendre les traces de mes impressions; recommencer avec lui tout un itinéraire; suivre, en les reprenant, les vestiges de notre vie commune à travers les années; lui demander de nouvelles idées, ou du moins éclairer davantage ce que déjà maintes fois il m'aura dit, l'éclairer par la lumière plus vive de l'expérience et de la maturité de l'âge.... Non, après la compagnie de Dieu, des bonnes pensées qu'il inspire, et des vrais amis, je ne prévois rien de meilleur pour ces jours peut-être si longs que nous réserve l'hiver de la vie; je ne vois rien de mieux que cette lumière qui se projette sur le passé, et revient se mélanger aux pensées dernières d'une existence qui s'en va. »

Sur le plaisir des *relectures*, Doudan non plus ne tarit pas :

« J'aime à relire les mêmes livres[1]. »

1. Doudan, *Lettres*, t. II, p. 27.

« De notre temps surtout, qui n'est pas très riche en choses vraiment nouvelles, il faudrait s'accoutumer à un plus grand plaisir que de lire et qui est de relire. On a fini alors avec la fatigue de faire connaissance ; on revoit des lieux qu'on a vus, qu'on a un peu ou beaucoup oubliés, et qu'on a plaisir à revoir. Il est bien entendu qu'il faut que ce soient de beaux livres, qui ont des tours, des détours, des petits appartements. Il y a bien des plaisirs dans ces *relectures*. On compare ses impressions passées aux impressions nouvelles qu'on reçoit ; on fait des découvertes; on en entrevoit de nouvelles dans les pages qui suivent, sans être travaillé par cette curiosité ennuyeuse qui dit : « Comment cela finira-t-il[1]? »

« ... Bien que *relire* soit beaucoup plus agréable que lire. Il y a dans la première curiosité que donne un livre inconnu une petite impatience assez pénible, comme quand on attend le mot décisif à la fin des replis d'une longue phrase allemande[2]. »

Jules Levallois nous avoue, lui aussi, que, « sans chercher à imiter en quoi que ce soit Paul-Louis Courier et Royer-Collard[3], je suis de mon mieux

1. Doudan, *loc. cit.*, t. IV, p. 207.

2. Id., *loc. cit.*, t. IV, p. 254.

3. Cf. *supra*, t. I, p. 186 : « Mes livres font ma joie.... J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois.... » (P.-L. Courier, lettre du 10 septembre 1793 : *Œuvres*, p. 425; Paris, Didot, 1865; in-18.) « ... Le mot de Royer-Collard à Alfred

leur exemple, et je relis beaucoup plus que je ne lis[1]. »

Sainte-Beuve, auquel on ne saurait trop recourir en pareille matière, donne cet excellent avis[2] :

« L'homme de goût, quand même il n'est pas destiné à enseigner, et s'il avait tout son loisir, devrait, pour lui seul, revenir, tous les quatre ou cinq ans, ce me semble, sur ses anciennes et meilleures admirations, les vérifier, les remettre en question comme nouvelles, c'est-à-dire les réveiller, les rafraîchir, au risque même de voir s'y faire, çà et là, quel-

de Vigny : « Je ne lis plus, monsieur, je relis ». (Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XI, p. 524.) « La lecture a ses « *brouillons* (ses essais, ses travaux préliminaires), comme « les ouvrages, » disait un jour Piron à Fontenelle, — c'est-à-dire que, pour bien comprendre un livre et s'en former une idée nette, *lire* ne suffit pas, il faut *relire*. Relisons donc sans cesse. On ne s'attendait pas assurément qu'un mot de Piron irait en rejoindre un autre de Royer-Collard. » (Id., *Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 465.)

1. Jules Levallois, *op. cit.*, p. 30.

2. *Causeries du lundi*, t. XV, p. 379. C'est encore à Sainte-Beuve *op. cit.*, t. II, p. 312) que j'emprunte, à propos de *relectures*, les anecdotes suivantes, relatives au mari de la célèbre Mme Geoffrin (1699-1777) : « Il paraît avoir peu compté dans sa vie (dans la vie de Mme Geoffrin), sinon pour lui assurer la fortune qui fut le point de départ et le premier instrument de la considération qu'elle sut acquérir. On nous représente M. Geoffrin vieux, assistant silencieusement aux dîners qui se donnaient chez lui aux gens de Lettres et aux savants. On essayait, raconte-t-on, de lui faire lire quelque ouvrage d'histoire ou de voyages, et, comme on lui donnait toujours un premier tome sans qu'il s'en aperçût, il se contentait de trouver « que l'ouvrage « était intéressant, mais que l'auteur se répétait un peu ». On

que dérangement : l'essentiel est qu'elles soient vives. Mais soyez tranquilles sur le résultat : toutes celles de ces admirations qui sont bien fondées, et si lui-même, lecteur, en son âme secrète, n'est pas devenu, dans l'intervalle, moins digne d'admirer le Beau, toutes ou presque toutes gagneront et s'accroîtront à cette revue sincère : les vraiment belles choses paraissent de plus en plus telles en avançant dans la vie et à proportion qu'on a plus comparé. »

Et, pour conclure :

« Sachons bien que la plupart des hommes de ce temps qui sont lancés dans le monde et dans les affaires *ne lisent pas*, c'est-à-dire qu'ils ne lisent que ce qui leur est indispensable et nécessaire, mais pas autre chose [1]. Quand ces hommes ont de l'esprit, du

ajoute que, lisant un volume de l'*Encyclopédie* ou de Bayle, qui était imprimé sur deux colonnes, il continuait, dans sa lecture, la ligne de la première colonne avec la ligne correspondante de la seconde, ce qui lui faisait dire « que l'ouvrage lui paraissait bien, mais un peu abstrait ». Ce sont là des contes tels qu'on en dut faire sur le mari effacé d'une femme célèbre. Un jour, un étranger demanda à Mme Geoffrin ce qu'était devenu ce vieux monsieur qui assistait autrefois régulièrement aux dîners et qu'on ne voyait plus ? — « C'était mon mari : il est mort. »

1. Cf. le mot de Mme Swetchine (*Pensées*, *ap.* comte de Falloux, *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, t. II, p. 88) : « On lit tout à présent, hors les livres » ; et Charles Nodier (*l'Amateur de livres*, dans *les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 82) : « (Les bibliophiles disparaissent) ... Aujourd'hui l'amour de l'argent a prévalu : les livres ne portent point

goût, et une certaine prétention à passer pour littéraires, ils ont une ressource très simple, ils font semblant d'avoir lu. Ils parlent des choses et des livres comme les connaissant. Ils devinent, ils écoutent, ils choisissent et s'orientent à travers ce qu'ils entendent dire dans la conversation. Ils donnent leur avis et finissent par en avoir un, par croire qu'il est fondé en raison [1]. »

d'intérêt.... Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la banque, nos grands hommes d'État, nos grands hommes de lettres, sont généralement *bibliophobes.* »

1. SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. II, p. 379. Sainte-Beuve nous avertit encore (*op. cit.*, t. XI, p. 22) que « le théâtre est ordinairement la littérature des gens du monde qui n'ont pas le temps de lire ». Déjà, au XVIII[e] siècle, Vauvenargues disait (De l'Amour des sciences et des lettres : *Œuvres choisies*, p. 199; Paris, Didot, 1858; in-18) : « La plupart des hommes honorent les lettres comme [ils honorent] la religion et la vertu; c'est-à-dire comme une chose qu'ils ne peuvent ni connaître, ni pratiquer, ni aimer. »

V

LIVRES DE LUXE ET BOUQUINS

Le beau livre, le livre de luxe, a naturellement trouvé, de tout temps, des appréciateurs et des admirateurs[1] : on ne peut méconnaître, en effet, pour le simple usage même, pour la lecture ou l'étude, le très puissant attrait et toute l'importance

1. Il a aussi trouvé parfois, à différentes époques, des dénigreurs et contempteurs. Aux premiers siècles de l'Église, saint Jérôme (331-420) condamnait les dépenses faites pour l'ornementation des livres : « On teint les parchemins en pourpre, dit-il, on les couvre de lettres d'or, on revêt les livres de pierres précieuses, et les pauvres meurent de froid à la porte du temple : *Gemmis codices vestiuntur, et nudus ante fores emoritur Christus.* » (*Ap.* Géraud, *Essai sur les livres dans l'antiquité*, p. 138.) Plus tard, les disciples de saint Bernard (1091-1153), les austères religieux de Cîteaux, blâmaient sans relâche leurs confrères et rivaux, les bénédictins de Cluny, d'enluminer et adorner les manuscrits, et il y avait même un des statuts de leur règle qui leur défendait d'employer, dans la confection des manuscrits, l'or, l'argent et même les vignettes. (Cf. Lecoy de la Marche, *les Manuscrits et la Miniature*, pp. 163-164; et Géraud, *op. cit.*, p. 53.) « Nombre de petites communautés de Cîteaux ont laissé corrompre et pourrir de beaux manuscrits, ou en ont donné les feuilles à leurs cuisiniers pour mettre sous la pâte, envelopper leur tabac, ou vendre aux épiciers et beurriers. »

que possède l'extérieur du livre : — un format commode, ni trop grand ni trop petit ; un caractère d'impression bien net et suffisamment gros, que l'œil perçoive aisément et suive sans fatigue ; un papier de bonne qualité, dont, notamment pour nos papiers d'aujourd'hui, la blancheur ne miroite pas et n'éblouisse pas le regard ; enfin une correction de texte irréprochable[1].

(Dom GUITON, ancien bibliothécaire de l'abbaye cistercienne de Clairvaux, 1744, *ap.* FERTIAULT, *les Légendes du livre*, p. 200.) « Nous lisons, au contraire, dans la Vie de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, que, parmi les livres qu'il fit venir d'Angleterre, se trouvaient les Épîtres de saint Paul écrites en lettres d'or. Le même saint priait une abbesse copiste de transcrire pour lui les Épîtres de saint Pierre avec de l'encre d'or, *et cela par respect pour les Saintes Écritures.* » (GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 53-54.)

1. « La correction, la plus belle parure des livres. » (G.-A. CRAPELET, *Études pratiques et littéraire sur la typographie*, p. 20.) Le célèbre imprimeur vénitien Alde Manuce disait qu'il voudrait racheter d'un écu d'or toute faute pouvant se rencontrer dans ses livres : « ... Sic tamen doleo, ut, si possem, mutarem singula errata nummo aureo ». (*Ap.* Ambroise FIRMIN-DIDOT, *Essai sur la typographie*, col. 647.) Une légende rapporte « que Robert Estienne exposait des épreuves devant sa maison, voisine du Collège de Beauvais et des Écoles du Droit Canon (*e regione Scholæ Decretorum*) situées rue Saint-Jean-de-Beauvais, et qu'il donnait une récompense aux écoliers qui y découvraient des fautes. Si ce moyen a été employé par Robert Estienne, il n'a pu lui sauver que des incorrections très légères, car ce savant imprimeur avait lu et relu ses épreuves avant de les exposer, et les écoliers n'étaient pas de force à découvrir des fautes graves après la lecture d'un homme aussi habile et aussi exercé dans ce genre de travail. D'ailleurs, le fait en lui-même, qui n'est rapporté que comme un on-dit par Jans. Almeloveen dans

Nous avons vu ce que disait David Ancillon[1] : « Il est certain que moins les yeux ont de peine à lire un ouvrage, plus l'esprit a de liberté pour en juger ; comme on y voit plus clair, et qu'on en remarque mieux les grâces et les défauts lorsqu'il est imprimé que lorsqu'il est écrit à la main, on y voit aussi plus clair quand il est imprimé en beaux caractères et sur du beau papier, que quand il l'est sur du vilain et en mauvais caractères[2]. »

Et « notre bon Rollin » : « Une belle édition, qui frappe les yeux, gagne l'esprit, et, par cet attrait innocent, invite à l'étude[3] ». « Tous ceux qui aiment les livres comprendront cela », ajoute M. Mouravit[4].

sa *Dissertatio de Vitis Stephanorum*, me paraît fort douteux, » etc. (G.-A. Crapelet, *op. cit.*, pp. 213-214.) Et lord Byron à son imprimeur Murray : « Je me soucie moins que vous ne pourriez croire du succès de mes ouvrages, *mais la moindre faute de typographie me tue....* Corrigez donc, si vous ne voulez me forcer à me couper la gorge. » (*Ap.* Id., *op. cit.*, p. 304.) Ambroise Firmin-Didot (*op. cit.*, col. 618) dit très justement, en parlant des *coquilles*, que « ces erreurs et transpositions de lettres blessent encore plus l'œil typographique qu'une note fausse ne blesse une oreille musicale ».

1. Cf. *supra*, t. I, p. 146.

2. *Ap.* Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, art. Ancillon, t. II, p. 70. (Paris, Desoer, 1820.)

3. *Ap.* Mouravit, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 159.

4. *Ibid.* Voici un exemple qui confirme l'assertion du « bon Rollin » : « Un de nos illustres contemporains, grand ami des livres, se plaît, en montrant sa riche bibliothèque, à déclarer qu'il étudie avec plus de facilité dans un bel exemplaire, et qu'il choisit toujours pour cela celui dont le papier

Écoutez encore, du même sagace bibliographe, cette ingénieuse et concluante comparaison, où le livre mal imprimé et défectueux est assimilé au lecteur qui hésite, ânonne, se reprend et se fourvoie sans cesse :

« Qu'un lecteur malhabile entreprenne de vous lire une belle œuvre : si ses hésitations, ses intonations fausses, la rudesse de son organe, la gaucherie de son interprétation, brisent constamment vos efforts pour être attentif, et émoussent en vous, si l'on

est le plus ferme au toucher et la justification typographique la plus agréable à l'œil. Nous sommes tout à fait de son avis : il sort d'un beau livre une sérénité calme, une heureuse harmonie, qui rendent attrayants les plus graves travaux. En vérité, c'est une chose très désirable, dans un livre, que la bonne condition ; elle annonce presque toujours d'ailleurs la bonne édition, dont la recherche indique un nouveau genre de préférences, plus sérieuses que les préférences artistiques. » (Antony Méray, les Diverses Façons d'aimer les livres : *Annuaire du Bibliophile*, 1861, p. 150 ; Paris, Meugnot, 1861.) Remarquons cependant que « les beaux livres » ne sont pas et ne peuvent pas être des instruments de travail. M. Henri Beraldi (cité par Mme Renée Pingrenon, la Vénération du livre, *Revue biblio-iconographique*, février 1904, pp. 88-89) dit à ce sujet : « ... Vous n'êtes pas sans posséder probablement quelques plats ou quelques assiettes de vieille faïence ? — Oui, certes, comme tout le monde aujourd'hui. — Mangez-vous dedans ? — Par exemple ! Pour les casser ! Je les accroche aux murs comme ornement, et je les regarde. — Eh bien ! cher monsieur, il en est de même des livres. Pour lire, je prends des volumes Charpentier et Hachette (2 fr. 75). Mais les livres rares ne sont pas des instruments de travail, ce sont des objets de curiosité précieux, faits pour être manipulés modérément et avec précaution, tout comme une porcelaine de Chine. »

peut dire, le sentiment de la lecture, le plaisir que vous vous étiez promis ne deviendra-t-il pas un supplice? et quel profit rapporterez-vous de ce labeur? Ainsi en est-il d'un livre où les incorrections, l'imperfection du tirage, le peu d'élégance ou l'usure des caractères offensent le regard, lassent la patience et mettent à chaque instant le lecteur en défiance de l'exactitude du texte qu'il a sous les yeux. Avec quel plaisir, au contraire, — plaisir intime et charmant, — l'intelligence se laisse aller à suivre ces élégantes petites avenues, si gracieuses, si bien alignées, où le spectacle qui se déroule le long du chemin apparaît mille fois plus attrayant et sympathique; avec quelle jouissance l'homme sérieux dévore ce volume, où l'exactitude scrupuleuse de la correction, l'égalité parfaite du tirage, le choix intelligent et délicat d'un type approprié à la nature de l'œuvre, viennent s'ajouter à la beauté des caractères, aux harmonieuses proportions du format et de la *justification*[1]! »

C'est ce qui faisait dire à l'un des anciens historiens de l'imprimerie, à André Chevillier (1636-1700): que « rien n'est plus agréable aux yeux » qu'un beau livre, et qu' « on ne se lasse point de le regarder[2] ».

1. *Op. cit.*, pp. 162-163. La *justification*, c'est-à-dire « la longueur des lignes ». (Littré, *Dictionnaire*.)

2. C'est à propos du *Corps du Droit civil*, avec les commentaires d'Accurse, imprimé à Paris, en 1576, en cinq

Et ce n'est pas seulement aux yeux, mais à la main, au toucher, qu'un beau livre est agréable : « Je deviendrais aveugle que j'aurais encore, je le crois, du plaisir à tenir dans mes mains un beau livre, s'est un jour écrié Silvestre de Sacy (1801-1887)[1]. Je sentirais du moins le velouté de sa reliure, et je m'imaginerais le voir. J'en ai tant vu ! »

« Il en est de la forme [et de l'aspect extérieur] des livres comme de la physionomie des personnes, a-t-on ingénieusement remarqué[2] : l'impression que l'une et l'autre produisent est favorable ou fâcheuse, indépendamment du mérite des individus et des ouvrages. »

volumes in-folio, que Chevillier témoignait cet enthousiasme, enthousiasme qu'il explique, d'ailleurs, et justifie par la description détaillée, et en quelque sorte technique, de l'ouvrage en question : « ... Livre où l'on voit, dans une même page, un très grand travail, toutes sortes de bons caractères gros et menus, une bonne encre, le rouge mêlé agréablement avec le noir, le grec bien formé, cinq ou six colonnes d'impression, les lignes bien droites, les mots bien assemblés, une bonne correction, enfin une feuille chargée de différents caractères, et le tout sans confusion. C'est, à mon avis, un chef-d'œuvre de l'art, et ce que j'ai vu, en matière d'imprimerie, de plus accompli, et de plus agréable aux yeux. On ne se lasse point de regarder ce livre quand on l'a en grand papier, » etc. (André Chevillier, *l'Origine de l'Imprimerie de Paris*, p. 60. Paris, Jean de Laulne, 1694. Cf. aussi, sur cet ouvrage, ce « chef-d'œuvre de l'art », imprimé par Olivier Harsy, Ambroise Firmin-Didot, *op. cit.*, col. 789.

1. *Variétés littéraires*, t. I, p. 250, Catalogue de la bibliothèque de feu J.-J. de Bure.

2. M. de L** (*sic*), *ap.* Fertiault, *les Amoureux du livre*, p. 309.

Voici, d'autre part, en quels termes émus et précis, nettement et minutieusement circonstanciés, un de nos contemporains, que les merveilles du ciel ne sont pas seules à passionner, qui sait comprendre et admirer toutes les splendeurs, M. Camille FLAMMARION (1842-....), a décrit *le bonheur de la bibliophilie* :

« Prendre dans ses mains un beau livre, d'une édition soignée, agréable à lire au point de vue typographique, bien imprimé, larges marges, bon papier, reliure élégante, gravures de maîtres, pas trop lourd à la main, et regarder ce livre avant de le lire, le dos appuyé dans un fauteuil confortable, la lampe derrière soi, le parcourir, en prendre possession, et le lire ensuite à loisir en en savourant toutes les qualités de pensée et de style; puis le retrouver plus tard sur les rayons d'une bibliothèque non fermée, accessible à tous les caprices de la main, en compagnie d'une quantité d'autres non moins hautement appréciés : c'est là un exquis plaisir de l'esprit, qui rend toujours trop brèves et trop fugitives les heures passées dans la bibliothèque. Oh! que les livres sont de bons amis ! Nous les choisissons à notre goût[1], nous les consultons, ils nous sont fidèles, ils nous instruisent, nous éclairent, nous guident, nous consolent.

1. « Les livres sont des amis, de bons amis, que nous choisissons à notre gré, » etc. : voir, à propos de cette comparaison, notre tome I, page 217, note 2; et *infra*, pages 154, 158 et s., citations d'Édouard Laboulaye, d'Alexandre Piedagnel et de Jacques Normand.

C'est une société intellectuelle, intelligente, distinguée, de tous les temps, de tous les pays, que nous associons à notre esprit en nos heures de rêveries, de méditation et de repos[1]. »

* * *

Mais, à côté des luxueuses publications et des coûteuses raretés et merveilles de l'imprimerie, les volumes à bon marché, les humbles et pauvres livres, les « bouquins », pour les appeler par leur nom vulgaire[2], ont eu aussi leurs apologistes. Voici les belles

1. Camille FLAMMARION, *Stella*, pp. 408-409.

2. « BOUQUIN : livre ancien, livre d'occasion. Diminutif ironique de l'allemand *buch* (prononcez *bouc*). Se prend indifféremment en bonne et en mauvaise part. » (Lorédan LARCHEY, *ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 245.) « SAINT-ANGE. Ce serait une honte si, après avoir tant parlé de *bouquin*, je laissois eschapper l'occasion d'apprendre de toy pourquoi on appelle ainsi les vieux livres. — MASCURAT. J'ai autrefois observé, estant à Basle, que les Allemands appellent un livre *Buc* ou *Bouc*, comme quelques-uns prononcent; et d'autant que les plus anciens livres imprimés nous sont venus d'Allemagne, où l'impression fut trouvée.... cela a esté cause que les François voulant parler d'un vieil livre ont dit que c'estoit un *Buc* ou *Bouquin*, comme qui diroit un de ces vieux livres d'Allemagne, qui ne sont plus bons qu'à faire des fusées. » (Gabriel NAUDÉ, *ap.* MOURAVIT, *op. cit.*, p. 393.) « Les bouquins, ce sont les sans-culottes des bibliothèques! » s'écriait GRÉGOIRE, dans son rapport sur les bibliothèques, en 1794. « Les bouquins, disait-il encore, oui, dans les bibliothèques, ce sera comme dans la société! On n'appréciera que les sottises bien habillées, les fadaises nobiliaires et autres, couvertes en maroquin, dorées sur tranche, tandis qu'on méconnaîtra ces pauvres livres mo-

et hautes considérations formulées à leur sujet par trois éminents bibliographes du siècle dernier, Hippolyte Rigault (1821-1858), Édouard Laboulaye (1811-1883) et le bibliophile Jacob (Paul Lacroix, 1807-1884) :

« Quoi de plus désirable que la passion des vieux livres? dit Hippolyte Rigault[1]. Non des rares et des coûteux : celle-là, c'est le privilège des riches et des enrichis ; encore n'est-elle souvent qu'une passion factice et toute de vanité, une manière de donner à des millions un air intellectuel, chez les faux bibliophiles.... L'amour des vieux livres, humbles, mal reliés, qu'on achète pour peu de chose et qu'on revendrait pour rien, voilà la vraie passion, sincère, sans artifice, où n'entrent ni le calcul, ni l'affectation. C'est un bon sentiment que ce culte de l'esprit et ce respect touchant pour les monuments les plus délabrés de la pensée humaine ; c'est un bon sentiment que cette vénération pour ces livres d'autrefois qui ont connu nos pères, qui ont peut-être été leurs amis, leurs confidents. Voilà les sentiments qu'éveille dans le cœur l'amour des vieux volumes : aimable passion qui est plus qu'un plaisir, qui est presque une vertu.... On compte ses prisonniers avec un air vainqueur ; on les range un par un sur

destes, dont les services pourtant compensent bien le misérable costume : » etc. (Eugène Despois, *le Vandalisme révolutionnaire*, chap. xvi, p. 212.)

1. *Ap.* Mouravit, *op. cit.*, pp. 170-172.

de modestes rayons ; ils seront aimés, choyés, dorlotés, malgré leur indigence, comme s'ils étaient vêtus d'or et de soie. »

Et Édouard Laboulaye[1] :

«... Ces livres splendides et curieux ne sont pas faits pour ceux qui lisent ; ils appartiennent, par le droit de l'argent, à ceux qui, de Boileau, n'ont retenu qu'un seul vers, qu'ils ont pratiqué toute leur vie :

Cinq et quatre font neuf; ôtez deux, reste sept.

« Adieu donc, chefs-d'œuvre de Pasdeloup, de Derome, de Niedrée, de Duru, de Capé, de Bauzonnet, beaux livres que j'ai admirés, mais que je n'osais toucher, tant vous étiez brillants d'or et de soie ! A prendre les livrées de la fortune, vous voilà devenus volages et perfides comme elle. Que vous valez bien mieux sous une modeste couverture de basane ou de parchemin ! Vous n'êtes pas alors ces bijoux que convoite le riche, ces raretés que les amateurs couvrent d'or. Personne ne vous envie ; vous n'avez pas de prix sur le marché ; vous n'êtes que la voix de l'humanité, cette voix qui, au travers des siècles, amuse notre enfance, console et dirige notre âge mur, et, après nous avoir appris à bien vivre, nous aide à bien mourir.... Restez donc avec moi, pauvres livres de ma jeunesse, hirondelles blessées que j'ai

1. *Études morales et politiques*, Sur un catalogue, pp. 385-386. (Paris, Charpentier, 1871 ; 5e édit.)

recueillies sous mon toit. Vous n'en sortirez qu'après moi, pour retourner aux quais d'où je vous ai tirés : vous y attendrez quelque maître aussi obscur, mais qui, lui aussi, vous aimera pour ce que lui diront ces pages que la lecture a fatiguées. Vous ne m'avez apporté ni la richesse, que je ne vous demandais pas, ni la gloire, qu'à vingt ans il était permis de rêver ; mais vous m'avez donné des amis fidèles et qui, chaque jour, me sont plus familiers et plus chers : un Cicéron, un Dante, un Shakespeare, un Milton, un Corneille, un Gœthe, belles et nobles figures, grands cœurs encore plus que grands esprits, maîtres toujours prêts à nous guider et à nous soutenir au milieu des défaillances et des épreuves de la vie, qui, en nous apprenant ce qu'ils ont souffert, nous apprennent aussi à haïr ce qu'ils ont maudit, à chérir ce qu'ils ont aimé, et nous enseignent enfin par leur exemple et leurs leçons que l'amour des Lettres n'est point un goût stérile, mais, sous un autre nom, l'amour même de la justice et de la vérité[1]. »

Quant au bibliophile Jacob, qui a tant écrit et tant fait pour l'amour des Lettres et l'amour des livres, voici l'apostrophe qu'il adresse aux vieux livres, aux *bouquins*, en quels termes émus il en parle[2] :

1. C'est aussi ce que nous avons dit dans notre préface, en traçant le plan de notre ouvrage : cf. t. I, pp. I et II.

2. *Ma République*, A propos de ma République, pp. 9-10. (Paris, Delahays, s. d.)

« Salut, vieux livres, quels que vous soyez, vous qui tapissez les parapets de la Seine, depuis la Grève jusqu'aux Tuileries, vous qui rivalisez avec les parfums du Marché aux Fleurs, vous qui changez de couleurs et de formes sous l'influence humide des brouillards de la rivière et sous les ardeurs du soleil de midi, vous qui passez sans cesse de mains en mains avant de trouver un père adoptif, vous qui reviendrez tôt ou tard à votre station en plein air, jusqu'à ce que vos ruines tombent pièce à pièce dans la hotte du chiffonnier; salut, vieux livres, mes amis, mes consolateurs, mes plaisirs et mes espérances!

« Vieux livres, vous êtes la dernière passion de l'être intelligent: le cœur qui a cessé de battre à tous les amours retrouve encore pour vous un battement, et le feu sacré de la bibliomanie ne meurt qu'avec le bibliomane; l'âge n'a pas de glaces capables de refroidir cette passion, qui a ses excès comme les autres, et qui n'encourt pourtant aucune censure civile ou ecclésiastique. »

*
* *

Les poètes ont, de leur côté, maintes fois célébré le contraste existant entre le dehors et le dedans du Livre, entre le volume luxueux mais insignifiant et vide, et le bouquin pauvre et minable mais riche

d'art et d'enseignement. Ainsi Lamotte-Houdard (1672-1731), dans sa fable des *Deux Livres* :

Côte à côte sur une planche,
Deux Livres ensemble habitaient.
L'un neuf, en maroquin, et bien doré sur tranche,
L'autre en parchemin vieux que les vers grignotaient.
Le Livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écriait : « Qu'on m'ôte d'ici !
Mon Dieu, qu'il pue la moisissure!
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain!
Est-il œil qui ne s'en offense?
— Eh! de grâce, compère, un peu moins de dédain.
Lui dit le Livre vieux; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connaissiez à fond.... — Je vous en quitte.
Dit le Livre seigneur. — Un moment d'entretien,
Reprend son camarade. — Eh! non; je n'entends rien.
— Souffrez du moins que je vous conte....
— Taisez-vous ; vous me faites honte.
Holà, mons du libraire, holà!
Pour votre honneur, retirez-moi de là! »
Un marchand vient sur l'entrefaite,
Demande à voir des livres. Il en voit.
A l'aspect du bouquin, il l'admire et l'achète.
C'était un auteur rare, un oracle du droit.
Au seul titre de l'autre : « O la mauvaise emplette!
Dit le marchand, homme entendu.
Que faites-vous de ce poète
Extravagant ensemble et morfondu?
C'est bien du maroquin perdu. »

Reconnaissez-les bien; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit?
Du sage mal vêtu le grand seigneur rougit :
Et cependant l'un est un homme,
L'autre n'est souvent qu'un habit[1].

1. Lamotte-Houdard, *Fables*, les Deux Livres. (L'abbé

M. François Fertiault (1814-....), qui a consacré au Livre deux importants et artistiques recueils de sonnets, « sonnets d'un bibliophile », — *les Amoureux du livre* et *les Légendes du livre*, — oppose aussi, très justement et finement, dans les deux pièces suivantes, dédiées « A certains bibliomanes », l'extérieur du livre à l'intérieur, la beauté physique à la beauté morale, le corps à l'âme :

LE LIVRE

I

AU DEHORS

De loin vous en flairez l'arome avant-coureur;
Vous contemplez, ravi, sa date reculée;
Vous caressez du doigt sa marge immaculée,
Et de sa rareté vous prônez la valeur.

Vous en aimez la tranche à la vive couleur,
La nervure du dos ou svelte ou potelée,
La robe au blanc satin d'un filet dentelée,
Le noir chagrin brodé par le fer du doreur.

Oui, vous vous pâmez d'aise, admirateurs austères,
Aux délinéaments de ses purs caractères;
De tout choc destructeur vous savez l'abriter;

Le couteau curieux n'y glisse point sa lame....
Quels grands bonheurs le Livre à vos yeux fait goûter!
Vous en aimez le corps, — et, moi, j'en aime l'âme :

Aubert et Lamotte-Houdard. *Fables choisies*, pp. 194-196. Paris, Masson et Yonet, 1828.

II

AU DEDANS

L'âme, — ce que le Livre envoie à notre esprit:
Ce que, dans ses feuillets, en legs cher et suprême,
Un lumineux cerveau nous laissa de lui-même:
Conseils qu'un ami mort chaque jour nous écrit;

Fluide que l'auteur en inspiré surprit
A l'heure où du génie il reçut le baptême,
Et que, pour nous toucher, nous, ses enfants qu'il aime,
Il fixa dans son texte où sa voix nous sourit.

C'est cet éclair, ce feu, ce rayon qu'on sent vivre,
Qu'il me plaît de nommer l'âme, l'âme du Livre,
Et c'est ce que j'y bois pour me désaltérer :

Leçons de mes penseurs, hymnes de mes poètes,
J'ai tout ce qui me fait aimer, croire, espérer,
Dans ces pages du cœur... qui pour vous sont muettes[1].

C'est à M. Fertiault, le sonnettiste bibliophile renommé, qu'Alexandre PIEDAGNEL (1831-1903), un autre poète, pareillement doublé d'un bibliophile, adressait, en 1876, ces gracieux quatrains :

LE LIVRE

Vous allez donc parler de lui,
De cet ami vraiment fidèle,
Qui du cœur sait chasser l'ennui,
Donnant toujours fête nouvelle?

1. FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, pp. 6 et 7.

Vous nous direz son vif esprit,
Exempt de morgue et d'hyperbole;
Comme on le cultive avec fruit,
Comme il charme, comme il console.

Ah! l'aimable et franc compagnon,
Sous bois, en juin; puis, dans la chambre,
— Porte close au souci grognon, —
Devant un feu clair, en décembre!

On peut le prendre — ou le laisser,
Dédaignant sa verve brillante :
Nul ne risque de l'offenser,
Tant son humeur est bienveillante.

Ami sincère et sans apprêt,
Parfois même il se plaît à rire;
Conseiller sûr et toujours prêt,
Chacun l'interroge — et l'admire.

De modeste toile vêtu,
Ou couvert de fine dorure,
Il rend au malade abattu
L'espoir qui soudain transfigure.

En vain les hivers passeront,
Détruisant palais et tonnelle;
Nos enfants le retrouveront,
Plein d'une jeunesse éternelle.

Du causeur cher à nos loisirs,
Racontez la grâce et la gloire!
On lui doit tant de doux plaisirs,
Qu'il faut retracer son histoire.

Ce thème est sage et ravissant :
Célébrez l'attrait du *bon Livre* ;
Il en sera reconnaissant, —
Et vous voilà bien sûr de vivre[1]!

1. *Ap.* FERTIAULT, *op. cit.*, pp. XXVIII-XXIX.

Les volumes d'écolier et autres « bouquins » ont aussi fort bien inspiré un poète contemporain, M. Jacques Normand (1848-....), qui nous dit, dans une pièce de ses *Visions sincères*, intitulée *les Livres*[1] :

Enfin là-haut, très haut, et loin
De toute atteinte sacrilège,
Timides dans leur petit coin,
Les bons vieux livres de collège,

Humbles livres trop feuilletés
Jadis, aujourd'hui peu solides,

. . . .

Oh! comme ils sont moins exigeants
Que les amis de race humaine!
Pauvres bouquins trop indulgents,
On les bouscule, on les malmène....

On les fête en leur nouveauté;
Puis, vite, bien vite, on les laisse
Attendre, dans l'oisiveté,
Les jours sombres de la vieillesse;

On les prête à des étrangers
Qui les déchirent, les éventrent....
Ils rentrent, après maints dangers,
Dans leur bercail... quand ils y rentrent!

Qu'importe? Ils ne se plaignent point,
Et, dès qu'il nous plaît de les lire,
Nous retrouvons toujours à point
Leur cher et familier sourire....

Confidents discrets et soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie

1. Pages 33-37.

VI

LIVRES ANCIENS ET LIVRES NOUVEAUX

« Je ne me prends guères aux nouveaux (livres), pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides, » nous déclare MONTAIGNE[1]; et, tout en estimant que « les livres anciens sont pour les auteurs, les nouveaux pour les lecteurs, » MONTESQUIEU[2], par la plume d'un des personnages de ses *Lettres persanes*, fait cet aveu : « Il me semble que, jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux ».

M. Albert COLLIGNON, grand admirateur de Mon-

1. *Essais*, livre II, chap. x : t. II, p. 210. (Paris. Charpentier, 1862.)

2. *Pensées diverses*, Des anciens (*Œuvres complètes*, t. II, p. 424), et *Lettres persanes*, CIX (t. III, p. 128 : Paris, Hachette, 1866). « J'avoue mon goût pour les anciens, écrit encore MONTESQUIEU (*Pensées diverses*, Des anciens, *ibid.*) ; cette antiquité m'enchante, et je suis toujours prêt à dire avec Pline [PLINE LE JEUNE, *Lettres*, VIII, 24] : « C'est à Athènes que « vous allez : respectez les dieux ». « Et lui-même, ajoute SAINTE-BEUVE (*Causeries du lundi*, t. VII, p. 44), en sentant ainsi, il a mérité d'être traité comme un ancien : citer Montesquieu, en détacher un mot qu'on place dans un écrit, cela honore. »

tesquieu[1], a, dans *la Religion des Lettres*[2], ainsi commenté cette pensée :

« On oublie les anciens livres, on en demande sans cesse de nouveaux, et il y a, dans ceux que l'antiquité nous a légués, des trésors inestimables de science et d'agréments qui nous sont inconnus, parce que nous négligeons d'y prendre garde. C'est l'inconvénient des livres nouveaux qu'ils nous empêchent de lire les anciens[3]. »

Mais il faut reconnaître que, surtout au début, dans les années d'adolescence, et chez les lecteurs peu expérimentés et peu lettrés, on ne comprend bien et l'on ne savoure bien que ses contemporains : « On est toujours inspiré d'abord par ses contemporains immédiats, par le poète de la veille ou du matin, même quand c'est un mauvais poète et qu'on vaut mieux : il faut du temps avant de s'allier aux anciens, » a écrit SAINTE-BEUVE[4], qui est plus d'une

1. Voir le portrait, si soigneusement et finement fait, qu'il a tracé de Montesquieu dans *la Vie littéraire*, chap. II, pp. 14 et s.

2. Pages 105-106.

3. « Les bons livres de notre siècle ne sont estimables que parce que les écrivains laborieux savent y réunir les beautés éparses dans les anciens.... Retranchez, encore une fois, des livres de nos beaux esprits tout ce dont ils sont redevables à ces premières sources (les anciens), vous les réduirez presque à rien.... » (Dom Nicolas JAMIN [1711-1782], *le Fruit de mes lectures*, *ap.* FERTIAULT, *op. cit.*, pp. 250-251.)

4. *Tableau de la poésie française... au* XVI[e] *siècle*, p. 486, n. 1. (Paris, Charpentier, 1869.)

fois revenu sur ce point. « En littérature, en poésie, les premières impressions, et souvent les plus vraies et les plus tendres, s'attachent à des œuvres de peu de renom et de contestable valeur, mais qui nous ont touché un matin par quelque coin pénétrant.... Dans l'enfance donc et dans l'adolescence encore, rien de mieux littérairement, poétiquement, que de se plaire, durant les récréations du cœur, à quelques sentiers favoris, hors des grands chemins, auxquels il faut bien pourtant, tôt ou tard, se rallier et aboutir. Mais ces grands chemins, c'est-à-dire les admirations légitimes et consacrées, à mesure qu'on avance, on ne les évite pas impunément : tout ce qui compte y a passé, et l'on y doit passer à son tour : ce sont les voies sacrées qui mènent à la Ville éternelle, au rendez-vous universel de la gloire et de l'estime humaine[1]. »

Et M. Albert Collignon, dans *la Vie littéraire*[2] « De préférence aux livres anciens, on aime à lire des livres nouveaux. Nous sommes ainsi faits, remarque un critique littéraire[3], que, si les formes

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I, p. 456-457.

2. Pages 313-314.

3. M. Albert Collignon n'indique pas le nom de ce critique, qui est sans doute Doudan. Voici ce qu'écrivait celui-ci, le 30 septembre 1861, à M. Piscatory : « Les hommes ont sans cesse besoin qu'on leur renouvelle les formes de la vérité. Ils ne comprennent plus ce qu'ils ont entendu trop longtemps. » (Doudan, *Lettres*, t. III, p. 234 ; Paris, C. Lévy, 1879. Cf. aussi Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*, t. III, pp. 74 et 75) : « Cer-

de la vérité ne varient, nous devenons insensibles à la vérité. L'habitude nous a été donnée sans doute pour notre bien; mais elle a cet inconvénient qu'elle émousse nos impressions. A la longue, on s'accoutume à un chant d'Homère, à une ode d'Horace. Il est nécessaire que les grands et beaux lieux communs dont sont remplis les anciens, que ces vérités immortelles nous soient redites sur un mode nouveau.

« Les livres écrits par nos contemporains sont plus aisément d'accord avec l'état de notre âme[1].

« On a beau s'imaginer qu'on ressuscite en soi les

taines idées sont belles, mais, si vous les répétez trop, elles deviennent des lieux communs.... Les choses justes elles-mêmes ont besoin d'être rafraîchies de temps à autre, d'être renouvelées et retournées; c'est la loi, c'est la marche. » Notons encore, à propos de *la vérité*, cette humoristique réflexion de VOLTAIRE (Pensées et Observations : *Œuvres complètes*, t. IV, p. 755; Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1868) : « La vérité, pour être utile, a besoin d'un grain de mensonge; l'or pur ne saurait être mis en œuvre sans un peu d'alliage ».

1. « Les étudiants actuels ne lisent plus les *Causeries du lundi*, les *Nouveaux Lundis*, *Port-Royal*, que sollicités par leurs professeurs. Ils dévorent avec avidité les recueils, d'ailleurs si remarquables, de Brunetière, de Faguet, de Lemaître, de Doumic, de Lanson, et laissent de côté notre vieux maître de l'École normale [Sainte-Beuve]. Pour le critique comme pour le reste, le mot de Platon est toujours vrai : « L'air du dernier joueur de flûte est celui qui plaît « le plus aux hommes ». (Emmanuel DES ESSARTS, Sainte-Beuve professeur à l'École normale, *Revue bleue*, 24 septembre 1898, p. 414.)

temps antiques, les sentiments et les hommes du passé, on n'entend bien que son temps, que sa langue, que ses contemporains.

« Nulle voix n'est plus douce au cœur que celle des romanciers et des poètes qui ont vécu de la même vie que nous, qui ont vu les mêmes jours. Il est des impressions que le talent des contemporains seuls peut produire, parce qu'il n'est donné qu'aux contemporains, par leur ressemblance secrète avec nous, de connaître les intimes désirs de notre âme et les ressorts cachés de notre nature[1]. »

Sans dédaigner les « nouveautés », Jules Levallois nous avoue[2] qu'elles ne font qu'une halte sur sa table de travail; « elles la traversent et n'y séjournent point ». Non pas qu'il dédaigne ce qu'écrivent nos contemporains : il aime trop la vie et le mouvement pour cela, nous dit-il; mais ces livres nouveaux, « ces livres imprégnés, pénétrés du souffle de notre époque, me parlent trop de ce qui trouble et pas assez de ce qui calme. Ils posent en de nouveaux et souvent en de bien meilleurs termes les questions que je me suis cent fois posées moi-même, et pas plus que moi ils ne les résolvent. Or, j'ai, par-dessus tout, besoin d'être instruit, pacifié, édifié; aussi, après avoir feuilleté d'un doigt impatient ces séduc-

1. Cf. *supra*, pp. 45-46, ce que, dans ses *Confidences*, Lamartine dit de ses premières lectures.
2. *L'Année d'un ermite*, pp. 31-32.

teurs, qui parfois me débauchent et me détournent de mon chemin, je me hâte de les fermer, de les écarter. Un long et profond entretien avec les sages, avec les forts, avec les maîtres, pourra seul me rendre la sérénité, me remettre sur la trace et dans la direction du vrai.... Je fais mon possible pour me tenir à égale distance du dilettantisme, qui est la forme la plus raffinée de l'orgueil intellectuel, et de l'étude proprement dite, qui exige, non plus la simple lecture, mais la recherche. Prendre du plaisir, soit. Je ne demande pas mieux, et quand je rencontre sur ma route les gaietés d'un Regnard ou d'un Rabelais, les songes grandioses d'un Cervantès ou d'un Shakespeare, je m'y laisse aller très volontiers. Pourtant, si ce plaisir m'est utile, s'il peut à un instant donné se changer en un bienfait pour d'autres, j'en jouis doublement. La marquise de Créqui, cette spirituelle et verte vieille que Rousseau estimait fort, et qui, malgré sa dévotion, était du XVIII^e siècle jusqu'au bout des doigts, recommandait à son ami Sénac de Meilhan de lire *moralistement*. Elle avait raison, et je lui passe le barbarisme en faveur de ce que l'idée à d'excellent. A le prendre en ce sens, regardez-moi comme un liseur moraliste. »

Ici encore peut prendre place la lettre de Joubert sur les « livres anciens » et les « livres faits par des vieillards », ainsi reproduite et encadrée par Sainte-

Beuve[1] de réflexions sur notre sujet même, sur l'amour et la passion des livres :

« La passion des livres, qui semble devoir être une des plus nobles, est une de celles qui touchent de plus près à la manie ; elle atteint toutes sortes de degrés, elle présente toutes les variétés de forme, et se subdivise en mille singularités comme son objet même. On la dirait innée en quelques individus et produite par la nature, tant elle se prononce chez eux de bonne heure ; et, bien qu'elle se mêle dans la jeunesse au désir de savoir et d'apprendre, elle ne s'y confond pas nécessairement. En général, toutefois, le goût des livres est acquis en avançant. Jeune, d'ordinaire, on en sent moins le prix ; on les ouvre, on les lit, on les rejette aisément. On les veut nouveaux[2] et flatteurs à l'œil comme à la fantaisie ; on y cherche un peu la même beauté que dans la nature. Aimer les vieux livres, comme goûter le vieux vin, est un signe de maturité déjà. M. Joubert, dans une lettre à Fontanes[3], a dit : « Il me reste « à vous dire sur les livres et sur les styles une « chose que j'ai toujours oubliée. Achetez et lisez

1. Dans son article sur le célèbre bibliophile et érudit Gabriel Naudé. (*Portraits littéraires*, t. II, pp. 483-484 et 520-521.)

2. C'est ce que nous venons de voir il y a un instant.

3. Joubert, *Pensées et Correspondance*, Lettre datée de Villeneuve-sur-Yonne, 5 novembre 1794, t. I, pp. 18-19. (Paris, Didier, 1862.

« les livres faits par les vieillards, qui ont su y met-
« tre l'originalité de leur caractère et de leur âge.
« J'en connais quatre ou cinq où cela est fort remar-
« quable : d'abord le vieil Homère : mais je ne parle
« pas de lui. Je ne dis rien non plus du vieil
« Eschyle : vous les connaissez amplement, en leur
« qualité de poètes. Mais procurez-vous un peu
« Varron : *Marculphi Formulæ* (ce Marculphe était
« un vieux moine, comme il le dit dans sa préface
« dont vous pourrez vous contenter) ; Cornaro, *De*
« *la Vie sobre* : j'en connais, je crois, encore un ou
« deux : mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir.
« Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me
« direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans
« leurs mots et dans leurs pensées, des esprits
« verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées,
« l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de
« vieillards. Les amateurs de tableaux en mettent
« toujours dans leur cabinet : il faut qu'un connais-
« seur en livres en mette dans sa bibliothèque. »

« Nulle part, reprend Sainte-Beuve, ce que j'appellerai l'idéal du vieux livre renfrogné, l'idéal du *bouquin*, n'a été mieux exprimé qu'en cette page heureuse : mais M. Joubert y parle surtout au nom de l'amateur qui veut lire. Il y a celui qui veut posséder. Pour ce dernier, le goût des livres est une des formes les plus attrayantes de la propriété, une des applications les plus chères de cette prévoyance qui

s'accroît en vieillissant ; il a ses bizarreries et ses replis à l'infini, comme toutes les avarices. Les tours malicieux, les ruses, les rivalités, les inimitiés même qu'il engendre, ont quelque chose de surprenant et de marqué d'un coin à part. »

Une bonne remarque, un excellent conseil, relatif aux livres anciens et aux livres modernes, et qui résume bien la question, me semble être celui-ci :

Pour les ouvrages scientifiques, rechercher les volumes les plus récents, c'est-à-dire ceux qui enregistrent tous les progrès et les derniers perfectionnements de la science ; pour les livres de littérature, s'attacher aux meilleurs, aux chefs-d'œuvre, si anciens qu'ils soient, la littérature classique étant, comme on l'a dit [1], toujours moderne.

1. Albert Collignon, *Notes et Réflexions d'un lecteur*, p. 17. « .... Pour nous autres bibliophiles obstinés, plus retentit à nos oreilles le marteau des démolisseurs, plus nous devons nous appliquer à défendre contre lui nos vieux livres. Leur amour est une dernière barrière à opposer à cette malfaisante passion pour le neuf à tout prix qui irritait déjà Milton, au point qu'il prétendait qu'il vaut presque autant tuer un homme qu'un bon livre (*Areopagetica*). Celui qui tue un homme, remarque le poète, tue une créature raisonnable, image de Dieu ; mais celui qui détruit un bon livre détruit, pour ainsi dire, la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans l'œil où elle habite. Beaucoup d'hommes vivent, fardeaux inutiles de la terre ; mais un bon livre est le précieux sang vital d'un esprit supérieur, embaumé et religieusement conservé comme un trésor pour une vie au delà de sa vie.... » (Prince Augustin Galitzin, *ap.* Fertiault, *op. cit.*, p. 215.)

VII

THÉRAPEUTIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'influence exercée par la lecture sur l'état de notre esprit, sur les impressions, troubles, agitations, abattement, etc., que nous causent soucis et chagrins, n'est pas douteuse, et il serait superflu de citer des preuves de cette salutaire action. « Je suis persuadé, écrit M. Jules Le Petit (1845-....), dans son charmant volume, *l'Art d'aimer les livres et de les connaître*[1], qu'elles sont fréquentes, ces sortes de guérisons de l'âme par la lecture ; et, si l'on s'en rendait bien compte, le nombre des bibliophiles augmenterait dans de grandes proportions. »

« Trésor des remèdes de l'âme », cette adéquate et parfaite définition du roi d'Égypte Osymandias[2] a été plus d'une fois reprise, plus d'une fois développée et commentée par les bibliographes.

« Dieu lui-même, qui a créé et qui chaque jour forme isolément le cœur des hommes, connaissait

1. Page 21. (Paris, imprimerie Chamerot, 1884.)
2. Cf. *supra*, t. I, pp. 1-2.

assez la fragilité de la mémoire humaine et la mobilité de la volonté vertueuse dans l'homme[1], déclare Richard DE BURY dans son *Philobiblion*[2], pour vouloir que le livre fût *l'antidote de tous les maux*[3], et nous en ordonner la lecture et l'usage comme un aliment quotidien et très salubre de l'esprit. »

Un célèbre romancier anglais, Edward BULWER-LYTTON (1805-1873), a humoristiquement proposé d'affecter chaque genre de lectures à la guérison de telle ou telle maladie, non seulement de l'âme, mais même *du corps*, et de ranger les livres suivant cette curieuse « Thérapeutique bibliographique ».

« J'ai conçu, dit-il par la bouche d'un des personnages de ses *Mémoires de Pisistrate Caxton*[4], un plan de bibliothèque, dont les compartiments, au lieu d'être intitulés : *Philologie*, *Sciences naturelles*, *Poésie*, etc., porteraient les noms des maladies du corps et de l'âme que peuvent guérir les ouvrages qu'ils contiennent, depuis une grande calamité ou les douleurs de la goutte jusqu'à un accès de spleen

1. « Allusion à ces paroles de *la Bible* : « C'est lui qui a « formé le cœur de chacun d'eux et qui a une connaissance « exacte de toutes leurs œuvres. » (*Psaumes*, XXXII, verset 15.)

2. Trad. Cocheris ; chap. XIV, pp. 125 et 260. Sur Richard DE BURY et son *Philobiblion*, *Tractatus pulcherrimus de amore librorum*, voir notre tome I, pages 93-97.

3. « Quamobrem quasi omnium malorum antidotum voluit esse librum.... »

4. Trad. Édouard Scheffter ; t. I, pp. 264 et s. (Paris, Hachette, 1877.)

ou un catarrhe. Pour cette dernière maladie, on prend une lecture légère avec une tisane de petit-lait et de l'eau d'orge. Mais... lorsqu'un chagrin, qui est encore réparable, s'empare de votre esprit comme une monomanie; lorsque vous vous imaginez, parce que le ciel vous a refusé ceci ou cela vers quoi vous aviez tourné votre cœur, que toute votre vie doit être stérile; oh! alors, traitez-vous par la biographie, celle des grands hommes et des hommes vertueux. Voyez combien un chagrin tient peu de place dans une vie. Peut-être a-t-on à peine consacré une page à une douleur semblable à la vôtre. Voyez comme la vie sort triomphante de cette épreuve! Vous croyez avoir l'aile brisée! bah! ce n'est qu'une plume de froissée. Voyez combien la vie occupe encore de feuillets après celui-là!... Oui, la biographie est le vrai remède en ce cas.... »

« Je dis donc que les livres, pris indistinctement, ne sont pas des remèdes pour les maladies et les afflictions de l'âme. Il faut, affirme le même personnage [1], tout un monde de science pour s'en servir convenablement. J'ai connu des personnes qui, dans un grand chagrin, avaient recours à un roman, au livre à la mode. Autant vaudrait prendre un verre d'eau de roses contre la peste! Une lecture frivole n'est pas ce qui convient à un cœur accablé sous le

1. Page 261. Ce personnage, c'est le père de Pisistrate Caxton.

poids de la douleur. On m'a raconté que Gœthe, lorsqu'il eut perdu son fils, se mit à étudier une science nouvelle pour lui [1]. Ah! Gœthe était un médecin qui savait ce qu'il lui fallait. Dans une douleur comme celle-là, vous ne pouvez pas chatouiller et divertir votre esprit; il faut l'arracher, l'abstraire, l'absorber, le plonger dans un abîme. l'égarer dans un labyrinthe. C'est pourquoi, dans les irrémédiables chagrins de l'âge mûr et de la vieillesse, je recommande l'étude sérieuse et suivie d'une science qui occupe tout le raisonnement. C'est une contre-irritation. Amenez le cerveau à agir sur le cœur. Si la science est trop ardue, car nous n'avons pas tous la tête mathématicienne, il faut prendre quelque chose qui soit à la portée d'intelligences plus humbles, mais qui pourtant occupe suffisamment l'esprit le plus élevé, comme [étudier] une langue étrangère, le grec, l'arabe, le scandinave, le chinois ou le gallois.

« Si l'on a perdu sa fortune, il faut que la dose s'applique moins directement à l'intelligence; et, dans ce cas, j'administrerais quelque chose d'élégant

1. Eckermann, dans ses *Conversations* (trad. Délerot, t. II, pp. 257-258), se borne à dire que Gœthe, aussitôt relevé de la maladie qui l'avait frappé à la suite de la mort de son fils, « se donna tout entier au quatrième acte de *Faust* et à l'achèvement du quatrième volume de *Vérité et Poésie*. »... Et il poussa « ce cri, d'une si admirable beauté : « Allons! « Par-dessus les tombeaux, en avant! »

et de cordial. Le cœur est déchiré et écrasé par la perte d'une personne qu'on aimait, tandis que c'est plutôt la tête qui souffre d'une perte d'argent. Ici nous trouvons que les poètes sont un remède très précieux. Remarquez, en effet, que les poètes du génie le plus grand et le plus vaste ont en eux deux hommes séparés, tout à fait distincts l'un de l'autre : l'homme d'imagination et l'homme pratique. Et cet heureux mélange de ces deux hommes convient aux maladies de l'âme, qui est moitié imagination et moitié pratique. »

Et le romancier anglais nous indique, parmi ces poètes de grand génie et pour cette guérison, d'abord Homère, qui est « le vrai poète de circonstance », puis Virgile, Horace ensuite, « un charmant homme du monde, dit-il, qui pleurera avec vous la perte de votre fortune, qui ne dépréciera jamais les douces jouissances de la vie, mais qui vous montrera cependant que l'homme peut être heureux avec un *vile modicum* ou des *parva rura* »; Shakespeare, « qui, plus que tous les autres poètes, a cette dualité mystérieuse du sens commun et de l'imagination la plus sublime »; et une foule d'autres poètes, « qui ne vous diront pas, comme un déraisonnable stoïcien, que vous n'avez rien perdu, » mais vous entraîneront, par la pensée, hors de ce monde, de ses épreuves et de ses adversités, et vous promèneront dans des régions enchantées.

« Pour les hypocondriaques et les hommes rassasiés de tout, est-il rien de mieux qu'un gai voyage, surtout un de ces voyages primitifs, merveilleux, semés de légendes ?... » A ces malades, Bulwer-Lytton conseille donc la lecture d'Hérodote, et des aventures de Christophe Colomb, de Cortez, de Pizarre, etc.

« Contre ce vice de l'âme, que j'appelle sectarianisme, écrit-il encore, ces préjugés étroits et mesquins qui vous font haïr votre voisin parce qu'il aime les œufs durs, tandis que vous les préférez à la coque..., quel large, quel généreux et doux apéritif qu'un cours d'histoire ! Comme cela dissipe les vapeurs de la tête ! et beaucoup mieux que l'ellébore, » etc.

« Si l'on se sent triste, il faut s'efforcer de faire quelques lectures avec une intention déterminée, et des lectures sérieuses, avec la plume ou le crayon à la main, » conseille aussi l'auteur *De la Solitude*, Zimmermann (1728-1795)[1].

Le savant physicien et philosophe Ampère (André-Marie) (1775-1836), « en 93, après la mort de son père, n'était parvenu à sortir de la stupeur où il était tombé que par une étude toute fraîche, la botanique et la poésie latine, dont le double attrait l'avait ranimé ; de même, après la mort de sa femme,

1. *De la Solitude*, chap. VI, p. 89, trad. Marmier. Paris, Victor Masson, 1855.)

il ne put échapper à l'abattement extrême et s'en relever que par une nouvelle étude survenante, qui fit, en quelque sorte, révulsion sur son intelligence. En tête d'un des nombreux projets d'ouvrages de métaphysique qu'il a ébauchés, je trouve cette phrase, qui ne laisse aucun doute : « C'est en 1803 « que je commençai à m'occuper presque exclusi- « vement de recherches sur les phénomènes aussi « variés qu'intéressants que l'intelligence humaine « offre à l'observateur qui sait se soustraire à l'in- « fluence des habitudes[1]. »

A propos du fils du physicien Ampère, Doudan raconte plaisamment[2] que quand, par les routes d'Amérique, le voyageur et historien Jean-Jacques Ampère (1800-1864) « avait un grand mal de dents et quelques soucis, la lecture attentive de quelque grammaire chinoise lui ôtait le mal de dents et la préoccupation des brigands ».

Plus drolatique encore et plus surprenante, l'expérience pratiquée, au dire de M. Fertiault[3], par le critique Philarète Chasles (1799-1873), « qui, accablé de chaleur, l'été, et cherchant du frais, lisait *le Passage de la Bérésina*, et parvenait à grelotter ».

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I, pp. 348-349.
2. *Lettres*, t. III, p. 357.
3. *Drames et Cancans du livre*, p. 267.

VIII

LE CALENDRIER DES LIVRES

L'idée de dresser un *Calendrier des livres*, c'est-à-dire de classer, suivant les saisons, les lectures qu'on fait ou qu'on se propose de faire, est certainement venue à plus d'un lecteur. L'auteur de *l'Année d'un ermite*, Jules Levallois (1829-1903), alors qu'il habitait son ermitage de Montretout, a composé un de ces calendriers, dont nous allons résumer les grandes lignes[1].

1. Cf. *l'Année d'un ermite*, pp. 29-44. (Paris, Librairie internationale, Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1870; in-18.) Comme complément des jugements portés sur Jules Levallois par Sainte-Beuve, par Jules Troubat et Jules Claretie, et reproduits dans notre tome I, page 204, note 2, voici quelques extraits du portrait tracé par un des publicistes les plus en renom et les plus lettrés de notre temps, M. Henry Maret, dans *la France contemporaine*, tome II, sans pagination (Paris, Clément Deltour, 1903) : « ... En notre époque pratique où les journaux n'insèrent que les manuscrits qu'ils ont commandés, et ne se servent des autres que pour les mettre au cabinet, on ignore qu'autrefois les directeurs de journaux, qui, chose incroyable, étaient eux-mêmes des journalistes, confiaient à un homme intelligent et instruit le soin de leur rendre compte de la valeur des romans et autres travaux qui leur étaient envoyés. On recevait ou l'on refusait, et il

Comme Paul-Louis Courier et Royer-Collard, Jules Levallois aime à relire encore plus qu'à lire,

n'était pas extraordinaire qu'on insérât ceux qu'on avait reçus.... Jules Levallois fut un des lecteurs les plus avisés et les plus consciencieux. Combien je connais d'hommes qu'il a fait arriver à la notoriété, puis à la gloire, après les avoir tirés de la misère, et qui l'en ont d'ailleurs récompensé, comme on récompense en ce bas monde, par la plus touchante indifférence! Mais Levallois est un philosophe modeste, aux goûts simples, sans ambition, et déjà trop content que ceux qu'il a obligés ne lui aient pas fait trop de mal. C'est ce qu'il appelle sa chance. Il fut un de ceux qui contribuèrent à faire de *l'Opinion nationale* un des journaux les mieux rédigés de Paris. Ses fonctions l'y mirent naturellement en rapport avec tous les hommes en vue dans les lettres, dans les arts et même dans la politique. Il connut About, et aurait pu, tout comme un autre, fréquenter les salons de la princesse Mathilde. Mais il n'aimait pas le monde, et tout son bonheur consistait à vivre avec ses livres et à recevoir de temps en temps quelques amis dans un petit ermitage qu'il habitait à Montretout, sur les hauteurs de Saint-Cloud. Là se révélait un autre Levallois, celui des *Chansons*; un Levallois inconnu, d'une jeunesse et d'un esprit étincelants. Il aimait à se délasser de ses articles graves en chantant lui-même, et d'une façon fine et charmante, des couplets satiriques, qu'il improvisait ou à peu près, et où étaient caricaturés et portraiturés avec humour les faits et les hommes contemporains. Quelques-unes de ces chansons, dont beaucoup sont de purs chefs-d'œuvre, ont été publiées. La plupart restent inédites.... C'est une figure peu ordinaire que celle de cet écrivain, qui a toujours vécu dans la retraite, ne demandant rien à personne, ne se mêlant à aucune agitation, et qui, bien que républicain et spiritualiste, n'est même pas décoré, n'est même pas de l'Académie.... Jules Levallois est un esprit du XVIII^e siècle, que, dans sa marche, l'humanité a oublié. Il aurait dû converser avec Diderot, Grimm, Mme d'Houdetot: on ne voit pas ce qu'il a à dire aux marchands de coton. C'est pourquoi il s'est terré. Jules Levallois est le dernier homme de lettres. » Ajoutons, puis-

ainsi qu'il nous en a fait précédemment et franchement l'aveu[1].

Au printemps, il se plaît avec nos anciens poètes, avec Passerat, Desportes, Maynard, Racan, etc. En leur compagnie, «... je m'en vais dans les bois, moitié lisant, moitié me récitant *Rosette*, ou bien *l'Amour qu'on ne peut dompter*; car il convient de ne pas oublier, à ce moment, le plus cynique, mais le plus éloquent des amoureux, Mathurin Regnier[2] ». Jules Levallois ne manque jamais de « célébrer avec ces aimables poètes la fête du renouveau ». Il fréquente aussi volontiers alors les épistolaires : Mme de Sévigné, Victor Jacquemont, l'abbé Galiani, Diderot, dans ses *Lettres à Mademoiselle Volland*; Voltaire et Ducis, dans leur correspondance; tous livres qu'on ne lit pas d'affilée, qu'on peut aisément quitter et reprendre. Car, observe notre auteur, le printemps n'est pas la saison des lectures prolongées : « Un rayon de soleil vous invite à la promenade.... Je pose le livre sans plus de souci, et me voilà dans la campagne[3]. » Il range encore dans ses lectures printanières les *Études* et les *Harmo-*

qu'il vient d'être question de Diderot, qu'on a très justement dit de Jules Levallois (dans le journal *la Vie littéraire*, numéro du 22 mars 1877) ce qu'on a dit de Diderot même : « Qui ne l'a pas entendu causer ne peut le connaître ».

1. Cf. *supra*, chap. IV, pp. 140-141.

2. *Op. cit.*, pp. 39-40.

3. *Op. cit.*, p. 39.

nies de la Nature de Bernardin de Saint-Pierre, ainsi que *Paul et Virginie*, *Marie* de Brizeux, et *la Mare au Diable* de George Sand : « Je ne me lasse jamais d'entendre cette note pure, matinale, virginale[1] ».

L'été, « pour lequel est fait le petit format[2] », Jules Levallois glisse dans sa poche son Virgile ou son La Fontaine, et s'en va courir les champs ; ou bien, s'il reste au logis, il rouvre Shakespeare, Gœthe, André Chénier, Paul-Louis Courier, et nombre d'anciens, grecs et latins. « Ces œuvres, écrit-il à propos des monuments de l'antiquité, ces œuvres, conçues, enfantées, lorsque le monde était encore dans sa bouillante jeunesse, ces filles de la lumière, ont-elles besoin, pour être comprises et goûtées, qu'on les replace en quelque sorte dans un milieu lumineux, pleinement naturel, avec lequel leur sérénité ne soit point en désaccord ; ou bien est-ce leur pureté, leur calme, leur froideur, qui, formant avec l'ardeur de la saison un mystérieux contraste, nous attirent vers elles ? N'y cherchons-nous pas, sans trop nous en rendre compte, un abri, un repos, un asile ? Je ne sais, mais j'en reviens au fait. Je ne connais rien de plus agréable, en juin ou juillet, que de lire, paresseusement couché sous un arbre, Hérodote ou Xénophon, Lucrèce ou Virgile[3]. »

1. *L'Année d'un ermite*, p. 40
2. *Op. cit.*, p. 32.
3. *Op. cit.*, pp. 41-42.

L'automne est consacré à « nos grands mélancoliques », à Jean-Jacques Rousseau, à Gœthe (*Werther*), à Chateaubriand, à Senancour : « *la Nouvelle Héloïse*, *Werther*, *René*, *Oberman*, sont des livres essentiellement automnaux. On n'en jouit bien, on n'en sent toute la portée, on ne s'y abandonne avec une douloureuse volupté qu'à la chute des feuilles, lorsque le ciel se voile, et que les vents, précurseurs des tempêtes de l'équinoxe, commencent à souffler[1]. » Dans cette saison, notre ermite a aussi pour « compagnons de prédilection » : Emerson, Channing, Épictète, Marc-Aurèle. « Ils m'enseignent à espérer, à vouloir, à prendre mon point d'appui dans ma conscience, à ne pas m'inquiéter de l'instabilité des choses. Parfois aussi, lorsqu'un pâle soleil de novembre éclaire la cime des forêts, j'aime à m'enfoncer dans leurs allées muettes et dépouillées; assis au fond des clairières, sur un grand arbre depuis longtemps abattu et déjà couvert de mousse, je me plais à relire le livre qui, interprété par une âme droite, ne trompe jamais; je goûte en toute confiance à cet incomparable cordial, à cet élixir d'éternelle vie qu'on nomme *l'Évangile*[2]. »

« L'hiver invite naturellement aux longues lectures », et « c'est le temps où l'on aborde le plus courageusement, le plus volontiers, les ouvrages

1. *Op. cit.*, p. 42.
2. *Op. cit.*, p. 43.

de grand format[1], » les *Mémoires de l'Histoire de France*, par exemple. Le grand format, Jules Levallois, ainsi que la plupart des liseurs et travailleurs, en est l'ennemi ; il le trouve incommode et fatigant à lire. Puis viennent les philosophes, comme Descartes et Spinoza, et les moralistes. « Vous vous présentez tout de suite, insinuant et aimable Montaigne, dangereux magicien, irrésistible sirène, passé maître dans l'art des incantations perfides. Toutefois, qui vous a pénétré et se méfie de vous ne vous craint qu'à demi. Il y a beaucoup de bon dans votre mauvais ; ne fût-ce que pour votre adorable style, on passerait bien des heures dans votre compagnie. Une fois que j'y suis, j'épuise la rangée des moralistes. Je les aime tous, excepté La Rochefoucauld, dont on a, selon moi, beaucoup trop vanté le mérite. D'autres, plus modestes, ne sont pas assez appréciés ; Saint-Évremond, par exemple, et Mme de Lambert, qui a de bien jolies pensées. Je garde pour la fin et comme régal exquis le platonicien Joubert. Oh ! lui, je le goûte en tout temps. Ses *Pensées* me font l'effet d'exquises pastilles ; j'en croque deux ou trois quand j'ai lu trop de romans modernes[2]. »

1. *Op. cit.*, p. 32. « Si vous n'avez jamais lu à la campagne, devant votre cheminée, au milieu des bruits étranges du dehors, je doute que vous puissiez savoir jusqu'à quel point un livre peut s'emparer de toute l'âme. » (Eugène Noel, *Souvenirs de village*, *ap.* Jules Levallois, *op. cit.*, p. 29.)

2. *Op. cit.*, p. 35.

Les soirées sont réservées aux romanciers : « c'est le soir qu'à mon avis il faut lire les romans. La journée a fourni son contingent habituel d'occupations, de plaisirs et de contrariétés. Le courrier est arrivé : on a rapidement lu quelques lettres et jeté un regard sur le journal pour voir comment les potentats mènent le monde, ou comment les nations se dirigent et accomplissent leurs destinées, malgré les potentats. Il y a trêve jusqu'à demain avec l'inconnu, ce mystérieux adversaire contre lequel nous luttons tous plus ou moins. On se détend, on respire, on flâne.... Le bien-être qui nous entoure agit insensiblement sur nous. Le chat familier vient se frotter à nos jambes. Les grands yeux affectueux du chien sont fixés sur les nôtres et semblent chercher à y deviner notre pensée. Devant le feu, la bouilloire fait entendre sa monotone et pourtant agréable cantilène.... Laissons-nous bercer par ces admirables imaginatifs qui portent en eux-mêmes et qui savent révéler aux autres un monde plus amusant, plus attrayant que le nôtre [1]. »

Parmi les romanciers, Walter Scott, Balzac, George Sand, Dickens surtout, sont les préférés de Jules Levallois : « et de même, dit-il [2], que La Fontaine avouait bravement qu'il prendrait un plaisir extrême à entendre conter *Peau d'âne*, je ne rougis

1. *Op. cit.*, pp. 56-57.
2. *Op. cit.*, p. 57.

nullement d'avouer qu'à l'occasion je me divertirais fort à relire *Mon Voisin Raymond* ou *la Laitière de Montfermeil.* Quoi! du Paul de Kock? Eh! oui, vraiment. Il n'a manqué à ce bonhomme qu'une forme plus châtiée, qu'un peu plus d'artifice dans le style, pour prendre légitimement une place considérable parmi nos écrivains de race gauloise. »

« Ne trouvez-vous pas, nous dit encore Levallois[1], qu'il fait bon lire, vers le temps de Noël et des Rois, ou encore aux environs du mardi gras, ces chers Gaulois, ces joyeux et gaillards compagnons à l'humeur facétieuse, aux lestes propos, à la parole salée? Eutrapel, Bonaventure des Périers, Béroalde de Verville, la *Satire Ménippée*, sont alors tout à fait de saison et s'offrent à nous fort à propos....

« Si je n'ai pas compris Rabelais dans ma litanie, c'est que ce géant, cet Homère bouffon, comme l'a si bien nommé Charles Nodier, est plus et mieux qu'un rieur ordinaire. Sa toute-puissante hilarité est pleine de leçons; elle vous force à réfléchir, vous ouvre des horizons, et suscite en vous mille pensées. *Pantagruel* n'est pas un livre de saison; c'est un compagnon indispensable, et duquel, sous aucun prétexte, à aucun moment, on ne se doit séparer. Ce que je dis de Rabelais me paraît également vrai de Molière. Dans ses moindres farces, on trouve à s'instruire, et je donnerais toutes les dissertations de Cousin pour

1. *Op. cit.*, p. 57.

le Médecin malgré lui ou *la Comtesse d'Escarbagnas*. S'il nous faut un franc amuseur, qui ne nous induise point en tentation de philosopher, prenons Regnard. *Le Retour imprévu*, *les Ménechmes*, *le Distrait*, me font toujours rire aux éclats. C'est comme cela que, dans mon fauteuil, je vais au spectacle.

« Est-ce là un hiver bien employé, bien rempli, qu'en dites-vous? Y a-t-il eu place une minute pour le désœuvrement, pour l'ennui? Non, certes. Mes livres m'ont, j'espère, tenu bonne compagnie[1].... »

Il est bien entendu qu'un tel calendrier n'a rien d'absolu, qu'il ne peut être que « très arbitraire »[2], — l'auteur nous en prévient tout le premier : il n'a voulu nous donner « que de simples indications »[3], — et que c'est à chacun de nous, à chaque ami des livres et des Lettres, à répartir lui-même ses lectures selon les saisons et selon ses goûts.

1. *Op. cit.*, p. 38.
2. *Op. cit.*, p. 32.
3. *Op. cit.*, p. 43.

IX

LES ROMANS

Quelle influence la lecture des romans exerce-t-elle sur l'esprit et particulièrement sur la moralité du public? Cette influence peut-elle être dangereuse?

L'austère janséniste NICOLE (1625-1695) n'hésitait pas à considérer romanciers et poètes comme des « empoisonneurs publics[1] », et un célèbre médecin protestant affirme que, « de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la principale a été la multiplication des romans depuis cent ans[2] ».

Sans aller aussi loin, RENAN, lui, prétend que, dans notre siècle, « la lecture presque exclusive des

1. « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes.... » (NICOLE, *ap.* SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. VI, p. 108.)

2. Jean DARCHE, *Essai sur la lecture*, p. 111. Et le pieux Jean Darche ajoute en cet endroit : « Consultez les hommes *qui pensent bien*, tous attribueront au roman la perversité qui règne dans le monde ». — « C'est l'imprimerie qui met le monde à mal. C'est la lettre moulée qui fait qu'on assassine depuis la création; et Caïn lisait les journaux dans le paradis terrestre, » a écrit Paul-Louis COURIER. (Lettres au rédacteur du *Censeur*, X : *Œuvres*, p. 61; Paris, Didot, 1865.)

romans devint pour les femmes une véritable cause d'abaissement[1] ».

GŒTHE, « le plus grand des critiques[2] », ne voyait pas les choses sous un jour aussi sombre, et voici, d'après son fidèle auditeur et disciple Eckermann, l'opinion qu'il professait à ce sujet : « ... La conversation en vint alors aux romans et aux pièces de théâtre en général, et à leur influence morale ou immorale sur le public. « Ce serait malheureux, dit « Gœthe, si un livre avait un effet plus immoral que « la vie elle-même, qui, tous les jours, étale avec « tant d'abondance les scènes les plus scandaleuses, « sinon devant nos yeux, du moins à nos oreilles. « Même pour les enfants, on ne doit pas être si « inquiet des effets d'un livre ou d'une pièce. La vie « journalière, je le répète, en apprend plus que le « livre le plus influent. — Cependant, remarquai-je, « devant les enfants on prend garde de ne rien dire « de mal. — On a parfaitement raison, répondit « Gœthe, et moi-même je ne fais pas autrement, « mais je considère cette précaution comme tout à « fait inutile. Les enfants sont comme les chiens, ils « ont un odorat si fin, si subtil, qu'ils découvrent et « éventent tout, et le mal avant tout le reste[3]. »

1. Ernest RENAN, Réponse au discours de réception à l'Académie française de M. Jules Claretie : *Feuilles détachées*, p. 251.
2. Cf. *supra*, t. I, p. 189.
3. GŒTHE, *Conversations recueillies par Eckermann*, trad. Délerot, t. II, p. 222.

DESCARTES (1596-1650), de son côté, reconnaît que « la gentillesse des fables réveille l'esprit,... que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes[1].... »

Élevant et étendant le débat, TURGOT (1727-1781) affirme, lui, que « les auteurs de romans ont répandu dans le monde plus de grandes vérités que toutes les autres classes réunies[2] ».

Turgot, en émettant cet avis, que d'aucuns pourront trouver hyperbolique, songeait certainement à l'auteur de *Don Quichotte*, à celui de *Gil Blas*, à celui de *Clarisse Harlowe*, à celui de *Candide* et de *Zadig*, à celui de *la Nouvelle Héloïse*, etc. Quoi qu'il en soit, un juge des plus éclairés et des plus compétents en la question, le grand liseur et grand lettré DOUDAN, à qui j'ai fréquemment recours[3], n'est pas loin de partager l'opinion de Turgot : « ... C'est pourtant par les bons romans que la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont été en partie civilisées. Ils ont plus contribué que toutes les prédications pédantesques à faire passer dans la masse des hommes des étincelles d'esprit poétique; ils ont

1. *Discours de la Méthode*, p. 12. (Paris, Didot, 1884; in-18.)
2. *Ap.* Albert COLLIGNON, *la Vie littéraire*, p. 321.
3. C'est Doudan, ainsi que nous l'avons vu (p. 57), qui, n'aimant pas à lire « ces livres à surprises, le dos tourné, comme un condamné qu'on mène sur une charrette à l'échafaud, » allait droit au dénouement et commençait la lecture des romans par la fin.

donné aux sociétés la délicatesse, le goût des sentiments élevés. Ils ont fait dans les temps nouveaux ce qu'on prétend qu'a fait la chevalerie au moyen âge[1].... »

Mme de Sévigné (1626-1696) n'avait pas tout à fait la même confiance en la salutaire vertu des romans ; il est vrai qu'elle pensait, elle, aux récits de d'Urfé, de Mlle de Scudéry et de Mme de Lafayette, et qu'il n'est rien d'absolu en ce bas monde. Voici ce qu'elle écrivait à sa fille, à propos de sa petite-fille Pauline de Grignan[2] : « Je ne veux rien dire sur les goûts de Pauline pour les romans : je les ai eus avec tant d'autres personnes, qui valent mieux que moi, que je n'ai qu'à me taire. Il y a des exemples des effets bons et mauvais de ces sortes de lectures : vous ne les aimez pas, vous avez fort bien réussi ; je les aimais, je n'ai pas trop mal couru ma carrière : *tout est sain aux sains*, comme vous dites. Pour moi, qui voulais m'appuyer dans mon goût, je trouvais qu'un jeune homme devenait généreux et brave en voyant mes héros, et qu'une fille devenait honnête et sage en lisant *Cléopâtre*. Quelquefois il y en a qui prennent un peu les choses de travers ; mais elles ne feraient peut-être guère mieux, quand elles ne sauraient pas lire. Ce qui est essentiel, c'est d'avoir

1. Doudan, *Lettres*, t. III, p. 86.

2. Lettre du 16 novembre 1689. (*Lettres*, t. VI, p. 55 : Paris, Didot, 1867 ; in-18.)

l'esprit bien fait : on n'est pas aisée à gâter : Mme de Lafayette en est encore un exemple. Cependant il est très assuré, très vrai, très certain que M. Nicole vaut mieux. Vous en êtes charmée : c'est l'éloge de son livre.... Cela supposé, je vous conjure, ma chère Pauline, de ne pas tant laisser tourner votre esprit du côté des choses frivoles, que vous n'en conserviez pour les solides, dans lesquelles je comprends les histoires ; autrement votre goût aurait les pâles couleurs. »

Tout cela est aussi gracieusement tourné que sagement raisonné, plein de bon sens et de jugement.

Ailleurs encore[1], elle revient sur cette même question, et avec la même lumineuse sagacité et la même justesse et aussi le même charme d'expression : « Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire ; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé. A-t-elle tâté de Lucien ? Est-elle à portée des *Petites Lettres* ? Ensuite il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Quant aux beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle ; car nous ne savons que trop que, même sans dévotion, on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un

1. Lettre du 15 janvier 1690. (*Lettres*, t. VI, p. 94.)

si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples; je crois que c'est assez. »

Un point à remarquer, à propos des romans, c'est, — d'une façon générale, et à part, vu le nombre considérable de ces productions[1], à part de rares exceptions : *la Princesse de Clèves*, *Télémaque*, *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Werther*, *Notre-Dame de Paris*, *Madame Bovary*, etc., — le peu de durée de leur vogue, leur caractère d'« ouvrages d'actualité », essentiellement éphémères. Était-ce pour ce motif, cette précarité et fragilité, que Napoléon I[er] classait les romans dans « la petite

1. Déjà du temps de Charles SOREL (1597 [?]-1674) — et que serait-ce aujourd'hui ! — on se plaignait de la surabondante quantité et de l'inutilité des romans : « Aujourd'hui le recours des fainéants est d'écrire et de nous donner des histoires amoureuses et d'autres fadaises, comme si nous étions obligés de perdre notre temps à lire leurs œuvres, à cause qu'ils ont perdu le leur à les faire.... Grâce à nos beaux écrivains, le peuple, voyant tant de recueils de folie que l'on lui donne pour des livres, en a tellement ravalé le prix des Lettres, qu'il ne met point de différence entre un auteur et un bateleur ou un porteur de rogatons, » etc. (Charles SOREL, *le Berger extravagant*, préface : voir *la Vraie Histoire comique de Francion*, avant-propos, page 5, note 2. (Paris, Delahays, 1858.)

littérature[1] »? Si agréable que soit pour bien des personnes la lecture des romans, — tellement agréable que Gray (1716-1771), le chantre du *Cimetière de campagne*, n'hésitait pas à déclarer que « rester nonchalamment étendu sur un sofa et lire des romans nouveaux donnait une assez bonne idée des joies du paradis[2] », — « on ne relit point un roman » : Vauvenargues (1715-1747) l'avait déjà constaté, et

1. « Il y a deux sortes de littératures : la petite et la grande. La petite littérature, c'est le roman, qu'il soit livre ou feuilleton. » (Napoléon Ier, *ap.* Jean Darche, *op. cit.*, p. 100.)

2. Walter Scott, *Notice sur Le Sage*, *ap.* Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome dernier (sans numéro), Table, p. 28. Une anecdote, rapportée par John Lubbock (*le Bonheur de vivre*, p. 56; traduction anonyme; Paris, Alcan, 1891), démontre éloquemment combien peut être vif le plaisir causé par les romans, quelles puissantes émotions cette lecture peut engendrer. Il s'agit du livre de Richardson (1689-1761), *Paméla ou la Vertu récompensée*. Dans un village d'Angleterre, de braves paysans avaient pris l'habitude de se réunir chaque soir chez le forgeron de la commune pour entendre la lecture de ce roman de *Paméla*, que ledit forgeron s'était procuré. Lorsqu'on fut arrivé au dernier chapitre, en voyant que l'héroïne, après nombre de tribulations, venait enfin d'épouser l'élu de son cœur et recevait la récompense due à son courage et à ses infortunes, toute l'assistance se mit à pousser des hourras d'enthousiasme ; puis tous de se précipiter en masse vers l'église, pour remercier le Ciel, et sonner les cloches à toute volée! Il ne manquait que le chant du *Te Deum*, qu'auraient entonné des catholiques romains. Sur l'admiration et l'enthousiasme inouï et incroyable qu'a excités en France et partout au xviiie siècle l'auteur de *Paméla*, de *Clarisse Harlowe* et de *Grandisson*, « ces trois ouvrages dont un seul suffirait pour immortaliser un homme », voir l'*Éloge de Richardson*, par Diderot.

la phrase est de lui[1]. Or, les livres qu'on ne *relit* pas ne se *relient* pas, ne se gardent pas, c'est un principe de bibliophilie[2].

Écoutons encore Mme DE SÉVIGNÉ : « J'ai apporté ici (aux Rochers) quantité de livres choisis, annonce-t-elle à sa fille[3] ; je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier ; toute une tablette de dévotion,... l'autre est toute d'histoires admirables ; l'autre de morale ; l'autre de poésies et de nouvelles et de mémoires. Les romans sont méprisés et ont gagné les petites armoires. »

Le mépris était aussi le sentiment qu'éprouvait à l'égard des romans le prince DE LIGNE (1735-1814) : « Moi, qui ne lis jamais de romans, » avoue-t-il quelque part[4].

S'il ne va pas jusqu'à les « mépriser », tous en bloc, DOUDAN ne se fait guère d'illusions non plus à leur endroit ; il les compare à des « déjeuners de soleil » :

« Pour *Corinne*, écrit-il à l'une de ses correspon-

1. VAUVENARGUES, Réflexions sur divers sujets, VII, Des romans : *Œuvres complètes*, p. 478. (Paris, Didot, 1883 ; in-8).

2. « Un bibliophile ne conserve pas les livres qu'on lit une fois, mais seulement ceux qu'on *relit* avec plaisir et que par conséquent on *relie*... plus ou moins richement. » (Jules RICHARD, *l'Art de former une bibliothèque*, p. 139.)

3. Lettre du mercredi 5 juin 1680. (*Lettres*, t. IV, p. 178.)

4. Prince DE LIGNE, *Œuvres choisies*, Mélanges philosophiques et humoristiques. De moi pendant la nuit, p. 139. (Paris, Librairie des bibliophiles, 1890.)

dantes[1], je comprends bien que vous n'y trouviez pas tout le plaisir que vous attendiez de cette lecture sur ce qu'on vous en avait dit. Le temps fait sur les romans ce que le soleil fait sur les plus belles étoffes. On ne peut pas conserver les couleurs de l'arc-en-ciel. Cela fait son effet à un jour donné et seulement ce jour-là.... Les romans se ressentent plus de ces révolutions du goût que les autres parties de la littérature, par cela même que leur plus grand agrément consiste à mêler l'idéal à la vie de tous les jours. Quand le costume a vieilli, que les yeux, accoutumés à de nouvelles modes, le trouvent aisément ridicule, le pauvre idéal est un peu embarrassé de sa personne, et il prend l'air gauche, comme l'homme le plus distingué de manières serait gauche s'il était tout seul habillé à la mode de Louis XIV dans un salon d'aujourd'hui. Les tragédies de Sophocle ou de Racine, *l'Iliade*, *l'Odyssée*, ne sont point exposées à cette décadence, parce que les mœurs mêmes sont des temps héroïques, et qu'on n'est pas tenté de les rapprocher de la vie privée qu'on connaît; là, les personnages ne courent pas risque de vieillir; ils ne sont pas de la même étoffe que nous; aussi ne sommes-nous jamais portés à un retour sur nous-mêmes ou sur ceux qui nous environnent en les voyant; nous savons bien qu'ils vivent dans le pur éther.... »

1. A Mme Donné, lettre du 4 avril 1866. (*Lettres*, t. IV, pp. 12-15.)

X

LES JOURNAUX

La vraie lecture, c'est celle du livre. Le journal a sur le livre le désavantage d'être fait trop vite, forcément, — et ce qu'on fait vite, forcément encore et inévitablement, manque de soin et de maturité[1]; de ne parler presque exclusivement que de choses éphémères et d'une importance relative; de ne posséder enfin ni le format, ni la commodité et l'élégance du livre.

Bayle (1647-1706) était d'avis que « le journal n'est, pour ainsi dire, qu'*un dessert de l'esprit* »; et, ajoute Sainte-Beuve, qui rapporte ce mot[2], « il faut faire provision de pain et de viande solide avant de se disperser aux friandises[3] ».

1. Et cependant combien de livres sont « journaux » en ce point! Mais ici la rapidité et la négligence ne sont pas essentielles à l'œuvre, elles ne proviennent que de l'auteur; tandis que le journal, pressé par l'actualité, aiguillonné par la concurrence, est tenu de se hâter avant tout.

2. *Portraits littéraires*, t. I, p. 370.

3. « Une bonne soupe est excellente, le matin, en se levant, et non moins bonne pour l'esprit la lecture d'un chapitre de Montaigne. Le nourrissant Montaigne fait penser

« La lecture des journaux, écrit, de son côté, un journaliste qui était en même temps un très brillant styliste, Théophile GAUTIER[1] (1811-1873), la lecture des journaux empêche qu'il n'y ait de vrais savants et de vrais artistes: c'est comme un excès quotidien qui vous fait arriver énervé et sans force sur la couche des Muses, ces filles dures et difficiles, qui veulent des amants vigoureux et tout neufs. Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture[2],

à cet Anglais qui mangeait toujours un bifteck avant son dîner, le dîner fût-il de quatre services. Quand un homme a lu le matin un chapitre de Montaigne, alors seulement il peut grignoter sans danger les articles de journaux. » (CHAMPFLEURY, Notes intimes, *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, pp. 253-254.)

1. *Mademoiselle de Maupin*, préface, p. 34. (Paris, Charpentier, 1886.)

2. « ... L'archidiacre considéra quelque temps en silence le gigantesque édifice (Notre-Dame de Paris), puis, étendant avec un soupir sa main droite vers le livre imprimé qui était ouvert sur sa table, et sa main gauche vers Notre-Dame, et promenant un triste regard du livre à l'église : « Hélas! dit-il, ceci tuera cela » .... « Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice.... La presse tuera l'église.... L'imprimerie tuera l'architecture.... » (Victor HUGO, *Notre-Dame de Paris*, livre V, chap. I et II, t. I, pp. 205, 207 et 208 : Paris, Hachette, 1858.) Il est à remarquer que si le livre a pu porter atteinte à l'Église (avec un grand É), aux dogmes catholiques et autres, il n'a nullement tué l'édifice gothique, que l'imprimerie n'a pas du tout nui à notre vieille et nationale architecture, au contraire. « C'est par lui (le livre), par les recherches et les écrits des Boisserée, des Vitet, des Victor Hugo, des Michelet, des Montalembert, des Viollet-le-Duc, qu'elle a retrouvé la faveur, qu'elle a reconquis l'admiration. » (Jules LEVALLOIS, *la Vieille France*, chap. VIII, p. 161 : Tours, Mame, 1882.)

comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire[1]. »

Sur cette concurrence faite au livre par le journal, M. Gabriel HANOTAUX (1853-....) a publié, il y a quelques années[2], ces intéressantes considérations : « Le vrai concurrent du Livre, c'est le Journal. Et le Journal réussit parce qu'il est très bon marché. La démocratie veut le Livre à bas prix, comme elle veut le vin à bas prix. Le remède à toutes les « méventes » est là.... Donc, à l'avenir, selon moi, deux sortes de livres : le livre de luxe, parfait, soigné, caressé, avec des reliures exquises, des gravures splendides; en un mot, le livre d'amateur, tiré à petit nombre. Et, d'autre part, le livre très bon marché, le livre « populo », le livre à six sous, à cinq

1. Mais, à son tour, le journal est battu en brèche par des inventions nouvelles, par le téléphone et le phonographe notamment. « Tout lasse, tout passe, tout se transforme. Comme les typographes ont eu leur art modifié par le mécanisme, l'industrie des reporters sera bouleversée par les sciences nouvelles. Après les pataches, la locomotive; après le gaz, l'arc voltaïque. Les journaux à dépêches ne seront bientôt plus que de l'antiquaille. Place aux phonographes! place aux téléphones! Déjà le téléphone rend mille services.... Le journalisme se sera si bien perfectionné qu'il n'y aura plus de journalisme. Il aura cessé d'être la langue indispensable. Le *ceci tuera cela* du poète aura trouvé une application de plus. Le Livre, d'après lui, a sapé le Monument; le Journal a supplanté le Livre; le Téléphone et le Phonographe supplanteront le Journal. » (Eugène DUBIEF, *le Journalisme*, pp. 84-86; Paris, Hachette, 1892; Bibliothèque des Merveilles.)

2. *Le Journal*, numéro du 29 octobre 1900.

sous, à trois sous.... Le livre devenant une sorte de journal plié et cousu, pouvant se conserver et faire série, tel est l'avenir du Livre démocratique moderne. C'est par lui que la science non seulement pénétrera, mais se conservera dans la dernière de nos bourgades. Le paysan et l'ouvrier savent lire maintenant; mais il faut qu'ils aient de quoi lire. Ils veulent autre chose que des almanachs.... »

Aussi rassurons-nous : le livre, quel que soit le préjudice que le journal puisse lui porter, quelle que soit la concurrence que lui fassent aussi les nombreux sports éclos à la fin du siècle dernier : lawn-tennis, croquet, football, etc., et le cyclisme, et l'automobilisme, et la photographie d'amateurs, etc., le livre aura toujours ses fidèles et ses fervents; il restera toujours ce qu'il n'a jamais cessé d'être, même aux époques les plus remuantes et les plus troublées, « la passion des honnêtes gens[1] ».

*
* *

La presse, cet admirable instrument de propagande et de publicité, a été plus d'une fois très durement jugée, et par des écrivains qui, comme Balzac, comme Thiers, comme Proudhon, la connaissaient

1. Le mot est de Gilles Ménage (1603-1692), *ap.* Octave Uzanne. Du prêt des livres, *Miscellanées bibliographiques*, t. I, p. 35.

on ne peut mieux. Avant même d'être passée, à peu près tout entière, entre les mains des financiers et brasseurs d'affaires, elle avait encouru bien des reproches.

La Bruyère traite les journalistes, « les nouvellistes », avec le plus profond dédain[1].

« J'ai su qu'il n'y a rien à apprendre dans les journaux, écrit d'Alembert[2], sinon que le journaliste est l'ami ou l'ennemi de celui dont il parle, et cela ne m'a pas paru fort intéressant à savoir. »

« La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable, » déclare Voltaire[3].

« S'ils (les journaux) m'accusaient d'avoir assassiné mon père, disait un jour Chateaubriand (1768-1848)[4], je n'essayerais pas de le nier aujourd'hui, parce que demain ils me démontreraient, de quelque façon, que je me suis défait de ma mère aussi, et, sur ma seconde protestation, ils feraient entrevoir, en outre, que j'ai bien un peu guillotiné M. de Malesherbes....

1. « Le devoir du nouvelliste est de dire : Il y a tel livre qui court et qui est imprimé chez Cramoisy en tel caractère, » etc. (La Bruyère, *les Caractères*. Des ouvrages de l'esprit, édit. Hémardinquer ; p. 20. Paris, Dezobry, 1849.)

2. Cité par Hémardinquer, dans son édition de La Bruyère, p. 20.

3. *Lettre à un membre de l'Académie de Berlin*, 15 avril 1752 : *Œuvres complètes*, t. VII, p. 765. (Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1869.)

4. Ap. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, pp. 422-423.

Misérables musiciens, qui torturent un instrument admirable pour en tirer des sons aigres et faux, au lieu de lui faire rendre de divins accords!... »

THIERS (1797-1877) estime tout crûment, lui, que « la presse est une mauvaise denrée; la meilleure ne vaut pas le diable[1] ».

Et PROUDHON (1809-1865)[2] : « Est-ce par les journaux que nous connaîtrons l'opinion parisienne? Mais... pour qui a vu de près ces diverses officines, toute considération tombe à l'instant. »

« Le journalisme est un enfer, un abîme d'iniquités, de mensonges, de trahisons... un de ces lupanars de la pensée.... S'il existait un journal des bossus, il prouverait, soir et matin, la beauté, la bonté, la nécessité des bossus.... Le journal servirait son père tout cru à la croque au sel de ses plaisanteries, plutôt que de ne pas intéresser ou amuser son public.... Le journalisme sera la folie de notre temps. »

Telle était l'opinion de BALZAC (1799-1850)[3]. Et.

1. *Ap.* Dr VÉRON, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. V, p. 293. (Paris, Librairie nouvelle, 1856.)

2. *De la capacité politique des classes ouvrières*, p. 256.

3. *Illusions perdues*, t. I, pp. 243, 244, 334, 335; t. II, p. 193, et *passim*. (Paris, Librairie nouvelle, 1858 et 1865.) Cf. ce que dit M. Edmond THIAUDIÈRE (1837-....), dans son recueil de pensées, *la Soif du juste* (p. 175) : « Ce qui montre à quel degré d'abjection est descendue la Société de notre temps, c'est que le journalisme contemporain trouve son intérêt à mettre en relief surtout ce qui est infâme et ce qui est inepte ».

après avoir prédit qu' « on tuera la presse comme on tue un peuple, en lui donnant la liberté, » il conclut : « Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer[1] ».

Mais elle existe, et plus vivace et plus forte que jamais, de plus en plus puissante[2]. Pour quantité de gens, pour la grande majorité des lecteurs, il n'y a pas d'autre lecture que celle des journaux, — c'est-à-dire, en somme et d'ordinaire, la lecture de faits accidentels et fugitifs, de futiles contingences. « Lorsque, pendant quelques mois, observe GŒTHE[3], on n'a pas lu les journaux, et qu'on les lit tous de suite en une fois, on voit alors combien on perd de temps avec ces papiers[4]. »

1. *Monographie de la presse parisienne.* (BALZAC, *Œuvres complètes*, t. XXI, pp. 566, 454, et *passim* : Paris, Lévy, 1870 ; in-8.)

2. Sur la puissance de la presse, l'omnipotence du journalisme, voir la lettre du 12 avril 1859 des *Lettres parisiennes* de Mme Émile DE GIRARDIN (1804-1855 : Le vicomte DE LAUNAY, t. I, pp. 324-325 ; Paris, Librairie nouvelle, 1856) : « ... Ils (les flatteurs) ont porté leur hommage au dieu du jour, à celui qui donne la renommée, à celui qui consacre la vertu, à celui qui improvise le génie, à celui qui paye l'apostasie, à celui qui vend la popularité, au journalisme ! Et les journalistes ont pour flatteurs tout le monde : tous ceux qui écrivent, tous ceux qui parlent, tous ceux qui chantent, tous ceux qui dansent, tous ceux qui pleurent, tous ceux qui aiment, tous ceux qui haïssent, tous ceux qui vivent enfin ! Le journalisme ! Voilà votre roi, messieurs, et vous êtes tous ses courtisans. » Etc.

3. *Conversations recueillies par Eckermann*, trad. Délerot, t. II, p. 181.

4. « A l'instar de la presse américaine, on a commencé de

Le Père Gratry (1805-1872) nous exhorte aussi à réserver nos yeux et nos loisirs pour des lectures

donner, dans le journal, aux faits les plus insignifiants l'importance la plus démesurée. Des faits dont aucun journal n'aurait cru utile de parler, il y a dix ans, à cause de leur extrême banalité, occupent aujourd'hui, dans les colonnes de certains de nos quotidiens, une place première, considérable. Tel accident de voiture, qu'autrefois on n'aurait même pas mentionné ou qu'on eût raconté en trois lignes, fournit aujourd'hui un article tout entier. Remarquez quelle importance démesurée prend le moindre fait. Des centaines de journaux publient à la fois cet article; ils le commentent, l'amplifient. Et, pendant une semaine souvent, il n'est pas question d'autre chose : ce sont, chaque matin, de nouveaux détails : les colonnes s'emplissent, chaque feuille tâche de pousser au tirage, s'évertuant à satisfaire davantage la curiosité de ses lecteurs. Le procédé que l'on emploie d'habitude pour grossir l'importance d'une nouvelle se réduit à des artifices typographiques, et il suffit de multiplier titres, sous-titres, alinéas et passages en gros caractères pour que quelques infiltrations d'eau, venues de la rivière voisine, à travers les murs lézardés d'une cave, prennent les proportions d'une inondation, et qu'une brouette renversée devienne une catastrophe comparable à un déraillement de chemin de fer. Une armée de reporters se tient en faction dans les gares, s'embusque jusque dans les corridors d'hôtel, ou se faufile dans les clubs à la mode, et, à défaut de personnages célèbres, interroge à outrance, avec rage, de malheureux excursionnistes à peine connus de l'agence Cook. Le même système de grossissement est appliqué aux dépêches, et de partout arrivent des télégrammes qui transforment le plus vulgaire fait divers en un drame tout hérissé d'émouvantes péripéties. Quel est le fauteur de ces niaiseries ainsi produites et qui sont si nuisibles à l'ordre et à la marche du journal? Est-ce le journal? Est-ce le public qui le lui demande? Ils s'enfièvrent mutuellement, voilà ce qui reste de plus clair. » (Baron Tanneguy de Wogan, *Manuel des gens de lettres*, pp. 96-97.)

plus fructueuses. Presque au début de son ouvrage *les Sources, Conseils pour la conduite de l'esprit*[1], il dissuade vivement tout homme « qui croit vouloir penser et parvenir à la lumière » de permettre « à la perturbatrice de tout silence, à la profanatrice de toutes les solitudes[2], à la presse quotidienne, de venir.

1. Page 7. (Paris, Téqui, 1904 ; in-18.)

2. Sur la solitude, son influence principalement sur les gens de lettres, et son importance pour les travaux littéraires, j'emprunte au livre de M. Albert Collignon, *la Religion des Lettres*, pp. 246-247, les hautes et suggestives réflexions suivantes : « L'efficacité de la solitude, dit Thomas Carlyle, « qui la chantera? Des autels devraient être élevés au « silence, à la solitude. Le silence est l'élément dans lequel « les grandes choses se forment et s'assemblent. » « Quoiqu'une vie de cabinet, toujours froide et non stimulée, ne fût pas sa vocation, le Père Lacordaire était né avec le goût et l'amour de la solitude ; il y restait toujours avec une joie nouvelle. « Je sens avec joie, disait-il, la solitude se « faire autour de moi : c'est mon élément, ma vie. *On « ne fait rien qu'avec la solitude* : c'est mon grand axiome. » « Un homme, disait-il encore, se fait en dedans de lui et « non en dehors. Un homme a toujours son heure : il suffit « qu'il l'attende.... Je n'ai jamais vécu avec les gens du « monde, et je crois difficilement à ceux qui habitent cette « mer où le flot pousse le flot sans que jamais rien y prenne « consistance. Les meilleurs perdent à ce frottement con- « tinuel.... » La solitude est possible en tous lieux. Le désert est partout où l'on sait vivre seul. On se cherche des retraites, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes. « Retire-toi plutôt en toi-même, dit Marc-Aurèle, « nulle part tu ne seras plus tranquille. » Le philosophe ou, pour mieux dire, l'homme intelligent sait trouver l'isolement partout, dans le tapage d'un club, dans les bruits de la rue, comme dans un salon. En quelque endroit que le hasard le jette, même au milieu des foules, ou dans une bataille, il observe avec sang-froid, il pense.... L'homme de lettres, dit

chaque matin, lui prendre le plus pur de son temps, une heure ou plus, heure enlevée de la vie par l'emporte-pièce quotidien ; heure pendant laquelle la passion, l'aveuglement, le bavardage et le mensonge, la poussière des faits inutiles, l'illusion des craintes vaines et des espérances impossibles, vont s'emparer, peut-être pour l'occuper et le ternir pendant tout le jour, de cet esprit fait pour la science et la sagesse. »

« Une particularité frappante du journalisme, c'est

encore M. Albert Collignon (*op. cit.*, p. 252), doit être avare de son temps. S'il le perd en visites, en politesses, dans toutes les aimables frivolités des salons, il deviendra un homme du monde et non un écrivain. Il faut se résigner à passer pour un ours, fuir les bals, éviter les soirées, les longs dîners, etc., quand on a l'ambition difficile de faire un bon livre. C'est ici qu'une fin supérieure justifie des moyens peu aimables à pratiquer. Mais, sans la solitude, sans le travail continu qu'elle comporte et qu'elle seule rend possible, sans la privation des distractions énervantes du monde parisien, le génie le mieux doué ne fera jamais rien de grand. » Voir aussi Ducis (lettre du 22 ventôse an XII, et lettre du 2 avril 1815 : *Lettres de Ducis*, pp. 169 et 376 : cf. *supra*, t. I, p. 171) : « Je pense donc que si l'on veut faire usage de ma devise, on peut, au lieu d'*Abstine et sustine*, choisir ces mots, qui étaient la devise de Descartes : *Bene vixit, qui bene latuit*. Je les préférerais même aux mots *Abstine et sustine*.... La solitude est plus que jamais pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle. » Et Chamfort (Dialogue XXIV : *Œuvres choisies*, t. I, p. 184 : cf. *supra*, t. I, p. 171) : « Il faut vivre, non avec les vivants, mais avec les morts, » c'est-à-dire avec les livres. Et Doudan (lettre du 1er avril 1854 : *Lettres*, t. III, p. 7) : « En avançant dans la vie, on trouve que c'est encore la complète solitude qui trompe le moins et qui froisse le moins. »

que, parmi ceux qui lisent beaucoup le journal, peu lisent autre chose, a très bien remarqué M. Tanneguy de Wogan, dans son *Manuel des gens de lettres*[1]. Et cependant aucune lecture n'est plus préjudiciable à l'habitude de l'attention soutenue que celle-là. Une des attractions de ce genre de lecture, pour la personne qui n'a reçu que peu ou pas d'entraînement mental, c'est qu'elle ne fixe jamais l'esprit sur un sujet quelconque pendant plus de trois ou quatre minutes à la fois, et que chaque sujet vient présenter un changement de scène complet. Il en résulte que le nombre des lecteurs du livre diminue graduellement et d'une manière continue chez toutes les nations civilisées. L'influence immédiate du livre sur la politique et sur la société diminue aussi proportionnellement. Les idées de l'auteur du livre ont à passer par le crible du journal avant de pouvoir exercer leur effet sur l'esprit populaire.

« En même temps que cette scission, cette ligne de démarcation entre celui qui lit les journaux et celui qui lit les livres, on voit le lecteur du livre se laisser envahir peu à peu par un mépris complet et profond pour l'homme qui, ne lisant que les journaux, puise dans cette lecture ses opinions et ses idées. Il en est de même en tous pays civilisés. Pénétrez dans une réunion quelconque de personnes instruites et d'un esprit cultivé, que ce soit en Amé-

1. Page 121.

rique, en France, en Angleterre ou en Allemagne, et vous verrez avec quel dédain on semble y traiter cette nourriture intellectuelle que fournissent les journaux à la majorité de la population. L'autorité du journal y sera qualifiée de plaisanterie, et le mot journalisme considéré comme synonyme de futilité, d'ignorance et de bévue. Mais cette hostilité entre ces deux agents qui exercent de si puissants effets sur l'esprit populaire et dirigent la conduite des peuples mérite cependant toute notre attention. Leur réconciliation, c'est-à-dire la transformation de la presse en un meilleur véhicule pour la propagation dans les masses des plus hautes pensées et des connaissances les plus exactes du temps présent, est peut-être un des plus sérieux problèmes que le siècle nouveau aura à résoudre. »

Cette solution, — si tant est qu'elle arrive jamais, — cette transformation, serait d'autant plus souhaitable, d'autant plus importante et urgente, que la presse est de plus en plus l'instrument et la chose des chevaliers de la finance, que, de plus en plus, l'argent y domine, et y domine seul, y règne et gouverne uniquement et absolument. La publicité vénale, l'annonce tarifée, a tué toute appréciation sincère et toute critique.

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis :

nul n'aura de talent et de mérite que s'il passe

d'abord à la caisse; et, plus il versera, plus son mérite sera grand, son génie transcendant. « Silence au pauvre! » Ce cri, poussé par Lamennais, en 1848, à propos de la situation faite à la presse, est plus vrai que jamais[1].

1. Cf. Hippolyte Castille, *Portraits historiques au* XIX[e] *siècle*, Lamennais, p. 56. Sainte-Beuve a même, en quelque sorte, appliqué ce mot à toute la littérature contemporaine; il l'a englobée tout entière dans cette accusation et cet anathème : « L'argent, l'argent, on ne saurait dire combien il est vraiment le nerf et le dieu de la littérature d'aujourd'hui ». (*Portraits contemporains*, t. III, p. 451.) Sur le rôle et l'influence de l'argent à notre époque, Renan a publié les belles et profondes réflexions suivantes, qu'on peut rapprocher du « Panégyrique de la pauvreté », tracé par Proudhon, et que nous avons reproduit dans notre tome I, pages 205-207 : « J'appelle ploutocratie un état de société où la richesse est le nerf principal des choses, où l'on ne peut rien faire sans être riche, où l'objet principal de l'ambition est de devenir riche, où la capacité et la moralité s'évaluent généralement (et avec plus ou moins de justesse) par la fortune, de telle sorte, par exemple, que le meilleur critérium pour prendre l'élite de la nation soit le cens. On ne me contestera pas, je pense, que notre société ne réunisse ces divers caractères. Cela posé, je soutiens que tous les vices de notre développement intellectuel viennent de la ploutocratie, et que c'est par là surtout que nos sociétés modernes sont inférieures à la société grecque. En effet, du moment que la fortune devient le but principal à la vie humaine, ou du moins la condition nécessaire de toutes les autres ambitions, voyons quelle direction vont prendre les intelligences. Que faut-il pour devenir riche? Être savant, sage, philosophe? Nullement : ce sont là bien plutôt des obstacles. Celui qui consacre sa vie à la science peut se tenir assuré de mourir dans la misère, s'il n'a du patrimoine, ou s'il ne peut trouver à *utiliser sa science*, c'est-à-dire s'il ne peut trouver à vivre en dehors de la science pure. Remarquez, en effet,

« Aucune société financière ne peut se fonder, écrit encore M. Tanneguy de Wogan, sans qu'une multitude de journaux interviennent et lui imposent

que quand un homme vit de son travail intellectuel, ce n'est pas généralement sa vraie science qu'il fait valoir, mais ses qualités inférieures. M. Letronne a plus gagné en faisant des livres élémentaires médiocres que par les admirables travaux qui ont illustré son nom. Vico gagnait sa vie en composant des pièces de vers et de prose, de la plus détestable rhétorique, pour des princes et seigneurs, et ne trouva pas d'éditeur pour sa *Science nouvelle*. Tant il est vrai que ce n'est pas la valeur intrinsèque des choses qui en fait le prix, mais le rapport qu'elles ont avec ceux qui tiennent l'argent. Je puis sans orgueil me croire autant de capacité que tel commis ou tel employé. Eh bien! le commis peut, en servant des intérêts tout matériels, vivre honorablement. Et moi, qui vais à l'âme, moi, le prêtre de la vraie religion, je ne sais en vérité ce qui, l'an prochain, me donnera du pain. La profonde vérité de l'esprit grec vient, ce me semble, de ce que la richesse ne constituait, dans cette belle civilisation, qu'un mobile à part, mais non une condition nécessaire de toute autre ambition. De là la plus parfaite spontanéité dans le développement des caractères. On était poète ou philosophe, parce que cela est de la nature humaine et qu'on était soi-même spécialement doué dans ce sens. Chez nous, au contraire, il y a une tendance imposée à quiconque veut se faire une place dans la vie extérieure. Les facultés qu'il doit cultiver sont celles qui servent à la richesse, l'esprit industriel, l'intelligence pratique. Or ces facultés sont de très peu de valeur : elles ne rendent ni meilleur, ni plus élevé, ni plus clairvoyant dans les choses divines; tout au contraire. Un homme sans valeur, sans morale, égoïste, paresseux, fera mieux sa fortune en jouant à la Bourse, que celui qui s'occupe de choses sérieuses. Cela n'est pas juste; donc cela disparaîtra. La ploutocratie est donc peu favorable au légitime développement de l'intelligence. L'Angleterre, le pays de la richesse, est de tous les pays civilisés le plus nul pour le développement philoso-

les conditions de leur appui. C'est le couteau sur la gorge, le passage et la liberté payés aux bandits, maîtres du grand chemin.... Cette pression mercan-

phique de l'intelligence. Les nobles d'autrefois croyaient forligner en s'occupant de littérature. Les riches ont généralement des goûts grossiers et attachent l'idée de bon ton à des choses ridicules ou de pure convention. Un *gentleman rider*, fût-il un homme complètement nul, peut passer pour un modèle de *fashion*. Moi, je dis tout bonnement que c'est un sot. La ploutocratie, dans un autre ordre d'idées, est la source de tous nos maux, par les mauvais sentiments qu'elle donne à ceux que le sort a faits pauvres. Ceux-ci, en effet, voyant qu'ils ne sont rien parce qu'ils ne possèdent pas, tournent toute leur activité vers ce but unique; et, comme pour plusieurs cela est lent, difficile ou impossible, alors naissent les abominables pensées : jalousie, haine du riche, idée de le spolier. Le remède au mal n'est pas de faire que le pauvre puisse devenir riche, ni d'exciter en lui ce désir, mais de faire en sorte que la richesse soit chose insignifiante et secondaire; que, sans elle, on puisse être très heureux, très grand, très noble et très beau; que, sans elle, on puisse être influent et considéré dans l'État. Le remède, en un mot, n'est pas d'exciter chez tous un appétit que tous ne pourront satisfaire, mais de détruire cet appétit ou d'en changer l'objet, puisque aussi bien cet objet ne tient pas à l'essence de la nature humaine, qu'au contraire il en entrave le beau développement. » (Ernest RENAN, *l'Avenir de la Science*, pp. 415-418.) La devise de lord Henry SEYMOUR (milord l'Arsouille : 1805-1859) : « Avec de l'argent, on peut tout avoir et tout corrompre : il suffit d'y mettre le prix » (H. DE VILLEMESSANT, *Mémoires d'un journaliste*, t. I, p. 245; et LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*, art. Original) est tout à fait celle d'une société ainsi organisée, de notre ploutocratie. Les preuves surabondent : une seule suffira. Le nom qui représente le mieux l'argent aujourd'hui, qui est synonyme de richesse, est, sans conteste, le nom de Rothschild. Dernièrement (mai 1905) est mort un des chefs de cette famille, et, dans l'énumération des titres et dignités du

tile du journal s'ingénie de plus en plus, elle s'étend à tout maintenant. Elle serre étroitement les maisons de commerce à leur naissance ; elle agit sur l'industrie comme sur les expositions de peinture, elle pèse sur l'artiste débutant, sur les directeurs de théâtre, sur les drames et les comédies mêmes, sur les volumes qui paraissent. Le mérite, ici, bien souvent on n'en a cure ; le rédacteur n'écrira que si l'administration est satisfaite, si les places qu'on voulait ont été données, si l'auteur a bien rempli les obligations qu'il ne doit pas ignorer[1]. »

défunt, pas un panache ne manque ; Crésus a été tout ce qu'il a voulu et tout ce qu'on peut être ici-bas : noble, — baron (il eût pu être aussi bien duc ou prince), comme si ses aïeux avaient pris part aux Croisades, — membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, grand dignitaire de tous les ordres imaginables, etc., tandis que des écrivains des plus éminents, des penseurs, polémistes ou stylistes de tout premier ordre, comme Proudhon, comme Balzac, Louis Veuillot, Barbey d'Aurevilly, Guy de Maupassant, etc., sont morts pauvres, et, — en supposant qu'ils aient attaché une importance quelconque aux distinctions officielles, — n'ont rien été du tout, absolument rien, pas même petits officiers d'Académie. Ce sont de telles anomalies, — c'est cette écrasante et abominable omnipotence de l'argent qui explique — certains ajoutent même : et qui justifie — les revendications des socialistes et des anarchistes. Heureusement encore, comme nous le disions en parlant de la pauvreté (t. I, p. 207), que les biens les plus appréciables de ce monde, la santé, la bonne humeur, l'amitié, l'intelligence, etc., échappent à cette odieuse tyrannie et ne s'achètent pas !

1. Baron Tanneguy de Wogan, *op. cit.*, p. 58.

*
* *

Ce qu'Ésope disait de la langue, « la meilleure et la pire chose qui soit au monde[1] », s'applique on ne peut mieux à la presse, comme, d'ailleurs, à l'imprimerie en général et à tout instrument de manifestation de la parole[2]. Aussi, après avoir signalé les dangers et les tares du journalisme, convient-il d'en énumérer les avantages, d'en montrer l'utilité et la souveraine nécessité; en d'autres termes, de faire voir, après le revers, le beau côté de la médaille.

« La presse est libre, le genre humain est sauvé! » s'écriait l'abbé Maury (1746-1817)[3], lors de la première Révolution.

Et Robespierre (1758-1794)[4] : « La presse libre est

1. Cf. La Fontaine, Vie d'Ésope : *Œuvres*, t. I, pp. 37-38. (Paris, Hachette, 1883; Collection des Grands Écrivains.)

2. Nulle part cette antinomie n'apparaît mieux que dans deux ordonnances royales relatives à l'imprimerie, l'une de Louis XII, en 1513, l'autre de Louis XIII, en 1629. Louis XII déclare qu'il faut encourager le plus possible « l'art et science d'impression... au moyen de quoy tant de bonnes et salutaires doctrines ont été manifestées, communiquées et publiées à tout chacun, » etc.; Louis XIII, au contraire, qu'il faut entraver le plus possible « la facilité et liberté des impressions... d'où nous voyons naître tous les jours... corruption de mœurs et introduction des mauvaises et pernicieuses doctrines ». (Cf. Crapelet, *Études pratiques et littéraires sur la typographie*, t. I, pp. 28-29 et 156.)

3. Cité par Gabriel Guillemot, journal *le Rappel*, 3 mai 1873.

4. Cité par Gabriel Guillemot, *ibid*. On trouve, dans cet article de l'érudit et spirituel Gabriel Guillemot (1833-1883),

la gardienne de la liberté, la presse gênée en est le fléau. L'opinion publique, voilà le seul juge compétent des opinions privées, le seul censeur légitime des écrits.... La liberté de la presse n'inspire de terreur qu'à ces gens usurpateurs d'un crédit et d'une considération de mauvais aloi, forcés de s'avouer intérieurement combien leur est nécessaire l'ignorance publique. »

Mirabeau (1749-1791) proclame de même que « c'est la liberté de la presse qui est le *palladium* de toutes les libertés[1] ».

Sieyès (1748-1836) pareillement : « Point de liberté publique et individuelle sans la liberté de la presse[2] ».

« Le grand remède de la licence de la presse est dans la liberté de la presse, déclare Camille Desmoulins (1762-1794)[3]; c'est cette lance d'Achille qui guérit les plaies qu'elle a faites. »

« La presse est une nécessité sociale plus encore

nombre d'autres citations se rapportant à notre sujet, à l'importance et à la liberté de la presse, entre autres, cette sentence de Socrate : « L'univers pourrait aussi facilement se passer du soleil que les institutions libérales de la liberté de la parole ».

1. Mirabeau, Adresse aux Bataves, XXVI : *Mirabeau, sa vie, ses opinions et ses discours*, par A. Vermorel, t. II, p. 159. (Paris, Bibliothèque nationale, 1865.)

2. *Ap.* Eugène Dubief, *le Journalisme*, p. 304. (Paris, Hachette, 1892 : Bibliothèque des Merveilles.)

3. Le Vieux Cordelier, n° VII : *Œuvres*, t. III, p. 152. (Paris, Bibliothèque nationale, 1869.) Dans ce même numéro du *Vieux Cordelier* (p. 119), Camille Desmoulins cite cette maxime de Sylvain Bailly, le maire de Paris (1736-1793) : « La publicité est la sauvegarde du peuple ».

qu'une institution politique, » affirme ROYER-COLLARD (1763-1845)[1]. « Fondez la liberté de la presse, dit-il encore[2], vous fondez du même coup toutes les libertés. »

« La presse, machine qu'on ne peut plus briser, continuera à détruire l'ancien monde, jusqu'à ce qu'elle en ait formé un nouveau, » a prédit CHATEAUBRIAND (1768-1848), qui ajoutait : « La liberté de la presse a été presque l'unique affaire de ma vie :... j'y ai sacrifié tout ce que je pouvais y sacrifier : temps, travail et repos[3] ».

« Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, écrit Paul-Louis COURIER (1772-1825), dans son *Pamphlet des pamphlets*[4] : laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire et mettre au jour pour le bien commun. La vérité est toute à tous. Ce que vous connaissez utile, bon à savoir pour un chacun, vous ne le pouvez taire en conscience. Jenner, qui trouva la vaccine, eût été un franc scélérat d'en garder une heure le secret ; et comme il n'y a point d'homme qui ne croie ses idées utiles, il n'y en a point qui ne soit tenu de les communiquer et répandre

1. *Ap.* Eugène DUBIEF, *op. cit.*, p. 305.
2. *Ap.* Gustave MERLET, *Tableau de la littérature française 1800-1815*, t. I, p. 480.
3. *Ap.* Eugène DUBIEF, *ibid.*
4. *Œuvres*, p. 245. (Paris, Didot, 1865 ; in-18.

par tous moyens à lui possibles. Parler est bien, écrire est mieux ; imprimer est excellente chose. »

Dans l'ouvrage qu'il a consacré au *Journalisme*, M. Eugène Dubief (....-....) célèbre en ces termes les mérites du journal[1] : « Il est un des premiers instincts de l'adolescent, une des dernières curiosités du vieillard. Il popularise les découvertes, il propage les connaissances utiles, il fait de chacun de nous un véritable fils du siècle. Par les images, il s'empare de l'enfant ; par le roman, de la femme ; par la philosophie, le souci des affaires publiques, de l'homme. S'il n'agit pas par les dissertations, il agit par les faits divers. Il prophétise ou il amuse.... C'est, pour les trois quarts des Français, un guide, un instructeur, un éducateur, un Mentor de tous les instants, un directeur de conscience ; c'est, pour l'autre quart, une distraction qui s'impose, un superflu plus nécessaire à la vie que le chemin de fer ou le télégraphe, aussi indispensable que le pain quotidien.

« On a posé depuis longtemps ce problème : Sans houille, que deviendrait l'industrie? Et la science commence à le regarder en face. Posez cette hypothèse : Sans journalisme, que deviendrait la civilisation? Et il semblerait à la multitude que vous parlez de la fin du monde, ou tout au moins que le monde va être un corps sans âme, une machine privée d'un merveilleux ressort. »

1. *Op. cit.*, p. 308.

Terminons par ce relevé des avantages et mérites de la presse, soigneusement établi par M. Albert Collignon, dans son livre *la Vie littéraire*[1] :

« On dit beaucoup de mal des journaux, et cependant ils sont indispensables dans la vie littéraire et politique. Par eux les Français, de Lille à Marseille, sont reliés entre eux; ils éprouvent tous ensemble les mêmes sentiments patriotiques. Les journaux sont utiles, même dans leurs annonces, même dans leurs faits divers. Le fait divers, bien lu, par un esprit qui réfléchit, est un traité de morale en action, de morale en exemples. Les conséquences désastreuses de la paresse, de l'ivrognerie, du vice, relatées au jour le jour, sont autant d'avertissements salutaires pour tous ceux qui sont capables d'expérience. Dans toute sa partie supérieure, le journal est une institution libérale et démocratique. C'est le moyen le plus simple, le moins coûteux et le plus sûr par lequel le lecteur commence à s'instruire, à s'intéresser à la chose publique; sans cesse amélioré, il deviendra le moyen par lequel la religion des Lettres pénétrera peu à peu dans les nouvelles couches, dans les masses profondes du peuple. »

Ainsi soit-il !

1. Page 305.

XI

BIBLIOMANES ET BIBLIOLATRES

Nous avons vu défiler jusqu'ici, dans les divers chapitres du présent ouvrage, nombre de passionnés liseurs et d'enthousiastes bibliophiles, nous avons entendu leurs éloquentes déclarations, leurs pieuses et ardentes professions de foi : mais il est d'autres noms encore à citer, d'autres cas plus particuliers, où la passion va jusqu'à l'exagération et la singularité et tombe dans la démence : où le bibliophile se transforme en *bibliomane*, où il devient le *bibliolâtre*, pour qui le livre est TOUT, et pour qui parfois tout le reste n'est rien et ne compte plus.

« L'innocente et délicieuse fièvre du bibliophile est, dans le bibliomane, une maladie aiguë poussée au délire, a écrit Charles NODIER[1].... Du sublime au

1. *L'Amateur de livres*, dans *les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 84. (Paris, Delahays, s. d.) Voir aussi, du même délicat écrivain, qui a tant aimé les livres et les connaissait si bien, *le Bibliomane* (dans les *Contes de la veillée*, pp. 268-281 : Paris, Charpentier, 1875). Ce bibliomane, que nous peint Charles Nodier, ou plutôt dont il prononce devant nous l'oraison funèbre, « sur la tombe duquel il vient

ridicule, il n'y a qu'un pas. Du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise. Le bibliophile devient souvent bibliomane, quand son esprit décroît ou quand sa fortune s'augmente, deux graves inconvénients auxquels les plus honnêtes gens sont exposés; mais le premier est bien plus commun que l'autre. »

Le bibliolâtre, aussi bien, du reste, que le bibliomane et le bibliophile, est très souvent doublé d'un

jeter des fleurs », « ce bon Théodore », qui a passé sa vie au milieu des livres et ne s'occupait que de livres, avait coutume de ne regarder les femmes « qu'au pied », et quand une chaussure élégante avait frappé son attention : « Hélas! soupirait-il avec un gémissement profond, voilà bien du maroquin perdu! Que de belles reliures on ferait! » Pendant vingt ans, Théodore n'a eu qu'une dispute avec son tailleur : « Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous, si l'on oublie encore une fois de me faire des poches *in-quarto* ». Sur sa tombe, on grava l'inscription suivante, « qu'il avait parodiée pour lui-même de l'épitaphe de Franklin » (cf. *supra*, t. I, p. 174) :

CI-GIT,
SOUS SA RELIURE DE BOIS,
UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
DE LA MEILLEURE ÉDITION
DE L'HOMME,
ÉCRITE DANS UNE LANGUE DE L'AGE D'OR,
QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
C'EST AUJOURD'HUI
UN BOUQUIN
GATÉ,
MACULÉ,
DÉPAREILLÉ,
IMPARFAIT DU FRONTISPICE,
PIQUÉ DES VERS,
ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE.
ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
LES HONNEURS TARDIFS
ET INUTILES
DE LA RÉIMPRESSION.

bibliotaphe, d'un « enterreur de livres ». En effet, semblable à l'avare qui cache son trésor, pareil à l'amoureux qui ne confie sa belle à personne, le passionné du livre doit, logiquement et fatalement, garder pour lui seul, avec un soin jaloux, l'objet de sa tendresse.

Il est aussi — mais le fait est bien plus rare, heureusement — doublé parfois d'un *biblioklepte*, d'un « voleur de livres ». Ainsi DIBDIN (1776-1847), l'un des plus célèbres bibliographes de l'Angleterre, nous avoue, dans une de ses lettres[1], qu'il se félicite d'avoir pu rester seul dans une bibliothèque publique (celle de Strasbourg), « sans que sa conscience ait aucun reproche à lui faire », c'est-à-dire, sans euphémisme et tout nettement, sans avoir succombé à la tentation de glisser quelques précieux volumes dans ses poches[2].

Ces fervents des beaux livres et des somptueuses reliures ont été durement malmenés par un chroniqueur du siècle dernier, Edmond TEXIER (1816-1887), qui a eu son heure de vogue.

1. La XXXV^e : Révérend Thomas Frognall DIBDIN, *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*, traduit de l'anglais, avec des notes par Théodore LICQUET et G.-A. CRAPELET (Paris, Crapelet, 1825, 4 vol. in-8). Voir le tome IV, page 350, et la note de Crapelet de la page 176.

2. J'ai recueilli, dans mon volume *Amateurs et Voleurs de livres* (Paris, Daragon, 1903), les noms des plus fameux *bibliokleptes*, et les anecdotes les plus piquantes qui les concernent : je n'y reviendrai pas ici.

« De tous les êtres créés par Dieu, dit-il[1], le bibliophile est, sans contredit, le plus égoïste et le plus féroce. La passion de l'or n'est rien comparée à celle du livre. Le public ne comprendra jamais toutes les passions malsaines qui agitent l'âme d'un amateur de bouquins à la vue d'un exemplaire unique ou même noté comme rare sur les catalogues. Pour arriver à la possession de cet exemplaire, il n'est pas de lâchetés qu'il ne fît, et il en est quelques-uns qui iraient volontiers jusqu'au crime. Le fait suivant, qui s'est passé à Londres, démontrera mieux que tout ce que je pourrais dire à quels excès peut se laisser entraîner un homme bien né qui ne sait pas refréner le démon bibliographique.

« Deux gentlemen, grands amateurs, conviennent de faire fabriquer à frais communs chez Wittigham le premier imprimeur de l'Angleterre, un livre qui ne sera tiré qu'à deux exemplaires : ils commandent le vélin, achètent des caractères neufs, surveillent l'impression et le tirage, et n'épargnent rien pour faire de ces deux exemplaires, enrichis de gravures originales, les deux merveilles de la typographie moderne. L'édition imprimée, tirée et brochée, est portée chez un relieur, qui donne aux deux volumes un vêtement splendide et de tous points semblable,

1. *Les choses du temps présent.* Collectionneurs et Bibliomanes, pp. 145-147.

et nos deux gentlemen entrent chacun en possession de son trésor.

« Vous croyez peut-être que ces deux hommes sont heureux? Pas du tout : celui-ci envie l'exemplaire de celui-là. A quelque temps de là, l'un des deux part pour la campagne ; l'autre se rend aussitôt, son exemplaire sous le bras, chez son ami absent, et prie la femme de cet ami de lui communiquer pour un instant le second exemplaire, afin de comparer les gravures de l'un avec celles de l'autre. La femme, sans défiance, livre le bouquin, que l'ami semble feuilleter avec le plus grand soin, et dont il déchire, sans qu'on le voie, deux ou trois feuillets; après quoi il retourne triomphant chez lui, avec son exemplaire désormais unique.

« Cependant le propriétaire de l'exemplaire lacéré revient, apprend la visite de l'ami, se doute de quelque chose, examine son livre, et intente un procès au lacérateur, qui est condamné à 2000 livres de dommages-intérêts. La Société des Bibliophiles veut à son tour rayer de sa liste le nom du coupable, mais il se présente fièrement devant elle et dit : « Quel est celui d'entre vous qui n'en aurait « pas fait autant que moi? — Au fait! » répliqua un des membres. Et son nom ne fut pas rayé.

« ... Le vrai bibliomane croit, comme Alexandre[1], que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à

1. L'auteur a sans doute voulu faire allusion ici à César.

faire, qu'il possède peu de chose tant qu'il peut envier les trésors d'un autre. Un de mes amis, grand dénicheur de livres rares, m'a avoué qu'il avait été pris d'un invincible désir de mettre le feu à sa propre bibliothèque, après avoir visité celle de M. le duc d'Aumale.... L'envie, la jalousie, l'appétence du bien d'autrui, tels sont les moindres défauts du bibliomane. »

Du bibliomane peut-être; mais le véritable ami des livres ignore ces rancunes, ces haines, ces farouches convoitises, cette rage, tous ces vilains et honteux sentiments. Il est, d'ordinaire, — surtout s'il ne sépare pas l'amour des livres de l'amour des lettres, — plus pondéré, plus réfléchi, plus calme. « Les amis du livre oublient volontiers, a remarqué Jules Janin[1], — et bien plus équitablement, bien plus exactement que ne vient de le faire Edmond Texier, — oublient volontiers... toutes les passions mauvaises, les vanités misérables, les ambitions malsaines, les petits honneurs, les petits devoirs : le vrai bibliophile est content de lui-même et des autres. »

L'égoïsme et la férocité ne sont, d'ailleurs, pas

qui a dit, par la voix de Lucain, dans *la Pharsale* (livre II, vers 657, p. 46, collection Nisard) :

Nil actum credens, quum quid superesset agendum.

1. *Journal des Débats*, 17 septembre 1866, *ap.* Mouravit, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 68, note.

plus le privilège des bibliomanes que des inventeurs, comme l'a bien prouvé Balzac dans sa *Recherche de l'absolu*, — que de tous les amoureux et de tous les passionnés, tous les exaltés et tous les *possédés* — passionnés et *possédés* de la femme, de l'argent ou du pouvoir.

* * *

Nous allons passer en revue les plus curieux exemples de bibliomanie et de bibliolâtrie, — revue succincte et sommaire, qu'il eût été facile de prolonger, et qui demanderait à elle seule tout un volume.

Le célèbre helléniste Guillaume Budé (1467-1540) trouva moyen, le jour même de son mariage, de ne pas délaisser ses livres, ses muets trésors, et de passer au milieu d'eux « pour le moins trois heures », — ce qui ne l'empêcha pas, du reste, de devenir père de sept fils et de quatre filles. C'est lui aussi, raconte-t-on, qui, pour ne pas quitter son cabinet et s'arracher à la page commencée, répliqua à un domestique, qui venait lui annoncer, tout haletant, que le feu était à la maison : « C'est bien, avertissez ma femme. Vous savez bien que je ne m'occupe pas des affaires du ménage[1] ! »

1. Cf. Bayle, *Dictionnaire historique et critique* ; Fertiault, *les Légendes du livre*, pp. 95 et 199. — Une réponse analogue

Il fallut pareillement enlever à ses livres, le matin de ses noces, un autre éminent helléniste et philosophe du XVI^e siècle, Adrien TURNÈBE (1512-1565) : il avait oublié la cérémonie à laquelle il devait participer ce jour-là[1].

Le savant imprimeur Frédéric MOREL LE JEUNE (1558-1630), qui a été professeur au Collège de France et était aussi un acharné travailleur, terminait ses recherches sur le sophiste grec Libanius[2], quand on vint le prévenir que sa femme, pour laquelle, notez bien, il avait une réelle et très vive affection, et qui était alors dangereusement malade, demandait à le voir. « Encore deux mots, et j'y vais! » répondit-il. Mais les deux mots se prolongèrent plus que de rai-

fut, dit-on, faite par Corneille à un « jeune homme, auquel il avait accordé sa fille, et que l'état de ses affaires mettait dans la nécessité de rompre ce mariage ». Ce jeune homme se présente un matin chez Corneille, et pénètre jusqu'à son cabinet de travail : « Je viens, monsieur, lui dit-il, retirer ma parole, et vous exposer les motifs de ma conduite. — Eh! monsieur, réplique Corneille, ne pouviez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.... » (HELVÉTIUS, *De l'esprit*, Discours IV, chap. I, t. II, p. 278, note; Paris, Chasseriau, 1822.)

1. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 199; et Ambroise FIRMIN-DIDOT, *Essai sur la typographie*, col. 786.

2. Né à Antioche vers 314, mort vers l'an 400, Libanius fut un des derniers défenseurs, et le plus éloquent, du paganisme contre l'envahissement de la religion chrétienne. Il enseigna toujours la modération, l'indulgence, la sagesse, et compta, parmi ses auditeurs, l'empereur Julien, saint Basile et saint Jean Chrysostome.

son, et le même messager accourut lui dire que la malade venait d'expirer. « Hélas! j'en suis bien marri, car c'était vraiment une bonne femme! » soupira Frédéric Morel en se replongeant dans ses livres[1].

L'érudit abbé Goujet (1697-1767) mourut de douleur d'avoir été contraint de vendre sa bibliothèque. On en a dit autant ou à peu près de Scaliger et de Patru[2].

1. Cf. Ambroise Firmin-Didot, *op. cit.*, col. 807. En même temps que cette anecdote relative à Frédéric Morel, G.-A. Crapelet, dans ses *Études pratiques et littéraires sur la typographie* (pp. 147-148, note), nous en conte une autre, concernant son père, qui était prote et correcteur à l'imprimerie de Stoupe, une des plus importantes de Paris à la fin du XVIII[e] siècle. Charles Crapelet « était, dans toute l'étendue du terme, esclave de ses doubles fonctions, et tellement préoccupé des intérêts des ouvriers, que, le jour même de ses noces, vers minuit, il quitta la compagnie, pour aller corriger des épreuves qu'il savait être attendues par les imprimeurs. Ma mère, — continue G.-A. Crapelet, — m'a raconté ce fait, et toute l'inquiétude que causa la disparition subite du marié. Le grave Stoupe, qui était dans la confidence de son Charles, comme il l'appelait, se divertit quelques instants de l'embarras visible de la personne la plus intéressée dans l'événement, mais il ne tarda pas à rassurer tout le monde. Vers trois heures du matin, le marié revint partager les plaisirs de la réunion. »

2. Fertiault, *Drames et Cancans du livre*, p. 264. « Amis, voulez-vous connaître un des grands malheurs de la vie? Eh bien! vendez vos livres. » (Joseph Scaliger, *ap.* Fertiault, *les Amoureux du livre*, p. 288.) Et Jules Janin (*ap.* Id., *ibid.*) : « Celui-là qui veut connaître en un seul bloc toutes les misères d'ici-bas, qu'il vende ses livres : *Bibliothecam vendat!* »

Au milieu des troubles de la Ligue, le docte médecin Jacques Goupil ou Gopile (....-1564), professeur de botanique à Paris, voit sa bibliothèque mise au pillage, et il en meurt de désespoir[1].

Le publiciste et libraire Colnet du Ravel (1768-1832), l'auteur de *l'Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*, succomba de même au chagrin qu'il ressentit en voyant « flotter sur la Seine les livres de l'Archevêché », après le sac de cet édifice, livres qu'il avait été chargé jadis, par le cardinal Fesch, de mettre en ordre, et dont il avait rédigé le catalogue[2].

Le philologue strasbourgeois et helléniste passionné Richard Brunck (1729-1803), que des revers de fortune obligèrent, en 1791, à se défaire d'une partie de sa bibliothèque, et qui dut recourir, en 1801,

1. Michaud, *Biographie universelle*, art. Goupil; et Mouravit, *op. cit.*, p. 389 : « ...Jacques Gopile, le docte médecin du xvi[e] siècle, dont Scévole de Sainte-Marthe a compris l'éloge dans le premier livre de ses charmantes petites notices, datées, à Poitiers, de 1598. »

2. Larousse, *op. cit.* C'est le brave et spirituel Colnet, surnommé « l'Ermite de Belleville », connu de tout Paris pour sa sobriété et pour « ne jamais dîner en ville », qui répliqua, tout en mangeant sur le coin d'une table, — un jour que le riche et peu scrupuleux Étienne, de l'Académie française, tentait de l'amener à trafiquer de sa plume, et lui disait : « Mais comment pouvez-vous vivre avec d'aussi chétifs gains que les vôtres? Comment faites-vous? — Vous voyez, monsieur Étienne, voilà comment je m'y prends : je dîne de deux œufs durs. » (Cf. Tenant de Latour, *Mémoires d'un bibliophile*, p. 330.)

à ce même expédient, demeura inconsolable de la perte de ses bien-aimés livres : « Quand on parlait devant lui de quelque auteur qu'il avait possédé, les larmes lui venaient aux yeux. De ce moment, les lettres grecques, qui lui avaient valu sa réputation, lui devinrent tout à fait odieuses. » Il mourut peu après la dernière vente, le dernier coup[1].

Forcé, lui aussi, de mettre ses livres aux enchères, le prince CAMERATA (XIX^e^ siècle) se brûle la cervelle aussitôt après la dispersion de ses chers trésors[2].

Un Américain, M. BRYAN, nous conte M. Jules Claretie[3], avait fait don, il y a quelques années, à la Bibliothèque de l'Arsenal, d'une magnifique collection de livres romantiques, parmi lesquels se trouvaient un exemplaire du célèbre *Paul et Virginie*, de Curmer, « sur chine, avec le chiffre de Jules Janin, *J. J.*, couronné de roses, sur la reliure pleine, » et une *Notre-Dame de Paris*, sur chine également, d'une valeur de quinze mille francs. Un jour on annonça à M. de Heredia, administrateur de ladite

1. MICHAUD, *op. cit.*

2. Jules JANIN, *ap.* FERTIAULT, *les Légendes du livre*, pp. 135 et 202. Un autre grand seigneur du même temps, le comte DE LABÉDOYÈRE, dont tous les bouquinistes des quais connaissaient bien « le sac et le chien mouton », s'imaginant qu'il était fatigué de ses livres, les vendit, « puis passa le reste de sa vie à courir après dans les ventes et à les racheter à tout prix, comme autant d'enfants prodigues qui auraient fui de la maison paternelle ». (Firmin MAILLARD, *les Passionnés du livre*, p. 125.)

3. *Le Journal*, numéro du 10 novembre 1903.

bibliothèque, un vieux monsieur à l'air fort pauvre, qui désirait lui parler. C'était M. Bryan. Il dit simplement : « Je voudrais revoir mes livres ». On le plaça devant ces belles reliures; et, en feuilletant cette *Notre-Dame de Paris* et ce *Paul et Virginie*, il les regardait avec de tels yeux que M. de Heredia se demanda si le donateur ne rêvait pas de les reprendre. Mais non, il s'éloigna tranquillement. Deux jours plus tard, on apprenait qu'il s'était tué : avant de se donner la mort, il avait tenu à contempler une dernière fois ces livres qui avaient jadis tant réjoui ses yeux.

Une des plus singulières morts que les livres aient causées, c'est celle du marquis DE CHALABRE (XIXe siècle), succombant au désespoir qu'il éprouvait de ne pouvoir se procurer un volume *qui n'existait pas*, une *Bible*, « qu'en un moment d'humour, avait inventée Charles Nodier[1] ».

1. MOURAVIT, *op. cit.*, p. 28. Les bibliophiles ont été plus d'une fois à l'affût de livres introuvables, voire de livres imaginaires et imaginés. « L'heureux mortel qui ferait la trouvaille de l'*Historique Description du solitaire et sauvage pays de Médoc*, par feu M. DE LA BOËTIE, conseiller du Roy en sa cour de Parlement, à Bordeaux, etc., etc. (Bordeaux, Millanges, 1595, in-12), deviendrait du coup presque célèbre et presque riche. Depuis plus d'un siecle et demi, on cherche cette *Historique Description*, dont l'existence même a été mise en doute. Le livre est pourtant mentionné, avec son titre très détaillé, dans la Bibliothèque historique. » (*Revue bibliographique belge*, 1902, citée par le *Journal de la Jeunesse*, 15 septembre 1902, Supplément.) A propos du marquis de Chalabre, je glane cette anecdote dans l'*His-*

Pétrarque (1304-1374) mourut en belle place, et comme devrait mourir tout bibliophile. Ses gens s'étonnaient de ne pas le voir sortir de sa bibliothèque : « Il y reste bien longtemps aujourd'hui... Peut-être est-il malade? » Doucement on entre, on s'approche.... Il était assis près de la fenêtre, un livre entre les mains, sans bouger. « Il dort sans doute.... » Mais non :

Sur son *Virgile* ouvert le doux Pétrarque est mort[1].

Le journaliste Armand Bertin (1801-1854), directeur des *Débats*, qui possédait une des plus belles

toire de l'imprimerie, de Paul Dupont (t. II, p. 177) : « ...Le marquis de Chalabre avait légué sa bibliothèque à Mlle Mars. Cette bibliothèque était réellement du plus grand prix, mais Mlle Mars lisait peu ou plutôt ne lisait pas du tout. Elle chargea Merlin, son ami, de classer les livres du défunt et d'en faire la vente. Merlin s'acquitta de cette mission en toute conscience; il feuilleta et refeuilleta si bien chaque volume, qu'un jour il entra dans la chambre de Mlle Mars, tenant trente à quarante billets de mille francs, qu'il déposa sur une table. « Qu'est-ce que cela, Merlin? de- « manda Mlle Mars. — Je ne sais, Mademoiselle, dit celui-ci. « — Comment, vous ne savez? Mais ce sont des billets « de banque. — Sans doute. — Où donc les avez-vous trou- « vés? — Mais dans un portefeuille pratiqué sous la cou- « verture d'une *Bible* très rare. Comme la *Bible* était à vous, « les billets de banque sont aussi à vous. » Mlle Mars prit les billets de banque, qui, en effet, étaient bien à elle, et eut grand'peine à faire accepter à Merlin, en cadeau, la *Bible* dans laquelle les billets de banque avaient été trouvés. Quant aux autres livres, auxquels il semble que cette aubaine inattendue aurait dû servir de rançon, ils n'en furent pas moins vendus aux enchères et à beaux deniers comptants, au profit de la légataire. »

1. Fertiault, *les Légendes du livre*, p. 49.

collections de livres qui existât, s'éteignit de même dans sa bibliothèque. C'était quelque temps après la mort de sa femme, qu'il chérissait. Très malade, moribond, il s'était fait transporter au milieu de ses livres, avait pris entre ses mains un volume particulièrement aimé de sa défunte compagne, et il le feuilletait, le contemplait, quand la mort vint lui clore les yeux [1].

Jacques-Charles BRUNET (1780-1867), l'auteur du *Manuel du libraire*, mourut pareillement, assis dans son fauteuil, au milieu de ses livres, après une longue vie, toute consacrée à l'étude et au travail. Il pouvait se dire et disait de lui-même : « ... Si le caractère et l'esprit ont été souvent dominés par le tempérament ; si, par conséquent, je suis resté un homme médiocre, je ne dois pas regarder cela comme un malheur, puisque j'ai été préservé de l'ambition, qui trop souvent tourmente les esprits plus brillants et plus ardents que le mien, et que, satisfait d'une modeste fortune, fruit de travaux utiles, j'ai pu jouir d'une douce indépendance, et couler des jours paisibles, au milieu des agitations qui ont renversé, à côté de moi, tant d'existences en apparence dignes d'envie [2] ».

C'est dans sa bibliothèque aussi que mourut le col-

1. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 28 ; et *Drames et Cancans du livre* p. 265.

2. Firmin MAILLARD, *op. cit.*, pp. 137-138.

lectionneur Motteley (....-1850)[1], il y a un demi-siècle. « Motteley, nous conte M. Firmin Maillard[2], était un amateur enragé et jaloux; chaque porte de son appartement était garnie d'une serrure à secret, et la porte d'entrée, outre la serrure ordinaire, était encore agrémentée d'un énorme cadenas. Il recevait fort peu, n'aimant pas les visites, et se refusait obstinément de faire à sa demeure les réparations les plus urgentes, dans la crainte d'un contact imprévu, mais possible, entre des ouvriers aux mains blanches de plâtras et les superbes reliures de ses livres, lesquels furent seuls témoins de sa mort, qui arriva brusquement, au milieu de la nuit. Son cabinet valait bien cent mille francs, mais on ne découvrit chez lui qu'une somme à peine suffisante pour le faire enterrer. »

Motteley légua à l'État sa bibliothèque, riche en éditions elzéviriennes, en manuscrits à miniatures et en magnifiques reliures françaises et étrangères. Il eut soin, d'ailleurs, dans son testament[3], de bien spécifier que cette collection serait placée « dans une galerie ou salon portant cette inscription : *Musée bibliographique formé par le bibliophile Motteley* » : et il exigea que le célèbre bibliophile Paul Lacroix[4] fût

1. Cf. Paul Dupont, *op. cit.*, t. II, p. 175.
2. *Op. cit.*, p. 139.
3. Cf. Paul Dupont, *op. cit.*, t. II, p. 176.
4. Paul Lacroix, qui appelle Motteley « le bibliophile par excellence », a donné sur lui d'amusants détails dans la pré-

spécialement chargé de rédiger une notice sur sa bibliothèque, et d'en composer le catalogue, à l'adresse de la postérité, travail important, qui devra être, ajoutait-il, « rémunéré d'une manière digne du gouvernement français ».

Ces admirables livres de Motteley, qui avaient été déposés à la Bibliothèque du Louvre, furent dévorés par le feu, durant les incendies de mai 1871.

Parmi les bibliophiles et savants morts des chutes qu'ils ont faites, du haut d'un escabeau ou d'une échelle, en essayant d'atteindre quelque rayon supérieur de leur bibliothèque, — tués ainsi et aussi au champ d'honneur, — on nomme l'illustre bibliothécaire de Dresde, F. A. Ebert (1791-1834)[1]; le marquis de Morante (1808-1868), bibliophile espagnol[2];

face des *Amoureux du livre* de M. F. Fertiault, pp. xxiii et suiv. Voici l'une de ces anecdotes : « Le 24 février 1848, les révolutionnaires (ceux-là mêmes qui ont incendié la bibliothèque de Motteley dans le palais du Louvre, aux derniers soupirs de l'affreuse Commune de 1871) envahirent le Palais-Royal et commencèrent par jeter dans la cour du palais les livres de la Bibliothèque pour en faire un feu de joie. Motteley accourt; ce n'est plus un bibliophile, c'est un lion, c'est un apôtre : « Brûler des livres ! s'écrie-t-il. Vous n'êtes « pas des hommes, vous êtes des bêtes brutes! Vous ne « savez donc pas lire? » On s'empare de lui, on veut le coucher sur un bûcher de livres, auxquels on a mis le feu. « O « Voltaire! crie Motteley, ce ne sont plus les Parlements « qui brûlent les livres; c'est le bon peuple de Paris! » L'invocation à Voltaire sauva Motteley et la Bibliothèque du Palais-Royal. »

1. Graesel, *Manuel de bibliothéconomie*, p. 15.

2. Fertiault, *les Légendes du livre*, pp. 64 et 193.

« le zélé Royer (....-....), mort à quatre-vingt-deux ans, d'une chute qu'il fit en prenant un de ces volumes au milieu desquels il passa sa vie dans la plus sauvage retraite[1] ».

Le savant historien et épigraphiste allemand Théodore Mommsen (1817-1903), s'étant rendu, un soir de janvier 1903, dans sa bibliothèque, avec une bougie à la main, communiqua le feu à ses longs cheveux blancs, et fut très grièvement brûlé à la tête et au visage[2]. Il mourut le 1er novembre suivant.

*
* *

Un des plus curieux types de « bibliolâtres » qui

1. Mouravit, *op. cit.*, p. 156, n. 2. A propos des échelles destinées à atteindre les rayons supérieurs des bibliothèques, citons l'anecdote suivante, contée par le Dr Véron, dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. II, p. 249 (Paris, Librairie nouvelle, 1856) : « M. Corbière (le comte de Corbière [1767-1853], qui fut ministre sous la Restauration) ne se calmait sur la politique qu'en rangeant et dérangeant les livres de sa bibliothèque. Un député d'une certaine importance, qui avait obtenu une audience, arrive à l'heure indiquée : il est introduit chez le ministre. Il le cherche partout, et le trouve enfin dans sa bibliothèque, sur une échelle double, occupé de ses livres. Le député, pour ne pas contrarier le ministre en le forçant de descendre, n'hésita pas à monter de l'autre côté de l'échelle, jusqu'à ce qu'il se trouvât face à face avec M. Corbière. C'est ainsi que se passa l'audience. Rien de plus plaisant et de plus grotesque que ce ministre et le solliciteur en haut de l'échelle, gesticulant et s'adressant à bout portant des demandes et des réponses. »

2. *Le Journal*, numéro du 27 janvier 1903.

aient existé fut Antoine Magliabecchi (1633-1714), de Florence, « l'un des hommes les plus extraordinaires de son siècle[1] ». Né « dans la dernière classe du peuple ». Magliabecchi avait commencé par être au service d'un marchand de fruits et de légumes[2]. Quoiqu'il ne sût pas lire, une espèce d'instinct lui tenait sans cesse les yeux fixés sur les maculatures et les feuilles des vieux livres destinées à envelopper la marchandise vendue. Un libraire du voisinage, ayant remarqué cette particularité, interrogea l'enfant, qui lui avoua combien il s'ennuyait chez le marchand fruitier, et quelle serait sa joie s'il pouvait être à son service, dans une maison pleine de livres. Il obtint cette faveur, et son nouveau maître reconnut bientôt combien il avait lieu de s'applaudir de son acquisition : car le jeune apprenti, par sa mémoire incroyable, fut, au bout de quelques jours, en état de trouver plus promptement que le libraire lui-même tous les livres qu'on lui demandait. Ce fut là qu'il apprit à lire et qu'il connut Michel Ermini, bibliothécaire du cardinal de Médicis, qui l'aida de ses conseils et de ses leçons. Sous la di-

1. Dit la *Biographie universelle* de Michaud, à qui j'emprunte la plupart des détails qui suivent.

2. D'autres biographes font de lui un orfèvre. « A l'âge de quarante ans, Antonio Magliabecchi était encore ce que le hasard de la naissance l'avait fait, un simple orfèvre, qui habitait une boutique bien achalandée sur le Pont-Vieux. » (Dr Hoefer, *Nouvelle Biographie générale*.)

rection de ce maître, il fit de rapides progrès. Il étudiait sans cesse, et il était doué d'une mémoire si heureuse, qu'il n'oubliait, pour ainsi dire, rien de ce qu'il avait lu. Il devint bientôt « l'oracle des savants » : il répondait à toutes leurs questions avec une précision admirable, citant l'auteur, l'édition et la page même où l'on pouvait trouver la solution des difficultés qu'on lui proposait. Aussi le Père Angelo Finardi trouva[1], dans les mots *Antonius Magliabecchius*, l'anagramme *Is unus bibliotheca magna* : « Celui-ci est, à lui seul, une grande bibliothèque ».

Le grand-duc Cosme III, informé du mérite de ce jeune homme, le nomma conservateur de la bibliothèque qu'il venait d'établir dans son palais, et l'autorisa en même temps à faire copier les manuscrits de la *Laurentienne* qu'il croirait utiles au public. Magliabecchi se trouva là dans son élément; mais l'immense quantité de livres dont il était entouré ne suffisait pas à son insatiable avidité. Non seulement il parvint à retenir la place où était chaque livre dans ces deux vastes bibliothèques, de manière à pouvoir le retrouver au besoin les yeux fermés, mais il voulut se rendre aussi familières les autres bibliothèques principales de l'Europe. Bien qu'il ne se fût jamais éloigné de Florence que de quelques lieues, il vint à bout, par la lecture des catalogues, tant im-

1. Avec un peu de bonne volonté, et en donnant aux mots une légère entorse.

primés qu'inédits, par sa correspondance et par ses entretiens avec les plus savants voyageurs, de connaître mieux que personne tous les grands dépôts littéraires; et sa mémoire prodigieuse les lui rendait toujours présents. On raconte, à ce sujet, qu'un jour le grand-duc lui ayant demandé un ouvrage fort rare, Magliabecchi lui répondit :

« Monseigneur, il m'est impossible de vous le procurer; il n'y en a au monde qu'un exemplaire, et cet exemplaire se trouve à Constantinople, dans la bibliothèque du Grand Turc : c'est le septième volume de la deuxième armoire du côté droit, en entrant. »

Magliabecchi « avait une manière particulière de lire ou plutôt de dévorer les livres. Quand un ouvrage nouveau lui tombait sous la main, il examinait le titre, puis la dernière page, parcourait les préfaces, dédicaces, tables, jetait un coup d'œil sur chacune des divisions principales, et avait alors assez vu pour être en état de rendre compte non seulement de ce que le livre contenait, mais encore des sources où l'auteur avait puisé.

« Devenu bibliothécaire, Magliabecchi ne changea rien à ses habitudes; il était toujours négligé dans sa mise, et il avait pour tout ameublement deux chaises et un grabat sur lequel il passait le petit nombre d'heures qu'il ne pouvait pas dérober au sommeil; le plus souvent même il dormait tout ha-

billé sur sa chaise ou sur les papiers et brochures dont son lit était toujours couvert; il ne sortait de son cabinet que pour se rendre à la bibliothèque, dans les moments où elle était ouverte; et il venait aussitôt après se renfermer au milieu de ses livres[1]. »

Un professeur hollandais, Heyman, de passage à Florence, alla faire visite à Magliabecchi, et il nous a laissé une relation détaillée de cette entrevue, ainsi que des renseignements circonstanciés sur ce bibliographe, « un des plus passionnés, et dont l'existence fut une des plus singulières que l'on connaisse[2] ».

« Heyman le trouva au milieu d'un nombre prodigieux de livres: deux ou trois salles du premier étage en étaient remplies. Non seulement il les avait placés dans des rayons, mais il en avait encore disposé par piles, au milieu de chaque pièce, de sorte qu'il était presque impossible de s'y asseoir, et encore moins de s'y promener. Il y régnait cependant un couloir fort étroit, par lequel on pouvait, en marchant de côté, passer d'une chambre à une autre. Ce n'est pas tout : le corridor du rez-de-chaussée était chargé de livres, et les murs de l'escalier en étaient

1. Michaud, *op. cit.*

2. Ces expressions et les citations suivantes sont de Ludovic Lalanne (*Curiosités biographiques*, pp. 52-55), qui reproduit le récit du professeur Heyman, d'après Disraeli (*Curiosities of literature*). Sur Magliabecchi et le professeur Heyman, voir aussi Fertiault, *Drames et Cancans du livre*, le Souper du savant, pp. 111-138.

tapissés, depuis le haut jusqu'en bas. Parvenu au second étage, vous étiez tout surpris d'en voir les salles inondées comme celles du premier; elles en étaient tellement encombrées, que deux beaux lits, qui s'y trouvaient montés, disparaissaient, pour ainsi dire, sous leur prodigieux amas.

« Cette confusion apparente n'empêchait cependant pas Magliabecchi de trouver les livres dont il avait besoin ; il les connaissait si bien, et même les plus petits d'entre eux, qu'il les distinguait à la couverture. Il mangeait sur ses livres, dormait sur ses livres, et ne s'en séparait que le plus rarement possible.

« Il ne sortit, pendant tout le cours de sa vie, que deux fois de Florence : l'une pour aller voir Fiesole, qui n'en est éloignée que de deux lieues, et l'autre pour se rendre à dix milles de cette capitale, par ordre du grand-duc.

« Rien n'était plus simple que sa manière de vivre : quelques œufs, un peu de pain et de l'eau faisaient sa nourriture ordinaire. Un tiroir de sa table s'étant trouvé ouvert, M. Heyman y vit des œufs et de l'argent que Magliabecchi y avait mis pour son usage journalier : mais, comme ce tiroir n'était jamais fermé, il arrivait souvent que les domestiques de ses amis, ou des étrangers qui venaient pour le voir, lui volaient, soit de l'argent, soit des œufs. »

Son habillement, en rapport avec sa manière de

vivre, « se composait d'une veste brune, qui lui tombait sur les genoux, d'un pantalon, d'un manteau noir plein de pièces et de coutures, d'un chapeau déformé, à grands bords, percé de toutes parts, d'une large cravate toute farcie de tabac, d'une chemise sale, qu'il ne quittait jamais tant qu'elle durait, et qu'on voyait à travers les coudes percés de son habit. Une paire de manchettes, qui ne tenaient pas à la chemise, complétait cette brillante toilette. »

Ludovic Lalanne nous apprend, en outre, que, toujours environné de livres, et ne s'embarrassant de rien autre chose, Magliabecchi paraissait ne s'intéresser qu'à une seule sorte d'êtres vivants, aux araignées, « qui ne manquaient pas de pulluler au milieu d'un pareil taudis. Il avait une telle affection pour ces insectes, qu'il lui arrivait souvent de crier aux visiteurs qui ne mettaient pas assez de précaution dans leurs mouvements : « Prenez garde de faire du « mal à mes araignées ».

Cet étrange personnage, aussi studieux et érudit que maniaque, jouissait, dans le monde savant, — et malgré certaines accusations auxquelles il fut en butte dans sa patrie, — de la plus haute estime. Le pape et l'empereur tentèrent de l'attirer auprès d'eux, mais il resta sourd à leurs offres et à leurs instances, et persista à ne pas quitter sa ville natale.

Le grand-duc, qui appréciait de plus en plus son savoir et ses mérites, le traitait, d'ailleurs, avec les

plus affectueux égards. Il lui avait fait préparer dans son palais même un appartement commode, afin de le mettre plus à portée de recevoir les soins qu'exigeait son grand âge; mais Magliabecchi ne l'occupa que quelques mois, et trouva un prétexte pour retourner dans sa maison, où il était plus libre. Il renvoyait le soir son domestique, et passait une partie de la nuit à lire, jusqu'à ce que le livre lui tombât des mains, ou qu'il tombât lui-même accablé de sommeil. Il lui arriva plus d'une fois de mettre le feu à ses vêtements ou à ses meubles et ses papiers, en renversant ainsi le réchaud de charbon, le couvet, qu'il portait toujours avec lui pendant l'hiver; et, sans un prompt secours, sa maison eût été incendiée.

Au mois de janvier 1714, ce savant, sortant de chez lui, fut saisi d'un tremblement violent et d'une faiblesse qui l'obligèrent à rentrer; dès ce moment, il ne fit plus que languir, et il mourut le 2 juin de la même année, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Par son testament, Antoine Magliabecchi légua à sa ville natale sa bibliothèque, composée de 30 000 volumes, avec une rente pour l'entretenir : cette collection, qui s'est beaucoup accrue depuis, est aujourd'hui la plus considérable de Florence, et elle porte encore le nom de « Bibliothèque Magliabecchiana »[1].

1. Cf. MICHAUD, *op. cit.*

* * *

Un autre des plus beaux exemples qu'on puisse citer de dévouement aux livres, et aussi de souffrance pour les livres, c'est celui du prélat polonais Joseph-André Zaluski (1701-1774), évêque de Kiew (en russe Kiev ou Kief), dont toute la fortune, tout le temps et toutes les forces furent consacrés à rassembler une bibliothèque qui finit par compter 200 000 volumes[1]. Jamais, en Europe, un simple particulier n'avait jusqu'alors formé à ses frais une collection aussi considérable. Mais à quel prix! « Joseph-André était si zélé pour l'agrandissement de sa bibliothèque, dit l'historien Félix Bentkowski[2], qu'afin de pouvoir en soutenir les frais et l'enrichir, il prenait sur son nécessaire; n'ayant fait à midi qu'un repas frugal, il ne mangeait pour son souper qu'un morceau de pain avec du fromage. »

La bibliothèque de Zaluski, qu'il avait généreusement offerte à ses concitoyens, fut ouverte au public en 1745, et devint la « Bibliothèque nationale polonaise »; mais les Polonais n'en profitèrent que jusqu'en 1795. A cette époque, les Russes s'étant emparés de la capitale de la Pologne, l'ordre fut

1. 500 000, dit Larousse, *op. cit.* Près de 500 000, dit le Dr Hœfer, *op. cit.* Le chiffre de 200 000 est donné par Michaud, *op. cit.*, t. XLV, p. 351 (2e édit.).

2. *Ap.* Michaud, *op. cit.*

donné d'envoyer cette bibliothèque à Saint-Pétersbourg. Les livres furent jetés sans précaution dans de mauvaises charrettes, et, quand il en tombait, les Cosaques chargés d'accompagner ce précieux convoi s'en servaient pour allumer leurs pipes.

On a dit de Zaluski ce qu'on avait dit de Magliabecchi, qu'il était « une bibliothèque vivante ».

Arrêté en 1767 par ordre du prince Repnin, ambassadeur russe à Varsovie, qui fomentait la discorde dans la nation polonaise, afin de la subjuguer plus aisément, l'évêque Zaluski fut conduit à Zaluga, où il resta prisonnier jusqu'en 1773. « Par bonheur, sa bibliothèque lui était présente, quoiqu'il l'eût laissée à Varsovie, et, pour charmer l'ennui de son cachot, il feuilletait de mémoire les livres qu'il avait ramassés au prix de tant de privations [1]. »

A son retour en Pologne, il eut la douleur de trouver cette bibliothèque, l'œuvre de toute sa vie, et dont il avait si libéralement doté son pays, tout en désordre et mise au pillage. Heureusement encore qu'il mourut avant de la voir enlevée par les Russes, comme nous l'avons dit, et transportée à Saint-Pétersbourg.

LAUWERS (....-1829), « l'héroïque Lauwers », comme l'appelle M. Gustave Mouravit [2], a bien droit aussi à

1. MICHAUD, *op. cit.*
2. *Op. cit.*, pp. 135-136.

une place dans cette galerie des amants et martyrs du livre. Pour accroître sa bibliothèque, il se soumettait aux plus dures privations, « passant l'hiver sans feu et sans lumière; déjeunant et dînant avec deux sous par jour: austère anachorète, courageux confesseur de la bibliomanie, que la mort surprit, les regards fixés sur ses collections immenses, dont il n'avait pas voulu ôter le plus mince volume, pour en faire l'échange contre une dernière bouchée de pain[1] ».

Et le bibliophile belge Van Hulthem (1764-1832) : «... La table sur laquelle il prend son modeste repas est couverte de livres, et à peine y a-t-il place pour étendre une serviette; l'alcôve dans laquelle il couche en est encombrée; il craint si fort la poussière et la fumée pour ses livres qu'il n'a jamais voulu de feu dans sa chambre durant les plus rudes hivers; et lorsque le froid est trop intense et qu'il éprouve, étant au lit, de la peine à se réchauffer, il se fait mettre sur les pieds un de ses in-folio[2]. »

Pendant l'hiver rigoureux de 1825, Van Hulthem revenait en diligence du fond de la Hollande; « il avait oublié son manteau, et il tenait sur ses genoux, avec opiniâtreté, deux magnifiques in-quarto qu'il n'avait pas voulu confier à sa malle, de crainte

1. Mouravit, *op. cit.*, pp. 135-136.
2. Id., *op. cit.*, pp. 134-135.

qu'ils ne se détériorassent par le frottement[1]. »

Cet intrépide collectionneur « mourut glorieusement, sur un tas de livres, le 16 décembre 1852, raconte un de ses biographes[2]. Il avait été frappé d'apoplexie; mais la chaleur de son appartement n'y était pour rien, car il ne souffrait, en aucune saison, que l'on fît du feu dans sa chambre : selon lui, cela eût pu ternir la reliure de ses précieux volumes. Durant les grands froids, il se faisait mettre sur les pieds un in-folio. Son livre de prédilection, dans ces occasions exceptionnelles, était un certain Barlæus de dimensions honnêtes, et qui, racontant les conquêtes des Hollandais sous les tropiques, devait sans doute déverser sur les pieds de l'heureux dormeur la bienfaisante chaleur que rappelle si souvent l'historien. »

Un autre bibliophile, J.-F. Chenu (XIXe siècle), « qui publia de charmantes éditions, la joie des amateurs, » ce qui ne l'enrichit pas, aima mieux mourir pauvre, au milieu de ses livres, que de les vendre pour augmenter ses maigres ressources[3].

Un conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal, Jean Baptiste-Augustin Soulié (1780-1845), que sa

1. Mouravit, *op. cit*, p. 135.
2. Dans *le Magasin pittoresque*, année 1871, p. 32 (article anonyme).
3. Firmin Maillard, *op. cit.*, p. 138.

physionomie distinguée et mélancolique avait fait surnommer « le beau ténébreux », passa sa vie au milieu de ses rayons, sans vouloir jamais en sortir sans jamais connaître d'autres plaisirs, et traça ainsi l'épitaphe à graver sur sa tombe :

En naissant je fus orphelin ;
Je vécus seul à mon aurore,
Je vécus seul à mon déclin,
Et, seul ici, je suis encore[1].

Écoutez ce récit des derniers jours d'un autre fervent de l'étude et des livres, de l'érudit philologue Alexandre Timoni (....-1856). Il savait, paraît-il, une vingtaine de langues, et ne quittait sa chambre que pour se rendre dans les bibliothèques publiques. « Une petite rente sur un immeuble de Constantinople l'empêchait seule de mourir de faim.... Il avait cherché à donner des leçons, mais n'avait trouvé qu'un élève, un Arménien, à qui il enseignait le grec moderne, et qui le payait en lui apprenant à son tour à bien prononcer l'arménien.

« Un mois avant sa mort, Timoni ayant prié M. Blancard (son intime ami, ancien secrétaire de l'École d'Athènes), de le mener en consultation chez un médecin, et n'étant pas venu au rendez-vous, M. Blancard alla rue des Vieux-Augustins, où il trouva le savant dans son pauvre logis, sans feu, assis devant sa table, au milieu de ses livres et de

1. Firmin Maillard, *op. cit.*, pp. 149-150.

ses paperasses, grelottant dans une guenille qui jadis avait été un manteau.

« Je n'ai pas froid, dit-il à M. Blancard, qui lui « faisait des offres de service ; je ne fais jamais de « feu, et, quand la température est plus rigoureuse. « j'ai un autre manteau tout neuf. Je me trouve « mieux à présent : j'irai pourtant chez le médecin « avec vous ; j'ai voulu pourvoir à des besoins plus « pressés : j'ai été me confesser (c'était un catho- « lique fervent) et je viens de faire mon testament. »

« A son concierge qui, pris de pitié en le voyant passer exténué, amaigri, lui offrait un bouillon et un verre de vin, il répondait doucement : « Mon « ami, les philosophes savent se passer de ces « choses-là ».

« La petite pension n'arrivait pas : il l'attendait anxieusement, mais n'en soufflait mot à personne.

« Il ne s'est pas alité et n'a pas même gardé la chambre : presque jusqu'au dernier jour, il alla travailler dans les bibliothèques : un matin, le concierge ne le voyant pas paraître monta à sa chambre et le trouva, comme toujours, assis devant sa table, mais la tête tombée sur ses manuscrits. Il était mort... de n'avoir pas mangé depuis bien des semaines.

« Quelques heures après sa mort, arrivait la petite rente qu'il n'avait pu attendre plus longtemps. Cette rente, il la laissa par testament à l'église des Petits-Pères, ainsi que de précieux manuscrits à la Biblio-

thèque Mazarine. Il avait environ deux mille volumes et quelques objets d'art, qu'il a aimés jusqu'à la mort et qu'il ne lui est pas venu à l'idée de chercher à vendre — pauvre savant! — afin de durer un peu plus.

« Son concierge et son élève l'Arménien l'accompagnèrent seuls à sa dernière demeure.... « Le malheureux est toujours seul, » disait-il souvent[1]. »

Non moins émouvante fut la fin du philosophe cartésien, catholique et libéral, Bordas-Demoulin (1798-1859), qui consacra son existence à l'étude et à la recherche de ce qu'il estimait être la vérité. Plein d'insouciance pour la vie matérielle, Bordas ne parvenait pas à se suffire à lui-même, et, maintes fois, sans quelques amis, il serait littéralement mort de faim. Il lui arrivait de garder le lit des journées entières, parce qu'il ne pouvait se tenir debout et encore moins marcher, tant était grande sa faiblesse, due au manque de nourriture. On le voyait toujours sordidement vêtu, chaussé de vieux souliers ramassés au coin des bornes, et toujours oublieux de sa misère, de ce qu'il appelait cependant « les extrémités terribles »[2].

Bordas-Demoulin « habitait une petite mansarde

1. Firmin Maillard, *op. cit.*, pp. 154-156.

2. Larousse, *Grand Dictionnaire*, où l'article Bordas-Demoulin est très bien traité. Voir aussi François Huet (1816-1865), *Histoire de Bordas-Demoulin.* (Paris, Hetzel, 1861; in-12.)

de la rue des Postes, où il vivait dans le travail et dans la pauvreté, et, la veille du jour où il s'alita, il était descendu dans la rue, se traînant avec peine, pour acheter, des derniers sous qui lui restaient, son triste déjeuner. Passant devant l'étalage d'un bouquiniste, il aperçut une brochure traitant de sujets qui l'intéressaient; — en l'achetant, il ne lui restait plus rien...; il n'eut ni hésitation ni lutte : il l'acheta, et remonta tranquillement dans sa mansarde, d'où il ne devait plus sortir que pour aller mourir à l'hôpital[1]. »

Citons encore le professeur et écrivain genevois Gaullieur (1808-1859), qui, « sobre comme un ascète, ayant l'art de porter vingt ans le même habit sans sordidité, économisait sou par sou sur un maigre traitement, sur sa pitance, sur ses vêtements, sur tout, pour pouvoir, nous apprend le journaliste et critique Henri de la Madelène[2], venir de temps en temps à Paris, avec un petit sac d'écus, à la chasse des livres rares. Il fallait le voir à la salle Silvestre, certains jours de ventes célèbres! Quelles émotions et quelles angoisses! Aurait-il assez d'argent pour rester dernier enchérisseur du livre envié, et ses

1. Firmin Maillard, *op. cit.*, pp. 148-149. M. Firmin Maillard, qui écrit toujours Bordas-Dumoulin (au lieu de Demoulin), signale « une page émouvante de M. John Lemoine [Lemoinne] sur la mort de ce grand philosophe ».

2. Article cité dans *l'Événement*, numéro du 27 avril 1866.

rivaux n'allaient-ils pas le pousser au delà de ses forces? Comme il respirait largement, après ces victoires si chèrement achetées, et comme il s'enfuyait bien vite avec sa conquête! Un jour, il m'en souvient, je le rencontrai rue de Seine. Il déjeunait, en marchant, d'un petit pain d'un sou, et feuilletait avec ivresse un petit in-douze, relié en parchemin, merveille typographique de Jean de Tournes, célèbre imprimeur lyonnais. Le brave Gaullieur venait, sans hésiter et tout ravi de l'aubaine, de payer ce bouquin quelque chose comme dix louis. Ah! l'heureux homme, et la belle journée! et que ce petit pain d'un sou était bon à manger ce matin-là[1]! »

1. Napoléon Ier aurait droit aussi de figurer sur cette liste des « passionnés du livre »; il fut, selon l'expression de M. Gustave Mouravit (Napoléon bibliophile, *Revue biblio-iconographique*, janvier et février 1905, pp. 13 et 61-62), « bibliophile au meilleur sens du mot...; il cherche exclusivement dans le livre ce pour quoi, avant tout, un livre est mis en lumière, savoir : l'acquisition des notions qui font défaut à l'esprit, la rectification ou la confirmation des notions acquises ». Voici le témoignage fourni par M. Frédéric Masson et emprunté par lui à un livre, — une sorte de roman, il est vrai, — tout à fait oublié aujourd'hui, *Napoléon en Belgique et en Hollande*, 1811, par Charlotte de Sor [Mme Eillaux, née Desormaux] (Paris, Gustave Barba, 1858, 2 vol. in-8 : cf. Quérard, *Supercheries littéraires*, t. I, col. 921-922; et Mouravit, *loc. cit.*, avril 1904, p. 168) : « Oui (c'est Napoléon qui parle), je trouvais le moyen de payer la pension de mon frère. Savez-vous comment j'y parvenais? C'était en ne mettant jamais les pieds au café ni dans le monde, en mangeant du pain sec à mon déjeuner, en brossant mes habits

*
* *

Parmi les plus insatiables acquéreurs de livres et les maniaques qui en achètent d'innombrables quantités pour n'en rien faire, ne pas même les regarder, nommons :

Jean Harius (xvie siècle), chanoine de Gorcum, « qui, transportant ses livres à la Haye, en encombre tellement le port que la ville en est stupéfaite » et qu'il en reçoit le joli surnom de *Jean des Livres*. Achetée par Charles-Quint, qui la rendit publique, cette bibliothèque « formidable » fut dispersée durant les guerres civiles de la Hollande[1].

Le duc et maréchal d'Estrées (1660-1737) : « Ce qu'il amassa de livres rares et curieux, raconte Saint-Simon[2], d'étoffes, de porcelaine, de diamants, de bijoux, de curiosités précieuses de toutes les sortes, ne se peut nombrer, sans en avoir jamais su

moi-même.... Je vivais comme un ours, seul, dans ma petite chambre, avec mes livres, mes seuls amis alors. Et ces livres, pour me les procurer, par quelles dures économies faites sur le nécessaire, achetais-je cette jouissance ! Quand, à force d'abstinence, j'avais amassé deux ou trois écus de six livres, je m'acheminais, avec une joie d'enfant, vers la boutique d'un vieux bouquiniste qui demeurait près de l'évêché.... Souvent j'allais visiter ses rayons en faisant le péché d'envie. Je convoitais longtemps avant que ma bourse me permît d'acheter.... »

1. Fertiault, *les Légendes du livre*, pp. 85 et 196 ; et *Drames et Cancans du livre*, p. 265.

2. *Mémoires*, t. II, p. 452. (Paris, Hachette, 1865.)

user. Il avait cinquante-deux mille volumes, qui, toute sa vie, restèrent en ballots presque tous à l'hôtel de Louvois. »

Le financier portugais GRAPINA (XVIII^e siècle) avait fait transporter dans un village, aux environs de Lisbonne, sa magnifique bibliothèque, et, comme on s'étonnait de voir, au milieu de ce désert, tant de beaux livres, qui ne pouvaient servir à personne : « Précisément ! s'exclama-t-il. C'est bien pour cela ! A Lisbonne, j'étais obsédé de visiteurs qui, nuit et jour, avaient les yeux et les doigts sur mes livres, et les usaient.... Car, voyez-vous, je ne ressemble pas à cet ignorant qui ne jugeait de la bonté d'un livre que par sa vieillesse ; moi, j'en juge par la beauté de la reliure, et, dès que cette beauté est altérée, qu'elle fait défaut, je mets le volume au rebut. Je suis si délicat, si exigeant sur cet article, que je ne lis jamais mes livres, que je n'ose pas les toucher, de peur de les gâter[1]. »

Le célèbre bibliomane anglais, sir Richard HEBER (1773-1833), possédait la collection de livres la plus considérable qui ait jamais appartenu à un simple particulier. Trois de ses châteaux étaient littérale-

1. Cf. MOURAVIT, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, pp. 31-32. De tels *superficiels* amateurs justifient ce mot : « Un bibliophile ressemble souvent à un homme qui tomberait amoureux de la robe sans regarder la femme. » (Journal *le Gaulois*, 14 août 1877.)

ment pleins de vieux livres. Il achetait des livres dans tous les pays, et possédait des bibliothèques dans les principales villes de l'Europe, notamment à Oxford, à Paris, à Bruxelles, à Gand et à Anvers. Comme il y avait de ces villes où il n'allait jamais, il s'est trouvé propriétaire d'innombrables volumes qu'il n'a jamais vus[1].

Mais le plus fameux peut-être dans cette catégorie, c'est notre concitoyen Boulard, Antoine-Marie-Henri Boulard (1754-1825)[2], exécuteur testamentaire de La Harpe, à qui, durant la Révolution, il avait quasiment sauvé la vie[3], ancien notaire, devenu maire

1. Fertiault, *Drames et Cancans du livre*, p. 265; et Larousse, *op. cit.*

2. Ne pas le confondre avec son homonyme Sylvestre Boulard (1750-1809?), imprimeur, libraire et bibliographe, auteur d'un *Traité élémentaire de bibliographie* (Paris, Boulard, an XIII [1804]: in-8; 140 pp.); ni, comme l'a fait très drôlement Jean Darche, dans son *Essai sur la lecture*, pp. 361 et 365, avec Michel Boulard (1761-1825), ouvrier tapissier, fondateur de l'hospice Saint-Michel, à Saint-Mandé : « Un notaire de Paris, M. Boulard, *que certains nomment Tapissier*, avait été un bibliophile.... C'est ce même Boulard qui a consacré douze cent mille francs pour l'établissement des vieux ouvriers tapissiers de Saint-Mandé. »

3. « Pendant la Révolution, quoique religieux et riche, Boulard ne fut point inquiété : sa charité fut sa sauvegarde; et c'est avec un grand courage que, pendant la tourmente, il arracha plusieurs victimes à l'échafaud. Son ami La Harpe, décrété d'arrestation, se réfugia dans sa maison, où il trouva un asile sûr, avant de pouvoir quitter Paris. » (Numa Raflin, A.-M.-H. Boulard. *Bulletin de la Société historique du VI^e arrondissement de Paris*, janvier-juin 1904, p. 47.)

du XI[e] arrondissement de Paris [1], et député sous le premier Empire, qui remplit de livres, de la cave aux mansardes, plusieurs maisons, cinq, dit l'un : six, assure un autre ; et même huit, d'après un troisième [2]. Boulard, qui avait fait d'excellentes études,

1. Ce XI[e] arrondissement, dont la mairie se trouvait alors rue Mignon, maison Nyon, « était formé des divisions des Thermes, du Luxembourg, du Théâtre-Français (l'ancien), et du Pont-Neuf » ; il correspondait donc à peu près au VI[e] arrondissement actuel. Boulard a d'abord habité rue Saint-André-des-Arts, n° 27 (aujourd'hui n° 51) : c'est là qu'il était né le 5 septembre 1754. Il a demeuré ensuite rue des Petits-Augustins (actuellement rue Bonaparte), n° 21, au coin de la rue Visconti, où il est mort le 8 mai 1825. « C'est bien dans les limites du VI[e] arrondissement, cette terre d'élection des amateurs de bouquins, que devait naître, vivre, travailler et mourir Boulard. » (Numa RAFLIN, *loc. cit.*, p. 41, n. 1 ; p. 44 ; p. 48, n. 1 ; p. 51, n. 3 ; pp. 60 et 65.)

2. « Cinq, d'après Henry Berthoud ; huit, d'après Mary Lafon. » (Numa RAFLIN, *loc. cit.*, p. 64, n. 3.) « Mon cher et honorable maître, M. Boulard, avait été un bibliophile délicat et difficile avant d'amasser dans six maisons à six étages six cent mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment.... » (Charles NODIER, l'Amateur de livres, *les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 84.) « Le vénérable Boulard enlevait tous les jours un mètre de raretés, toisé à sa canne de mesure, pour lequel ses six maisons pléthoriques de volumes n'avaient pas de place en réserve. » (ID., le Bibliomane, *Contes de la Veillée*, p. 271.) « Boulard achetait souvent des livres à la toise (c'était la mesure de longueur de l'époque) : il payait, en général, cent francs la toise. » (Henri BAILLIÈRE, la Crise du livre. *Bulletin mensuel de l'Association amicale des Commis libraires français*, février 1904, p. 69.) Paul DUPONT (*Histoire de l'imprimerie*, t. II, p. 174) ne parle, lui, que d'une seule maison, remplie de livres par Boulard : les autres, il est vrai, ont pu venir

qui possédait, outre les langues anciennes, les langues vivantes les plus usuelles, parlant l'anglais et l'allemand aussi couramment que le français [1], a publié quantité d'ouvrages, des études historiques, littéraires et scientifiques notamment, et des traductions [2]. Son obligeance et sa générosité étaient, comme son aimable caractère, sa courtoisie et son esprit, connues et appréciées de tous, et l'on est allé jusqu'à dire que si Boulard est devenu un bouquineur enragé, ce fut principalement pour rendre service aux bouquinistes [3].

ensuite : « Propriétaire d'une vaste maison, quand le logement qu'il y occupait fut encombré, il donna successivement congé à tous ses locataires et transforma leurs appartements en dépôts de livres. »

1. Cf. Numa Raflin, *loc. cit.*, pp. 57-58.

2. On en trouve la liste dans Quérard, *la France littéraire*, t. I, pp. 456-457.

3. On a prétendu aussi que Boulard n'était pas très scrupuleux en fait de livres, et en dérobait volontiers, même dans les loges de concierge. C'est le typographe Alkan aîné qui conte la chose, dans sa brochure sur Édouard-René Lefebvre de Laboulaye, *Un Fondeur en caractères, membre de l'Institut* (p. 15). Voici cette anecdote, à peu près textuelle, que je ne reproduis ici que pour faire entendre tous les sons de cloche, et dont je laisse l'entière responsabilité au « sonneur » : Un matin, Boulard, qui était lié avec un proche parent de M. de Laboulaye, M. Lefebvre, notaire à Paris, vint pour lui rendre visite. Il entre dans la loge du concierge, où personne ne se trouvait, puis monte chez son ami le notaire. A peine est il dans le cabinet de celui-ci, que le concierge arrive tout effaré, et, s'adressant à voix basse au notaire, lui demande s'il connaît bien le monsieur qui est avec lui en ce moment. « Si je le connais ! réplique maître Lefebvre sur le même ton. C'est mon meilleur ami,

« Le désir de conserver à la France une partie de ses richesses littéraires lui avait fait, dès les premières années de la Révolution, former une bibliothèque qui s'accrut successivement, au point d'être, après celle du roi, la plus nombreuse de Paris, a écrit un de ses biographes[1]. Si, comme on l'a dit, le goût d'acheter des livres était devenu, dans Boulard, une sorte de manie, on conviendra du moins qu'il n'en est pas de plus respectable. Mais on a rencontré plus juste en attribuant les acquisitions qu'il faisait chaque jour sur les quais, dans les dernières années de sa vie, au désir qu'avait cet excellent homme d'aider, par des encouragements pécuniaires, la

un ancien collègue à moi.... — Ah! c'est que... c'est que je vais vous dire, fait le concierge, d'une voix toujours discrète. Un locataire de la maison m'a prêté un volume, et ce volume, que j'avais laissé sur ma table il y a un instant, je ne le trouve plus. Or, il n'y a que ce monsieur qui a pénétré dans ma loge.... Ce volume fait partie d'un ouvrage qui va être ainsi décomplété : cela me met vis-à-vis du locataire dans le plus cruel embarras. — Écoutez, reprend le notaire, mon ami va partir tout à l'heure; suivez-le jusqu'à sa demeure et entrez avec lui. Vous lui direz : « Monsieur, je « suis le concierge de M. Lefebvre. Est-ce que, par un « simple effet du hasard, vous n'auriez pas emporté un « livre qui était sur ma table? » Ce qui fut dit fut ponctuellement exécuté. « Attends! répondit maître Boulard, qui, sans se déconcerter le moins du monde, plongea la main dans une de ses grandes poches et en tira le volume, tiens, le voilà, ton livre! Et emporte-le bien vite! » ajouta-t-il en remettant au concierge une pièce de cent sous pour l'indemniser de son dérangement. (Cf. mon volume *Amateurs et Voleurs de livres*, pp. 21-23. Paris, Daragon, 1903.)

1. Michaud, *op. cit.*, art. Boulard.

partie la plus souffrante du commerce de la librairie. Dans cette louable intention, il lui est arrivé souvent d'acheter un grand nombre d'exemplaires du même ouvrage. Tous les étalagistes de Paris le connaissaient et le respectaient. Il les visitait tous au moins une fois par semaine, et ne rentrait jamais chez lui sans être chargé de livres, et après en avoir rempli ses énormes poches, qu'il avait fait faire exprès[1]. C'est d'un goût si estimable et d'intentions aussi pures que la malignité s'est emparée. On a fait contre le bibliomane Boulard des épigrammes et des caricatures qu'il a connues, et qui ont jeté beaucoup d'amertume sur les dernières années de sa vie. Il ne laissait passer aucune occasion de manifester son

1. Sur le plaisir de bouquiner, les fiévreuses émotions, les intimes, délicieuses et enivrantes joies du bibliophile en quête de livres, voir Walter Scott, *l'Antiquaire*, chap. III, la visite à l'antiquaire, M. Oldbuck (vieux livre, bouquin) et le discours de celui-ci (trad. Albert Montémont, notamment p. 25) : « ... Ces petits elzeviers sont des témoignages et des trophées de plus d'une promenade nocturne et matinale... dans tous les lieux où il se trouve des bouquinistes.... Combien de fois me suis-je arrêté à me débattre sur un sou, de crainte que, par un acquiescement trop soudain au prix demandé par le vendeur, il ne vînt à soupçonner l'importance que j'attachais moi-même à cet article! Combien je tremblais qu'il n'arrivât quelque passant pour me disputer l'objet auquel j'aspirais, regardant chaque pauvre écolier en théologie qui s'arrêtait pour retourner les feuillets des livres étalés, comme un amateur rival ou comme un avide libraire déguisé! Et puis, la satisfaction secrète avec laquelle on paie l'article acheté et on le met dans sa poche, affectant un air froid et indifférent, tandis que la main est tremblante de plaisir! » Etc.

zèle pour le bien public et la gloire de la patrie. C'est ainsi qu'en 1817 il réclama en faveur des tombes oubliées de Boileau, de Descartes, de Montfaucon et de Mabillon, et les fit rétablir dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. »

Le docteur Descuret, qui a particulièrement étudié le processus du cas de Boulard, « la seconde providence des bouquinistes », comme il l'appelle, nous donne à son sujet les détails suivants :

« ... En femme prudente, Mme Boulard conseillait à son mari de lire avant de continuer à acheter[1]. Inutile conseil : les nouveaux volumes arrivaient par masses, par toises carrées; toutes les pièces de l'appartement furent envahies et converties en quatre grandes rues toutes garnies de rayons de livres.

« Cependant Boulard devient moins aimable, sort plus tôt, ne déjeune plus chez lui; un jour même, ne rentre ni dîner ni coucher.... On ne tarde pas à apprendre qu'il passe des journées entières dans une de ses maisons, dont il avait successivement expulsé tous les locataires, et qu'il venait de métamorphoser en une vaste bibliothèque. Il achetait alors des livres par voitures.... Boulard promit bien à Mme Boulard de n'acheter aucun livre sans sa permission. Mais,

1. « Il n'y a de véritable bibliophile... que celui qui a déjà lu tous les livres qu'il possède, et qui, pénétré, ravi de cette lecture, en reporte le charme sur la forme extérieure elle-même. » (TENANT DE LATOUR, *Mémoires d'un bibliophile*, p. 256.)

quelques mois après cette résolution, sa santé décline; il perd peu à peu les forces et l'esprit et est en proie à une fièvre consomptive, sorte de nostalgie causée par l'ennui de ne plus acheter de livres[1].... Pour remettre sa santé, Mme Boulard lui permit fréquemment d'enfreindre sa promesse.... On le voyait alors cheminant sur les quais, enveloppé d'une immense redingote bleue, ses vastes poches de derrière chargées de deux in-quarto, et celles de devant d'une dizaine d'in-dix-huit ou d'in-douze : c'était alors une vraie tour ambulante[2].... »

Boulard, au début surtout, ne bouquinait ni n'achetait au hasard. Il commença par rechercher de préférence les éditions princeps d'Alde Manuce et des manuscrits du moyen âge; puis il se mit à collectionner les volumes de grand format, et « finit par croire et par professer que tout ce qui était in-quarto, et à plus forte raison in-folio, avait droit à son hospitalité, attendu que les éditeurs modernes avaient, à tort, selon lui, renoncé à de beaux formats, pour cultiver les in-octavo, les in-douze et même les in-dix-huit[3] ». C'était là, de sa part, une étrange aber-

1. Cf., dans notre tome I, page 99, Pétrarque tombant malade, lorsque son ami, l'évêque de Cavaillon, lui défend de travailler et lui interdit l'accès de sa bibliothèque.

2. J.-B.-F. Descuret, *la Médecine des passions ou les Passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion*, *ap.* Numa Raflin, *loc. cit.*, pp. 53-54.

3. Henri Baillière, *loc. cit.*, p. 68.

ration, vu l'indiscutable et évidente incommodité des grands formats.

Au dire de Mary Lafon[1], la veille du jour où Boulard allait acheter la neuvième maison qui devait abriter ses livres, « il gonfla si bien les poches de sa houppelande monstre, que pas un fiacre ne voulut se charger de lui. Plutôt que de se séparer de ses bouquins chéris, il essaya de se traîner vers ses foyers, où il ne parvint que le soir, inondé de sueur. On voulut l'empêcher d'aller ranger lui-même les bouquins dans la cave de la dernière et seule maison où il restât un coin de libre encore; mais il n'écouta personne, et gagna une pleurésie qui l'emporta. » On peut donc dire que, lui aussi, mourut sur le champ de bataille[2].

La bibliothèque de Boulard, qui se composait d'environ 600 000 volumes, fut vendue et retourna en grande partie là d'où elle était venue, chez les bouquinistes des quais. La section de l'histoire et des voyages, qui formait le tome cinquième du catalogue dressé pour cette vente, fut achetée en bloc

1. *Histoire d'un livre*, *ap.* Numa RAFLIN, *loc. cit.*, p. 59.

2. Ce n'est pas sans raison que M. Numa Raflin, dont l'étude sur A.-M.-H. Boulard est très soigneusement et consciencieusement faite, met en doute la véracité de Mary Lafon, dans cette *Histoire d'un livre*, qui ne comprend, d'ailleurs, qu'une centaine de pages et n'est qu'une fantaisie sans intérêt. Ajoutons qu'un ami des livres comme Boulard ne se serait pour rien au monde résigné à « ranger » ses trésors dans une cave.

par le rival de Boulard, par le bibliomane anglais dont nous parlions tout à l'heure, sir Richard Heber : « Après la vente Boulard, qui dura de 1828 à 1833, ajoute M. Numa Raflin[1], les étalagistes de Paris furent tellement encombrés, que, pendant plusieurs années, les livres d'occasion ne se vendaient plus que la moitié de leur valeur habituelle. »

* * *

Au lieu de prendre la peine d'acheter tant de livres et de se donner l'embarras de les caser et de les aligner, certains « amateurs » se sont avisés de faire peindre sur les panneaux de leur appartement des rangées de volumes vus de dos, de façon à imiter des bibliothèques. Turgot, à l'époque où il était intendant de Limoges, en 1761, avait fait ainsi « orner » son cabinet de travail : « Sur une porte où sont simulées des tablettes en rapport avec les rayons de la bibliothèque, figurent des livres également fictifs, et dont les titres sont évidemment l'œuvre de Turgot, » dit Tenant de Latour, qui a consacré à cette bibliothèque de Turgot tout un chapitre de ses *Mémoires d'un bibliophile*[2]. Ajoutons que ces titres, imaginés par le caustique intendant et inscrits au dos de ces volumes de bois, cachent,

1. *Loc. cit.*, pp. 63-64.
2. Lettre XI, pp. 194-211.

pour la plupart, quelque satirique allusion. On y trouve ceux-ci, par exemple : *Art de compliquer les questions simples*, par l'abbé Galiani ; — *Véritable utilité de la guerre*, par les frères Paris (qui s'étaient enrichis comme fournisseurs des armées) ; — *Dictionnaire portatif des métaphores et des comparaisons*, par S.-N.-H. Linguet (trois énormes volumes) ; — *Du pouvoir de la musique*, par M. Sedaine (de méchantes langues attribuaient la réussite des pièces de Sedaine aux charmantes compositions de Grétry et de Monsigny) ; — *De l'emploi des images en poésie*, par M. Dorat (on sait que le succès des *Baisers* de Dorat fut dû uniquement aux admirables gravures d'Eisen) ; etc.

On rencontre encore fréquemment des bibliothèques de ce genre, — de ces rangées de livres peintes sur des panneaux de bois, principalement sur des portes, comme pour les masquer : — il existe des spécimens de ces *bibliothèques fictives* ou *bibliothèques factices*, notamment dans le château de Compiègne et dans celui de Chantilly.

Le mot de Diogène (413-323 av. J.-C.) : « Avoir des livres sans les lire, c'est avoir des fruits en peinture[1]. » se vérifie donc ici textuellement et se matérialise en quelque sorte

« Il vous faut à tout prix de longues rangées de

1. *Ap.* Fertiault, *les Légendes du livre*, p. 156.

volumes, écrit à ce propos M. Mouravit[1]; il faut que lambris et murailles disparaissent sous les files interminables de livres soigneusement alignés : eh bien ! suivez cette naïve pratique de vos bons aïeux en bibliomanie, qui faisaient figurer dans leurs cabinets d'amples bibliothèques où les volumes n'existaient guère que par des dos factices, qui réussissaient plus ou moins à faire illusion : vénérable coutume dont Sauval[2] avait parlé avant La Bruyère[3], et qui a pour soi, outre l'économie, l'avantage immense de rendre à la circulation des richesses immobilisées aux mains des plus sordides de tous les avares.

« Les Anglais, nos maîtres ici encore, avaient reconnu l'excellence de cette louable pratique : « Mylord est curieux en livres, nous dit Pope[4].... Il « vous en fait parcourir tous les dos, chacun avec « la date de sa publication.... Admirez ces livres de « vélin ou ces *livres de bois* magnifiquement décorés : « pour l'usage que mylord en fait, ces derniers sont « aussi bons que les autres. »

Le même bibliographe, M. Gustave Mouravit,

1. *Le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, pp. 139-141.
2. *Histoire et Recherches des antiquités de la ville de Paris* (1724), t. I, p. 18.
3. *Les Caractères*, De la Mode, p. 349, édit. Hémardinquer. (Paris, Dezobry, 1849.)
4. Cité aussi par Édouard Fournier, *l'Art de la reliure en France*, p. 206, n. 1. (Paris, Dentu, 1888.)

mentionne deux autres bibliothèques factices, celle d'Eugène Scribe (1791-1861), l'auteur dramatique, et celle du roi de Naples Ferdinand IV (1751-1825), époux de la fameuse Marie-Caroline, chez qui « on vit une collection rivale de celle de Turgot : mais le monarque y mit moins de malice, et voici ce qu'on lit, à ce propos, dans la *Revue germanique* (juin 1862, page 577) : « J'avisai, dans la chambre à « coucher du feu roi, une fort belle bibliothèque « fermée par des portes vitrées, et je voulus y « prendre un livre. Elle contenait la fleur de la « littérature italienne.... Ces livres que j'avais admi- « rés étaient des morceaux de bois figurant des « volumes et portant au dos le titre des ouvrages « qu'ils représentaient[1]. »

1. *Ap.* Mouravit, *op. cit.*, p. 389.

XII

BIBLIOCLASTES ET BIBLIOPHOBES
LES FEMMES ET LES LIVRES

Le plus ancien exemple connu de destruction de livres, faite systématiquement et en masse, remonte au VIII^{e} siècle avant Jésus-Christ. Selon l'historien chaldéen BÉROSE (III^{e} siècle av. J.-C.) et le savant écrivain grec ALEXANDRE POLYHISTOR (I^{er} siècle av. J.-C.), le roi de Babylone NABONASSAR, célèbre par l'ère qui porte son nom et part de l'an 747 avant l'ère chrétienne, fit détruire toutes les histoires des rois ses devanciers[1]. Il s'efforçait ainsi de supprimer le passé, et de donner son règne comme point d'origine au monde entier.

En l'an 215 avant Jésus-Christ, l'empereur chinois CHI-HOANG-TI, « en haine des lettrés et de leurs principes, ordonna de brûler tous les livres qui se trouvaient dans son empire; il n'excepta de cette proscription que les ouvrages qui traitaient de l'histoire de sa famille, de l'astrologie et de la médecine[2] ».

1. Ludovic LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, p. 197.
2. ID., *ibid.*

Rien n'a fait plus de mal aux livres, rien n'en a fait autant massacrer et détruire que les querelles religieuses. Le livre étant le meilleur porte-parole de l'homme, et un porte-parole qui ne craint pas la lassitude, doué d'ubiquité et d'une puissance et d'une audace incomparables, il fallait avant tout le faire taire, c'est-à-dire le brûler, lui, aussi bien et encore mieux que tous les profanes, tous les dissidents et antagonistes.

« Les Romains ont brûlé les livres des juifs, des chrétiens et des philosophes, remarque Vigneul-Marville (1634-1704)[1] : les juifs ont brûlé les livres des chrétiens et des païens ; et les chrétiens ont brûlé les livres des païens et des juifs. La plupart des livres d'Origène et des anciens hérétiques ont été brûlés par les chrétiens. Le cardinal Ximénès (ministre d'Espagne et grand inquisiteur : 1436-1517), à la prise de Grenade, fit jeter au feu cinq mille Alcorans. Les Puritains, en Angleterre, au commencement de la Réforme prétendue, brûlèrent une infinité de monastères et d'anciens monuments de la véritable religion. Un évêque anglais mit le feu aux archives de son église, et Cromwell (1599-1658), dans les derniers temps, brûla la bibliothèque d'Oxford, qui était une des plus curieuses de l'Europe. »

1. *Mélanges d'histoire et de littérature*, tome II, pages 56-57. (Paris, Prudhomme, 1725.)

Pendant le séjour de saint Paul (10-70?) à Éphèse, à la suite de ses prédications, « il y en eut beaucoup, dit *la Bible*[1], de ceux qui avaient exercé les arts curieux, qui apportèrent leurs livres, et les brûlèrent devant tout le monde : et, quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent ». Ces cinquante mille pièces d'argent, « ces cinquante mille drachmes reviennent à plus de cinquante mille livres de notre monnaie », estime l'abbé Fleury (1641-1725)[2], qui ajoute : « On croit que c'étaient des livres de magie ». « Quant à nous, riposte Ludovic Lalanne, nous serions fort porté à croire que ces livres étaient des ouvrages relatifs à la philosophie païenne et aux religions de l'Orient, et dont l'esprit ne pouvait être, par conséquent, que fort dangereux pour les nouveaux chrétiens. »

Nous avons parlé, dans notre premier volume[3], de la bibliothèque d'Alexandrie, qui passe pour avoir été détruite par les ordres du chef musulman Omar, lors de la prise de cette ville, en 640 ; et nous avons dit qu'à cette époque cette bibliothèque n'existait

1. *Actes des apôtres*, chap. xix, verset 10, trad. Le Maistre de Sacy. On connaît le beau tableau du Louvre, chef-d'œuvre d'Eustache Le Sueur, représentant la *Prédication de saint Paul à Éphèse*.

2. *Histoire ecclésiastique*, livre I, chap. xlii, *ap.* Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 198.

3. Pages 8 et 9.

plus, qu'une de ses sections avait été accidentellement incendiée, en l'an 47 avant Jésus-Christ, par les soldats de Jules César, et que l'autre section fut détruite environ quatre cents ans plus tard, en 390, par l'évêque ou patriarche Théophile, qui voulait abolir l'idolâtrie dans son diocèse[1]. Or, depuis cette date jusqu'à l'arrivée du lieutenant d'Omar, Amrou-ben-Alas, on ne trouve pas un mot, dans les écrivains du temps, qui autorise à supposer qu'on ait reconstitué à Alexandrie la moindre bibliothèque, ce qui ne doit pas étonner, puisque, entre autres causes[2], la littérature et la philosophie païennes furent, durant cet intervalle, partout proscrites, à tel point que Justinien fit fermer les écoles d'Athènes.

1. Cf. Ludovic Lalanne, *op. cit.*, pp. 201 et s., où cette question de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie est discutée avec science et bien résumée. Le premier auteur qui ait parlé de l'incendie de cette bibliothèque par les Arabes est Abd-Allatif, médecin arabe de Bagdad, mort en 1231, c'est-à-dire 591 ans après cet événement. « Quant au prétendu incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, un tel vandalisme était tellement contraire aux habitudes des Arabes, qu'on peut se demander comment une pareille légende a pu être acceptée pendant si longtemps par des écrivains sérieux. Elle a été trop bien réfutée à notre époque pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Rien n'a été plus facile que de prouver, par des citations fort claires, que, bien avant les Arabes, les chrétiens avaient détruit les livres païens d'Alexandrie avec autant de soin qu'ils avaient renversé les statues, et que, par conséquent, il ne restait plus rien à brûler. » (Dr Gustave Le Bon, *la Civilisation des Arabes*, p. 208 ; Paris, Didot, 1884.)

2. Voir ces autres causes dans Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 203.

On connaît la réponse catégorique et typique qu'Omar aurait faite à son lieutenant, lorsque celui-ci, après s'être emparé d'Alexandrie, lui demanda ce qu'il devait faire de la bibliothèque : « Si ce que contiennent les livres dont vous me parlez est conforme au livre de Dieu (le Coran), ce livre les rend inutiles; si, au contraire, ce qu'ils renferment est opposé au livre de Dieu, nous n'en avons aucun besoin. Donnez donc ordre de les détruire[1]. » En conséquence, d'après cette légende, Amrou-ben-Alas les fit distribuer dans les bains publics d'Alexandrie, dont ils suffirent à alimenter le chauffage durant six mois[2], — quoique le papier, sans parler du parchemin, s'il est bon pour allumer le feu, ne convienne guère pour l'entretenir.

Nous avons parlé également du pape Grégoire le Grand (540-604), saint Grégoire, qui passe pour avoir livré aux flammes un grand nombre d'ouvrages anciens, Tite-Live notamment, et qui, s'il n'a pas commis ce massacre, en était bien capable, à en juger par le mépris qu'il affichait pour les écrivains de l'antiquité[3].

1. Cf. ce que dit à ce sujet J.-J. Rousseau (Discours sur les sciences et les arts : *Œuvres complètes*, t. I, p. 18, n. 1; Paris, Hachette, 1862) : « Supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, et l'Évangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque aurait encore été brûlée. » — en vertu du même raisonnement.

2. Cf. Larousse, *op. cit.*, art. Omar I^er^.

3. Cf. notre tome I, page 82

L'empereur de Constantinople Léon l'Isaurien (né dans l'Isaurie, province d'Asie Mineure) ou l'Iconoclaste (briseur d'images) (680-741), ayant en vain essayé de faire partager ses idées au chef de la bibliothèque impériale, surnommé *œcuménique* (universel)[1], à cause de l'étendue de ses connaissances, et à ses douze subordonnés, professeurs ou copistes, fit mettre le feu à cette bibliothèque, composée d'environ 36 000 volumes, et brûla tout ensemble livres, bibliothécaire et copistes.

Orderic Vital (1075-vers 1150) a décrit, dans son *Histoire ecclésiastique*, les ravages causés, durant les IXe et Xe siècles, par les Normands, qui renouvelèrent ainsi les désastres commis par les Barbares, lors de la décadence et de la chute de l'empire romain. « Au milieu des affreuses tempêtes qui causèrent tant de maux du temps des Danois, dit-il[2], les écrits des anciens périrent dans les incendies qui dévorèrent les églises et les habitations; quelque insatiable qu'ait été la soif d'étude de la jeunesse, elle n'a pu recouvrer ces ouvrages.... Ces écrits ayant été perdus, les actions des anciens furent livrées à l'oubli. Les modernes feraient d'inutiles efforts pour les recouvrer; car ces antiques monuments dis-

1. Dans l'*Histoire de l'imprimerie* de Paul Lacroix, Fournier et Seré (p. 8), ce bibliothécaire est nommé, et non surnommé, Læcuménique (avec un æ et non un œ).

2. Livre VI; *ap.* Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 208.

paraissaient, avec le cours des siècles, de la mémoire des vivants, comme la grêle et la neige qui tombent dans les fleuves suivent, pour ne jamais revenir, le cours rapide de leurs ondes. »

Au XIe siècle, la bibliothèque des califes d'Égypte, au Caire, la plus considérable de tout l'empire musulman, fut, en majeure partie, pillée par les Turcs[1].

La bibliothèque de Tripoli de Syrie était riche, paraît-il, de trois millions de volumes, tous concernant la théologie, l'explication du *Coran*, la science des traditions et des belles-lettres. Lorsque, durant les Croisades, en 1105, Tripoli de Syrie tomba au pouvoir des Francs, « un prêtre, étant entré dans la bibliothèque, fut frappé de la quantité de livres qu'elle renfermait. La salle où il se trouvait était précisément celle qui contenait les Corans. Ayant mis la main sur un manuscrit, il reconnut cet ouvrage. Il en prit un second, puis un troisième, et ainsi de suite, jusqu'au nombre de vingt, et trouva toujours le même livre ; ayant alors déclaré que cet édifice ne renfermait que des Corans, les Francs y mirent le feu et le réduisirent en cendres. Il n'échappa qu'un petit nombre de livres, qui furent dispersés en différents pays[2]. »

1. Voir les détails de ce pillage *ap.* Ludovic LALANNE, *op. cit.*, pp. 208-209.

2. E. QUATREMÈRE, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. II, pp. 506-507 (Paris, Schœll, 1811) ; et cf. Ludovic LALANNE, *op. cit.*, pp. 210-211.

Nous avons vu précédemment encore[1] dans quel piteux état Boccace (1313-1375) trouva les livres des religieux du Mont-Cassin, et ce que devinrent, en 1526, après la victoire des Turcs à Mohacz, les cinquante mille volumes rassemblés par le roi de Hongrie Mathias Corvin (1443-1490).

Une lettre[2] de l'historien et conteur italien le Pogge (1380-1459) nous apprend que les moines du monastère de Saint-Gall, voisin de Constance, n'étaient guère plus soigneux de leur bibliothèque que ceux du Mont-Cassin : « .... Là, au milieu d'une foule de manuscrits qu'il serait trop long d'énumérer, j'ai trouvé un *Quintilien* encore sain et entier, mais plein de moisissure et couvert de poussière ; ces livres, en effet, loin d'être placés dans une bibliothèque, comme ils auraient dû l'être, étaient enfouis dans une espèce de cachot obscur et infect, au fond d'une tour, où l'on n'aurait certainement pas jeté les condamnés à mort. »

Les moines récollets d'Anvers allaient à peu près de pair avec les précédents. C'est à eux qu'advint, en 1733, la mésaventure suivante :

« Les récollets d'Anvers, passant en revue leur bibliothèque, jugèrent à propos d'y faire une réforme, et de la débarrasser d'environ quinze cents

1. Tome I, pages 102-103 et 115.

2. Citée par Mabillon, *ap.* Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 229.

volumes de vieux livres, tant imprimés que manuscrits, qu'ils regardèrent comme vrais bouquins de nulle valeur. On les déposa d'abord dans la chambre du jardinier, et, au bout de quelques mois, le Père gardien décida, dans sa sagesse, qu'on donnerait tout ce fatras audit jardinier, en reconnaissance et gratification de ses bons services. Celui-ci, mieux avisé que les bons pères, va trouver M. Vanderberg, amateur et homme de lettres, et lui propose de lui céder toute cette *bouquinaille*. M. Vanderberg, après y avoir jeté un coup d'œil, en offre un ducat du quintal : le marché est bientôt conclu, et M. Vanderberg enlève les livres. Peu après il reçoit la visite de M. Stock, bibliomane anglais, et lui fait voir son acquisition : M. Stock lui donne à l'instant quatorze mille francs des manuscrits seuls. Quels furent la surprise et les regrets des Pères récollets à cette nouvelle ! Ils sentirent qu'il n'y avait pas moyen d'en revenir ; mais, tout confus qu'ils étaient de leur ignorance, ils allèrent humblement solliciter une indemnité de M. Stock, qui n'hésita pas à leur donner encore douze cents francs, tant il était satisfait de son acquisition [1]. »

Le marquis DE VILLENA, don Enrique d'Aragon (1384-1434), célèbre poète et érudit espagnol, un des créateurs de la poésie castillane, avait, à force de dépenses et de soins, rassemblé une bibliothèque

1. *Bulletin du bibliophile*, mars 1835, p. 15.

considérable, où, à côté des œuvres des trouvères, figuraient de nombreux livres de recherches philosophiques et de magie. Le marquis de Villena, partageant les idées ou rêveries de son temps, s'occupait, en effet, de sciences occultes et de sorcellerie. A sa mort, le roi de Castille, Jean II, fit saisir sa bibliothèque, deux pleins chariots de livres, qu'il expédia à un dominicain, son confesseur, frère Lope de Barrientos, avec ordre de l'examiner. Celui-ci, fort ignorant, aima mieux brûler que de lire. « Mais, ajoute un contemporain, il est resté dans les mains de frère Lope beaucoup d'autres ouvrages précieux, qui ne seront ni brûlés ni rendus[1]. »

Les missionnaires qui se répandirent dans le Nouveau Monde au lendemain de sa découverte (1492) y provoquèrent de nombreuses destructions de monuments littéraires et historiques, d'autant plus fâcheuses que ces documents étaient les seuls pouvant nous renseigner sur la langue et l'histoire des anciens peuples de ces contrées.

« Comme la mémoire des événements passés était conservée, parmi les Mexicains, au moyen de figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton et sur des écorces d'arbres, les premiers missionnaires, incapables de comprendre la signification de ces figures et frappés de leurs formes bizarres, les regar-

1. Cf. Michaud, *op. cit.*; Larousse, *op. cit.*; etc.

dèrent comme des monuments d'idolâtrie qu'il fallait détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zumarraga, moine franciscain, premier évêque de Mexico, toutes ces archives de l'ancienne histoire du Mexique furent rassemblées et livrées aux flammes. Par suite de ce zèle fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne, et dont leurs successeurs déplorèrent bientôt les effets, on perdit entièrement la connaissance des événements reculés tracés sur ces monuments grossiers[1]. »

Le même sort était réservé aux monuments historiques et littéraires des Péruviens[2].

En 1549, le roi d'Angleterre Édouard VI publia un édit ordonnant la destruction de divers ouvrages religieux, et l'on profita de cet édit pour l'appliquer surtout aux manuscrits, quels qu'ils fussent, dont les reliures, ornées d'or, d'argent et de pierreries, tentaient la cupidité. Un jour, on alluma à Oxford, sur la place du marché, un grand feu où l'on jeta une énorme quantité de livres[3].

1. Robertson, *Histoire de l'Amérique*, livre VII, *ap.* Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 215. « Imitant saint Paul à Éphèse, l'archevêque Zumarraga à Tlatelulco, Nuñez de la Vega à Chiapa, et d'autres encore, firent brûler, comme suspects de nécromancie, tous les ouvrages mexicains qu'ils purent découvrir. » (Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XVII, p. 89.)

2. Cf. Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 215.

3. Cf. Id., *op. cit.*, p. 218.

En France, durant les guerres religieuses, quantité de bibliothèques de couvents furent, sinon détruites, du moins pillées et dispersées [1].

La bibliothèque d'Heidelberg. dite Bibliothèque Palatine, éprouva de singulières vicissitudes. Lorsque. dans la guerre de Trente Ans, en 1622, la ville d'Heidelberg fut prise par le comte de Tilly et mise à sac, le duc de Bavière, le pieux Maximilien, fit présent de cette bibliothèque au pape Grégoire XVI, qui la plaça au Vatican. Sous la République, lors de l'invasion des Français en Italie, 38 manuscrits, choisis dans cette collection, furent transportés à Paris; mais, en 1815, ils nous furent enlevés et furent restitués à l'Université d'Heidelberg, ainsi que les manuscrits allemands, au nombre d'environ 850, restés au Vatican [2].

Une destruction considérable de livres fut faite, paraît-il, vers la fin du premier Empire, par un li-

1. Signalons aussi, en Espagne (Catalogne, province de Tarragone), le pillage du célèbre monastère cistercien de Poblet, qui renfermait, outre les tombeaux des rois d'Aragon, quantité d'œuvres d'art et une magnifique bibliothèque. Pendant les troubles civils de 1835, les moines s'enfuirent, emportant les objets les plus précieux, et, profitant de cet abandon, des bandes de malfaiteurs mirent à sac le couvent et l'incendièrent. (Cf. Guides JOANNE, *Espagne et Portugal*, 1898, p. 108.) Dom Vincente, le fameux libraire assassin de Barcelone (qui, en quelques mois, tua *douze* de ses clients pour leur reprendre les livres qu'ils lui avaient achetés), était un ancien moine de Poblet. Il fut condamné à mort et exécuté en 1836. (Cf. mon volume *Amateurs et Voleurs de livres*, pp. 27-30.)

2. Cf. Ludovic LALANNE. *op. cit.*, pp. 219-220.

braire de Paris, Martin BOSSANGE (1766-1865), que la nouveauté et la hardiesse des entreprises n'effrayaient pas. C'était à l'époque où le gouvernement venait d'accorder le droit, connu sous le nom de *licences*, d'introduire en France des denrées coloniales pour des valeurs égales aux marchandises françaises exportées. On vit alors, conte Edmond WERDET, dans son ouvrage *De la Librairie française*[1], Martin Bossange s'aviser du singulier stratagème suivant :

« Seul ou associé avec des tiers, il chargea des quantités énormes de livres français sur des navires en destination pour l'autre côté de la Manche. Arrivés au milieu du canal, les ballots étaient jetés pardessus bord ; les bâtiments arrivaient sur lest en Angleterre, et revenaient chez nous chargés à mi-mât de denrées coloniales. Les bénéfices de retour compensaient bien et au delà la perte de la première cargaison. Ces opérations, dont le résultat fut de détruire *fructueusement* les vieilles éditions qui encombraient les magasins de librairie, en eurent un autre, d'une plus grande portée, consistant à donner naissance à ces nombreuses et magnifiques réimpressions qui surgirent de toutes parts lorsque vint la Restauration. »

Mais Bossange n'embarqua-t-il que des éditions défectueuses et des livres sans valeur? Les « ma-

1. Page 170. (Paris, Dentu, 1860.)

gnifiques réimpressions », effectuées après 1815, dédommagèrent-elles vraiment des pertes causées par ces naufrages volontaires? *That is the question.*

*
* *

Il y a une autre sorte de biblioclastes toute différente des précédents : ce sont ceux qui détériorent et massacrent les livres par amour pour certaines parties ou certains accessoires du livre, ce sont les collectionneurs de frontispices, de portraits, de dédicaces, de premières pages ou titres de départ, de lettres ornées, colophons, marques d'imprimerie, couvertures anciennes, etc. Que d'admirables missels, par exemple, ont été stupidement tailladés et déchiquetés par des amateurs de fleurons et d'initiales en couleur, véritables barbares à qui tout commerce avec les livres devrait être interdit !

Notre roi Henri III (1551-1589) mérite, paraît-il, d'être rangé parmi ces « malfaiteurs » : la tradition l'accuse d'avoir découpé, dans quantité de livres d'église et de manuscrits, des miniatures et des lettres peintes « pour en orner de petites chapelles ou pour en former des reposoirs.... Plusieurs personnages de la cour (de pareils livres ne pouvaient appartenir qu'à des grands seigneurs) imitèrent, dit on, Henri III : c'est ce qui explique bien souvent ces lacérations, si douloureuses pour des yeux éclai-

rés, alors que l'on essaye de reconstituer une histoire de l'art au moyen âge, dont ces splendides volumes sont, après tout, les uniques dépositaires[1]. »

Cette désastreuse et stupide mode de mutiler les livres illustrés existait encore en France au XVIIIe siècle, ainsi que nous le voyons dans une lettre de Mlle Aïssé[2]. « On est ici dans la fureur de la mode pour découper des estampes enluminées.... Tous découpent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On applique ces découpures sur des cartons, et puis on met un vernis là-dessus. On fait des tapisseries, des paravents, des écrans. Il y a des livres d'estampes qui coûtent jusqu'à deux cents livres, et des femmes qui ont la folie de découper des estampes de cent livres pièce. Si cela continue, ils découperont des Raphaël. »

Les Anglais, eux, ont eu le cordonnier Bagford, qui, à lui seul, valait une légion de biblioclastes.

John Bagford, qui vivait au commencement du XVIIe siècle et fut l'un des fondateurs de la Société des Antiquaires d'Angleterre, passait son temps à parcourir « les provinces, allant de bibliothèque en bibliothèque, arrachant les titres des livres rares de

1. *Le Magasin pittoresque*, 1876, p. 27 : les Ennemis des livres (articles anonymes). Cf. Ferdinand Denis, *Histoire de l'ornementation des manuscrits*, p. 125. (Paris, Curmer, 1857; in-4.)

2. Mlle Aïssé. *Lettres à Mme Calendrini*, lettre XI, De Paris, 1727; p. 60. (Paris, Librairie des bibliophiles, 1878.)

tous les formats. Il en faisait des collections, suivant leur nationalité et les villes où il les trouvait, en sorte qu'avec des affiches, des notes manuscrites et des assemblages de toutes sortes et de toutes natures, il était arrivé à collectionner plus de cent volumes in-folio, qui se trouvent aujourd'hui au British Museum[1]. »

Cent volumes composés de feuillets arrachés dans les plus précieux ouvrages! Ce n'est pas sans raison que William Blades, à qui j'emprunte ces détails, conclut que de tels enragés bibliomanes, « bien qu'ils s'arrogent eux-mêmes le nom de bibliophiles, doivent être classés parmi les pires ennemis des livres[2] ».

L'habitude de pratiquer des coupures dans les journaux a conduit certains écrivains ou publicistes à traiter de même les fascicules de leurs revues et les pages de leurs livres. De ce nombre on cite Lamartine[3], Émile de Girardin et Victor Fournel[4].

1. William Blades, *les Livres et leurs ennemis*, p. 112. Trad. de l'anglais: Paris, Claudin, 1883.)

2. *Op. cit.*, p. 113.

3. « Lamartine, qui en arrachait les feuillets (de ses livres), lorsqu'il avait une citation à intercaler dans ses manuscrits. » (Lucien Descaves, *le Sort des livres*, dans *le Livre à travers les âges*, p. 27.)

4. Victor Fournel est l'auteur, sous le pseudonyme d'Edmond Guérard, d'un *Dictionnaire encyclopédique d'anecdotes* (Paris, Didot, 1872; 2 vol. in-12), et c'est sans doute pour la confection de ce recueil qu'il massacra ainsi nombre de volumes de sa bibl othèque.

Ce système expéditif enlève non seulement toute valeur aux livres ainsi mutilés, mais, de plus, selon la judicieuse objection de M. Guyot-Daubès[1], « l'économie de temps qu'il procure, au point de vue d'une recherche, est bien peu de chose, puisqu'une simple note de référence permettra, dans une bibliothèque bien tenue, de retrouver le passage cherché en une ou deux minutes ».

Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'Émile de Girardin avait changé d'opinion à cet égard durant ses dernières années : « il prétendait alors que, dans une recherche, le passage intéressant se trouvait toujours au dos d'une page qui, antérieurement, avait été détachée du livre[2] ».

Falconet[3] avait aussi coutume, *dit-on*, de découper

1. *L'Art de classer les notes*, p. 36.
2. Guyot-Daubès, *op. cit.*, p. 37.
3. Il me paraît très probable que ni le médecin Camille Falconet (1671-1762), ni le sculpteur Étienne Falconet (1716-1791) n'est coupable de ce barbare moyen de *quintessencier* les livres, qu'on leur a confusément attribué à l'un et à l'autre. Victor Fournel (Edmond Guérard) raconte cette anecdote, précisément dans le *Dictionnaire* (t. I, p. 147) dont nous venons de parler, mais il n'ajoute au nom de Falconet aucun prénom ni aucune épithète. Il indique comme référence Panckoucke; mais ce nom isolé est insuffisant pour nous renseigner. M. Guyot-Daubès (*op. cit.*, p. 37) accuse nettement, d'ailleurs sans preuve aucune ni indication de source, « le célèbre médecin Falconet ». Pour M. Fertiault (*les Légendes du livre*, p. 200), le coupable serait Étienne Falconet qui « se rappelait sans doute avec terreur les 45 000 volumes de son oncle Camille, le médecin. C'est d'Alembert qui conte le fait », ajoute M. Fertiault. D'abord,

dans les livres les passages qui l'intéressaient le plus, si bien qu'il réduisait à quelques feuillets des ouvrages considérables ; il appelait cela « n'en garder que la quintessence ».

ainsi que JAL le démontre (*Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, art. Falconet), rien ne prouve les relations de parenté entre Étienne et Camille Falconet; tout porte à croire, au contraire, qu'ils n'appartenaient pas à la même famille. Ensuite, si d'Alembert « conte le fait », il n'en nomme pas l'auteur. Voici le texte de D'ALEMBERT (*Encyclopédie*, t. II, p. 228, col. 2, art. Bibliomanie) : « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle qu'il était parvenu à se faire, par un moyen assez singulier, une bibliothèque très choisie, assez nombreuse, et qui pourtant n'occupe pas beaucoup de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste, et jette l'ouvrage au feu. Cette manière de former une bibliothèque m'accommoderait assez, » conclut d'Alembert. Le médecin Camille Falconet, qui était un très obligeant érudit, possédait une « immense bibliothèque (elle renfermait 45000 volumes, dont 11 000 entrèrent à la Bibliothèque du Roi....) Elle était au service de tout le monde.... Sa méthode était d'écrire ses observations sur des cartes (fiches). Il en laisse au moins 90000, dont la plupart doivent être très curieuses. » (GRIMM, *Correspondance littéraire*, février 1762, t. V, pp. 46-47 ; Paris, Garnier, 1878.) Voir aussi DIDEROT, *Œuvres complètes*, t. XIII, p. 465, *Encyclopédie*, art. Bibliothèque (Paris, Garnier, 1876). — A notre connaissance, aucun contemporain de Camille Falconet ne fait de lui un massacreur de livres, un biblioclaste, *au contraire*. Ce sont très probablement ses 90000 fiches, soigneusement confectionnées par lui et léguées à son ami Lacurne de Sainte-Palaye (cf. HOEFER, *Biographie générale*, art. Falconet), qui ont fait croire qu'il s'agissait, non de résumés, de réflexions ou d'extraits copiés à la main, mais d'extraits réels, de pages lacérées et enlevées. Telle la singulière confusion qui attribue à Buffon l'habitude d'écrire non seulement en jabot et manchettes brodées, — ce qu

L'érudit bibliographe JAMET LE JEUNE (1710-1778) avait aussi « la manie de former des recueils factices d'opuscules et brochures, parfois de fragments enlevés à divers ouvrages et relatifs à un sujet donné ; il faisait relier le tout, y joignait force notes en marge, et donnait le titre de *Stromates* aux collections qu'il créait ainsi[1] ».

Quant aux collectionneurs d'antiques couvertures de livres, rappelons que, dans une vente publique, la vente de la collection DEROUSSENT, qui eut lieu à Montreuil-sur-Mer, en mai 1860, on put voir « un monceau de couvertures de livres jadis reliés en maroquin ou en veau fauve par du Seuil, et presque tous aux armes de l'abbé de Dompmartin.... M. Deroussent lui-même n'avait pas craint de dépecer de splendides in-folio en grand papier, qu'il avait vendus au poids à la garnison de Montreuil pour en confectionner des cartouches ! Il était possédé aussi de la manie des albums, et avait mutilé maint volume, enlevant les charmants frontispices gravés par Léonard Gaultier, et les portraits si recherchés dus au burin de Thomas de Leu[2]. »

n'offre rien d'impossible ni de bien surprenant, — mais *sur* ses manchettes amidonnées; plutôt que l'habitude d'écrire sur les marges ou *manchettes* de son papier tout simplement. — On a accusé de même, et sans preuve aucune, le moraliste Joubert de déchirer ses livres et d'en enlever toutes les pages qui lui déplaisaient : cf. *supra*, t. I, p. 184, notes.

1. Gustave BRUNET, *Fantaisies bibliographiques*, p. 253.

2. *Annuaire du bibliophile*, 1861, p. 215.

Et ce vandale se croyait un bibliophile modèle, digne de la reconnaissance et de l'admiration de ses concitoyens.

* * *

Les relieurs ont été aussi maintes fois classés parmi les ennemis des livres ; le bibliographe William Blades, notamment, les prend à partie dans plus d'un chapitre de sa très intéressante monographie.

« Ah ! que de ravages avons-nous vus, s'écrie-t-il[1], qui n'avaient d'autres auteurs que les relieurs ! Vous pouvez prendre un air autoritaire, — vous pouvez donner par écrit des instructions aussi précises que s'il s'agissait de votre testament, — vous pouvez jurer que vous ne payerez pas si vos livres sont rognés : — c'est inutile. Le *Credo* d'un relieur est bien court, car il ne se compose que d'un article, et cet article lui-même ne comprend qu'un seul mot, l'horrible mot : « Rognures ! »

Et plus loin[2] :

« Dante, dans son *Inferno*, mesure aux âmes damnées diverses tortures, appropriées avec une opportunité toute dramatique aux crimes perpétrés par les victimes. Si nous avions à prononcer un jugement sur les relieurs coupables d'avoir détérioré certains volumes précieux que nous avons vus, où

1. *Les livres et leurs ennemis*, chap. III, p. 34.
2. Chap. VIII, pp. 100-101.

les feuilles vierges confiées à leurs soins ont, par leur négligence barbare, perdu leur dignité, leur beauté, leur valeur, nous ramasserions les rognures si impitoyablement enlevées, pour faire rôtir les coupables par leur lente combustion. Dans l'ancien temps, avant qu'on ait appris la valeur des reliques de nos premiers imprimeurs, il y avait quelque excuse pour les péchés du relieur, qui s'égarait par l'ignorance, si générale alors ; mais, de nos jours, où la valeur historique et intrinsèque des anciens ouvrages est partout reconnue, on doit être sans pitié pour une aussi coupable négligence. »

« De Rome[1], relieur célèbre du XVIIIe siècle, à qui Dibdin a donné le sobriquet de « grand tondeur », raconte encore William Blades[2], était, dans sa vie privée, un homme estimable ; mais il se livrait avec amour au vice de réduire les marges des livres qu'on lui confiait à relier. Il est allé si loin dans cette rage de rogner, qu'il n'a pas épargné un bel exemplaire des *Chroniques de Froissart* sur vélin, dans lequel se trouve un autographe du bien connu bibliophile de Thou, qu'il a taillé sans pitié ni merci[3]. »

1. On écrit plus généralement Derome.
2. *Op. cit.*, p. 105.
3. Dans son *Voyage bibliographique... en France*. Dibdin, dont il vient d'être question, reproche à beaucoup de livres rares (manuscrits et incunables) de la Bibliothèque Royale (aujourd'hui Nationale) d'avoir été trop rognés par les re-

*
* *

Autres biblioclastes : les épiciers et les marchands de tabac, qui, pour confectionner leurs sacs et leurs cornets, massacrent sans pitié les livres les plus rares.

« De tout temps il a fallu des cornets à l'épicier, de tout temps il a fallu des livres à rouler en cornets; qui sait si les *Histoires* de Tite-Live[1] et de Tacite, les *Oraisons* de Cicéron, les *Tragédies* d'Ovide et tous les ouvrages dont nous déplorons la perte, n'ont

lieurs (Derome et autres). Ce reproche, cette remarque, dit G.-A. Crapelet, dans une note de sa traduction de cet ouvrage (t. III, p. 265), « ne paraîtra peut-être pas aussi désintéressée qu'elle le semble d'abord, si l'on considère que M. Dibdin est bibliothécaire de lord Spencer, qui possède aussi la plupart de ces beaux livres, et qu'il trouve satisfaction et contentement d'amour-propre national à décerner la palme à presque tous les livres de son patron, rivaux de ceux de la plus riche bibliothèque du monde ». Et, dans la suite de cette note, G.-A. Crapelet démontre que la plupart de ces beaux livres ne sont réellement pas « trop rognés ».

1. Des cent quarante-deux livres de Tite-Live, trente-cinq seulement nous sont parvenus, dont plusieurs incomplets. Au XIV^e siècle, « un garçon de lettres, précepteur du marquis de Rouville, jouant à la longue paume dans les loisirs de la campagne, près de Saumur, trouva que son battoir était garni d'une feuille de parchemin antique contenant un fragment de cette décade [la seconde]. Il courut sur-le-champ chez le fabricant de battoirs pour en sauver les derniers débris : tout avait passé en raquettes. » (FEUILLET DE CONCHES, *Causeries d'un curieux*, t. I, p. 477. Cf. aussi Paul STAPFER, *Des Réputations littéraires*, la Mort des livres, t. I, p. 229.)

pas été la proie des épiciers du barbare moyen âge?

« L'épicier du XIXe siècle a déclaré une guerre à mort aux parchemins, sans doute en haine de la noblesse. L'âge d'or de l'épicerie date de la Révolution française, car la docte congrégation de Saint-Maur et la confrérie des épiciers ne pouvant subsister ensemble, l'une a tué l'autre.

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

Le bénédictin faisait des livres, maintenant l'épicier en défait[1]. »

Les tailleurs et les cordonniers ont été aussi de terribles « équarrisseurs de livres ». L'abbé Lebeuf, l'historien du diocèse de Paris, nous conte que M. Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, sortant, après cinq ans de captivité, du donjon de Vincennes, où Richelieu l'avait fait enfermer pour cause de jansénisme, entra chez un tailleur et se fit prendre mesure d'un habit. Là, « il s'aperçut que le misérable artisan avait découpé les bandes sacrilèges, servant à prendre les mesures, dans les *Œuvres de saint Augustin* en grand papier, que le cardinal de Richelieu avait fait saisir dans la prison de son inflexible ennemi[2] ».

Un tailleur d'habits, de la même époque sans doute, « racontait qu'un archiviste, ou garde-titre

1. P. L. Jacob, *les Amateurs de vieux livres*, p. 40. (Paris, Rouveyre, 1880.)

2. *Ap.* Édouard Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 5e édit., t. VIII, p. 86.

d'un chapitre, lui avait fourni, pendant plusieurs années, des cahiers de fort beaux manuscrits grand in-folio, dont il s'était servi pour faire des bandes et prendre la mesure des habits qu'il faisait. Il en montra quelques restes, où il était encore facile de se rendre compte que c'étaient des manuscrits du XII^e siècle[1]. »

La cordonnerie pour dames accomplit, pendant plus de vingt-cinq ans, au dire du bibliophile JACOB[2], « une effroyable hécatombe de livres anciens ». Voici comment :

« Le quartier qui forme le talon de la chaussure a besoin d'être fortifié par une doublure en cuir plus mince et plus rigide que celui de l'empeigne; mais le pied délicat des femmes ne s'accommode pas de ce quartier dur et solide[3], qui soutient le quartier d'un soulier d'homme. Les cordonniers avaient donc imaginé de doubler le quartier des chaussures de dames avec de la peau de veau ou de mouton déjà assouplie, qu'ils empruntaient à la reliure des vieux livres. On voit d'ici l'objet principal du travail de l'équarrisseur de vieux livres. Les peaux de veau ou

1. Abbé LEBEUF, *ap.* Édouard ROUVEYRE, *op. cit.*, 5^e edit., t. VIII, p. 86.

2. *Le commerce des livres anciens*, dans les *Miscellanées bibliographiques*, publiées par Édouard ROUVEYRE et Octave UZANNE, t. II, pp. 75-76.

3. Il faudrait plutôt, il me semble : de cette doublure en cuir dur et solide, qui soutient le quartier, etc.

de basane, détachées des reliures anciennes, étaient empilées, selon leur grandeur, et formaient des paquets plus ou moins volumineux, qui se vendaient à la cordonnerie de Paris. Pendant vingt-cinq ans, ce commerce de vieille peausserie a causé *l'immolation de deux à trois millions de volumes.*

« Les dénicheurs de bons livres anciens, continue le bibliophile Jacob[1], se souviennent encore du roi des équarrisseurs, de cet honnête et farouche QUILLET, qui avait ses magasins et son atelier sur le quai Saint-Michel, vis-à-vis de la Morgue. Touchant voisinage ! Cet atelier ressemblait à l'antre de Polyphème : on n'y voyait que vieilles reliures en lambeaux, livres écorchés ou dérelиés, amas de vieux papiers, de gravures, de bouts de ficelle, détritus bibliographiques en tout genre. C'est là que trônait l'impassible Quillet, les bras nus, le couteau à la main, les reins ceints d'un tablier de boucher. Il passait sa vie à dépecer des livres et à en classer méthodiquement les débris. Si le livre privé de sa reliure lui semblait digne de quelque pitié, il ne le déchiquetait pas immédiatement : il le réservait pour ses clients, libraires ou bouquineurs, qui venaient sans cesse passer en revue les lamentables dépouilles de l'équarrissage. Souvent le livre était sauvé et allait se rajeunir, en faisant peau neuve.

1. *Loc. cit.*, pp. 76-77.

chez le relieur. Mais une fois qu'il avait été condamné à mort par le dédain ou l'oubli des acquéreurs ordinaires, il ne tardait pas à être mis en pièces et destiné à divers usages, selon la qualité du papier. Le papier fort, bien collé, des anciens livres, servait à faire des sacs pour les treilles ; le petit papier, de format in-8 et in-4, fournissait des sacs à l'épicerie ; le petit papier mou et spongieux, sans résistance et sans solidité, était *fondu* pour faire des cartonnages. Que Dieu fasse paix à l'âme du bon et respectable Quillet, malgré les massacres de livres qu'il a si longtemps exécutés de sa propre main et non sans une affreuse jouissance ! « Bon an, mal an, me disait-il un jour en riant dans sa barbe, je travaille plus de 50000 volumes. Mais, ajoutait-il avec onction, je ménage les livres de piété, car je les vends toujours bien, et tout habillés. »

Un autre fameux « équarrisseur » fut le libraire Devilly père, qui utilisa de la sorte les achats considérables, faits par lui, pendant la période révolutionnaire, « de livres et de manuscrits saisis par le district. Durant plusieurs années, conte M. Bégin [1], la principale occupation de Mme Devilly la mère, femme d'esprit et d'ailleurs très respectable, fut de séparer du texte les miniatures qui l'illustraient. On

1. E.-A. Bégin, *Mémoires de l'Académie de Metz*, XXIV[e] année, ap. Édouard Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 5[e] édit., t. VIII, pp. 86-87, notes.

vendait le texte aux relieurs ainsi qu'aux femmes de ménage pour couvrir leurs pots de beurre et de confitures, et les images passaient, moyennant deux, trois et quatre sous pièce, entre les mains des enfants qu'on voulait récompenser. J'ai mérité moi-même, ajoute M. Bégin, quelques-unes de ces miniatures, que je conserve encore précieusement. »

Des emprunteurs de livres, de leur sans-gêne et de leurs dégâts, nous parlerons plus loin : un chapitre spécial leur est bien dû.

Les priseurs, qui laissent si volontiers choir de leur nez de ces larges gouttelettes chatoyantes et ambrées ; les fumeurs, avec leurs débris d'allumettes mal éteintes ou noircies, avec leur jus de pipe, leurs cendres de cigare, leurs bouts de cigarettes en feu, sont encore, pour les livres, des causes de dangers continuels.

Les botanistes qui font de leurs volumes une succursale de leurs herbiers et se servent de leurs in-folio et in-quarto, comme le bonhomme Chrysale employait son gros Plutarque à mettre ses rabats, pour classer, presser et aplatir des tulipes, des iris ou des jonquilles ; le jouvenceau qui enferme pieusement dans quelque luxueux paroissien ou dans un élégant recueil de vers l'humble violette ou l'éclatante et chère pensée, don d'une main mignonne, à jamais adorée : encore des ennemis du livre !

Et ces excellentes ménagères, qui, cherchant un

solide parchemin pour couvrir leurs pots de beurre ou de confitures, ne trouvent rien de mieux que d'« utiliser » de la sorte les vieux « bouquins » et toutes les vilaines « paperasses » relégués au grenier[1]. Et ces généreuses mamans, qui, pour occuper et distraire leurs garçonnets ou leurs fillettes, pour avoir la paix surtout, leur donnent « des images à colorier », — d'antiques volumes à gravures sur bois et à somptueux frontispices : « On est tranquille au moins pendant ce temps-là! On respire! Ils ne font pas de bruit, ces bons chéris! Ils s'amusent bien gentiment[2]! »

*
* *

D'une façon générale, d'ailleurs, les bibliographes n'ont cessé de se montrer plus que sévères à l'égard

1. « ... Comment ignorer aujourd'hui que, de siècle en siècle, des milliers de pots de confiture ont été hermétiquement fermés aux dépens des documents historiques les plus importants? La correspondance du cardinal de Granvelle (l'heureux confident de Charles-Quint), qui ne compte pas moins de quatorze gros volumes publiés par ordre de Guizot, en aurait offert plus de vingt aux âges futurs, si les ménagères d'un antique château de la Franche-Comté n'avaient pas eu plus de sollicitude pour leurs pots de conserves que pour des souvenirs diplomatiques écrits sur vieux parchemin. » (*Le Magasin pittoresque*, 1875, p. 307, les Ennemis des livres.)

2. Cf. dans *le Magasin pittoresque*, années 1873, 1875, 1876, 1878, cette suite d'articles anonymes humoristiques très intéressants, intitulés *les Ennemis des livres*, auxquels je viens encore de faire un emprunt

des femmes, et les ont, de tout temps, considérées comme d'instinctives, d'acharnées et irréductibles ennemies des livres.

Oyez comme ces discourtois chevaliers parlent d'elles.

Richard DE BURY d'abord, l'auteur du *Philobiblion*, qu'on peut regarder, ainsi que nous l'avons dit[1], comme le plus ancien des bibliographes et le père de la bibliophilie :

« A peine cette bête (c'est de ce gracieux nom que l'illustre évêque de Durham et grand chancelier d'Angleterre qualifie le beau sexe, et ce sont les livres qui, par une audacieuse et irrévérente prosopopée, sont censés parler de la sorte), à peine cette bête, toujours nuisible à nos études, toujours implacable, découvre-t-elle le coin où nous sommes cachés, protégés par la toile d'une araignée défunte, que, le front plissé par les rides, elle nous en arrache, en nous insultant par les discours les plus virulents. Elle démontre que nous occupons sans utilité le mobilier de la maison, que nous sommes impropres à tout service de l'économie domestique, et bientôt elle pense qu'il serait avantageux de nous troquer contre un chaperon précieux, des étoffes de soie, du drap d'écarlate deux fois teint, des vêtements, des fourrures, de la laine ou du lin. Et ce se-

1. Cf. *supra*, t. I, p. 95

rait avec raison, surtout si elle voyait le fond de notre cœur, si elle assistait à nos conseils secrets, si elle lisait les ouvrages de Théophraste[1] ou de Valère Maxime[2], et si elle entendait seulement la lecture du XXV^e chapitre de *l'Ecclésiastique*[3]. »

« Les femmes bibliophiles!... s'écrie de son côté M. Octave UZANNE[4]. Je ne sache point deux mots qui hurlent plus de se trouver ensemble dans notre milieu

1. *Les Caractères.*

2. *De dictis factisque memorabilibus*, lib. IX. « Cet ouvrage, fort estimé au moyen âge, fut traduit en France, dès le milieu du XIV^e siècle, par Simon de Hesdin, contemporain de Richard de Bury. » (Note de Cocheris.)

3. Richard DE BURY. *Philobiblion,* chap. IV, pp. 39-40, trad. Cocheris. Voici quelques versets de ce XXV^e chapitre de *l'Ecclésiastique* :

« Toute malice est légère au prix de la malice de la femme : qu'elle tombe en partage au pécheur.

« La femme a été le principe du péché, et c'est par elle que nous mourons tous.

« Ne donnez point à l'eau d'ouverture, quelque petite qu'elle soit, ni à une méchante femme la liberté de se produire au dehors.

« Si vous ne l'avez comme sous votre main lorsqu'elle sort, elle vous couvrira de confusion à la vue de vos ennemis. »

En revanche, le chapitre suivant (XXVI^e) de *l'Ecclésiastique* parle très élogieusement et en fort beaux termes de la femme vertueuse, et offre ainsi la contre-partie du XXV^e :

« La femme vertueuse est un excellent partage, c'est le partage de ceux qui craignent Dieu, et elle sera donnée à un homme pour ses bonnes actions.

« Qu'ils soient riches ou pauvres, ils auront le cœur content, et la joie sera en tout temps sur leurs visages. »

Etc., etc.

4. *Zigzags d'un curieux*, les Femmes bibliophiles, p. 30.

social : je ne conçois pas d'accolade plus hypocrite, d'union qui flaire davantage le divorce ! La femme et la *bibliofolie* vivent aux antipodes, et, sauf des exceptions aussi rares qu'hétéroclites, — car les filles d'Ève nous déroutent en tout, — je pense qu'il n'existe aucune sympathie profonde et intime entre la femme et le livre ; aucune passion d'épiderme ou d'esprit ; bien plus, je serais tenté de croire qu'il y a en évidence inimitié d'instinct, et que la femme la plus affinée sentira toujours dans « l'affreux bouquin » un rival puissant, inexorable, si éminemment absorbant et fascinateur, qu'elle le verra sans cesse se dresser comme une impénétrable muraille entre elle-même et l'homme à conquérir. »

M. Paul Eudel remarque aussi que « la collection (des livres particulièrement) a toujours eu pour ennemies jurées nos chères compagnes : « C'est autant « de moins, disent-elles, pour la toilette et pour le « train de la maison [1] ».

1. Paul Eudel, *le Truquage*, Livres et Reliures, p. 275. (Paris, Dentu, 1887.) D'après M. Firmin Maillard (*les Passionnés du livre*, p. 11), M. de Sacy estime que les femmes de bibliophiles sont bien plus heureuses et bien plus riches qu'elles ne le croient : « Ménagères qui avez le bonheur de posséder un mari bibliophile, au lieu de faire une figure refrognée, lorsque vous voyez arriver un nouveau paquet de livres, et que la bibliothèque envahit peu à peu tout l'appartement, réjouissez-vous donc ! c'est la fortune de vos enfants qui augmente. Les robes de vos filles et les cigares de vos fils, pour ne parler que des cigares, vous coûtent plus cher et il n'en reste rien.... Puis, point de jalousie,

M. B.-H. Gausseron déclare de même, dans son intéressant petit volume *Bouquiniana*[1], que « les livres, jusque dans la maison du bibliophile, ont un implacable ennemi, c'est la femme.... La femme, l'ennemie-née du bibliophile. »

« L'amour des livres, c'est une marque de délicatesse, mais c'est une délicatesse d'homme : les femmes, pour la plupart, ne le comprennent pas, écrit M. Porel[2]. Pour les ouvrages du XVIIIe siècle, qu'elles veulent acquérir maintenant parce qu'ils sont à la mode, elles ont été depuis longtemps particulièrement malfaisantes. »

Et le maître bibliophile Jacob, si expert en ces matières, et d'habitude cependant si courtois et indulgent, atteste à son tour, et nettement et formellement, que « les femmes n'aiment pas les livres et n'y entendent rien : elles font, à elles seules, l'enfer des bibliophiles :

point de tracasserie, la femme du bibliophile est nécessairement la maîtresse de la maison, pourvu qu'elle sache s'arrêter au seuil du cabinet. »

1. *Bouquiniana, notes et notules d'un bibliologue*, pp. 36 et 94. — ouvrage destiné à « tous les amants du livre, curieux des opinions et des impressions de ceux qui l'ont aimé avant eux » (p. 6), où l'auteur a réuni, comme nous l'avons fait dans notre tome I et comme nous le faisons ici encore, un grand nombre de maximes et pensées sur les livres et la lecture. M. Gausseron a glané de préférence parmi les écrivains anglais.

2. Préface du catalogue de sa bibliothèque, journal *le Temps*, 25 février 1901.

Amours de femme et de bouquin
Ne se chantent pas au même lutrin[1] ».

Les épingles à cheveux sont, au dire de maints bibliographes, le coupe-papier habituel de la femme ; à moins qu'elle ne préfère se servir, pour le même office, de son index ou du bout de son pouce, ce qui, d'une façon comme de l'autre, taille les bords du livre en dents de scie.

« Ne confiez jamais, ô bibliophiles, le soin de couper un livre que vous tenez en estime particulière à d'autres qu'à vous-mêmes ; défiez-vous, pour accomplir cette opération si simple en apparence, mais en réalité si délicate, de cette main mignonne qui excelle dans l'art de la broderie et qui ne connaît point de rivale dans mille travaux élégants. Tout habile qu'elle est, cette main charmante, à laquelle on peut confier sans crainte la réparation du tissu le plus fin, vous fera le plus innocemment du monde d'innombrables festons aux marges que vous voulez respecter ; bien heureux si le couteau, en déviant de la ligne marquée, ne tranche cette marge jusqu'au texte, et perde ainsi à tout jamais un livre qui n'est

1. *Ap.* Octave Uzanne, *op. cit.*, p. 31. On a aussi orthographié et imprimé ce distique boiteux — que M. Uzanne traite tout simplement en vile prose et écrit sans alinéa — de cette façon :

Amour de femme et de bouquin
Ne se chante au même lutrin.

(Maurice Cabs, journal *la République*, 29 décembre 1901.)

plus présentable aux yeux d'un véritable bibliophile[1]. »

La mode des papillotes est, je crois, un peu passée : mais, alors qu'elle florissait, les livres en voyaient de belles et en essuyaient de cruelles avec ces dames !

« Nous avons en main un bel ouvrage où l'on avait coupé de quoi se faire des papillotes, écrit ALKAN aîné[2]. Les femmes surtout sont les bourreaux des livres. (Il y a bien *quelques* exceptions.) »

Oui, certes, il y en a, et de plus en plus[3] ; mais continuons notre citation :

1. *Le Magasin pittoresque*, 1875, p. 262, les Ennemis des livres.

2. *Les livres et leurs ennemis*, p. 15.

3. Il n'y a, en effet, rien d'absolu ici-bas, et il convient de rappeler, comme correctif et exemples de femmes bibliophiles, les noms d'Isabeau de Bavière, d'Anne de Bretagne, de Catherine de Médicis, de la marquise de Pompadour, de la comtesse de Verrue (la dame de Volupté), de la vicomtesse de Noailles, des duchesses de Raguse et de Mouchy, de Mlle Dosne, de Mlle Marie Pellechet surtout, à qui ses importants travaux sur les incunables ont valu le titre (qu'aucune femme avant elle n'avait porté) de bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale ; etc. (Cf. MOURAVIT, *op. cit.*, pp. 43-45 et 378 ; *Mémorial de la librairie française*, 4 juillet 1901, p. 395 ; et surtout Ernest QUENTIN-BAUCHART, *les Femmes bibliophiles de France* ; Paris, Morgand, 1886 ; 2 vol. in-8.) Le baron Ernouf a même revendiqué, il y a quelque quarante ans, pour une vierge et martyre du xe siècle, le glorieux titre de « patronne des bibliophiles ». Il a placé tous les amis des livres sous la protection de sainte Wiborade (*Weibrath*, femme sage et de bon conseil), qui, issue d'une riche et puissante famille de la Souabe, se retira dans une cellule

« Nous lisons, dans un petit volume supérieurement imprimé par Pitrat aîné, à Lyon, 1879, petit in-8, papier teinté, encadrements rouges, ayant pour titre *les Ennemis des livres*, par un Bibliophile[1], ce qui suit :

« J'ai connu un bibliophile qui venait d'acquérir « un livre, à la recherche duquel il était depuis long-

voisine du monastère de Saint-Gall, et s'occupa à broder et orner les étoffes destinées à couvrir les nombreux et somptueux manuscrits que possédait ce monastère. Une horde de barbares et de païens, des Hongrois, ayant envahi le pays, la noble recluse courut chez les moines en poussant ce cri, qui remplissait d'enthousiasme le baron biographe, et mérite encore la reconnaissance de tous les bibliophiles : « Sauvez d'abord les livres! Cachez-les! Vous vous occuperez ensuite de mettre à l'abri les vases sacrés! » Est-ce cette préférence qui lui valut un si prompt châtiment, — ou une si soudaine récompense céleste? Tant il y a que, les barbares partis, Wiborade fut trouvée morte dans sa cellule, la tête fracassée par trois coups de hache, et baignant dans son sang. (Cf. *Bulletin du bibliophile*, 14e série, 1860, pp. 1429-1446, article du baron Ernouf, intitulé : *Une Martyre bibliophile.*) On pourrait ajouter encore ici le nom d'une célèbre abbesse du XIIe siècle, Herrade de Landsperg ou Landsberg (....-1195), qui composa et calligraphia de sa propre main l'*Hortus deliciarum*, sorte d'encyclopédie abrégée des connaissances humaines au point de vue religieux, admirable manuscrit de 648 feuillets, orné d'un grand nombre de dessins et de figures coloriées, qui se trouvait dans la bibliothèque de Strasbourg et a péri, en 1870, durant l'incendie allumé par les obus prussiens. (Cf. P. Louisy, *le Livre et les Arts qui s'y rattachent*, p. 56; Michaud, *op. cit.*; Larousse, *op. cit.*)

1. D'après Lorenz, *Catalogue général de la librairie française*, cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec les articles anonymes publiés sous le même titre dans *le Magasin pittoresque*, a pour auteur Mulsant (Étienne).

« temps; il eut l'imprudence de le laisser sur la « table de son cabinet. Le lendemain du jour de « son acquisition, il trouva sa femme, entrée par « hasard dans son lieu de travail, occupée à déchi- « rer les feuillets de ce livre, pour en faire des « papillotes aux boucles de ses cheveux[1]. »

M. René Vallery-Radot a ainsi résumé[2] la question « Femmes et Livres » :

« ... Il y a un ennemi plus dangereux encore (que le feu, l'eau, le gaz, etc.), le plus difficile à vaincre, ennemi de tous les jours, de toutes les heures, furetant partout, décidé à toutes les luttes ouvertes ou à toutes les ruses sournoises : la femme.

« En dehors de rares et très nobles exceptions, les femmes sont antibibliophiles. Un livre, à leurs yeux, n'est pas plus qu'un journal : elles le plient, elles le froissent, elles le retournent. Un coupe-

1. Alkan aîné, *op. cit.*, p. 15. Citons encore, en bas de page tout au moins, cette drolatique anecdote, contée, à peu près en ces termes, par la *Revue de poche* (1re année, n° 2, s. d.), sous la rubrique : *Enfants terribles!* « Un Poète (en visite) : Je me suis permis, Madame, de vous envoyer mon nouveau recueil, les derniers nés de ma Muse.... — La Dame : Et je vous en remercie infiniment, Monsieur. Vos vers sont exquis, et j'en suis encore tout extasiée.... Mais où l'ai-je donc mis, ce charmant petit volume? — Charlot (bambin de cinq ans) : Mais tu sais bien, maman! Aussitôt reçu, tu l'as mis sous le pied de la table, pour qu'elle ne boite pas. Tu ne te souviens donc plus! »

2. Dans sa préface de la réimpression de l'opuscule de Charles Nodier, *le Bibliomane*, pp. XI-XII. (Paris, Conquet, 1894.)

papier manque-t-il? elles prennent une carte, une épingle, même une épingle à cheveux. S'agit-il de livres rares? le moindre bibelot les intéresse plus que toutes les premières éditions[1]. Elles préfèrent un bout de ruban à la plus exquise reliure. Ne leur confiez pas, en le retirant du rayon sacré qu'un bibliophile appelait « le reliquaire », un petit livre à faire pâlir de joie : elles l'ouvriraient en lui cassan

1. « Pourquoi les livres coûtent-ils si bon marché et les bibelots si cher? C'est que les femmes adorent les bibelots et qu'elles ne s'intéressent pas aux livres. Le bibelot est décoratif, on le met dans son salon, on l'accroche aux murs ; tout le monde le remarque et s'extasie.... » (Adolphe Brisson, *Portraits intimes*, Un amateur de vieux livres [Xavier Marmier], p. 24.) « Une femme élégante et riche, une femme d'esprit, a noté Mme de Girardin, attend patiemment deux mois pour lire un roman de George Sand, et l'idée ne lui vient pas de l'acheter [elle préfère avoir recours aux cabinets de lecture]; et, dans son élégante demeure, vous trouverez toutes les splendeurs imaginables.... Cependant il est une justice à rendre à nos jeunes élégantes : elles n'ont point de livres, c'est vrai, mais elles ont de superbes *bibliothèques*, des armoires de Boule d'un grand prix, auxquelles on a laissé, par respect, le nom menteur de bibliothèque. Mais ne craignez pas que ces belles armoires restent inutiles; non, certes; on leur donne un très noble emploi; voyez, dans celle-ci, les chapeaux, les bonnets et les turbans de Madame.... Au fond des plus petites armoires, sur les étagères, pas un livre non plus.... Vous trouvez des bergers en flacon, des chiens de porcelaine, des magots chinois.... Mais à quoi bon des livres? O progrès! Que voulez-vous? les jeunes femmes ne lisent plus, et, chose plus terrible, hélas! celles qui, par exception, lisent encore un peu ...écrivent!! » Mme Émile de Girardin, *le Vicomte de Launay*, Lettres parisiennes, 16 décembre 1837, t. I, pp. 288-289; Paris, Calmann Lévy, 1878.)

le dos. Le meilleur des maris peut donner la clef de son coffre-fort à sa femme : il ne doit pas lui donner la clef de sa bibliothèque. Il ne faut jamais laisser une femme seule avec un livre. — Tels devraient être les principes de presque tous les bibliophiles mariés. »

* * *

Parmi les ennemis, sinon des livres, du moins des beaux livres, nous avons mentionné saint Jérôme et les religieux de Cîteaux[1], qui condamnaient l'ornementation et le luxe des manuscrits.

Nous avons parlé aussi du célèbre ingénieur et marin Renau d'Éliçagaray, Petit-Renau[2], qui avait une aversion prononcée pour tous les livres, sauf pour l'ouvrage de Malebranche, *la Recherche de la vérité.*

Dans une de ses boutades coutumières, Jean-Jacques Rousseau nous a formellement avertis de sa haine du papier imprimé : « Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas[3] ». Ce qui ne l'empêchait point, bien qu'ayant « très peu lu durant le cours de sa vie[4] », d'avoir tant fréquenté, surtout dans sa jeunesse, — et fréquenté presque

1. *Supra*, chap. v, p. 143, n. 1.
2. *Supra*, t. I, p. 249.
3. *Emile*, livre III, t. I, p. 563. (Paris, Hachette, 1862.)
4. David Hume, lettre citée par Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 79. Cf. *supra*, chap. iv, p. 134, n. 2.

exclusivement, — Plutarque, Montaigne et Locke, qu'on a dit avec raison « que le fond des idées de l'*Émile* est tout entier dans ces trois écrivains [1] ».

Nous avons vu le roi CHARLES X manifester, tout comme Henri IV, son peu de goût pour la lecture [2], et entendu la maréchale LEFEBVRE proclamer qu'elle n'était point du tout *lisarde* [3].

Charles Nodier nous a prévenus que l'amour des livres devenait de plus en plus rare [4] : « Aujourd'hui l'amour de l'argent a prévalu : les livres ne portent point d'intérêt.... Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la banque, nos grands hommes d'État, nos grands hommes de lettres, sont généralement *bibliophobes.* »

« Nos grands hommes de lettres » : oui, si étrange, incroyable et inconcevable que la chose puisse paraître, parmi les ennemis des livres et des Lettres,

1. L'abbé MORELLET, *ap.* PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I. p. 314.

2. *Supra*, t. I, p. 125. Ce qui n'empêcha pas, notons-le pour rester impartial, le roi Charles X, alors qu'il n'était que comte d'Artois, de « signaler son goût pour les lettres » en faisant imprimer à ses frais, par Ambroise Didot, de 1780 à 1784, une collection d'ouvrages français tout à fait remarquable. « Il était difficile que la typographie produisît rien de plus joli que ces soixante-quatre petits volumes, que l'on placera toujours parmi les chefs-d'œuvre des Didot. » (J.-C. BRUNET, *Manuel du libraire*, t. II, col. 137, art. Collection.)

3. *Supra*, ibid.

4. Cf. *supra*, chap. IV, p. 142, n. 1.

nous relevons les noms de beaucoup de gens de lettres, et des noms des plus retentissants et des plus grands.

« Chateaubriand (1768-1848) avait une antipathie et une aversion bien singulières de la part d'un quasi-historien : il ne pouvait souffrir les livres. Mme de Chateaubriand écrivait, le 10 juillet 1839, à un vieil ami de Lyon, l'abbé de Bonnevie : « Le bon abbé « Deguerry vous aura dit que nous sommes très « contents de notre appartement. M. de Chateau- « briand surtout en est enchanté, parce qu'il n'y a « pas moyen d'y placer un livre : vous connaissez « l'horreur du patron pour ces nids à rats qu'on « appelle bibliothèques[1]. »

Ajoutons que Mme de Chateaubriand partageait l'aversion de son illustre époux : « Elle n'estimait guère les livres qu'au poids.... Elle eût été bien

1. Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, pp. 70-71, note. Cette « horreur du patron » pour les livres et les bibliothèques ne l'empêchait pas de glisser, dans une note de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (t. II, p. 48 ; Paris, Didot, 1877), ces considérations, qui sont plus que jamais d'actualité : « Aujourd'hui, dans ce siècle de lumières, l'ignorance est grande. On commence par écrire sans avoir rien lu, et l'on continue ainsi toute sa vie. Les véritables gens de lettres gémissent en voyant cette nuée de jeunes auteurs qui auraient peut-être du talent s'ils avaient quelques études. Il faudrait se souvenir que Boileau lisait Longin dans l'original, et que Racine savait par cœur le Sophocle et l'Euripide grecs. Dieu nous ramène au siècle des pédants! Trente Vadius ne feront jamais autant de mal aux lettres qu'un écolier en bonnet de docteur. »

fâchée de perdre son temps à lire, » nous avoue Danielo[1], le secrétaire de Chateaubriand. Et, parlant de son patron, il dit encore : « Je ne crois pas même qu'il ait jamais eu une édition bien complète de ses œuvres. Quand il avait besoin d'un livre ou d'une recherche, j'étais là pour aller aux bibliothèques publiques. »

Tout comme SHAKESPEARE, qui ne devait pas être grand liseur, puisque « son ignorance faisait pitié à Ben Johnson[2] », « Victor HUGO (1802-1885) lisait très peu, et c'est en fouillant dans son imagination, aidée de Sauval et de l'historien Pierre Matthieu, qu'il a édifié sa *Notre-Dame*[3] ». La bibliothèque de Victor Hugo était « très peu nombreuse (si tant est qu'il eût une bibliothèque) », dit encore Sainte-Beuve[4]. Jules Simon est plus précis et plus formel : « Victor Hugo n'avait pas un seul livre chez lui, écrit-il[5]; j'en ai vingt-cinq mille chez moi. On peut se passer de livres quand on est Victor Hugo. Quand on n'est que moi, on n'en a jamais assez. »

De même pour LAMARTINE (1790-1869 : « Lamartine n'avait jamais eu de goût pour la lecture. « Je n'ai

1. *Ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 198.
2. Gustave PLANCHE, *Portraits littéraires*, t. II, p. 349. (Paris, Werdet, 1836.)
3. SAINTE-BEUVE, *Nouvelle Correspondance*, p. 280, lettre du 15 juin 1868.
4. *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 454, Appendice.
5. *Ap.* Georges BRUNEL, *le Livre à travers les âges*, p. 5.

« commencé à lire, disait-il, que vers cinquante « ans, à l'âge où les autres relisent. » A partir de cette date de sa vie, ce qui l'intéresse, ce sont les mémoires du XVII^e et du XVIII^e siècle, et, phénomène bizarre, surtout la correspondance de Voltaire [1]. »

Guy de Maupassant (1850-1893) non plus n'aimait pas à lire : « il a avoué lui-même plusieurs fois son manque de goût pour la lecture. Il pensait que les livres, parce qu'ils déforment nécessairement la réalité en la limitant, trompent et faussent l'esprit [2]. »

Il y a un autre aveu, une autre explication, plus exacte peut-être et plus franche, due à Chateaubriand [3] : « Si nous lisions, nous aurions moins de temps pour écrire, et *quel larcin fait à la postérité!* »

« Je suis aussi peu bibliophile que possible, déclarait Émile Zola (1840-1902) [4], et tous les livres de ma très pauvre bibliothèque sont des livres d'écolier, les éditions les plus communes et les plus commodes. »

Posséder des éditions « communes » n'est pas un mal, d'autant plus, en effet, que ces éditions sont souvent « les plus commodes » ; mais encore faudrait-il

1. Edmond Texier, *Lamartine*, *ap.* Staaff, *la Littérature française*, t. III, Cinquième cours, pp. 536-537.

2. Édouard Maynial, la Composition dans les romans de Maupassant, *Revue bleue*, 31 octobre 1903, p. 563.

3. *Études ou Discours historiques*, préface, p. 24. (Paris, Didot, 1861.)

4. *Ap.* Georges Brunel, *op. cit.*, p. 3.

s'en servir, de ces humbles volumes, faudrait-il les lire. Or, Zola, selon ses propres paroles, n'avait pas le temps de lire : il écrivait trop. « Quel est donc, disait-il un jour à Léon de la Brière[1], celui d'entre nous qui s'amuse à lire, j'entends à lire des livres, sans y être contraint par un travail qu'il médite et prépare, par une œuvre qui nécessite des recherches dans ces livres mêmes? Il n'y a que les flâneurs, que les paresseux qui ont le temps de lire[2] ! — Pourtant, objectait La Brière, nos meilleures lectures, celles qui nous procurent le plus de plaisir, sont précisément celles qu'on fait pour elles-mêmes, pour elles seules.... — Bah! Bah! Est-ce que les charcutiers s'avisent jamais de manger du boudin? Mais non, mon ami! Ils laissent leur marchandise aux clients! » conclut Zola.

Et qui ne se rappelle la superbe, la mémorable et inoubliable déclaration de Pierre Loti (1850-....), dans son discours de réception à l'Académie française : « Je ne lis jamais.... Par paresse d'esprit, par frayeur inexpliquée de la pensée écrite, par je ne sais quelle lassitude avant d'avoir commencé, je ne lis pas. » Émule de la bonne maréchale Lefebvre, je ne suis point du tout *lisard*; je sais tout, je

1. Cf. mon volume *le Dîner des Gens de lettres*, Souvenirs littéraires, pp. 185-186. (Paris, Flammarion, 1903.)

2. « La lecture, cette paresse déguisée.... ». (Le Père Gratry : cf. *supra*, t. I, p. 195, n. 2.)

comprends tout, j'ai de moi-même et *ab ovo* l'omniscience infuse [1].

Sainte-Beuve, ce si délié et expert observateur des gens de lettres et des choses littéraires, a fort bien reconnu et nettement attesté, et expliqué aussi, ce phénomène : « Les grands auteurs, une fois arrivés à la gloire, se lisent et ne lisent guère qu'eux-mêmes [2] ». Et, ajoutons-le, combien d'écrivains se croient ici « grands auteurs », se figurent être « arrivés à la gloire » : combien, en dehors de Pierre Loti, d'Émile Zola, de Maupassant, etc., « ne lisent guère qu'eux-mêmes » !

Rappelons d'ailleurs cette autre remarque, cet autre principe, aussi formulé par Sainte-Beuve [3] : « Ce sont les ignorants comme Pascal, comme Descartes, comme Rousseau, ces hommes qui ont peu lu, mais qui pensent et qui osent, ce sont ceux-là qui remuent bien ou mal et qui font aller le monde ».

Nous avons vu [4] que MÉLANCHTHON bornait toute sa bibliothèque à quatre auteurs : Platon, Pline, Plutarque et Ptolémée. Le philosophe matérialiste HOBBES (1588-1679), lui, « ne possédait point de biblio-

1. A quoi sert-il de lire? On sait tout aujourd'hui.

(CHÉRON, *le Tartuffe de mœurs*, comédie (1789), acte III, sc. v.)

2. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 209.

3. *Causeries du lundi*, t. II, pp. 185-186.

4. *Supra*, t. I, p. 231.

thèque. Il avait très peu lu dans son enfance, et souvent il disait à ses amis : « Depuis l'âge de seize ans « je n'ai pas ouvert un livre ». Il a dit encore : « Si « j'avais lu autant de livres que tels et tels, je serais « aussi ignorant qu'ils le sont[1] ».

« Les génies (hommes de génie) lisent peu, pratiquent beaucoup et se font d'eux-mêmes, » affirmait Diderot[2]. Ce qui est en complet désaccord avec l'assertion si « intrépide[3] », si téméraire d'Emerson, que nous avons vue citée par Jules Levallois : « Les hommes de génie doivent être de grands liseurs ».

Il y a même eu des gens de lettres partisans de la destruction des livres.

Dans *le Mercure* du 15 février 1794, le critique Laharpe (1739-1803), ci-devant membre de l'Académie française, et pour le quart d'heure fougueux démagogue, en attendant qu'il devînt aristocrate forcené, se contente de demander qu'on supprime les armoiries « des tyrans » sur les plats des volumes de la Bibliothèque nationale, qu'on fasse disparaître

1. Fertiault, *les Amoureux du livre*, p. 358.
2. *Ap.* Albert Collignon, *la Religion des Lettres*, p. 359.
3. « Emerson, avec cette intrépidité d'assertion qui le caractérise.... » (Jules Levallois : cf. *supra*, chap. iv, p. 155). D'autre part, — et pour tâcher de faire entendre tous les sons, — H. de Balzac a noté que « les grands conteurs : Ésope, Lucien, Boccace, Rabelais, Cervantès, Swift, La Fontaine, Lesage, Sterne, Voltaire, Walter Scott, les Arabes inconnus des *Mille et une Nuits*, sont tous des hommes de génie autant que des colosses d'érudition ». (*Petites Misères de la vie conjugale*, p. 164 ; Paris, Librairie nouvelle, 1862.)

« les enveloppes royales qui déshonorent ces matériaux immortels », dût cette opération coûter quatre millions. « Nous n'en sommes pas à quatre millions près, quand il s'agit d'une opération publique, vraiment républicaine, et qui intéresse l'honneur national[1]. »

La Convention, grâce en partie à Marie-Joseph Chénier, repoussa cette barbare et stupide proposition.

Mais un autre écrivain du même temps, ce paradoxal et ce fou de Sébastien Mercier (1740-1814)[2], — qui déclarait que le cri de la grenouille est des plus agréables à entendre, et que le prétendu chant du rossignol est horripilant; que c'est le soleil qui tourne autour de la terre; etc.[3], — Mercier n'avait pas attendu l'avènement de la Révolution pour réclamer la suppression des bibliothèques publiques.

« Ce monument du génie et de la sottise, —

1. *Ap.* Eugène Despois, *le Vandalisme révolutionnaire*, p. 221. Voir particulièrement, dans cet ouvrage, sur le sujet qui nous occupe, les chapitres xv et xvi, *Rapports de Grégoire sur le vandalisme* et *Bibliothèques*.

2. « Fou furieux », dit le bibliophile Jacob (*l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 février 1877, col. 75); mais qui ne manque pas de talent, et dont les écrits sont d'une originalité parfois pleine d'intérêt.

3. Cf. Larousse, *op. cit.* « Ce bizarre Mercier..., qui s'intitulait lui-même « le premier *livrier* de France », est un de ces excentriques qualifiés qui frisent le génie et qui le manquent.... Il ne pouvait souffrir un livre relié, et, dès qu'il en tenait un, il lui *cassait le dos*. (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. X, p. 84.)

disait-il de la Bibliothèque du Roi, en 1781, — prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes que résident son opulence et sa véritable gloire.... Qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde amas de vieilles et folles conceptions (c'est toujours de la Bibliothèque royale qu'il s'agit), que le génie, méconnaissant ses propres forces et se confiant en autrui, va consulter encore dans ses premières années, et qui lui font perdre un temps précieux! »

C'était à peu près ou plutôt absolument le même langage que tenait au bibliophile Jacob, à qui j'emprunte ces détails[1], non pas un révolutionnaire, un énergumène ou un halluciné, mais un savant de l'Institut, un ministre de Napoléon III, le maréchal Vaillant (1790-1872) : « Je vous fais de la peine, reprit le maréchal en voyant mon air consterné, — continue le bibliophile Jacob ; — je ne puis pas cependant vous cacher ce que je répète sans cesse au conseil des ministres : Les bibliothèques publiques ne servent qu'à nourrir les vers et les souris, en coûtant beaucoup d'argent à l'État, et en occupant de vastes bâtiments qu'on pourrait mieux employer.... — Oui, répliquai-je audacieusement, si on les transformait en casernes?... — Pourquoi pas? repartit vivement le ministre, qui n'aimait pas la

1. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 février 1877, col. 75-76.

contradiction. Au reste, j'attends qu'un bon incendie nous en débarrasse, un jour ou l'autre. »

Ce « bon incendie », la Commune allait se charger de l'allumer, et ce n'est pas sa faute si nous n'avons pas été « débarrassés » de la Bibliothèque nationale et des autres, comme de celle du Louvre.

Mais le comble, c'est le bibliothécaire bibliophobe, le bibliothécaire biblioclaste, le bibliothécaire qui n'aspire qu'à voir flamber tous les livres dont il a la garde, et qui appelle ce beau jour de tous ses vœux. Les types de cette race n'abondent pas, et l'on n'en cite jusqu'ici qu'un exemple : c'est encore le bibliophile Jacob qui nous le fournit. « Il y a vingt ans et plus, écrivait-il en 1877[1], on avait fait un bibliothécaire dans une de nos grandes bibliothèques publiques ; on l'avait fait de rien, car c'était un poète pour tout potage. Poète et bibliothécaire, c'est l'eau et le feu. Je fis compliment au nouveau bibliothécaire : « Oh ! me répondit le poète, de l'air « le plus dégagé, je fais des vœux tous les jours « pour que la Bibliothèque brûle. — La Bibliothè- « que où vous êtes employé ! m'écriai-je stupéfait. « — Sans doute... comme la bibliothèque d'Alexan- « drie. A quoi bon tant de livres qu'on ne lit pas et « qui ne méritent pas d'être lus ? Il y a cinquante à « soixante ouvrages à conserver, cela suffit, et ces

1. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 février 1877, col. 75.

« ouvrages-là sont dans les mains de tout le monde. « Le reste n'est bon qu'à être dévoré par les vers ou « mis en cendres. — Et vous êtes bibliothécaire! « repris-je en lui tournant le dos. »

C'est en 1852 ou 1853, à la Bibliothèque de l'Arsenal, que la scène s'est passée. Bien entendu, parmi ces cinquante ou soixante ouvrages sauvés du désastre, ceux du barde en question devaient se trouver, ou plutôt il ne devait plus rester sur terre que ceux-là, que le recueil de ses chants patriotiques et bibliques, fort émouvants d'ailleurs, vibrants, fulgurants et superbes[1].

1. Dibdin raconte, dans son *Voyage bibliographique... en France* (t. IV, p. 28), que « Barrère [le conventionnel] proposa à Mercier [de Saint-Léger] comme une pensée lumineuse, d'extraire un abrégé du contenu de chaque livre de la Bibliothèque nationale; de faire imprimer avec magnificence ces extraits par Didot, et ensuite *de brûler tous les livres d'où ils auraient été pris.* Cet idiot révolutionnaire ne pensa seulement pas qu'il pourrait exister mille exemplaires du même ouvrage, et que plusieurs centaines de ces exemplaires pouvaient se trouver hors de la Bibliothèque. » Mais, comme le fait très bien observer le traducteur et annotateur Crapelet, toujours si exact et si judicieux, « il est probable que cette anecdote n'a d'autre source que l'imagination de M. Dibdin.... Barrère, fougueux révolutionnaire..., a toujours été l'ami des lettres, et l'auteur ne pouvait pas plus mal choisir le héros de son anecdote. »

XIII

DU PRÊT DES LIVRES

Occupons-nous d'abord du prêt des livres dans les bibliothèques publiques.

Dans celles de ces bibliothèques où le prêt des livres au dehors est autorisé, les bibliothèques universitaires, par exemple, il est de règle de ne laisser sortir aucun des ouvrages qui sont fréquemment demandés pour être consultés sur place, et dont on ne possède que peu d'exemplaires, aucun ouvrage « de référence » surtout, aucun livre rare, précieux à un point de vue quelconque, au point de vue de la reliure notamment; aucun volume non plus faisant partie, comme les périodiques, d'une collection.

« Sont exceptés du prêt (au dehors) : 1° les livres demandés fréquemment; 2° les périodiques; 3° les dictionnaires; 4° les ouvrages de prix; 5° les gravures, cartes et plans; 6° les ouvrages brochés[1]. »

1. *Instruction générale relative aux bibliothèques populaires*, *ap.* Ulysse Robert, *Recueil des lois concernant les bibliothèques publiques*, p. 131. Voir aussi Gabriel Richou, *Traité de l'administration des bibliothèques publiques*, pp. 174-175.

« Les ouvrages précieux, qu'il serait impossible, ou du moins très difficile, de remplacer, tels que les manuscrits, les incunables, les chartes, ne doivent pas être prêtés, dit, de son côté, GRAESEL, dans son *Manuel de Bibliothéconomie*[1]; on peut en dire autant des estampes, des dessins originaux et des cartes, pour lesquels une détérioration, même légère, constituerait une irréparable perte. Il faut exclure également du prêt tous les livres qui sont d'un usage courant, les recueils encyclopédiques, par exemple, les lexiques, glossaires, manuels, ouvrages de référence, les répertoires bibliographiques dont se servent les employés de la bibliothèque, enfin les collections, les revues et les publications académiques. Inutile d'ajouter que les livres non reliés, et ceux qui ne sont pas encore catalogués, ne doivent sortir sous aucun prétexte. »

EGGER[2] conseille, en outre, et avec grande raison, de ne prêter au public « que des livres faciles à transporter », c'est-à-dire d'un format maniable, ne dépassant pas l'in-octavo.

Il va sans dire que tout prêt doit être inscrit sur un registre.

Quant à la durée du prêt, « qui doit toujours être déterminée »[3], elle varie de huit ou quinze jours à

1. Page 414.
2. *Histoire du livre*, p. 221.
3. Léopold DELISLE, *Instructions élémentaires et techniques*

trois mois. « Les délais, dit M. Léopold Delisle[1], ne devraient pas dépasser trois mois, sauf, dans certains cas, la faculté laissée à l'emprunteur de demander la prolongation du prêt. Le bibliothécaire ne doit jamais laisser un livre sorti de la bibliothèque pendant plus d'un an. »

Au moyen âge, à l'origine de nos bibliothèques publiques, il était fréquent de faire déposer un gage pour tout livre prêté. Cette condition se trouve stipulée dans le règlement de la bibliothèque de la Sorbonne, *De libris et de librariis*, mis en vigueur en 1321, le plus ancien règlement sur l'organisation d'une bibliothèque. Le premier article établit le système du cautionnement, et le second ordonne l'élection des gardiens ou bibliothécaires par les *socii*[2].

Ces deux articles fondamentaux se retrouvent, comme nous allons le voir, dans le règlement de Richard de Bury, et en forment les points essentiels : aussi, et selon la remarque du bibliographe Hippolyte Cocheris[3], est-il impossible de ne point recon-

pour la mise et le maintien en ordre des livres d'une bibliothèque, p. 45.

1. *Op. cit.*, ibid.

2. Voir le texte de ces articles dans l'introduction de Hippolyte Cocheris au *Philobiblion* de Richard de Bury, p. xlv. « La question du prêt des livres, qui fait encore le désespoir des administrations des bibliothèques, dit H. Cocheris (p. xliv), est résolue par le système du cautionnement. »

3. *Op. cit.*, p. xlv.

naître là une imitation. La haute position que Richard de Bury, évêque de Durham et grand chancelier d'Angleterre, occupait dans le monde politique lui avait certainement facilité l'accès de notre Sorbonne ; il n'avait pas manqué d'en visiter la bibliothèque et de s'informer auprès des conservateurs de l'organisation qui la régissait, et le chapitre où il traite du prêt des livres[1] reflète ces renseignements et cette organisation.

« Il a toujours été difficile de renfermer les hommes dans les lois de l'honnêteté. Bien plus, la fourberie des modernes s'est efforcée de dépasser les limites des anciens et d'enfreindre, dans l'insolence de leur liberté, les règles établies. C'est pourquoi, suivant le conseil d'hommes prudents, nous avons déterminé un certain mode, d'après lequel nous voulons régler l'usage et la communication de nos livres, pour l'utilité des étudiants. D'abord, tous nos livres, — dont nous avons fait un catalogue spécial, — nous les avons, dans un but de charité, concédés et donnés au comité des écoliers vivants à Oxford, dans notre *hall*, en perpétuelle aumône pour notre âme, celles de nos parents, et aussi pour celles du très illustre roi d'Angleterre Édouard, troisième du nom depuis la conquête, et de très dévote dame la reine Philippa,

1. *Philobiblion*, chap. XIX, Sage Règlement sur la nécessité de communiquer les livres aux étrangers, pp. 155-158; trad. Hippolyte Cocheris.

son épouse, afin que ces livres soient prêtés pour un temps aux écoliers et aux maîtres, tant réguliers que séculiers, de l'Université de ladite ville, et qu'ils servent et profitent à leurs études, suivant le mode qui suit immédiatement et qui est tel :

« Cinq écoliers demeurant dans la hall susdite seront choisis par le maître de ladite hall, qui leur confiera la garde des livres. De ces cinq personnes, trois d'entre elles, et pas moins, auront le droit de prêter le livre ou les livres pour la lecture ou l'usage de l'étude. Nous voulons qu'on ne laisse sortir de l'enceinte de la maison aucun livre pour le copier ou le transcrire. Donc, quand un écolier séculier ou religieux, lesquels ont une part égale dans notre faveur, viendra pour emprunter un livre, les gardiens considéreront avec soin s'ils possèdent ce livre en double, et, s'il en est ainsi, ils pourront le prêter sous caution, caution qui, d'après leur estimation, devra toujours dépasser la valeur du livre. Ils devront immédiatement dresser un écrit qui rappellera le livre prêté, le gage fourni, avec les noms de ceux qui prêtent et de celui qui a reçu, ainsi que la date du jour et de l'année. Si les gardiens ne trouvent pas en double le livre demandé, ils ne le prêteront à personne, sauf à ceux qui font partie du comité de ladite hall, encore sous la condition expresse de ne point le laisser sortir de l'enceinte de la maison ou de la hall. Un livre quelconque pourra être prêté

par l'un des trois gardiens à l'un des écoliers de ladite hall, après avoir pris d'abord note de son nom et du jour de l'emprunt. L'écolier auquel on aura prêté ce livre ne pourra point le communiquer à un autre, à moins que ce ne soit du consentement des trois gardiens susnommés, qui auront alors le soin d'effacer le nom du premier emprunteur, d'indiquer celui du second, et la date de ce nouvel emprunt.

« Lorsque les gardiens entrent en charge, ils promettent par serment d'observer ce règlement, et ceux qui empruntent le livre ou les livres jurent également qu'ils ne le demandent que pour le lire et l'étudier, en promettant qu'ils ne le transporteront pas, et qu'ils ne permettront pas qu'on le transporte hors d'Oxford ou de ses faubourgs....

« S'il arrivait par hasard qu'un livre fût perdu, soit par la mort, soit par un vol, par la fraude ou l'incurie, celui qui l'aura égaré, son procureur ou l'exécuteur de ses dernières volontés, payera le prix du livre et recevra le gage en échange. Enfin, s'il arrivait que, d'une manière ou d'une autre, les gardiens fissent quelque bénéfice [en remplaçant le livre perdu] ils l'emploieront à la réparation et à l'augmentation des livres[1].

La règle prescrivant que « le gage est une condition *sine qua non* du prêt » était appliquée dans les

1. *Philobiblion*, chap. XIX. Cf. aussi Ludovic LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, pp. 187-189.

bibliothèques de nombre de couvents, et les soins les plus rigoureux étaient souvent prescrits aux moines pour la conservation et le bon ordre de leurs livres. « Un religieux devait demander pardon, comme d'une faute punissable, d'avoir laissé tomber un livre, dit H. Géraud[1]; il devait veiller avec soin à ce que ceux qu'il empruntait à la bibliothèque du couvent ne fussent exposés ni à la fumée ni à la poussière; la moindre tache arrivée par sa négligence était un sujet d'un grave reproche. Enfin le prêt des livres, même lorsqu'ils ne devaient point sortir de la maison, était soumis à des garanties bien autrement efficaces que dans nos bibliothèques publiques. Le sacristain ou le bibliothécaire, *armarius*, dans les monastères où cette charge existait, devait non seulement inscrire l'emprunt, mais encore exiger de l'emprunteur un gage qui n'était remis qu'au moment où le livre était restitué[2]. »

1. *Essai sur les livres dans l'antiquité*, p. 227.

2. Géraud cite ici, entre autres références, Félibien, *Histoire de Paris*, pièces justificatives, t. III, p. 177, et une série d'articles intitulés *Des Bibliothèques au moyen âge* parus dans les *Annales de philosophie chrétienne* de janvier et février 1839. Ces précautions et ces soins n'étaient malheureusement pas pris dans tous les monastères. Voir ce qui est dit dans notre tome I, page 81 : « La règle des couvents, comme toutes les lois en général, indique ce qui devait se faire, et non pas ce qui se faisait, » etc.; plus loin, page 102 la visite de Boccace à l'abbaye du Mont-Cassin; et, dans le présent volume, page 270, le désordre qui régnait parfois dans les bibliothèques conventuelles.

Les rois eux-mêmes étaient astreints à cette clause, obligés de déposer un gage, quand ils empruntaient un volume à une bibliothèque conventuelle. Louis XI, désirant faire copier un manuscrit du médecin arabe Razi ou Rasis (...-925), « le plus beau et le plus singulier thresor de nostre Faculté » de médecine de Paris, n'en obtint communication que moyennant le dépôt d'une somme de « douze marcs d'argent, vingt livres sterling, et l'obligation d'un bourgeois, — un nommé Malingre, — pour la somme de cent écus d'or[1] ».

Certains livres même, dans les bibliothèques publiques, notamment à Leyde, à *la Laurentienne*, à la cathédrale d'Hereford, etc., étaient alors attachés par des chaînettes de fer à leurs rayons ou à leurs pupitres, de façon à ne pouvoir être consultés que sur place : c'étaient les *catenati*, les « enchaînés ».

*
* *

Les livres des bibliothèques publiques, ceux surtout des cabinets de lecture[2], offrent, pour la santé,

1. PEIGNOT, *Manuel bibliographique*, p. 50, n. 1 ; et Ludovic LALANNE, *op. cit.*, pp. 135-136.

2. Disons, en passant, que c'est en 1742 qu'a été établi à Paris, par les soins du libraire François-Augustin Quillau, le premier cabinet de lecture, « le premier *cabinet littéraire* où se réunissent les lecteurs ». (Ambroise FIRMIN-DIDOT, *Essai sur la typographie*, col. 844.)

des dangers qui ont été mis récemment en évidence. Les docteurs du Cazal et Catrin, entre autres, ont nettement démontré que les livres sont de véritables véhicules des germes des maladies contagieuses, de la diphtérie, de la tuberculose, de la fièvre typhoïde principalement[1].

La *Revue scientifique* du 4 février 1899[2], dans un article sur « les Papiers dangereux et leur désinfection », signale les faits suivants :

« Le *Bulletin mensuel de l'Œuvre des enfants tuberculeux* nous apprend que la Caisse d'épargne de Bruxelles vient d'installer un service pour la désinfection des livrets et autres papiers qui affluent dans l'établissement. Tous les documents sont exposés maintenant pendant quelques heures aux vapeurs de l'aldéhyde formique.... Mais il est un danger de contamination beaucoup plus grand encore, et dont le public ne semble pas s'émouvoir : c'est celui que présentent les livres des bibliothèques publiques ou des cabinets de lecture. Tel roman populaire, tel bouquin à succès passe par mille ou quinze cents paires de mains avant d'être absolument trop crasseux ou trop fripé pour être hors d'usage. Dans ce nombre de lecteurs, il y a des convalescents, des malades, des tuberculeux. Or, le papier est un excel-

1. Cf. les journaux de février 1896, entre autres, *l'Événement* du 19 et *l'Éclair* du 23 février.

2. Pages 153-154.

lent véhicule à microbes, et un livre, passant de main en main, peut apporter dans une famille un choix très complet de maladies transmissibles, depuis la rougeole, la scarlatine et la variole, jusqu'au choléra asiatique et la peste, en passant par le typhus, le croup et la diphtérie, la coqueluche, la gale, le charbon, les septicémies, les affections puerpérales et la tuberculose pulmonaire. Il y a là des mesures à prendre d'urgence, et nous nous étonnons que les services compétents n'y aient pas encore songé, d'autant plus que le remède est d'application facile, comme le prouve l'expérience de la Caisse d'épargne de Bruxelles. »

Ailleurs [1], la même revue, en constatant encore une fois que « le danger du transport des maladies contagieuses par les livres est universellement admis », cite l'exemple de vingt employés de l'Office sanitaire du Michigan, successivement atteints de tuberculose, après avoir compulsé des registres qui avaient séjourné quelque temps dans des salles occupées par des phtisiques. Ces registres furent examinés, et on les trouva imprégnés de bacilles tuberculeux.

Un autre exemple est communiqué par un médecin allemand, M. Max Bensinger, de Mannheim [2]. Il s'agit

1. Numéro du 18 janvier 1902, p. 89. Cf. aussi le *Mémorial de la librairie française* du 26 mars 1905, pp. 176-177.
2. Cf. *Mémorial de la librairie française*, ibid.

d'une jeune mère, récemment accouchée, et de son enfant. Pendant dix jours, tout alla pour le mieux : mère et bébé se portaient à merveille. Au bout de ce temps, un changement subit se produit : l'enfant tombe malade, et meurt, quarante-huit heures plus tard, avec de l'otite et des abcès cutanés. La mère, de son côté, voyait se former chez elle un abcès. On le traita sans retard chirurgicalement et aussi par injection de sérum antistreptococcique ; mais ce fut en vain : différentes articulations se prirent, et la mort survint brusquement. « C'était un cas de septicémie incontestable. Mais comment l'infection s'était-elle produite? Ne voyant rien, dans la manière dont la défunte avait été soignée, qui pût expliquer la contamination à laquelle elle avait succombé quelques jours après son enfant, M. Bensinger chercha ailleurs, et voici ce qu'il trouva. Un livre, provenant d'un cabinet de lecture, était caché dans le lit. Ce livre, une amie l'avait apporté à la malade, qui avait pris l'habitude de le lire pendant qu'elle allaitait son enfant. C'était un de ces vieux livres comme on en trouve dans tous les cabinets de lecture de rang inférieur : taché, crasseux, graisseux, ayant beaucoup circulé, ayant été beaucoup lu et ayant beaucoup ramassé de malpropretés.

« M. Bensinger examina ce livre avec soin ; il en gratta la couverture et quelques pages, et examina les débris qu'il avait ainsi recueillis. Il y trouva des

microbes en abondance, et particulièrement un grand nombre de streptocoques. Il put donc être presque assuré que sa malade avait été infectée par les microbes que renfermait ce livre, qui était un agent de contamination des plus dangereux. »

Les livres classiques, que se repassent les écoliers, sont, non moins que les volumes de cabinets de lecture et de bibliothèques publiques, dignes de suspicion et d'appréhension. En Hongrie, il y a quelques années, le Syndicat des libraires, uniquement mû, j'aime à le croire, par l'intérêt général et le souci de la santé publique, a demandé à la Société nationale d'hygiène d'émettre un vœu en faveur de l'interdiction de la vente des livres de classe ayant déjà servi, et un savant, M. Krausz, chargé de répondre à cette question, entreprit, à cet effet, une série de recherches[1]. Voici quelques résultats de ces expériences, qui sont des plus instructives et des plus probantes :

« M. Krausz inocule dans le péritoine des cobayes des feuilles de papier coupées dans des livres ou des bouillons inoculés avec les fragments de papier. Tandis que l'inoculation ne produit aucun accident quand il s'agit de livres neufs, la péritonite survient toutes les fois que les feuilles sont empruntées à des

1. *Zeitschrift für Hygiene und Infectionskrankheiten*, 1901, XXXVII, dans la *Revue scientifique* du 18 janvier 1902, p. 89

livres d'école usés ou à des livres provenant de cabinets de lecture....

« L'auteur a imprégné des feuilles de papier avec les cultures de divers agents pathogènes. Il a trouvé que le vibrion cholérique a perdu sa vitalité en moins de 48 heures, le bacille diphtérique en 28 jours, le staphylocoque en 31. Le bacille typhique ne survit partiellement que 40 ou 50 jours: exceptionnellement, il a résisté 95 jours. Avec le bacille tuberculeux, le résultat reste douteux après 103 jours.... »

C'est donc la tuberculose qui présente le plus de risques et de menaces.

M. Krausz formule ainsi ses conclusions : «... On imposera la désinfection des livres provenant d'élèves qui auront été atteints de maladies contagieuses. L'établissement de désinfection indiquera d'une façon apparente sur la couverture que l'opération a été exécutée. Il est désirable que l'établissement de désinfection se prête à la désinfection gratuite, de façon que les marchands de livres d'occasion puissent facilement faire désinfecter les ouvrages en vente. Les pères de famille prendraient vite l'habitude de ne plus acheter que des ouvrages désinfectés. On ne saurait, sans graves inconvénients, interdire, comme le demandent les libraires hongrois, la vente des ouvrages d'occasion. Dans certaines classes de Budapest, 18,5 pour 100 des élèves

avaient des livres neufs, 47,4 des livres ayant déjà servi, et 51,1 à la fois des livres neufs et d'occasion.

« Il y a lieu d'imposer la désinfection des livres des cabinets de lecture, qui changent très fréquemment de lecteurs et doivent être souvent entre les mains de malades ou de convalescents.... »

Nous reviendrons plus loin, en traitant de l'usage et de l'entretien des livres, sur ces dangers de contagion et sur les procédés employés pour y parer.

*
* *

Nous arrivons au prêt des livres entre particuliers, à cette question, tant de fois discutée et controversée : « Doit-on prêter ses livres? »

Un principe, un axiome plutôt, à rappeler tout d'abord, c'est qu'on ne lit bien, on ne savoure convenablement et complètement un livre que s'il vous appartient, qu'à condition d'en être l'unique et absolu propriétaire [1].

1. « On ne travaille bien qu'avec ses livres à soi. Un pauvre homme dépensait en livres le prix de son dîner : « Mais, « lui dit quelqu'un, si vous lisiez ces livres à la Bibliothè- « que? — Je ne peux lire, répondit-il, que les livres que j'ai « achetés. » ... « On est dégoûté d'un livre banal, comme d'une femme banale. On ne lit bien que dans ses livres à soi. On contracte mariage avec eux.... Étudier dans les bibliothèques publiques, c'est vivre à l'auberge; on a affaire aux livres de tout le monde, livres plus ou moins souillés,

J'ajouterai même volontiers que, pour le bien goûter et le bien savourer, ce livre, il n'est pas mauvais de l'avoir acheté de ses deniers et payé de sa poche.

Le bon et regretté Léon DE LA BRIÈRE (....-1899), historien de Mme de Sévigné et commentateur de Montaigne, a même prétendu quelque part[1] que les Français « ne lisent jamais les livres qu'on leur donne », et « lisent rarement ceux qu'ils achètent ». Il y a sans doute là un peu d'exagération, mais l'idée, le principe que nous venons d'émettre, se retrouve dans cette boutade.

maculés; on n'en peut user qu'à son tour, après ou avant tel ou tel lecteur; ils passent par toutes les mains; ils ne s'attachent pas à vous, on ne s'attache pas à eux; on vit avec eux d'aventure, au jour le jour, dans un commerce banal et sans intimité. Mais, quand on retrouve ses livres à soi, ceux qu'on connaît depuis sa jeunesse et depuis son enfance, ceux qu'on a conquis au collège par son travail, ceux qu'on a amassés peu à peu par livraisons avec le fruit de ses épargnes, avec ses *semaines* d'écolier, quel vrai plaisir! quelle joie vive! comme on les fête! comme on les reconnaît! On les a feuilletés cent fois; on a fait ici une corne, là une marque de crayon, là un cri d'admiration sympathique, là une réfutation véhémente: partout on a laissé quelque chose de soi, de son cœur ou de son esprit: un papier, un brin d'herbe, un parfum d'autrefois! On retrouve parmi les feuillets mille souvenirs endormis, qui tout à coup se réveillent. » Etc. (Émile DESCHANEL, *A bâtons rompus*, Quand on range sa bibliothèque, pp. 152-154: Paris, Hachette, 1868.)

1. Dans son récit *la Nouvelle Ecbatane*, qui fait partie du volume intitulé *Bagatelles*, par le Comité de la Société des gens de lettres, p. 302. (Paris, Dentu, 1892.)

Que les livres dont vous vous servez soient à vous. Évidemment il ne faudrait pas pousser cette règle trop loin, jusqu à refuser, par exemple, comme LARCHER (1726-1812), le traducteur d'Hérodote, de consulter un volume des plus rares, parce que ce volume ne vous appartient pas[1]; je parle ici, non des ouvrages

1. « Quelqu'un demandait au docteur Luther son psautier, qui était vieux et déchiré, lui promettant de lui en rendre un nouveau: le docteur s'y refusa, parce qu'il était habitué à son exemplaire. Il ajouta : « La mémoire locale est fort « utile.... » « Bon nombre de savants obligés de faire un fréquent usage de livres, partagent la façon de voir, la manie, si l'on veut, de Luther: ils s'accoutument si fortement aux exemplaires des ouvrages dont ils se servent d'habitude, qu'ils ne travailleraient pas aussi bien avec d'autres entièrement identiques, mais qu'ils n ont pas l'habitude de feuilleter. On cite en ce genre l'obstination du traducteur d'Hérodote, Larcher, qui ne voulut jamais se servir que de volumes lui appartenant. Son collègue Langlès ayant reçu de Londres, à une époque où les communications étaient très difficiles, le travail du célèbre Rennel sur la géographie de l'historien grec, s'empressa de le porter au vieux savant, le mit à sa disposition. Il fut bien surpris d'entendre Larcher le remercier sèchement et lui dire : « J'ai pour « principe de ne jamais travailler avec des livres qui ne sont « pas à moi. » (*Les Propos de table de Martin Luther*, De l'Écriture Sainte, p. 295, traduction et notes de Gustave Brunet; Paris, Garnier frères, 1844.) « A propos de M. Larcher, je ne puis m'empêcher de raconter ici une anecdote qui est encore un de mes souvenirs de jeunesse. J'ai connu M. Larcher dans les derniers temps de sa vie. Je crois le voir encore avec son costume antique, son air sévère et le siècle presque entier qui pesait sur sa tête. Qu'il me paraissait vieux! On était sûr de le rencontrer tous les jours, à la même heure, assis au pied du même arbre, dans le jardin du Luxembourg, en compagnie de sa bonne, presque aussi vieille que lui. Ancien universitaire, M. Larcher, par une

de référence accidentelle et momentanée, mais de ceux qu'on lit entièrement et qui méritent d'être relus.

Et ces livres donc, vos livres, les prêterez-vous?

Voyons les arguments et les exemples présentés par les « prêteurs » et les « non prêteurs », et écoutons, dès le début, le maître bibliophile Gustave Mouravit, qui met en avant, pour soutenir sa cause, — le prêt, — les considérations les plus élevées et les plus éloquentes, les plus nobles motifs :

« Il ne suffit pas à la bibliophilie de nous défendre contre les productions inutiles ou malsaines, écrit-il[1], de maintenir dans toute leur pureté les traditions de la littérature et du goût, de provoquer, de hâter même les progrès de la science et des lettres; c'est à elle qu'il appartient de vulgariser, de répandre le culte des choses de l'esprit en se faisant communicative, en ouvrant généreusement ses trésors à ceux qui n'en sont pas ou qui en sont moins favorisés.

« Un des plus grands hommes du dernier siècle a

simplicité que j'aime, avait conservé l'habitude de se donner congé tous les jeudis; et, ce jour de congé, il le passait dans les magasins de MM. de Bure, à causer avec eux des nouvelles de la république des lettres, ou à fureter, tant que ses forces le lui permirent, dans leurs rayons chargés de vieux livres. Les jours de jeûne et de pénitence, M. Larcher, devenu très bon catholique, avait inventé un moyen de se mortifier qui ne pouvait être bon que pour lui seul. Ces jours-là, il ne lisait pas de grec, et se réduisait au vil latin. » (S. de Sacy, *Variétés littéraires*, t. I, pp. 244-245; Paris. Perrin, 1884.)

1. *Le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, pp. 254 et s.

écrit : « L'amour des livres n'est estimable que dans « deux cas : lorsqu'on sait les estimer ce qu'ils « valent et qu'on les lit pour profiter de ce qu'ils « peuvent renfermer ; *lorsqu'on les possède pour les* « *communiquer*[1]. »

« ... Dans tous les cas, conclut M. Mouravit, c'est un véritable devoir pour le bibliophile d'ouvrir généreusement sa bibliothèque, qui doit lui être surtout chère par ce motif que « sa propre satisfaction s'y « trouve avec celle de beaucoup d'autres : *bonum* « *quo communius eo melius*[2] ».

Et plus loin[3], M. Mouravit cite divers exemples empruntés à l'antiquité : « Lucullus en fit (de ses livres) un usage plus honorable encore que leur acquisition, en ouvrant sa bibliothèque au public ; on s'y rendait comme dans un sanctuaire des Muses[4] ». Et, au temps d'Auguste, alors que les

1. D'ALEMBERT, *Encyclopédie*, t. II, p. 22 ; *ap.* MOURAVIT, *op. cit.*, p. 255.

2. « La Mothe-Le Vayer, qui ne nomme pas l'auteur de ce mot, cite un peu inexactement : *Bonum quo communius est, eo est divinius*, avait dit Possevin.... Sur quoi Le Vayer ajoute : « Et véritablement si nous louons la charité de quelques « [bonnes] personnes qui font provision et distribuent... des « remèdes à beaucoup d'infirmités corporelles, quelle estime « ne devons-nous point faire de ceux qui ont de si belles « boutiques et si bien garnies de sûrs et véritables remèdes « contre toutes les maladies de l'esprit ? » (*Œuvres*, 1662, t. II, p. 454 ; [ou 1684, t. X. p. 107] ; *ap.* MOURAVIT. *op. cit.*, pp. 256-257, note.)

3. Pages 268-269.

4. PLUTARQUE, *Vie de Lucullus* : cf. *supra*, t. I, p. 9. n. 2.

grandes bibliothèques, pour être rendues plus accessibles, furent placées sous les portiques des temples, les particuliers, « les bibliomanes mêmes, dit Petit-Radel[1], se crurent obligés, pour éviter la censure qui s'attachait à la jouissance personnelle et exclusive des livres, d'imiter la munificence des grands, en faisant disposer leurs collections dans les vestibules de leurs maisons, et quelquefois dans leurs thermes. »

Parmi les « prêteurs », nous nommerons encore le célèbre amateur Jean (Ioannes) Grolier (1479-1565). dont on connaît la devise ou l'*ex-libris* : d'un côté de ses livres, sur l'un des plats, il faisait graver : *Io. Grolierii et amicorum*, et sur l'autre : *Portio mea, Domine, sit in terra viventium*[2].

Un autre bibliophile de la même époque, Thomas Maïoli, Maioli ou Majoli (xvie siècle), inscrivait de même sur ses livres : *Tho. Maïoli et amicorum* ; mais, remarque M. Henri Bouchot[3], il corrigeait parfois « d'une devise sceptique l'élan de son amitié : *Ingratis servire nephas*[4], ce qui pourrait bien

1. *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*, p. 14.

2. Cf. Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 286. Voir une bonne étude sur Grolier, *ap.* Édouard Fournier, *l'Art de la reliure en France*, chap. xiii, pp. 78-109.

3. *Le Livre, l'Illustration, la Reliure*, p. 264 ; et Gustave Brunet, *Fantaisies bibliographiques*, p. 293.

4. Gustave Brunet, *op. cit.*, ibid., donne : *Ingratis servare nephas.*

être le cri d'un propriétaire de livres trompé par les emprunteurs ».

Rabelais écrivait sur le titre de ses livres, comme on le voit encore à notre Bibliothèque nationale : « *Francisci Rabelæsi, medici*, καὶ τῶν αὐτοῦ φίλων[1] ». D'autres savants ou amateurs, Bathis (....-....), de Bruxelles, Marc Laurin (1530-1581), de Bruges, ont, le premier en grec, le second en latin, employé la même sentence, et proclamé que leurs livres étaient à eux et à leurs amis[2].

Le savant François Marucelli (1625-1713), qui fit construire à Florence, sa ville natale, une bibliothèque publique encore existante, et qui dota Rome d'un établissement du même genre, avait pour programme : *Publicæ et maximæ pauperum utilitati*[3].

Un illustre collectionneur et érudit du même temps, Michel Bégon (1638-1710), n'hésitait pas non plus à mettre ses livres à la disposition d'autrui, et, comme son bibliothécaire lui remontrait un jour qu'avec ce système il s'exposait à voir disparaître plus d'un de ses trésors, il lui répliqua fort dignement : « J'aime encore mieux perdre mes livres que d'avoir l'air de me défier d'un honnête homme[4] ».

1. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 juillet 1879, col. 402; et Rabelais, *Œuvres*, édit. annotée par Burgaud des Marets et Rathery, t. II, p. 11, n. 2. (Paris, Didot, 1880.)
2. Cf. Gustave Brunet, *op. cit.*, pp. 271 et 296.
3. Fertiault, *les Amoureux du livre*, p. 353.
4. Cf. Peignot, *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, t. II,

« Entre amis tout est commun » : telle était la devise du bibliophile Charles-Jérôme DU FAY (1662-1725)[1].

Le médecin Camille FALCONET (1671-1762) était, comme nous l'avons vu[2], possesseur d'une belle bibliothèque, composée d'environ 45000 volumes, qui « était autant à ses amis qu'à lui; et plusieurs fois il lui est arrivé de racheter d'autres exemplaires de livres qu'il avait prêtés, jugeant que, puisqu'on ne les lui rendait pas, on les avait perdus, ou qu'on en avait encore besoin[3] ».

Le conteur et philosophe Thomas-Simon GUEU-

p. 361. C'est en l'honneur de Michel Bégon et en souvenir du bon accueil qu'avait reçu de lui le botaniste Plumier que celui-ci donna le nom de *bégonia* à un genre de plantes d'Amérique.

1. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 353. Du Fay ou Dufay (Charles-Jérôme de Cisternay) « était lieutenant aux gardes, lorsque, au siège de Bruxelles, en 1695, il eut, à la tête de sa compagnie, la cuisse gauche emportée d'un boulet. Il n'en quitta pourtant pas le service, et il eut le grade de capitaine en 1705; mais il fut enfin obligé d'y renoncer, par les infirmités qui lui survinrent, et l'impossibilité où il était de monter à cheval. « Heureusement, dit Fontenelle, il aimait « les lettres, et elles furent sa ressource. » Il se forma une très belle bibliothèque : économe sur tous les autres objets de sa dépense, il ne ménageait rien pour se procurer les livres qui lui manquaient ou dont il avait envie. Difficile dans le choix de ses amis, il mettait tous ses soins à conserver ceux qu'il s'était faits en petit nombre, et leur prêtait ses livres même les plus précieux, disant qu'entre amis tout doit être commun. » (MICHAUD, *op. cit.*)

2. *Supra*, chap. XII, p. 279, n. 3.

3. MICHAUD, *op. cit.*

LETTE (1685-1766) avait également pour devise : *Thomas G. et amicorum*[1].

Le bibliophile JORDAN (1700-1745), de Berlin, ami de Frédéric le Grand, mettait aussi en tête de ses livres l'inscription : *Jordani et amicorum*[2].

De même, J. GOMEZ DE LA CORTINA (....-....), dont plusieurs volumes se trouvent à la bibliothèque universitaire de Douai, faisait graver sur le plat de ses livres, au-dessus de ses armoiries : *J. Gomez de la Cortina et amicorum*, et au-dessous : *Fallitur hora legendo*[3].

Et Jacques DENYAU (....-....), bibliophile angevin : *Sum Jacobi Denyau et amicorum, non omnium*[4].

De nos jours, le sénateur Victor SCHŒLCHER (1804-1894) avait adopté cet ex-libris, bien autrement libéral que celui de Grolier : « Pour tous et pour moi[5] ». En vrai et magnanime philanthrope, il commençait la charité par autrui, par tout le monde, et se servait le dernier.

Un collectionneur du XVIIIe siècle, RANDON DE BOISSET, désirant concilier sa jalouse passion de

1. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 353.
2. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VII, p. 486.
3. Jules COUSIN, *De l'organisation... des bibliothèques*, p. 160, n. 1.
4. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 juillet 1879, col. 390.
5. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 juillet 1879, col. 401.

bibliophile et ses sentiments d'obligeance, s'avisa de se créer deux bibliothèques : l'une, pour lui seul, composée d'éditions princeps et d'exemplaires rares ; l'autre, de volumes ordinaires ou de *doubles*, qu'il prêtait volontiers[1].

Au lieu de deux bibliothèques, le richissime bibliomane anglais Richard Heber (1773-1833) conseille d'en avoir trois, composées des mêmes livres : l'une pour la parade et la montre, l'autre pour son usage personnel, la troisième pour les emprunteurs, « pour prêter à ses amis, à ses risques et périls[2] ». Mais tout le monde ne possède pas, comme Richard Heber[3], l'emplacement suffisant ni la fortune nécessaire pour s'offrir le luxe de trois, voire de deux bibliothèques, renfermant les mêmes ouvrages en éditions différentes et diversement habillés.

Constantin[4], dans son petit manuel de *Bibliothéco-*

1. Cf. Gustave Brunet, *Dictionnaire de bibliologie catholique*, col. 517.

2. Octave Uzanne, Du prêt des livres, *Miscellanées bibliographiques*, t. I, p. 37.

3. Sur Richard Heber, voir *supra*, chap. xi, p. 250.

4. « Constantin, pseudonyme de Léopold-Auguste-Constantin Hesse, bibliographe français, né à Erfurth (Prusse) en 1779, mort à Paris en 1844. » (Lorenz, *Catalogue général de la librairie française*, t. I, p. 579.) Parmi les « prêteurs », M. Fertiault (*les Amoureux du livre*, pp. 352-353) mentionne encore les noms suivants, dont plusieurs ont été déjà cités par nous dans les pages qui précèdent : « Lucullus (109-57 av. J.-C.); Pline le Jeune (62-115); saint Isidore de Péluse (370-450); les de Thou : Jacques-Auguste (1553-1617), et son fils François-Auguste (1607-1642); Antoine Possevin (Posse

nomie[1], est d'avis, lui, qu'il ne faut blâmer ni ceux qui ne prêtent pas leurs livres, ni ceux qui les prêtent, et n'accuser ni les uns d'insouciance, ni les autres d'égoïsme.

*
* *

Les « non prêteurs », au nombre desquels figure l'évêque d'Avranches Huet[2], ne sont pas moins convaincus et formels que les « prêteurs ». L'un d'eux, M. Jules Le Petit (1845-....), va même jusqu'à contester la bonne foi de ses adversaires, à déclarer qu'il ne croit pas « que Jean Grolier et ses imitateurs aient été sincères. Peut-être cependant, ajoute-t-il, les amis de ces hommes généreux étaient-ils appelés à l'immense satisfaction d'admirer de temps à autre, à travers des vitrines, les splendides reliures qu'ils faisaient exécuter. Dans ce cas, je comprends la portée de leurs devises, qui étaient, à vrai dire, tant soit peu hypocrites. Je le maintiens, les vrais amateurs ne prêtent pas leurs livres, même à des amis[3]. »

Voilà qui est net.

vino, jésuite italien, 1534-1611); Étienne Baluze (1630-1718); le poète et historien italien Crescimbeni (1663-1728); d'Alembert (1717-1783); Francis Douce, antiquaire anglais (1757-1834); Nicolas de Nicolis (?); Gabriau de Riparfonds (?); Mathieu Guéroult (?).

1. Page 71.

2. Cf. Fertiault, *Drames et Cancans du livre*, p. 264.

3. Jules Le Petit, *l'Art d'aimer les livres*, p. 5

Plus explicite encore est M. Octave UZANNE (1851-....), qui a on ne peut mieux dépeint les angoisses et les transes, l'« état d'âme » d'un bibliophile qui a prêté un de ses chers livres[1].

« Les livres ont toujours été la passion des honnêtes gens, disait le poète polyglotte *Vadius* Ménage : si nous paraphrasons cette pensée devenue célèbre, nous dirons que les livres ont toujours été le goût favori, la passion raisonnée des hommes paisibles, rangés, d'un esprit correct et systématique. Un bibliophile aime ses volumes d'un amour particulier, d'un amour quelque peu vaniteux, de ce même amour de propriétaire que Gavarni a immortalisé dans cette légende de bourgeois possesseur : *Mon mur* ; un bibliophile dit : *Mes livres* avec la même intonation satisfaite et glorieuse : il ressent pour eux une tendresse mêlée de crainte, de pudeur, d'effarement bizarre, qui se comprend et s'analyse facilement.

« Si, dans les mains du gros propriétaire, le plâtre se fait or, les livres deviennent joyaux dans celles

1. Octave UZANNE, Du prêt des livres, *op. cit.*, t. I, pp. 35-40. Cf. aussi Bayle (*ap.* SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. I, p. 380), qui, à Coppet, en 1672, c'est-à-dire à l'âge de vingt-cinq ans, et dans tout le feu de la galanterie, ayant prêté à une demoiselle le roman de *Zayde*, et ne pouvant plus le ravoir, s'impatientait, s'énervait, s'exaspérait : « Fâché de voir lire si lentement un livre, je lui ai dit cent fois le *tardigrada, domiporta*, et ce qui s'ensuit, avec quoi on se moque de la tortue. Certes, voilà bien des gens propres à dévorer les bibliothèques ! »

du bibliophile; il vit au milieu d'eux dans une quiétude sans égale, dans le bonheur intime du droit de possession, dans des ravissements béatifiques et infinis, il passe de longues heures à les contempler, à les aligner, à les soigner, essuyer, épousseter avec une joie enfantine; il les connaît page par page, ligne par ligne; il les apprécie par des affinités variées de sensations douces et charmantes; il pense enfin, avec Montaigne, que ces bons et sûrs amis, que *ses livres*, sont encore la meilleure munition qu'il puisse trouver à cet humain voyage.

« L'emprunteur, bibliophage et insouciant, ne calcule rien de tout cela; il tombe au milieu de ces doctes jouissances comme un renard dans un poulailler; il est possédé tout à coup d'une fringale de lecture; il arrive et laisse gravir impudemment ses convoitises sur les rayons où juchent les volumes que son esprit voudrait dévorer; il implore avec des paroles caressantes, il jure ses grands dieux que l'emprunt qu'il fait est un emprunt forcé, il affirme que le livre demandé sera couvert soigneusement, enveloppé, serré sous clef, loin des regards indiscrets et des mains malheureuses; il invoque l'amitié la plus confraternelle, la sympathie la moins déguisée, et promet de rendre le livre dans la huitaine. — C'est, hélas! la cigale qui quémande à la fourmi. Et la cigale est oublieuse!

« La fourmi ne doit pas se laisser séduire, elle

doit être calme et inflexible, et répondre sans cesse et toujours par le plus formel refus.

« Le bibliophile qui prête un livre se fait injure à lui-même : il travaille à ses peines, à ses insomnies, au châtiment de sa générosité....

« Le bibliophile qui prête un volume s'en repent toujours; ce sont d'abord des craintes vagues, un sentiment curieux d'inquiétude, qui l'obsèdent, un agacement inconscient qui le tracasse; il sent qu'il lui manque quelque chose, et la place béante laissée par l'absent sur les rayons de sa bibliothèque le fait frémir furtivement.

« Il n'y a rien que l'on rende moins fidèlement que « les livres, dit sentencieusement un moraliste « ancien; l'on s'en met en possession par la même « raison que l'on dérobe volontiers la science des « hommes, desquels on ne voudrait pas dérober « l'argent. » Un livre prêté est, en effet, à moitié perdu; l'emprunteur le plus honnête s'accoutume à sa vue, il en remet de jour en jour la restitution, et arrive, sans qu'il y songe, à se faire tacitement une morale à la Bilboquet : « Ce livre pourrait être à « moi... il devrait être à moi... il est à moi ». Au surplus, on ne se gêne guère avec les livres des autres, on en use sans façon; ce sont les mains humides, les cendres du cigare, la poudre de l'écritoire, que sais-je! Tout contribue à maculer les pages virginales.

« Il est rare que le bouquin vagabond ne revienne pas légèrement détérioré, comme un écolier qui aurait fait des fredaines; ce ne sont quelquefois que taches insignifiantes, que feuillets froissés; mais aussi, plus souvent, le pauvre volume porte des stigmates indélébiles; sa reliure est meurtrie, ses pages sont déchirées, et ses gardes n'ont su le défendre des plus vilaines atteintes....

« Souvenons-nous de cette anecdote gasconne de deux amis couchés dans la même chambre :

« Pierre, dors-tu? dit l'un à son camarade.

— Pourquoi? répond ce dernier.

— C'est que, si tu ne dormais pas, je t'emprunterais un louis.

— Alors... je dors. »

« Adoncques, dormons toujours; soyons sourds à la voix attendrie et suppliante des emprunteurs; gardons nos livres en avares, en égoïstes, si l'on veut, quelque pénible que le refus nous soit. Gardons précieusement nos livres, ne les prêtons pas; c'est le plus sûr moyen de conserver la tranquillité intérieure, la paix de conscience, le bonheur sans nuage, l'ivresse paradisiaque de nos voluptés bouquinières. »

Elle remonte loin, du reste, cette méfiance et cette aversion qu'inspire tout emprunteur ou quémandeur de livres. Martial (43-104) nous en fournit la preuve, entre autres, dans une de ses épigrammes :

« Vous ne manquez jamais, Lupercus, à chaque rencontre, de me dire : « Voulez-vous que je vous « envoie mon esclave, et voulez-vous lui confier votre « petit volume d'*Épigrammes*, que je vous renverrai « dès que je l'aurai lu ? » Il est inutile, Lupercus, que vous donniez cette peine à votre esclave. La route est longue de chez vous au Poirier ; de plus je loge au troisième étage, et les étages sont très hauts. Ce que vous demandez, vous n'avez pas à le chercher si loin. Vous êtes un habitué de l'Argilète[1] : or, près du forum de César se trouve une boutique, dont la devanture est toute couverte de titres d'ouvrages, de sorte qu'on y lit d'un coup d'œil les noms de tous les poètes. Là, vous me demanderez, en vous adressant à Atrectus ; c'est le nom du marchand. Du premier ou du second casier il tirera un Martial bien poli et orné de pourpre, qu'il vous vendra cinq deniers. — « C'est trop cher, » dites-vous. — Vous avez raison, Lupercus[2]. »

Nous avons vu Bayle (1647-1706) tout à l'heure[3] maugréer contre certaine emprunteuse qui lisait

1. L'Argilète, comme nous l'avons dit (t. I, pp. 24-26), était le quartier de Rome habité de préférence par les libraires.

2. Occurris quoties, Luperce, nobis,
Vis mittam puerum, subinde dicis,
Cui tradas Epigrammaton libellum,
Etc.

(Martial, *Épigrammes*, livre I, 118, trad. Nisard, p. 359. — Cf. aussi livre IV, 72, p. 401.

3. Page 336, note 1.

« comme une tortue », et gardait indéfiniment son exemplaire de *Zayde*.

Joseph Scaliger (1540-1609) répondait tout net à ceux qui faisaient mine de lui emprunter un volume : *Ite ad vendentes!* « Allez en acheter[1] ! »

Le peintre Daniel du Moustier (1575-1646?), prenant les devants, avait décoré « le bas de ses livres », la plinthe de sa bibliothèque, de cette fulminante inscription, vrai cri du cœur : « Que le diable emporte les emprunteurs de livres[2] ! »

* * *

Et comme on comprend bien ce sentiment de ter-

1. Jules Janin, *l'Amour des livres*, pp. 59-60.

2. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Du Moustier, t. III, p. 159. (Paris, Techener, 1862 ; 6 vol. in-18.) Au nombre des « non-prêteurs », citons encore, d'après M. Fertiault (*les Amoureux du livre*, p. 353) : le médecin italien Demetrio Canevari (1559-1625) ; Guillaume Colletet (1598-1659) et Guilbert de Pixérécourt (1773-1844), dont nous parlerons tout à l'heure ; le critique et philosophe Naigeon (1738-1810) ; le marquis de Morante (1808-1868), magistrat, sénateur et bibliophile espagnol ; Cigongne (?) [s'agirait-il de Charles Sigonio dit aussi Sigonius (vers 1520-1584), archéologue italien, un des créateurs de la science de la diplomatique?] ; Gifanius (... — ...) ; et J.-Thomas Aubry, curé de l'église Saint-Louis-en-l'Ile (... — ...). — « Un jour que Gaspard Schopp [Scioppius, célèbre philologue et grammairien allemand : 1576-1649] priait Gifanius de lui prêter un manuscrit de Symmaque, Gifanius lui fit cette réponse : « Me demander de prêter mon « Symmaque, monsieur! mais c'est comme si l'on « me demandait de prêter ma femme! » *Perinde est atque uxorem meam utendam postulare!* » (Émile Deschanel, *A bâtons rompus*, Quand on range sa bibliothèque, p. 132.)

reur, cette colère et cette exaspération que provoquent les emprunteurs de livres parmi les bibliophiles ou les simples travailleurs! « Un livre prêté est à moitié perdu », nous disait, il y a un instant, M. Octave Uzanne ; on en use sans façon avec les livres d'autrui. « Un volume une fois sorti de l'intérieur d'une bibliothèque, nous dit à son tour le bibliographe CONSTANTIN[1], est exposé à toutes les chances, sinon de perte, du moins de dégradation et d'avarie de la part des maladroits, des négligents et des malpropres; il ne rentre ordinairement qu'à la volonté de l'emprunteur, qui le garde pendant des années et souvent même tout à fait, parce que le principe que *garder un livre n'est pas un vol* est malheureusement adopté par beaucoup de personnes. »

Comme exemple de l'inqualifiable incurie des emprunteurs de livres, on rapporte l'aventure survenue à André Chénier, aventure bien propre à décourager les bibliophiles prêteurs de leurs trésors.

André Chénier, qui avait une prédilection spéciale pour Malherbe, dont il a d'ailleurs commenté les vers, possédait une bonne édition de ce poète, un petit in-8 publié par Barbou en 1776, avec la notice et les notes de Meunier de Querlon. Un jour un visiteur emprunta ce volume à Chénier, qui ne sut pas le défendre, n'osa pas refuser, et le livre ne lui

1. *Bibliothéconomie*, p. 68.

revint que tout taché d'encre et dans le plus pitoyable état. Sur une des pages, la page 61, en regard de la plus grosse tache, Chénier écrivit alors (1781) ces lignes :

« J'ai prêté, il y a quelques mois, ce livre à un homme qui l'avait vu sur ma table, et me l'avait demandé instament (*sic*). Il vient de me le rendre en me faisant mille excuses. Je suis certain qu'il ne l'a pas lu. Le seul usage qu'il en ait fait a été d'y renverser son écritoire, peut-être pour me montrer que, lui aussi, il sait commenter et couvrir les marges d'encre. Que le bon Dieu lui pardone (*sic*) et lui ôte à jamais l'envie de me demander des livres[1] ! »

C'est le cas de rappeler le « mirlitonesque »[2] distique, dont Charles Nodier, Guilbert de Pixérécourt, d'autres encore, se disputent la paternité[3] :

> Tel est le triste sort de tout livre prêté,
> Souvent il est perdu, toujours il est gâté ;

et le fameux sixain de Guillaume Colletet, que, par une singulière erreur, provenant sans doute et uniquement de l'assonance, on attribue fréquemment à Condorcet[4] :

1. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 août 1895, col. 127.
2. L'épithète est de M. Octave Uzanne, *op. cit.*, t. I, p. 36.
3. Cf. Octave Uzanne, *op. cit.*, ibid. ; Jules Richard, *l'Art de former une bibliothèque*, p. 41 ; *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 juillet 1879, col. 401 ; etc.
4. Voir, entre autres, pour cette attribution à Condorcet.

Chères délices de mon âme,
Gardez-vous bien de me quitter.
Quoiqu'on vienne vous emprunter!
Chacun de vous m'est une femme,
Qui peut se laisser voir sans blâme
Et ne se doit jamais prêter.

Ce qui n'empêcha pas Colletet, lorsqu'il reçut de Richelieu « la somme énorme de six cents livres » pour six vers seulement, consacrés à la description de la pièce d'eau des Tuileries, de remercier le généreux cardinal par ce distique, plus digne d'un trafiquant que d'un bibliophile :

Armand, qui, pour six vers, m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes livres[1] !

Les livres prêtés — pour revenir à eux — « les livres prêtés ne sont jamais rendus.... Parfaitement !

Jules Janin, *l'Amour des livres*, pp. 60-61; Édouard Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 3e édit., t. I, p. 92; Yve-Plessis, *Petit Essai de biblio-thérapeutique*, p. 20; etc. Sur la paternité de Colletet, voir *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 et 25 février 1878, col. 65 et 122. A part une épître *A un jeune Polonais exilé en Sibérie*, Condorcet, qui s'est surtout occupé de science et de politique, n'a jamais écrit de vers.

1. Cf. Théophile Gautier, *les Grotesques*, p. 216. (Paris, Lévy, 1859.) « Certainement jamais vers, même alexandrins, c'est-à-dire les plus longs qui soient, n'ont été payés aussi cher à aucun poète du monde, » ajoute ici Théophile Gautier. — A propos de Guillaume Colletet et de sa bibliothèque, Charles Asselineau a écrit une très intéressante page (*ap.* Eugène Crépet, *les Poètes français*, t. II, p. 496), que je me reprocherais d'omettre : « ...Chevreau s'est trompé lorsqu'il a dit que Colletet ne laissa à son fils que son nom

Ainsi tous les livres que vous voyez là, sur ces rayons, ce sont des livres qu'on m'a prêtés et que j'ai gar-

pour héritage. Ce nom serait déjà quelque chose; mais Colletet put transmettre à son héritier un legs plus positif et plus palpable, sa bibliothèque, — bibliothèque considérable et célèbre, même en son temps, au témoignage du Père Jacob, de Châlons, l'auteur du *Traité des plus belles bibliothèques du monde*, et qu'il sut conserver cinquante [quarante?] ans, malgré son peu de fortune, pour la léguer à ce fils. La pauvreté et les instances de la veuve forcèrent, dans le courant de l'année, François Colletet à se défaire de son héritage, et les regrets qu'il lui a consacrés seront une conclusion touchante pour cette notice. « Vente, dit-il, qui tire presque des larmes « de mes yeux et des soupirs de ma bouche, toutes les « fois que j'y pense, et qui rappelle en ma mémoire la fai- « blesse d'un homme intéressé, qui, pouvant me conserver « ce seul petit héritage que m'avoit laissé mon père, a mieux « aymé le donner en proye à la justice que de m'en laisser « la jouissance; advantage certe qui lui donne bien peu de « gloire, aussi bien qu'à ceux qui, pouvant inspirer à la « vefve de nobles et généreux sentiments en ma faveur, « n'ont pas été fidèles conseillers ny juges équitables dans « ma cause. C'est un ressentiment qui me tient trop au cœur « pour l'étouffer; et l'indignation que j'eus, dès ce tems-là. « d'une action si contraire au sang et à la nature m'inspira « une ode de cent vers, qui seront quelque jour imprimez, « et dont voici le commencement :

Chères délices de mon père,
Livres doctes et précieux,
Qui de ses écrits curieux
Fûtes l'entretien ordinaire;
Vous qu'en quarante ou cinquante ans,
Malgré les misères du temps,
Il acquit avec tant de peine,
Eh quoi! je ne vous verrai plus!
Puisqu'il faut que cette semaine
A l'encan vous soyez vendus, »
Etc.

« Quoique cent fois supérieurs à l'*Ode à Namur* ces vers

dés, » répondait un jour, d'après une légende, sans doute plus amusante qu'authentique, certain bibliophile à un téméraire visiteur qui faisait mine de lui emprunter un volume[1].

C'est probablement le même ingénieux collectionneur qui répliquait à un de ses amis, en train de le prier de lui prêter un volume : « A vous? Jamais de la vie! Vous m'en avez prêté un jadis, et vous ne me l'avez jamais réclamé! »

Mais que de fois c'est en vain qu'on réclame, — quand on ose réclamer! l'emprunteur fait la sourde oreille: ou bien il promet de restituer très prochainement, de rapporter sans retard, sans faute.... « Vous *l*'aurez demain.... Ce soir même *il* sera chez vous.... » Et ni ce soir ni demain, pas plus que sœur Anne, vous ne voyez rien venir.

« dit Charles Nodier, — continue Asselineau, — sont assez « mauvais; mais il y a, dans tout ce passage, une fleur de « sentiment qui fait penser, une mesure d'expression qui « fait réfléchir, et qui satisfait mieux mon cœur et mon « esprit qu'un vain luxe de paroles. L'homme qui n'accuse « son spoliateur que de *faiblesse*, qui ne voit dans sa marâtre « que la veuve de son père, qui ne trouve dans les con- « seillers de cette femme que des juges *peu équitables*, valait « bien mieux à aimer que ce triste Boileau. Il n'aurait jamais « stigmatisé d'un opprobre éternel le malheur d'avoir besoin « de pain et d'en demander aux valets, extrémité cruelle sans « doute, mais préférable à la honte d'attendre de l'or de leurs « maîtres. »

1. « La Sagesse des nations dit vrai : « Les francs prêtés « sont quelquefois rendus. — les livres, jamais! » (Albéric Second, *le Tiroir aux souvenirs*, p. 177: Paris, Dentu, 1886.)

On conte, à ce propos, que l'acerbe et agressif lexicologue François GÉNIN (1803-1856)[1] avait eu occasion, alors qu'il était professeur à la Faculté de Strasbourg, de prêter les deux premiers volumes d'un superbe exemplaire de *Tom Jones* à l'un de ses collègues qui voulait apprendre l'anglais. Rentré à Paris, attaché à la rédaction du *National*, Génin avait vainement écrit vingt fois pour réclamer ces volumes : pas de réponse. A bout de patience, il fit un paquet des deux tomes qui lui restaient et les envoya par la diligence à son trop silencieux emprunteur. « Comme cela, du moins, lui écrivait-il en même temps, un de nous deux aura l'ouvrage complet. Ce sera vous, puisque vous ne voulez pas que ce soit moi ; ce qui cependant m'aurait paru plus naturel[2]. »

Une des pertes d'ouvrage les plus regrettables, causées par un emprunteur de livres, c'est celle du traité *De Gloria* de Cicéron, que Pétrarque prêta à

1. « Génin est un *tape-dur* ; il a toujours besoin de taper sur quelqu'un. » Etc. (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XI, p. 464.) « Génin, l'écrivain anti-jésuitique et anti-ecclésiastique le plus passionné. » (ID., *op. cit.*, t. I, p. 390.) Particularité curieuse, cet adversaire acharné de la religion et des prêtres avait, outre la passion des lettres, celle du plain-chant, et « il a composé une messe en musique qui a été exécutée deux fois, le jour de Noël, dans l'église Saint-Leu, à Paris ». (B. HAURÉAU, art. sur Génin, *ap.* Dr HOEFER, *Nouvelle Biographie générale.*)

2. P.-J. MARTIN, *l'Esprit de tout le monde*, pp. 117-118. (Paris, Magnin, 1859.)

son vieux maître de grammaire Convenevole (ou Convennole) da Prato, et que celui-ci, pour se procurer quelques ressources, mit en gage, mais sans jamais oser dire entre quelles mains. Malgré nombre de réclamations et quantité de recherches, le précieux manuscrit demeura introuvable, et fut perdu pour Pétrarque comme pour nous[1].

Parmi les emprunteurs peu enclins à restituer, on cite le moraliste Nicole (1625-1695) : « Il ne rendait pas très exactement les livres qu'il empruntait, écrit de lui Sainte-Beuve[2]. M. de Pontchâteau, qui tenait fort à ses livres[3], paraît s'en plaindre en un endroit de ses lettres : « N'en dites rien néanmoins, « il faut savoir perdre. Mais il faut avouer ma fai- « blesse, je hais plus de perdre un livre qui ne vau- « drait que dix sols, que dix pistoles. Cela est d'un « petit esprit : aussi suis-je tel. »

Gœthe n'aimait pas non plus, prétend-on, rendre les ouvrages ou estampes qu'on lui prêtait, et c'est ainsi qu'il a su, jusqu'à ses derniers jours, enrichir ses collections. « Emprunter et oublier longtemps

1. Cf. Ludovic Lalanne, *op. cit.*, p. 227; et Fertiault *Drames et Cancans du livre*, pp. 141-156.

2. *Port-Royal*, t. IV, p. 414, n. 1.

3. C'est ce M. de Pontchâteau qui « s'éveillait quelquefois avec ce mot de *l'Imitation* à la bouche : *In omnibus requiem quæsivi, et nusquam inveni nisi in angulo cum libro* : « J'ai cherché partout le repos, et je ne l'ai nulle part trouvé que dans un petit coin avec un petit livre. » (Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. V, p. 257.)

de rendre, c'est là le vrai signe du collectionneur passionné, » conclut sans barguigner le traducteur des *Conversations* recueillies par Eckermann [1].

On avait prêté au philosophe et académicien Victor COUSIN (1792-1867), alors qu'il était ministre de l'Instruction publique, un beau manuscrit de Malebranche. En vain le lui avait-on redemandé à plusieurs reprises, nous conte Émile Deschanel [2], Cousin « fit longtemps la sourde oreille ; si bien qu'à la fin on mit en campagne un homme presque aussi considérable que le ministre lui-même auquel il était chargé de réclamer formellement le manuscrit précieux ». Alors Cousin refusa de le rendre. « Mais enfin, dit l'intermédiaire, ce manuscrit est « à M..., qui vous l'a prêté ; il le réclame, il en a le « droit. — Mon cher N..., répondit majestueuse- « ment le grand éclectique, *il a son droit, mais j'ai « ma passion* ! » Oncques ne rendit le manuscrit. »

Un autre célèbre ministre de l'Instruction publique et membre de l'Académie française, le critique et historien VILLEMAIN (1790-1870), se montrait, lui aussi, paraît-il, extrêmement dur à la desserre. « Il ne rendait jamais les livres empruntés, assure Jules Richard [3], et il fallait la complicité de son secrétaire

1. Tome I, page 85, note 1 ; trad. Émile Délerot.
2. *A bâtons rompus*, Quand on range sa bibliothèque, p. 132.
3. *Op. cit.*, p. 41.

pour que le prêteur pût aller reprendre furtivement son bien. »

Un autre immortel encore, Louis de Loménie (1815-1878), était, au dire du même bibliographe[1], atteint de cette même fréquente faiblesse.

* * *

Tous ces larcins, toutes ces négligences et détériorations expliquent et justifient la méfiance des bibliophiles. Les précautions employées par ceux-ci à l'égard de leurs confrères ou des simples profanes dépassent souvent toute idée.

Un célèbre collectionneur hollandais, le baron Westreenen van Tiellandt (1783-1848), dont la riche et curieuse bibliothèque se voit encore, réunie à celle du comte Meerman, le long d'un des canaux de la Haye, ne laissa, pendant quarante ans, — les quarante ans qu'il mit à rassembler ses livres, — personne, pas même son plus intime ami, entrer dans son « muséum ». « Un jour enfin, raconte M. Firmin Maillard[2], il annonça à deux amis qu'il allait pouvoir les admettre à contempler ses merveilles, ses trésors, etc. ; mais il fallait pour cela qu'ils se soumissent complaisamment aux conditions suivantes : la voiture du baron irait les prendre, parce

1. *Op. cit.*, p. 41.
2. *Les Passionnés du livre*, pp. 127-128.

que l'atmosphère pouvait être ce jour-là chargée d'humidité ; avant d'entrer dans son cabinet, ils changeront de costume, mettront chacun une robe de chambre (il en a deux toutes neuves pour cet usage), un bonnet et des pantoufles, leurs vêtements et leurs chaussures ordinaires pouvant introduire de la poussière, — la chose la plus pernicieuse pour les livres. Ce sont, du reste, des précautions auxquelles il se soumet lui-même. Les deux amis acceptèrent ; mais ce fut inutile[1] : il traîna la chose en longueur, et finalement mourut, laissant cependant sa fameuse bibliothèque à l'État ; mais, ajoute M. Firmin Maillard, avec des stipulations qui n'avaient d'autre but que d'écarter autant que possible de ses diables de livres les malheureux lecteurs[2]. »

1. Edmond TEXIER, dans son volume *les Choses du temps présent* (pp. 147-148) fait un récit qui diffère sensiblement de celui de M. Firmin Maillard. Il se borne à dire, sans le nommer, que le baron Westreenen contraignait ses amis les plus intimes, lorsqu'ils manifestaient le désir de visiter ses richesses, « à l'humiliante condition de revêtir par-dessus leur habit une grande robe sans manches et sans ouvertures pour laisser passer les bras ». Touchante confiance !

2. La *Bibliothèque* ou *Muséum Meermanno-Westreenianum*, qui occupe à la Haye un local distinct de la Bibliothèque royale, sur les confins de la ville, au bord du canal dit Prinzessegracht, n'est ouverte au public que les premier et troisième jeudis du mois. — A propos du baron Westreenen, rappelons qu'il s'est spécialement occupé de l'histoire de l'imprimerie dans les Pays-Bas, et s'est tout particulièrement attaché à prouver que la première idée de l'emploi des caractères mobiles est due aux Hollandais, — à Laurent Coster, de Harlem, — idée qui s'est ensuite perfec-

Le comte DE LABÉDOYÈRE (XIX^e siècle), dont nous parle encore M. Firmin Maillard[1], était de même un bibliomane et bibliotaphe implacable. « Il avait inventé l'art de coiffer les livres, c'est-à-dire de les emprisonner dans un carton, qui ne laissait de visible que le dos ; il ne les prêtait jamais et ne les communiquait même pas, ce dont nous ne pouvons le blâmer.... »

* * *

Si nos livres n'étaient que des objets de luxe, s'ils ne devaient servir que pour l'ornement et la montre, volontiers, si beaux, si merveilleux qu'ils fussent, nous suivrions les généreuses recommandations de M. Mouravit, et conclurions avec lui que le devoir de tout bibliophile est d'ouvrir libéralement à tous sa bibliothèque, de doubler et tripler

tionnée à Strasbourg et à Mayence. Cette thèse, dont l'erreur est pleinement démontrée aujourd'hui, — puisque « Laurent Coster, né en 1370, avait soixante-dix ans en 1440, époque la plus éloignée qu'on puisse attribuer à la découverte de l'imprimerie, et que cette année même est celle où il est mort » (Ambroise FIRMIN-DIDOT, *Essai sur la typographie*, col. 590), — a été également soutenue par un autre bibliographe hollandais, le baron Gérard MEERMAN (1722-1771), père du comte Jean MEERMAN (1753-1815). C'est ce dernier qui a laissé à la ville de la Haye la riche bibliothèque de son père, bibliothèque qu'il avait lui-même beaucoup augmentée, et qui a été réunie à celle du baron Westreenen.

1. *Op. cit.*, p. 5. Sur le comte de Labédoyère, cf. *supra*, p. 226, n. 2.

ainsi son bonheur par le bonheur d'autrui. Tout en déplorant ces négligences et ces dégradations, en nous indignant contre ces soustractions, ces escroqueries, plus ou moins dissimulées ou effrontées, nous passerions sur elles condamnation.

Mais, pour nous, et selon notre méthode et nos principes, nos livres sont à la fois des confidents et des instruments de travail : ils peuvent porter trace, dans leurs marges ou sur leurs gardes, de nos réflexions, de nos recherches, de nos comparaisons ou hésitations, et ces confidences n'appartiennent qu'à eux seuls et à nous seuls.

En outre, vous en avez sans cesse besoin, de vos livres, vous liseur, travailleur et fureteur, — et de tous, sans distinction ni prévision possibles. Tel mot entendu, telle bribe de causerie, tel article de journal, tel passage de roman, une rencontre, une allusion, un événement ou incident quelconque vous amène et vous oblige, presque à tout instant, à consulter tel ou tel de vos volumes ; et, remarquez-le bien, c'est toujours le livre absent qui vous fera défaut, toujours, comme par un fait exprès, celui-là que vous voudriez feuilleter. Ayez-les donc toujours tous sous la main, en état de répondre immédiatement à votre appel, — et, pour cela, hélas ! n'en prêtez pas.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

Abauzit : 7.
Abd-Allatif, médecin arabe : 266.
Abeilles (les), comparées à certains lecteurs : 63 et s.
About (Edmond) : 178.
Abraham : 94.
Accurse : 148.
Addison : 117.
Aimé Martin : 118.
Aïssé (Mlle) : 277.
Albany (comtesse d') : 73.
Alde Manuce : 82, 145, 257.
Alembert (d') : 134, 199, 279, 280, 329, 335.
Alexandre le Grand : 220.
Alexandre Polyhistor : 263.
Alfieri : 57, 84.
Alkan aîné : 253, 296, 298.
Almeloveen (Jans.) : 145.
Ambroise (saint) : 93.
Ampère (André-Marie) : 175, 176.
Ampère (Jean-Jacques) : 176.
Amrou-ben-Alas, lieutenant d'Omar : 266, 267.
Amyot (Jacques) : 64, 95.
Anacréon : 122.
Ancillon (David) : **72**, 83, 146.
Anne de Bretagne : 296.
Annotations manuscrites sur les livres : **79** et s.
Appien : 33.
Argent (l'), sa toute-puissance, « le nerf et le dieu de la littérature d'aujourd'hui » (Sainte-Beuve) : 207 et s.
Argental (comte d') : 56.
Argilète (l'), quartier de Rome habité par les libraires : 340.
Arioste (l') : 107, 121.
Aristippe de Cyrène : 91, 94.
Aristophane : 122.
Aristote : 76.
Arsouille (milord l') : 209.
Artois (comte d') : 301.
Asselineau (Charles) : 344, 346.
Atrectus : 340.
Aubert (abbé) : 157.
Aubigné (Agrippa d') : 61.
Aubry (J.-Thomas) : 341.

1. Les chiffres gras (égyptiennes) indiquent des pages contenant des renseignements détaillés.

Auguste, empereur : 108, 329.
Augustin (saint) : 19, 56, 285.
Aumale (duc d') : 221.
Ausone : 97, 133.
Auteurs anciens : 161 et s., 180 ; — modernes : 161 et s. Voir Gens de lettres.
Avenel (Georges) : 107.

Bacon (François), chancelier : 95, 115.
Bagford (John) : **277**.
Baillet : 116.
Baillière (Henri) : 252, 257.
Bailly (Sylvain) : 212.
Baluze (Étienne) : 83, 335.
Balzac (Guez de) : 62.
Balzac (Honoré de) : 21, 107, 112, 183, **200**, 201, 210, 222, 307.
Baranzane ou Baranzanus : 115.
Barbey d'Aurevilly : 210.
Bardoux (Agénor) : 37, **109**.
Barlæus : 243.
Barracand (Léon) : 9.
Barrère, conventionnel : 311.
Barrientos (Lope de) : 272.
Barthélemy (abbé) : 123.
Basile (saint) : 223.
Bathis : 331.
Bayle : 72, 135, 142, 146, 195, 222, 336, 340.
Bégin (E.-A.) : 288, 289.
Bégon (Michel) : 331, 332.
Bensinger (Max) : 321, 322.
Bentkowski (Félix), historien : 240.
Beraldi (Henri) : **147**.
Bergier : 116.
Bernard (Mlle) : 116.
Bernard (saint) : 144.
Bernardin de Saint-Pierre : voir Saint-Pierre (Bernardin de).
Béroalde de Verville : 184.
Bérose, historien : 263.
Berquin : 44.
Berthoud (Henry) : 252.
Bertin (Armand) : **228**.
Bessarion (cardinal) : 93.
Beyle (Henri) : voir Stendhal.
Bible (la) : **106**, 110, 112, 120.
Biblioclastes : **263** et s.
Bibliokleptes : 218.
Bibliolâtres : **216** et s.
Bibliomanes : **216** et s., et *passim*.
Bibliophile Jacob : voir Lacroix (Paul).
Bibliophile (un) [Étienne Mulsant], auteur d'un ouvrage sur *les Ennemis des livres* : 297.
Bibliophiles : **216** et s., et *passim* ; « le véritable bibliophile est celui qui a déjà lu tous les livres qu'il possède... » (Tenant de Latour) : 256.
Bibliophilie, le bonheur de la — : **150-151**.
Bibliophobes : **263** et s. ; « nos grands seigneurs de la politique, de la banque, etc., sont géné-

ralement bibliophobes » (Charles Nodier) : 301.
Bibliotaphes : 218.
Bibliothèque, — de Daniel Huet : 27-29 ; — de Jacques de Thou : 28 ; — nombre de volumes que possèdent les bibliothèques des principales villes du monde : 90 et s. ; — Bibliothèque Nationale : 90 ; — de l'Arsenal : 91, 311 ; — Mazarine, Sainte-Geneviève, etc. : 91 ; — de la Sorbonne : 91, 314 ; — Palatine (d'Heidelberg) : 91, **274** ; British Museum (à Londres) : 92 ; bibliothèque d'Oxford (Bodléienne) : 92, 264, 315 et s. ; — Ossolinski (à Lemberg) : 92 ; — Angélique, Barberini, *Casanatense* ou de la Minerve, Alexandrine ou de *la Sapienza*, Vaticane, etc. (à Rome) : 92 ; — *Magliabecchiana* : 92, 239 ; — *Mediceo-Laurenziana*, *Marucelliana*, *Riccardiana* (à Florence) : 92-93 ; — *la Brera*, Ambrosienne (à Milan) : 93 ; — *Borbonica* (à Naples) : 93 ; — *la Marciana* (à Venise) : 93 ; — du Congrès (à Washington) : 94 ; — bibliothèque merveilleuse du monastère de la Sainte-Croix (Éthiopie) : 94 ; — plans de bibliothèques : 115 et s. ; — bibliothèques populaires : 125 et s. ; — bibliothèques de Napoléon Ier : 125 ; — vendre sa bibliothèque, « un des grands malheurs de la vie » : 224 ; — bibliothèque nationale polonaise (à Varsovie) : 240 et s. ; — bibliothèques fictives ou factices : 260 et s. ; — bibliothèque d'Alexandrie : 265 et s. ; — des califes d'Égypte (au Caire) : 269 ; — de Tripoli de Syrie : 269 ; — *Meermanno-Westreenianum* (à la Haye) : 351, 352 (Voir *passim*).
Bion : 122.
Blades (William) : 278, **282** et s.
Blancard : 244, 245.
Boccace : 270, 307, 318.
Bochart (Samuel) : 83.
Bodley (Thomas) : 92.
Boehme (Jacob) : 11.
Boileau : 64, 121, 123, 153, 256, 302, 346.
Boislisle (A. de) : 79.
Boisserée : 196.
Boissonade : 67, 84.
Bollioud-Mermet : 102, 103.
Bonald (vicomte de) : 104.
Bonaventure des Périers : voir Des Périers (Bonaventure).
Boniface (saint) : 145.

Bonnevie (abbé de) ; 302.
Bordas-Demoulin ; **246-247**.
Borromée (cardinal) : 95.
Bossange (Martin), libraire : **275**.
Bossuet : 11, 21, 54, 107, 121, 123.
Bouchot (Henri) : 330.
Boufflers (chevalier de) : 95.
Boulard (Antoine-Marie-Henri), bibliophile : **251** et s.
Boulard (Michel), tapissier : 251.
Boulard (Mme) : 256, 257.
Boulard (Sylvestre), imprimeur, libraire et bibliographe : 79, 85, 117, 251.
Bouquin, définition et étymologie de ce mot : **151**; amour des — : 151 et s.
Bourdaloue : 121.
Bourget (Paul) : 112.
Brieus (Antoine) : 94.
Brisson (Adolphe) : 299.
British Museum : 92.
Brizeux : 180.
Brougham (lord) : 99.
Brunck (Richard) : 225.
Brunel (Georges) : 303, 304.
Brunet (Gustave) : 81, 83, 85, 281, 327, 330, 331, 334.
Brunet (Jacques-Charles) : 84, 85, **229**, 301.
Brunetière (Ferdinand) : 164.
Bruno (Giordano) : 3.
Bryan, bibliophile : 226, 227.
Budé (Guillaume) : 222.
Buffon : 53, 120, 280.
Bulwer-Lytton : **171** et s.
Bunyan : 40, 126.
Bure (J.-J. de) : 149, 328.
Burgaud des Marets : 331.
Burton : 40.
Bury (Richard de) : 171, 291, 292, **314** et s.
Byron (lord) : 21, 109, 146.

Cabinets de lecture : 319 et s.
Cabs (Maurice) : 295.
Calendrier des livres (le) : **177** et s.
Calendrini (Mme) : 277.
Camerata (prince) : 226.
Campbell (lord) : 79.
Canevari (Demetrio) : 341.
Cantù : 113.
Cardan (Jérôme) : 104.
Carlyle (Thomas) : **128-133**, 203.
Caro (Edme) : 12.
Casanate (cardinal) : 92.
Castille (Hippolyte) : 207.
Catenati, livres enchaînés : 319.
Catherine de Médicis : 296.
Catrin (docteur) : 320.
Catulle : 122.
Cazal (docteur) : 320.
Celse : 52.
Cervantès : **46**, **47**, 107, 109, 111, 117, 123, 166, 188, 307.
César : 76, **124**, 220, 266.

Chalabre (marquis de), bibliophile : **227-228**.
Chamfort : 204.
Champfleury : 196.
Channing : 181.
Charbonné (Mme) : 38.
Charlemagne : 56.
Charles-Quint : 290.
Charles X : 301.
Charron, philosophe : 191.
Charton (Édouard) : 64, 128.
Chasles (Philarète) : 176.
Chateaubriand : 46, 181, 199, 213, **302-303**, 304, 306.
Chateaubriand (Mme de) : 302.
Chénier (André) : 64, 180, **342** et s.
Chénier (Marie-Joseph) : 308.
Chenu (J.-F.), bibliophile : 245.
Chéron, auteur dramatique : 306.
Chesneau (Ernest) : 25.
Chevillier (André) : 148, 149.
Chevreau : 344.
Chi-Hoang-Ti, empereur chinois : 263.
Christine, reine de Suède : 82.
Chrysostome (saint Jean) : 223.
Cicéron : 3, 33, 76, 100, 106, 120, 121, 123, 154, 284, 347.
Cigongne : 341.
Claretie (Jules) : 177, 187, 226.
Clément VII, pape : 95.
Cocheris (H.) : 171, 292, 314 et s.
Colbert : 28.
Collignon (Albert) : **2**, **3**, 5, 40, 54, 66, 67, **69**, **76**, 126, **136** et s., 161, 165, 169, 188, 203, 204, **215**, 307.
Colletet (François) : 345.
Colletet (Guillaume) : 341, **343** et s.
Colnet du Ravel : **225**.
Colomb (Christophe) : 175.
Colomb (R.) : 41.
Columelle : 115.
Commelinus : 115-116.
Commenius : 115.
Comte (Auguste) : 114, 125.
Condorcet : 343, 344.
Constantin (Léopold-Auguste-Constantin Hesse) : 334, 342.
Convenevole ou Convennole da Prato : 348.
Corbière (comte de) : 232.
Cornaro : 168.
Corneille (Pierre) : 109, 122, 154, **223**.
Correction typographique, « la plus belle parure des livres » : **145** et s.
Corvin (Mathias) : 270.
Cosme de Médicis : 93, 234.
Coster (Laurent) : 351, 352.
Cottin (Mme) : 45.
Courier (Paul-Louis) : 84, 140, 178, 180, 186, 213.
Coursou : 36.
Cousin (Victor) : 185, 333, **349**.

Cramoisy : 199.
Crapelet (Charles) : 224.
Crapelet (G.-A.) : 145, 146, 211, 218, 224, 284, 311.
Crébillon, le tragique : 122, 123.
Crémone (Laurent de) : 94.
Crépet (Eugène) : 344.
Créqui (marquise de) : 166.
Crescimbeni : 335.
Crispinus : 115.
Cromwell : 264.
Cujas : 78.
Cuper : 116.

Dacier : 36.
Dacier (Mme) : 108.
Daguesseau, chancelier : 70, **71**, 126.
Dante : 46, 72, 106, 109, 117, 124, 127, 154.
Darche (Jean) : 66, 136, 138, 186, 192, 251.
Darwin : 115.
Daudet (Alphonse) : 112.
Daunou : **88**, 89.
Debure : voir Bure (de).
Délerot (Émile) : 11, 173, 187, 201, 349.
Deleuze : 117.
Delille : **62**, 123.
Delisle (Léopold) : 313, 314.
Delon (Charles) : **51**.
Démosthène : 121.
Denis (Ferdinand) : 277.
Denyau (Jacques), bibliophile : 353.
Derome ou De Rome, relieur, surnommé par Dibdin « grand tondeur » : 283 et s.
Deroussent : 281.
Descartes : 135, 182, 188, 204, 256, 306.
Descaves (Lucien) : 278.
Deschanel (Émile) : 326, 341, 349.
Descuret (docteur) : 256, 257.
Des Essarts (Emmanuel) : 164.
Desessarts (N.-L.-M.) : 118.
Des Houlières (Mme) : 123.
Desmoulins (Camille) : 212.
Desormaux (Mlle) : 248.
Des Périers (Bonaventure) : 184.
Despois (Eugène) : 152, 308.
Desportes : 179.
Develay (Victor) : 96.
Devilly, libraire : 288.
Devilly (Mme) : 288.
Dibdin : 218, 283, 284, 311.
Dickens : 183.
Diderot : 93, 94, 125, 126, 178, 179, 192, 280, 307.
Didot (les) : 301, 311.
Didot (Ambroise-Firmin) : voir Firmin-Didot (Ambroise).
Diogène : 260.
Diogène Laërce : 94.
Disraeli : 236.
Dolet (Étienne) : 3.
Dompmartin (abbé de) : 281.
Donné (Mme) : 194.
Dorat : 260.
Dosne (Mlle) : 296.

Douce (Francis) : 335.
Doudan (X.) : 54, 57, 59, **77**, 139, 140, 165, 176, 188, 189, 195, 204.
Doumic (René) : 164.
Du Bartas : 53.
Dubief (Eugène) : 197, 212, 213, **214**.
Du Cerceau : 116.
Ducis : 179, 204.
Ducros (Louis) : 46.
Du Deffand (marquise) : 65.
Du Fay ou Dufay (Charles-Jérôme de Cisternay) : 332.
Dulaure : 84.
Du Luc (comte) : 64.
Dumarsais : 64, 65.
Du Moustier (Daniel) : 341.
Dupont (Paul) : 228, 230, 252.
Du Seuil ou Duseuil, relieur : 281.
Duvergier de Hauranne : 285.

Ebert (F.-A.) : 251.
Eckermann : 11, 173, 187, 201, 349.
Édouard III, roi d'Angleterre : 315.
Édouard VI, roi d'Angleterre : 273.
Egger (Émile) : 313.
Eillaux (Mme) : 248.
Emerson : 155, 181, 307.
Enoch : 94.
Enrique d'Aragon (don), marquis de Villena, poète et érudit espagnol : **271** et s.
Épictète : 181.
Épicure : 3.
Épinay (Mme d') : 15.
Ermini (Michel) : 233.
Ernouf (baron) : **296** et s.
Eschine : 121.
Eschyle : 111, 112, 168.
Ésope : 122, 211, 307.
Estienne (Robert) : 145.
Estrées (maréchal d') : 249.
Étienne, de l'Académie française : 225.
Eudel (Paul) : 293.
Euripide : 302.
Eutrapel : 184.

Faguet (Émile) : 164.
Falconet (Camille), médecin : 279, 280, 332.
Falconet (Étienne), sculpteur : 279, 280.
Falloux (comte de) : **74**, 142.
Femmes (les) et les livres : **290** et s.
Fénelon : 11, 39, 44, 120.
Ferdinand IV, roi de Naples : 93, 262.
Fernel : 67.
Fertiault (F.) : 22, 58, 61, 64, 78, 95, 96, 103, 104, 127, 145, 149, 151, **157** et s., 162, 169, 176, 222, 223, 224, 226, 228, 229, 231, 236, 249, 251, 260, 279, 303, 307, 331, 333, 334, 335, 341, 348.
Feuillet de Conches : 284.
Fielding : 123.

FINARDI (le Père Angelo) : 254.
FIRMIN-DIDOT (Ambroise) : 88, 145, 146, 149, 223, 224, 319, 352.
FLAHAUT (Mme) : 45.
FLAMMARION (Camille) : 150, 151.
FLAUBERT (Gustave) : 112.
FLÉCHIER : 121.
FLEURY (abbé) : 265.
FLORIAN : 41, 122.
FOË (Daniel DE) : 21, 109, 123.
FONTANES : **82**, 167.
FONTENELLE : 141, 332.
Format, grand format, son incommodité : 182.
FORMEY : 105, **116-117**.
FOUQUIER (Henry) : **113**.
FOURNEL (Victor) : 278, 279.
FOURNIER (Édouard) : 89, 261, 268, 330.
FRANKLIN (Benjamin) : 39, 40, 109, 125, 217.
FRÉDÉRIC-GUILLAUME : 7.
FRÉDÉRIC II LE GRAND : 76, 333.
FREUND : 115.
FROMENTIN : 112.

GABRIAU DE RIPARFONDS : 335.
GALIANI (abbé) : 13, 67, 179, 260.
GALILÉE : 19.
GALITZIN OU GALITZINE (prince Augustin) : 169.
GASSENDI OU GASSENDUS : 115.
GAULLIEUR : **247-248**.
GAULTIER (Léonard) : 281.
GAUSSERON (B.-H.) : 294.
GAUTIER (Théophile) : **59**, 60, 196, 344.
GAVARNI : 336.
GÉNIN (François) : 347.
GENLIS (Mme DE) : 43.
Gens de lettres, ignorance de certains auteurs d'aujourd'hui : 302 : « lire, c'est perdre son temps : larcin fait à la postérité » (Chateaubriand) : 304 et s.; « les grands auteurs ne lisent guère qu'eux-mêmes » (Sainte-Beuve) : 306. (Voir *passim.*)
GEOFFRIN : 141.
GEOFFRIN (Mme) : 141, 142.
GÉRAUD (H.) : 144, 318.
GESSNER : 45.
GIFANIUS : 341.
GIRALDUS : 115.
GIRARDIN (Émile DE) : 278, 279.
GIRARDIN (Mme DE) : **201**. **299**.
GLUC DE SAINT-PORT : 83.
GOETHE : 3, 11, 67, 109, 153, 155, 154, **173**, 180, 181, **187**, 201, 348.
GOMEZ DE LA CORTINA (J.), bibliophile : 333.
GOPILE OU GOUPIL, médecin : 225.
GOUJET (abbé) : 224.
GOUPIL OU GOPILE, médecin : 225.
GRAESEL : 71, 231, 313.

GRANVELLE (cardinal DE) : 290.
GRAPINA, bibliophile : 250.
GRATRY (le Père) : 136, **202**, et s., 305.
GRAY : 60, 192.
GRÉGOIRE, évêque et conventionnel : 151.
GRÉGOIRE LE GRAND, pape, ou GRÉGOIRE (saint) : 267.
GRÉGOIRE XIII, pape : 94.
GRÉGOIRE XVI, pape : 274.
GRESSET : 125, 126.
GRÉTRY : 260.
GRIGNAN (Pauline DE) : 189, 190.
GRIMM : 57, 178, 280.
GROLIER (Jean) : 330, 333, 335.
GROTIUS : 126.
GUÉNEAU DE MONTBÉLIARD : 55.
GUÉRARD (Edmond), pseudonyme de Victor Fournel : 278, 279.
GUÉROULT (Mathieu) : 355.
GUEULETTE (Thomas-Simon) : 332-333.
GUEZ DE BALZAC : voir BALZAC (GUEZ DE).
GUICCIARDI : 126.
GUILLEMOT (Gabriel) : 211.
GUI PATIN : 67, 97, 98, 126.
GUITON (dom) : 145.
GUIZOT : 290.
GURSON (comtesse DE) : 63.
GUYOT-DAUBÈS : 279.

HANOTAUX (Gabriel) : 197.
HARDUIN (H.) : 18.
HARIUS (Jean), bibliophile : 249.
HARSY (Olivier), imprimeur : 149.
HAURÉAU (B.) : 347.
HAUTEROCHE : 116.
HEBER (sir Richard), bibliophile : **250-251**, 334.
HEINE (Henri) : **46**, 112.
HELVÉTIUS : 225.
HÉMARDINQUER : 199, 261.
HENRI III : 276.
HENRI IV : 37, 301.
HEREDIA (M. DE) : 226, 227.
HÉRODOTE : 123, 175, 180, 327.
HERRADE DE LANDSBERG ou LANDSPERG : 297.
HESDIN (Simon DE) : 292.
HEYMAN : 236, 237.
HIÉRON : 10.
HIPPOCRATE : 67.
HOBBES : 306.
HOEFER (*Nouvelle Biographie générale*, publiée sous la direction du docteur) : 233, 240, 280, 347.
HOMÈRE : 3, 76, **106-108**, 109, 110, 112, 117, 121, 164, 168, 174, 184.
HORACE : 21, 63, 67, 106, 121, 122, 164, 174.
HOUDETOT (Mme D') : 178.
HUET (Daniel), évêque : 25, **26-31**, 83, 84, 335.
HUET (François) : 246.
HUGO (Victor) : 107, 110, 111, 114, 127, 196, **303**.
HULTHEM (Van), bibliophile : 84, **242-243**.

Humboldt : 113.
Hume (David) : 135, 300.
Huss (Jean) : 3.
Hypatie : 3.

Index à la fin des volumes, leur « absolue nécessité » : 77 et s.
Isabeau de Bavière : 296.
Isidore de Péluse (saint) : 334.

Jacob (bibliophile —) : voir Lacroix (Paul).
Jacob (le Père) : 345.
Jacquemond (Victor) : 179.
Jal : 280.
Jamet le Jeune : 281.
Jamin (dom Nicolas) : 162.
Janin (Jules) : 221, 224, 226, 341, 344.
Jean Chrysostome (saint) : 223.
Jean II, roi de Castille : 272.
Jenner : 213.
Jérome (saint) : 96, 144, 300.
Joanne, guides — : 274.
Joanne (Paul) : 90, 91.
Job : 94.
Johanneau (Éloi) : 84.
Johnson : 129, 130, 303.
Joly (le Père Joseph-Romain) : 95.
Joly (M. de), traducteur : 95.
Jordan, bibliophile : 333.
Joubert (Joseph) : 57, 84, 137, **166** et s., 182, 281.
Jouffroy (Théodore) : **12-15**.
Journaux (les) : **195** et s.; — « un dessert de l'esprit » : 195; — concurrence faite au livre par le journal : 197 et s.; — le bien et le mal qu'on a dit des journaux : 198 et s.
Julien, empereur : 223.
Junius (François) : 95.
Justinien : 266.
Juvénal : 67, 122.

Kant : 112.
Keble : 126.
Kepler : 6.
Kircher (le Père Athanase) : 94.
Klopstock : 117.
Kock (Paul de) : 184.
Krausz : 323, 324.

Labédoyère (comte de) : 226, 352.
La Bédoyère : 36.
Labitte (Charles) : **11**.
La Boëtie : 227.
Laboulaye (Édouard) : 40, 150, 152, **153**, 253.
La Brière (Léon de) : 305, 326.
La Bruyère : 98, 120, 199, 261.
Lacordaire (le Père) : 133, 203.
Lacroix (Paul) (bibliophile Jacob) : 89, 152, **154-155**, 230, 268, **285** et s., 294, **308** et s.

Lacurne de Sainte-Palaye : 280.
Lafayette (Mme de) : 189, 190.
Lafon (Mary) : 252, 258.
Lafontaine (Auguste) : 45.
La Fontaine (Jean de) : 45, 64, 82, 107, 109, 122, 126, 180, 183, 211, 307.
Laharpe ou La Harpe : 121, 251, 307.
Lainez : 116.
Lalande : 84.
Lalanne (Ludovic) : 82, 236, 238, 263, 265, 266, 268, 269, 270, 273, 274, 317, 319, 330, 348.
La Madelène (Henri de) : 247.
Lamartine : 21, **41** et s., 110, 111, 125, 165, 278, **303-304**.
Lambert (Mme de) : 182.
Lamennais : **85**, 207.
La Monnoye : **83**.
La Mothe-Le Vayer : 104, 105, **114-115**, 120, 134, 329.
La Motte ou Lamotte-Houdard : 156, 157.
Landriot (archevêque) : **65**, **138** et s.
Landsberg ou Landsperg (Herrade de) : 297.
Langlès : 327.
Lanson (Gustave) : 164.
Larcher, traducteur : **327** et s.
Larchey (Lorédan) : 151.
La Rochefoucauld : 120, 182.
Larousse (Pierre) (*Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* par) : 13, 84, 93, 113, 209, 225, 240, 246, 267, 272, 297, 308.
La Sablière (Mme de) : 64.
Latour (Antoine de) : 47.
Laude (Jules) : 71.
Laurin (Marc) : 331.
Lauwers, bibliophile : **241-242**.
Lebeuf (abbé) : 285, 286.
Le Bon (docteur Gustave) : 266.
Lebrun (Charles-François), traducteur du Tasse : 42.
Lebrun-Pindare : 84.
Lecture, premières lectures : **21** et s.; — diverses façons de lire : **52** et s.; — lecture à haute voix : 52 et s.; — lecture des romans : 57; — des recueils de pensées : 57 et s.; — lire vite ou lentement? 58 et s.; — l'art de parcourir : 58 et s.; — yeux fatigués par la lecture : 58; — savoir lire est une science : 67 et s.; — lire en prenant des notes : 68 et s.; — abus de la lecture : 97 et s.; — relectures : 135 et s. (Voir *passim*.)
Lecoy de la Marche : 144.
Lefebvre (la maréchale) : 301, 305.

Lefebvre, notaire : 253-254.
Lefèvre, traducteur : 94.
Le Gallois : 94, 115, 120.
Legouvé (Ernest) : 52.
Le Grand : 116.
Leibnitz ou mieux Leibniz : 135.
Le Maistre de Sacy : 265.
Lemaitre (Jules) : **110** et s., 114, 164.
Lemoinne (John) : 247.
Léon l'Isaurien ou l'Iconoclaste : 268.
Le Petit (Jules) : 170, 335.
Lesage ou Le Sage : 60, 123, 188, 192, 307.
Le Sueur (Eustache) : 265.
Le Tasse : voir Tasse (le).
Letronne : 84, 208.
Lettres (religion des) : **1** et s., 215. Voir Gens de lettres.
Leu (Thomas de) : 281.
Levallois (Jules) : 57, **136**, 140, 141, **165**, **177** et s., 196, 307.
Libanius : 225.
Libri : 115.
Licquet (Théodore) : 218.
Ligne (prince de) : 58, 193.
Linguet (S.-N.-H.) : 260.
Littré : 3, 52, 113, 148.
Livres, annotations manuscrites sur les — : 79 et s. : — dénombrement des livres publiés depuis l'invention de l'imprimerie : 86 et s. : — nombre de livres publiés chaque année dans les principaux pays : 90 ; — faut-il en posséder beaucoup ou peu ? 97 et s. ; — choix des livres : **106** et s. ; — livres de référence : 133 et s., 312 ; — livres de luxe et *bouquins* : **144** et s. ; — conditions typographiques d'un beau livre : 148-149 ; — les livres sont des amis : 150, 154, 157 et s., et *passim* ; — livres anciens et livres nouveaux : **161** et s. : — calendrier des livres : **177** et s. ; « ceci (le livre) tuera cela (l'Église) » : 196, 197 ; — « la passion des honnêtes gens » : 198 et 336 ; — bibliomanes et bibliolâtres : **216** et s. ; vente de livres : 224 et s., 271 ; — biblioclastes et bibliophobes : **263** et s. ; — mutilation des livres : 276 et s. ; — les femmes et les livres : **290** et s. ; — prêt des livres : **312** et s. ; — livres enchaînés, *catenati* : 319. (Voir *passim*.)
Locke : 3, 39, 301.
Loménie (Louis de) : 350.
Longin : 302.
Lope de Barrientos : 272.
Lorenz (Otto) : 297, 334.
Loti (Pierre) : 112 ; « Je ne lis jamais » : 305, 306.
Louis IX (saint Louis) : 56.

Louis XI : 319.
Louis XII : 211.
Louis XIII : 211.
Louis XIV : 194.
Louisy (P.) : 297.
Lubbock (John) : 99, 126, 192.
Lucain : 221.
Lucien de Samosate : 96, 190, 307.
Lucrèce, poète : 3, 65, 82, 180.
Lucullus : 329, 334.
Lupercus : 340.
Luther : **327**.

Mabillon : 256, 270.
Mably : 120, 124.
Machiavel : 72, 114.
Magliabecchi : **59**, 61, 92, **233** et s., 241.
Maillard (Firmin) : 226, 229, 230, 243, 244, 246, 247, 293, 350, 351, 352.
Maioli (Thomas) : 330.
Maistre (Joseph de) : 70, **73** et s.
Maistre (Xavier de) : 53.
Maittaire : 86.
Malebranche : 300, 349.
Malesherbes : 199.
Malherbe : 122, 342.
Malingre : 319.
Manuce (Alde) : 82, 145, 257.
Manuce (Paul) : 82.
Marc-Aurèle : **95**, 112, 181, 203.
Marculphe : 168.
Maret (Henry) : **177** et s.
Marie-Caroline, reine de Naples : 262.
Marivaux : 112.
Marmier (Xavier) : 175.
Mars (Mlle) : 228.
Marsigli : 116.
Marsile (Théodore) : 95.
Martial : 122, 339, 340.
Martin (Aimé) : voir Aimé Martin.
Martin (Henri) : 78.
Martin (P.-J.) : 19, 347.
Martinius : 115.
Martonne (Alfred de) : 22.
Marucelli (abbé François) : **76**, 93, **331**.
Massillon : 56, 120, 121.
Masson (Frédéric) : 248.
Mathilde (princesse) : 178.
Matthieu (Pierre) : 303.
Maupassant (Guy de) : 112, 210, **304**, 306.
Maury (abbé) : 56, 211.
Maximilien, duc de Bavière : 274.
Maynard : 179.
Maynial (Édouard) : 304.
Médicis (cardinal de) : 233.
Médicis (Cosme de) : 93, 234.
Médicis (Jules de) : 93.
Meerman (baron Gérard) : 352.
Meerman (comte Jean) : 350, 352.
Meilhac : 112.
Meister (Léonard) : **127**.
Mélanchthon : 306.
Ménage (Gilles) : 64, 198, 336.

Méray (Antony) : 147.
Mercier de Saint-Léger (abbé) : 84, 311.
Mercier (Sébastien) : 308.
Merlet (Gustave) : 213.
Merlin : 228.
Meunier de Querlon : 342.
Michaud (*Biographie universelle ancienne et moderne*, publiée sous la direction de) : 61, 76, 225, 226, 233, 236, 239, 240, 241, 254, 272, 297, 332.
Michelet : 37, 65, 78, 111, 113, 124, 196.
Millevoye : 50.
Milton : 46, 117, 121, 154, 169.
Mirabeau : **8** et s., 73, 84, 212.
Mirabeau (marquis de) : 54.
Molière : 107, 110, 111, 114, 122, 127, 184.
Mommsen (Théodore) : 232.
Monsigny : 260.
Montaigne : 37, 57, 62, 63, **69**, 82, 97, 107, 111, 114, 117, 120, 161, **182**, 191, **195-196**, 301, 326, 337.
Montalembert : 196.
Montémont (Albert), traducteur : 255.
Montesquieu : 117, 124, 126, **161**, 162.
Montfaucon, érudit : 256.
Montpensier (Mlle de) : 34.
Morante (marquis de), bibliophile : 251, 341.
Morel le jeune (Frédéric), imprimeur : **223** et s.
Morellet (abbé) : 84, 301.
Moschus : 122.
Motteley, bibliophile : **230** et s.
Mouchy (duchesse de) : 296.
Mouravit (Gustave) : 53, 54, 84, 85, 97, 104, 105, 125, 146, 151, 152, 221, 225, 227, 232, 241, 242, 243, 248, 250, 261, 262, 296, **328** et s., 352.
Mulsant (Étienne) : 297.
Murger (Henry) : 21.
Murray, imprimeur : 146.
Musset (Alfred de) : 21, 80, 111.

Nabonassar : 263.
Nadal : 116.
Naigeon : 84, 341.
Napoléon Ier : 53, 54, 76, 84, 125, 191, 192, **248-249**.
Naudé (Gabriel) : 70, 151, 167.
Néron : 18.
Nicole, moraliste janséniste : 100, 186, 190, 348.
Nicolis (Nicolas de) : 335.
Nieuwentyt : 116.
Nisard (Charles) : 23, 84, 97, 133, 221, 340.
Noailles (comtesse de) : 296.
Nodier (Charles) : 83, **84**, 85, **89**, 142, 184, 216, 227, 252, 298, **301**, 343, 346.
Noé : 94.

NOEL (Eugène) : 182.
NORMAND (Jacques) : 150. 160.
Notes, lire en prenant des — : 68 et s. ; — manuscrites sur les livres : 79 et s.
NUNEZ DE LA VEGA : 275.

OLIVET (abbé D') : 23, 30, 82.
OMAR : 265, 266, 267.
ORDERIC VITAL : 268.
ORIGÈNE : 264.
OSSIAN : 46, 53.
OSYMANDIAS : 170.
OVIDE : 67, 122, 284.

PANZER : 86.
PARIS (frères), financiers : 260.
PARIS (Gaston) : **18**.
PARSEVAL-GRANDMAISON : 62.
PASCAL : 39, 107, 109, 111, 120, 306.
PASQUIER (Étienne) : 65.
PASSERAT : 179.
PASTEUR : 20.
PATRICE : 115.
PATRU : 224.
PAUL (saint) : 18, 145, **265**, 273.
PAULMY D'ARGENSON (marquis DE) : **85**.
PEIGNOT (Gabriel) : **75**, 76, 82, **86**, 89, 97, 105, 114, 117, **118** et s., 125, 301, 319, 331.
PELLECHET (Mlle Marie) : 296.
PELLICO (Silvio) : **47**.
PERSE, poète : 122.
PETIT-RADEL : 89, 330.
PETIT-RENAU : voir RENAU D'ÉLIÇAGARAY.
PÉTRARQUE : 46, 93, **96**, **228**, 257, **347** et s.
PETZHOLDT : 71.
PHÈDRE, fabuliste : 122.
PHILIPPA, reine d'Angleterre : 315.
PHILOMUSUS : 97.
PIEDAGNEL (Alexandre) : 150, 158.
PIERRE (saint) : 18.
PINDARE : 122.
PINGRENON (Mme Renée) : 147.
PIRON : 141.
PISCATORY : 163.
PITRAT aîné, imprimeur : 297.
PIXÉRÉCOURT (Guilbert DE) : 341, 343.
PIZARRE : 175.
PLANCHE (Gustave) : 303.
PLATON : 82, 306.
PLINE L'ANCIEN : 67, 69, **120**, 306.
PLINE LE JEUNE : 69, 86, 121, 123, 161, 334.
Ploutocratie (la), « la source de tous nos maux » (Ernest Renan) : **207** et s.
PLUCHE : 116.
PLUMIER, botaniste : 332.
PLUTARQUE : 10, 32, **36**, **37**, 40, 60, 62, 64, 70, 82, 95, 109, 120, 124, 289, 301, 306, 329.
POGGE (LE) : 270.

Pompadour (marquise de) : 296.
Pontchâteau (Sébastien-Joseph de), janséniste : 348.
Pontis (Louis de) : 34.
Pope : 53, 261.
Porel : 294.
Possevin ou Possevino (Antoine) : 329, 334, 335.
Pott (Auguste-Frédéric) : 78.
Préfaces, leur importance : 59 et s.
Presse, liberté de la — : 211 et s. — Voir Journaux.
Prêt des livres : **312** et s.
Prévost (abbé) : 45.
Prévost-Paradol : 5.
Properce : 122.
Proudhon (P.-J.) : 15, 200, 207, 210.
Prudhomme (Sully) : 112.
Ptolémée : 306.

Quatremère (E.) : 269.
Quentin-Bauchart (Ernest) : 296.
Quérard : 76, 248, 253.
Quillau (François-Augustin), libraire : 319.
Quilliet, « le roi des équarrisseurs de livres » : **287** et s.
Quinte-Curce : 124.
Quintilien : 121, 270.

Rabelais : 107, 111, 117, 124, 166, **184**, 307, 331.
Racan : 179.
Racine (Jean) : 10, 83, **99**, 109, 111, 122, 126, 194, 302.
Racine (Louis) : 99.
Radcliffe (Anne) : 60.
Raflin (Numa) : 251 et s.
Raguse (duchesse de) : 296.
Randon de Boisset : 333.
Raphaël : 277.
Rasis ou Razi, médecin arabe : 319.
Rathery : 331.
Raynal (Paul de) : 84.
Reclus (Élisée) : 113, 273.
Référence, ouvrages de — : 153 et s.
Regnard : 122, 166, 185.
Regnier (Mathurin) : 179.
Relieurs, leur tendance à trop rogner les livres : 282 et s.
Religion des lettres (la) : **1** et s., 215.
Renan (Ernest) : **15** et s., 111, 113, 186, 187, **207** et s.
Renard, auteur de voyages : 36.
Renau d'Éliçagaray dit Petit-Renau : 300.
Rennel : 327.
Repnin (prince) : 241.
Retz (cardinal de) : 124.
Riccardi : 93.
Richard (Jules) : 85, 102, 193, 343, 349.
Richardson : 45, 123, 188, **192**.
Richelieu : 285, 344.
Richou (Gabriel) : 312.
Rigault (Hippolyte) : **152**.
Riolan : 67.

Rive (abbé) : 84.
Robert (Ulysse) : 312.
Robertson : 117, 277.
Robespierre : 211.
Rocca (Angelo) : 92.
Roland (Mme) : **32** et s., 70.
Rollin : 99, 146.
Romans (les), en commencer la lecture par la fin (Doudan) : 57 ; — **186** et s.
Rothschild : 209.
Roucher (Jean-Antoine) : 39.
Rousseau (Jean-Baptiste) : 64, 123.
Rousseau (Jean-Jacques) : **31-32**, 107, 124, 126, **135**, 166, 181, 188, 267, **300**, 306.
Rouveyre (Édouard) : 285, 286, 288, 344.
Rouville (marquis de) : 284.
Rover, bibliophile : 232.
Royer-Collard : 140, 141, 178, 215.

Saba (reine de) : 94.
Sabatier de Castres : 101.
Sacy (Silvestre de) : 149, 293, 328.
Saint-Évremond : 98, 182.
Saint-Julien (Mme de) : 84.
Saint-Pierre (Bernardin de) : 44, 50, 62, 180.
Saint-Réal : 124.
Saint-Saëns (Camille) : **5** et s.
Saint-Simon (duc de) : 79, 124, 249.
Sainte-Beuve : **1**, **2**, 3, 7, 11, 15, 29, 37, 53, 55, 60, 62, 67, 70, 73, **82**, 112, 121, 135, 137, 138, **141** et s., 161, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 176, 177, 186, 192, 195, 199, 207, 300, 302, 303, 306, 308, 333, 336, 347, 348.
Salluste : 124.
Salomon : 94.
Samson, Hébreu : 204.
Sand (George) : 11, **49**, 180, 183, 299.
Sarlo (F. de) : 126.
Sarrasin : 190.
Sauval : 261, 303.
Scaliger (Joseph-Juste) : 82, 95, 104, 224, 341.
Scapula : 115.
Scarron : 33.
Scévole de Sainte-Marthe : 225.
Scheffter (Édouard) : 171.
Schœlcher (Victor) : 333.
Schopenhauer : 112.
Schopp (Gaspard) : 341.
Scioppius : 341.
Scott (Walter) : 21, 37, 60, 183, 192, **255**, 307.
Scribe (Eugène) : 262.
Scudéry (Mlle de) : 189.
Second (Albéric) : 346.
Sedaine : 260.
Sénac de Meilhan : 166.
Senancour : 181.
Sénèque le Philosophe : 42, 62, 64, 67, 70, 86, 120.
Sénèque le Tragique : 122.
Seré (Ferdinand) : 89, 268.

Sévigné (Mme de) : 123, 179, **189**, **193**, 326.
Seymour (lord Henry) : 209.
Shakespeare : 46, 107, 109, 111, 117, 124, 154, 166, **174**, 180, **303**.
Sieyès : 212.
Sigonio ou Sigonius (Charles) : 341.
Simon (Jules) : **303**.
Simonide : 10.
Simonnet (J.) : 76.
Sirmond (Jacques) : 51.
Smiles : 126.
Socrate : 3, 91-92, 212.
Solitude (la), son influence sur les travaux intellectuels, son éloge : **203** et s.
Sophocle : 109, 122, 194, 302.
Sor (Charlotte de) : 248.
Sorel (Charles) : 118, 119, 191.
Soulié (Jean-Baptiste-Augustin), bibliothécaire : **243-244**.
Spencer (lord) : 284.
Spinoza : 111, 182.
Staaff : 304.
Staël (Mme de) : 45.
Stapfer (Paul) : 61, 284.
Stendhal : **40**, 53.
Sterne : 307.
Stock, bibliomane : 271.
Stoupe, imprimeur : 224.
Stromates : 281.
Sully Prudhomme : voir Prudhomme (Sully).
Surville (Clotilde de) : 122, 123.
Swetchine (Mme de) : **74-75**, **142**.
Swift : 307.
Symmaque : 341.

Tables des matières, leur importance : **59** et s.
Tacite : 67, 109, 111, 124, 284.
Taine (Hippolyte) : 112, 124.
Talbot (Eugène) : 96.
Tallemant des Réaux : 23, 341.
Tanneguy de Wogan : voir Wogan (Tanneguy de).
Tasse (le) : 37, 39, 42, 43, 46, 82, 107, 121, 122.
Telesius : 115.
Tenant de Latour : 85, 225, 256, 259.
Térence : 122.
Terrasson : 116.
Texier (Edmond) : **67**, **218** et s., 221, 304, 351.
Théocrite : 122.
Théodore, bibliomane, son épitaphe : 217.
Théophile, évêque : 266.
Théophraste : 120, 292.
Thérapeutique bibliographique : **170** et s.
Thiaudière (Edmond) : 200.
Thierry (Augustin) : 124.
Thiers : 200.
Thomas d'Aquin (saint) : 136.

THOMPSON ou THOMSON, auteur des *Saisons* : 125.
THOU (Jacques-Auguste, et son fils François-Auguste DE) : **28** et s., 82, 285, 334.
THUCYDIDE : 125.
TIBULLE : 122.
TILLY (comte DE) 274.
TIMONI (Alexandre) : **244** et s.
TITE-LIVE : 124, 267, 284.
TOURNES (Jean DE) : 248.
TOUSSENEL (Alphonse) : 106.
TRACY (Mme DE) : 67.
TROUBAT (Jules) : 82, 177.
TURGOT : **188**. **259** et s.
TURNÈBE (Adrien) : 225.

ULBACH (Louis) : 55.
URFÉ (Honoré D') : 189.
UZANNE (Octave) : 198, 286, 292. 295. 334, **336**. 342, 345.

VAILLANT (maréchal) : **309**.
VALÈRE MAXIME : 292.
VALLERY-RADOT (René) : **298**.
VALLÈS (Jules) : 21.
VANDERBERG : 271.
VAN HULTHEM, bibliophile : 84, **242-243**.
VARRON (Marcus) : 115, 168.
VAUVENARGUES : 37, **54**, 99, 143, 192, 195.
VÉGÈCE : 115.
Vente de livres : 224 et s., 271.
VERLAINE (Paul) : 76.
VERMOREL (A.) : 212.
VÉRON (docteur) : 200. 252.
VERRUE (comtesse DE) : 296.
VERTOT : 124.
VERULAM ou VERULAMIUS (le chancelier François Bacon) : 115.
VETTORI (Francesco) : 72.
VEUILLOT (Louis) : 210.
VIARDOT (Louis) : 47.
VICO : 208.
VIGNEUL-MARVILLE : 264.
VIGNY (Alfred DE) : 141.
VILLEMAIN : 349.
VILLEMESSANT (H. DE) : 209.
VILLENA (marquis DE), poète et érudit espagnol : **271** et s.
VINCENTE (dom) : 274.
VIOLLET-LE-DUC : 196.
VIRGILE : 72, 82, 106, **107** et s., 111, 114, 117, 121, 122, 174, 180,228.
VITAL (Orderic) : 268.
VITET : 196.
VOITURE (Vincent) : 190.
VOLTAIRE : 5, **7** et s., 38, 44, 56, 65, 67, 85, 84, 100, 101, **107**, 109, 110, 111, 114, 117, 121, 122, 125, 124, 133, 134, 135, 164, 179, 188, 199, 231, 304, 307.

WEISS (J.-J.) : 53.
WERDET (Edmond) : 275.
WESTREENEN VAN TIELLANDT (baron) : **350** et s.
WHITE : 126.
WIBORADE (sainte), patronne des bibliophiles : 296 et s.
WIELAND : 117.

Wittigham, imprimeur : 219.
Wogan (Tanneguy de) : **77**, 78, **202**, **205**, **208**, 210.

Xénophon : 120, 123, 180.
Ximénès (cardinal) : 264.

Yeux fatigués par la lecture : comment les reposer ? 58.
Yve-Plessis : 344.

Zaluski (Joseph-André) . 240 et s.
Zimmermann : 175.
Zola (Émile) : 76, 112, **304-305**, 306.
Zoroastre : 3.
Zumarraga (Jean de) : 273.

55986. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

a39003 003207247b

CE Z 0670
•C55L 1905 V002
C00 CIM, ALBERT. LIVRE.
ACC# 1429460